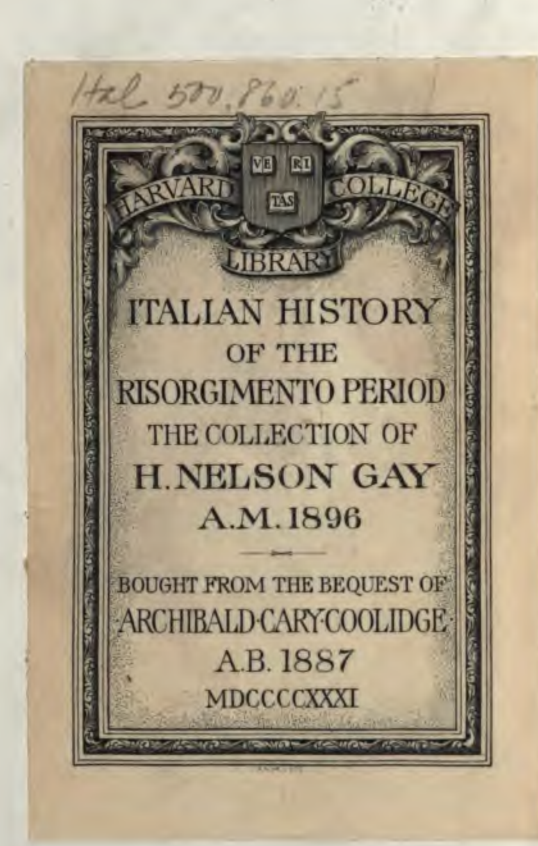



Ital 500.860.15
VE
RI
TAS
HARVARD
COLLEGE
LIBRARY
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
ARCHIBALD·CARY·COOLIDGE·
A.B. 1887
MDCCCCXXXI

OL

L'ITALIE

EST-ELLE

LA TERRE DES MORTS?

PAR

MARC MONNIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[ie]

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

L'ITALIE

EST-ELLE

LA TERRE DES MORTS?

Ctsse Degenfeld 14 7bre

1859

Chevalier Astruc

Comte Balbi

Princesse Clary

Comte Egger

Comtesse Ficquelmont

Baronne de Gablenz 28 Janvier 60

Comte Mocenigo

Comtesse Montecuccoli

Mr. Petrich

~~Comte G. Pourtalès~~

Gen. Baron Reischach

Mr. Katschansky 24 Janvier 60

Pce Wrede 10 Mars 60

L'ITALIE

EST-ELLE

LA TERRE DES MORTS?

PAR

MARC-MONNIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860


HARVARD UNIVERSITY
LIBRARY
MAR 0 8 1983

L'ITALIE

EST-ELLE

LA TERRE DES MORTS?

I

La Terre des morts. — L'opinion d'un étranger et de beaucoup d'autres. — Que l'Italie n'a plus de poëtes. — Qu'elle n'a plus d'artistes. — Qu'elle n'a plus d'hommes. — Qu'elle n'a pas d'idées. — Qu'il ne lui reste rien de sa Révolution. — Un mot d'Ugo Foscolo. — Un fragment de ses *Sépulcres*. — Deux très-humbles souhaits de l'auteur.

Le 2 novembre de l'an dernier, j'étais à Florence. C'est le jour où tous vont dans les cimetières pour rendre une pieuse visite à leurs bien-aimés endormis. J'allai voir les miens : ils sont dans l'église de Santa-Croce, le Panthéon de la seconde Italie. C'est là que Dante, Michel-Ange, Machiavel, Galilée ont leurs monuments. Heureux ceux qui se sentent le besoin de méditer et l'amour d'écrire! Ils retrouvent partout des frères ou des aïeux dans la famille universelle des penseurs et des poëtes, et les plus petits, s'arrêtant devant

les tombeaux des plus illustres, peuvent se dire avec respect et avec orgueil : Voilà mes morts!

Mais, pour mon malheur, je montai ce jour-là le perron de Santa Croce derrière un étranger loquace et sûr de son fait. Il était environné de femmes vêtues à la mode du jour, et leurs robes, comprimées à la porte, bouffèrent et ballèrent dans l'église avec une impertinence qui dut révolter les grands hommes de marbre, hôtes immobiles de ce monument. Je ne dirai pas le pays de cet étranger : je ne veux faire de tort à personne; je me borne à constater qu'il parlait beaucoup, et vivement, avec un aplomb qui ne faiblissait pas. Dès son entrée, il attaqua le style de l'édifice, le trouvant insipide et bâtard, ni germain ni toscan. Il était fort gai ce jour-là; les tombeaux lui donnaient du piquant et de la verve : celui de Galilée l'amusa beaucoup par son air grotesque et rococo; il traita de guenons les trois statues accroupies sous le buste de Michel-Ange. Il ne vit que de l'outrecuidance dans la phrase inscrite sur un mausolée célèbre : *Tanto nomini nullum par ingenium, Nicolaus Machiavelli.* En lisant l'inscription du tombeau d'Alfieri, sculpté par Canova : *Victorio Alferio Astensi, Aloïsia e principibus Stolbergis, Albaniæ comitissa,* — il observa en ricanant que la comtesse d'Albany occupait dans ce latin beaucoup plus de place que son poëte. Devant le monument d'Alighieri, il lut dans son Guide que si Léon X n'avait pas refusé aux Florentins les reliques du grand gibelin, conservées à Ravenne, où elles sont toujours, Santa Croce montrerait maintenant aux étrangers son chef-d'œuvre le plus glorieux, le tombeau de Dante par Michel-Ange. Et, à cette occasion, l'homme que je suivais devint fort éloquent : il fit une prosopopée contre la papauté d'abord, puis contre la *Divine Comédie*, la poésie italienne et,

par extension, contre l'Italie. Enfin, pour se résumer, il montra aux crinolines qui l'entouraient ces deux haies de tombes illustres et répéta, en sortant, le triste mot du poëte : Ceci est la terre des morts!

La terre des morts! Voilà déjà longtemps que j'entends répéter cette cruelle injustice. Ah! certes, des hommes pareils à ceux qui m'entouraient à Santa Croce ne se trouvent plus en Italie, mais où se trouvent-ils maintenant? Je connais nos chansons, nos statuettes, nos vaudevilles et notre planète Leverrier.... Mais Dante, Machiavel, Michel-Ange, Galilée? L'Italie est la terre des morts! Mais où donc est la terre des vivants?

Comptons nos contemporains; nous ne citerons pas un nom auquel l'Italie n'en puisse opposer un autre, moins connu sans doute, mais non moins immortel. Au début de notre siècle, nous avons Napoléon, un Italien. La paix se rétablit, les lettres fleurissent. Il nous vient des poëtes, l'Italie en compte plus que nous. Nous nommons Chateaubriand, qu'on ne lit déjà plus; l'Italie nomme Manzoni, qu'on lit toujours et qui écrit encore. Nous disons Béranger, l'Italie répond Giusti. Nous disons Lamartine, Hugo, Vigny, Barbier, Musset, l'Italie répond Foscolo, Monti, Niccolini, Leopardi, Grossi, Pellico, Berchet, Carrer, vingt autres que je passe. Plus près de nous, dans la génération nouvelle, nous ne trouvons plus en France que notre littérature aux camélias. La grande et sévère poésie règne toujours au-delà des Alpes.

Mais laissons les poëtes, prenons les artistes, puisque la décadence est surtout dans les arts. L'Italie n'a plus de Raphaël ni de Michel-Ange, d'accord, en avons-nous? Elle ne trouve plus les panthéons romains trop petits pour couronner ses basiliques, et la Renaissance

L'ITALIE

EST-ELLE

LA TERRE DES MORTS ?

PAR

MARC MONNIER

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

L'ITALIE

EST-ELLE

LA TERRE DES MORTS?

Cte Degenfeld 14 7bre

1859

83

Chevalier Astruc

Comte Balbi

Princesse Clary

Comte Egger

Contesse Ficquelmont

Baronne de Gablenz 28 Jvi 60

Comte Mocenigo

Contesse Montecucculi

Mr Petrich

~~Comte G. Pourtalès~~ Déc

Gen. Baron Reischach

Mr. Katschansky 24 Janvier 60

Pce Wrede 10 Mars 60

L'ITALIE

EST-ELLE

LA TERRE DES MORTS?

PAR

MARC-MONNIER

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

et, dans une vision sublime, il avait vu la guerre d'affranchissement, la guerre sainte, sortir tout armée, avec un cliquetis d'éclairs, des fosses glorieuses où étaient couchés les hommes de Marathon.

L'urne des forts excite aux grandes choses [1]
Une âme forte : elle rend sainte et belle
A l'étranger la terre qui les couvre.
Quand j'ai vu le sépulcre du grand homme [2]
Qui, retrempant le sceptre des monarques,
De ses lauriers l'effeuille et montre aux peuples
Combien de pleurs il dégoutte, et de sang;
Ou de celui qui fit surgir dans Rome [3]
Un autre Olympe aux dieux — ou de celui [4]
Qui le premier vit rouler plusieurs mondes
Dans les voûtes de l'air, et le soleil
De ses rayons les couvrir, immobile,
Et qui fraya les chemins où l'Anglais [5]
Devait aux cieux porter si loin ses ailes....
Heureuse, m'écriai-je, pour tes souffles
Tout imprégnés de vie et pour les ondes
Que répandent sur toi les Apennins!
Dans ton air qui lui plaît, la lune épanche
Ses rayons les plus purs sur les collines
Que la vigne décore — et les vallons
Tout peuplés d'oliviers, de maisons blanches,
Exhalent mille encens de fleurs au ciel.
C'est toi, Florence, toi qui, la première,
Reçus le chant qui du fier gibelin [6]

1. Ceci est un passage du poëme des *Sépulcres*, par Ugo Foscolo. Je n'ai pas la prétention de l'avoir rendu en *vers français;* j'ai seulement essayé dans une prose cadencée qui répondît exactement aux palpitations du rhythme italien et à l'accentuation du vers libre, une traduction moins flasque qu'elle ne le serait dans la prose ordinaire, et moins infidèle qu'elle ne devrait l'être dans nos alexandrins rimés.

2. Machiavel.— 3. Michel-Ange. — 4. Galilée.— 5. Newton. — 6. Dante.

Réjouit la colère — et tu donnas
Ses aïeux et ta langue au doux poëte [1]
Qui sut, ornant du voile le plus chaste
L'amour nu dans la Grèce et nu dans Rome,
Le rendre au sein de la Vénus céleste. [2]
Mais plus heureuse encor d'avoir un temple
Où tu sauves les gloires d'Italie,
Peut-être uniques, depuis que nos monts
Mal gardés et l'inconstante omnipotence
Des fortunes humaines t'ont ravi
Armes, trésors, autels — et la patrie,
Et tout enfin, hors la mémoire, tout!
Ah! qu'aux esprits vaillants, qu'à l'Italie
Rayonne encore un beau rêve de gloire :
De ces tombeaux nous prendrons les auspices!
Alfieri vint souvent s'en inspirer,
Quand naguère, irrité contre les dieux
De sa patrie [3], errant, muet, au bord
Le plus désert du fleuve, il contemplait
Les champs, les cieux d'un œil avide, — et nul
Vivant aspect ne calmant son angoisse,
Là se posait l'Austère, ayant au front
La pâleur de la mort, et l'espérance!
Parmi ces grands il habite éternel
Et dans ses os frémit encor l'amour
De la patrie! — O paix religieuse,
D'où parle un dieu! C'est elle qui nourrit
Contre la Perse, à Marathon qu'Athènes [4]

1. Pétrarque, né dans l'exil de parents florentins.

2. La Vénus céleste. « Les anciens distinguaient deux Vénus, l'une terrestre et sensuelle, l'autre céleste et spirituelle, et elles avaient des rites et des prêtres différents.» (Note de Foscolo.)

3. C'est ainsi, dit Foscolo, que j'ai vu Vittorio Alfieri dans les dernières années de sa vie. Il repose à Santa Croce.

4. Dans le champ de Marathon, écrit Foscolo, d'après Pausanias, est la sépulture des Athéniens morts dans la bataille et toutes les nuits on y entend un hennissement de chevaux et l'on voit des fantômes de combattants.... L'ile d'Eubée est assise

Avait peuplé du tombeau de ses preux,
La vertu grecque et la colère. — Alors,
En naviguant sous l'Eubée, on voyait
Dans l'ombre immense étinceler des casques
Et des éclairs d'armes entre-choquées,
Et les bûchers fumant en flamme ardente,
Et les spectres armés, éblouissants
Qui cherchaient le combat, — et, sur l'horreur
Du silence, en la nuit, se répandait
Par les camps, le tumulte des phalanges ;
Soldats, clairons sonnants, chevaux qui courent
Sur les mourants, piétinant dans les casques,
Et pleurs et cris de guerre et chants de mort[1] !

Je sortis de Santa Croce, la tête pleine de pensées et de foi dans la troisième Italie future, mais avec deux regrets dans le cœur : qu'il y soit permis de rire aux profanes, — et qu'Ugo Foscolo, le poëte des *Sépulcres*, n'y ait pas encore son monument.

en face de la plage où débarqua Darius. — Il est facile de pénétrer la pensée du poëte dans cette évocation de souvenirs antiques. Florence est l'Athènes de l'Italie, et les Perses étaient les Autrichiens de l'Orient. Tout est grec dans Foscolo (Grec de naissance), la pensée et même la phrase. Ses obscurités sont des hellénismes plus souvent encore que des précautions.

1. Le texte italien dit mythologiquement : Le chant des Parques, et cite en note le vers de Catulle :

Veridicos Parcæ cœperunt edere cantus.

II

GIUSEPPE GIUSTI. — Son tombeau. — Sa *spécialité*. — Sa vie.— Les souvenirs de Pise. — Premiers bêlements lyriques. — La guillotine à vapeur. — Résignation et projet de changer de vie. — Le *Dies iræ*. — L'histoire d'une Botte. — Le toast de Girouette. — L'opinion de M. Planche. — Giusti et Béranger. Le prétérit plus-que-parfait du verbe Penser.— L'avis pour un septième congrès de savants. — Le papat du pape Pierrot. La célébrité anonyme et clandestine. — Giusti et Alfred de Musset.

Mais je n'avais pas encore visité tous mes morts.

Je sortis de Florence et je montai à l'église de San Miniato, pour saluer dans sa dernière demeure un poëte que j'aimais. J'eus quelque peine à le reconnaître, quand je le vis sculpté en haut-relief dans une sorte de niche, au-dessus d'une urne funéraire. Il était drapé d'un manteau qui laissait à nu sa poitrine à l'endroit du cœur; il tenait d'une main le stylet classique, il déroulait de l'autre le parchemin où il allait écrire; il avait les yeux au ciel, comme pour invoquer le dieu Phœbus-Apollon. L'urne portait cette inscription, qui jurait avec la sculpture :

« Ici repose en Dieu la dépouille mortelle de Giuseppe Giusti qui, des grâces de notre idiome vivant, tira une forme de poésie non tentée avant lui, et qui, dans le style de la satire, châtiant les vices sans abattre la foi ni la vertu, éleva les hommes au culte des nobles affections et des œuvres généreuses. Il obtint de l'Italie honneur et regrets, quand, dans la fleur de la virilité,

il lui fut ravi par une maladie insidieuse. Il naquit à Montesummano, le 9 mai 1809. Il mourut à Florence, le 31 mars 1850.

« Le chevalier Domenico Giusti, père malheureux, a déposé dans ce tombeau son fils unique, gloire et soutien de son nom. »

Si j'avais eu à sculpter ce poëte, j'aurais fait comme Vela, le plus intelligent des sculpteurs et le plus moderne; je l'aurais campé bravement, en redingote et en pantalon, au milieu d'hommes et de filles du peuple groupés sous le drapeau italien; il aurait tendu vers eux l'oreille, non pour invoquer la muse aux lauriers caducs, mais pour écouter ce langage toscan, ce langage populaire, admirable de vivacité, d'élégance et de correction, qui n'est pas un dialecte et encore moins un patois, mais qui est l'idiome primitif, inaltéré, de l'Italie.

Notons bien ce point, car c'est la *spécialité* de notre poëte. Il ne fut pas un rhéteur en peplum et se garda bien d'écrire avec un stylet sur du parchemin. Il fit exactement le contraire; il jeta la perruque classique par-dessus les moulins. Il retourna bravement à la langue vulgaire que les poëtes des derniers temps avaient si pompeusement appauvrie. Il fut, quant à la forme, un des artistes les plus originaux et des plus curieux inventeurs qui eussent paru depuis Dante.

Par malheur, il ne fit pas une *Divine Comédie*. Né dans l'âge critique où nous sommes, il lança des pierres contre son siècle; mais, de ces pierres jetées pêle-mêle, il ne fit pas un monument. Son livre est une collection de matériaux tout ciselés pour un *Enfer* moderne et pour un commencement de *Purgatoire*; il y manque un plan d'édifice et un *Paradis* — à qui la faute? Hélas! ce n'est pas seulement dans ce livre que le paradis moderne est absent.

En un mot, Giusti composa des satires et pas de poëme. Mais dans ces satires, il fit miracle. Jamais la poésie italienne n'avait marché d'un pas si leste au combat; jamais elle n'avait ferraillé si juste et si bien, d'un fleuret léger, aigu, démoucheté, plus vif qu'un poignard et plus violent parfois qu'un cimeterre : portant enfin avec la grâce d'un jeu d'escrime des coups flétrissants, des coups mortels, qui frappaient à la face et au cœur.

Et cependant nous ignorons Giusti dans notre France, où l'on ignore tant de choses. Je n'ai lu sur lui qu'un article boudeur et mal informé de Gustave Planche dans la *Revue des Deux-Mondes*, et une étude excellente mais trop rapide de M. Ronna, dans la *Revue de Paris*. Je m'arrêterai donc plus longtemps devant le tombeau de cet illustre inconnu que dans la maison des autres. Je suis de ceux qui tiennent avant tout à enseigner aux gens ce qu'ils ne savent pas.

Giuseppe Giusti naquit en 1809 d'une famille honorable (son aïeul avait été ministre sous Léopold I) dans un château qui s'élève non loin de Pescia, sur la droite de la route qui mène à Florence. Il fit ses classes à Pistoïa, puis à Lucques et fut mauvais écolier. Du collége, il alla étudier le droit à l'université de Pise. Il y apprit les Pandectes au café *dell' Ussero*, rendez-vous de la jeunesse turbulente. Heureux temps qu'il a chanté plus tard; voici en quels termes : — j'ai hâte de le citer pour le faire connaître, car chez lui le poëte et l'homme ne font qu'un.

LES SOUVENIRS DE PISE.

« Il m'est toujours resté dans l'âme ce jour où, enveloppé d'une nuée d'amis, j'achetai le brevet d'Excellentis-

sime (le diplôme de docteur) et je quittai mélancoliquement la cohue si gaie de Pise.

« J'entrai au café ; j'étais las et pressé par la foule ; je payai à vingt amis la dernière demi-tasse, je soldai trois francs d'un vieux compte et puis dans la patache qui m'attendait dehors, je montai tête basse et confus.

« Quatre ans d'études envolés en libre joie, avec ce grand sens naturel aux têtes folles ! — On enterre dans un coin les bouquins de tous les jours, et l'on ouvre, on épèle (il plaît tant à première vue !) le livre de la vie.

« Bois tome à tome le savoir humain, tu seras très-illustre sans être un homme. Si tu n'apprends à marcher que dans ta chambre, tu glisseras dans la rue sur le premier caillou venu....

« .... Mais si l'on y apprend le monde, oh ! la bonne chose que de flâner un peu ! La négligence, quelle sagesse !

« Et puis, ces habits fripés, décousus ! Ce *tu* qu'on se donne du premier coup, à la quaker ; vertu de lèvres vierges qui, souillées plus tard par les désillusions de la vie, arment leurs mensonges d'un *vous* glacé !.... »

Là-dessus le poëte raille le sérieux du siècle et les Socrates adolescents qui deviennent des coquins ou des insensés quand ils n'en peuvent plus. Puis il s'écrie en pensant à la fameuse tour de Pise :

« Combien de contentement ravive dans l'esprit cette tour de marbre qui penche, si, la revoyant bien des années après, tu peux avec satisfaction te dire à toi-même : je n'ai jamais plié, ni chancelé.

« Tels qui ont vécu hors des cabarets et qui nous tendaient une oreille avide, quand, nous moquant des deux droits et sans penser aux rescrits, nous chantions les hymnes des trois couleurs,

« Ceux-là se carrent maintenant gonflés et remis à neuf, mais défunts dans une vie louche et ictérique. Et

nous, — ô libertins sans jugement, — nous sommes ici parmi les réprouvés hors de service, mais toujours sereins, joyeux toujours!

« A ceux-là, le peuple, qui craint leurs dents, fait place au large en changeant de discours. A nous, république de bonne humeur, tous ouvrent en plein leurs bras et leurs âmes. Tous comptes faits, heureux les fous! »

Giusti fut donc reçu docteur en droit, malgré l'irrégularité de sa vie d'étudiant, et son père l'envoya faire son stage à Florence, chez l'avocat Capoquadri, qui fut depuis ministre de grâce et de justice. C'est du fond de cette étude que sortirent les premiers vers de Giusti.

Ce ne furent d'abord que des essais en beau style lyrique. « Et moi aussi, écrivit-il à Girolamo Tommasi, et moi aussi je me trompai moi-même. Dans le bouillonnement des jeunes années, je fis le brave et l'inspiré et, payant mon noviciat à Pétrarque, je bêlai d'amour.... Mais une voix secrète, à chaque instant, du fond de ma conscience, me chuchotait dans l'intimité : « Change d'in-« strument! » Il vit alors les misères de son temps et, dit-il, « je restai de pierre. Je voulus changer mon visage et cacher mes traits de famille. — Mais, plus tard, la colère, la douleur, l'étonnement, tout cela se fondit en éclats de rire, — en rire, hélas! qui n'entre pas jusque dans mes os! Et je me sens pareil au saltimbanque qui meurt de faim et gai, franc au dehors, amuse la foule.... » Et désormais, conclut-il, « je n'endosserai pas les livrées d'outremont ou des pasteurs d'Arcadie (allusion aux bergerades du siècle dernier), et, pour les lisser, je ne noierai pas mes idées dans mon écritoire.... Mais en écrivant çà et là, quand il me plaît, sur les farces que j'aurai vues de mon temps, j'arriverai à quelque chose, s'il plaît à Dieu, dans ma langue populaire. Loué soit toujours celui qui descend dans sa bière avec ses propres

vêtements! Qu'il meure bête, je le veux bien. — S'il n'a jamais menti, quelle bête rare! »

Et ce fut ainsi que Giusti trouva sa pensée et sa forme. Son premier essai dans le genre à part qui est à lui, c'est *la Guillotine à vapeur* : ce petit morceau date de 1833.

Le poëte déclare qu'on vient d'inventer en Chine un nouvel instrument qui, dans trois heures, coupe la tête à un alignement de cent mille hommes. — Excellent moyen de civilisation. « L'empereur est un galant homme, un peu dur, un peu tiré, un peu âne, mais du reste il aime ses sujets et l'État, et protége les beaux esprits de son royaume.... La vertu de l'instrument a valu une pension à ce bourreau de génie.... »

On l'a nommé mandarin
De Pékin.

La même année, Giusti fit une autre satire plus actuelle intitulée : *Résignation et projet de changer de vie.* Il met en scène un homme de notre temps qui dit ceci :

« A quinze ans, je me figurais aussi, moi, qu'un honnête homme, un pauvre imbécile pourrait quelquefois avoir raison.... Hein, quelle malice! » Mais il a changé de nature, et à présent tout lui est sucre et miel. Il n'existe plus pour le monde, il salue les argousins; si on l'insulte, il est mort : *Parce sepulto !* Il achète un masque à la boutique des sanfédistes (c'est ainsi qu'on nomme la canaille ultramontaine, à Naples et ailleurs). Et désormais, combinant le vice et la décence, et jetant sur sa crapule un voile de dévotion, il sera un homme d'élite, et majestueusement il fera l'espion. On le nommera chevalier.... gonfalonier, peut-être. « Allons, gonfle-toi, mon ventre.... j'enverrai qui me raille en prison.... Entonnons l'Alleluia des ânes! »

Deux ans après, en 1835, il écrivit son *Dies iræ*. C'était l'oraison funèbre de l'empereur François Ier. Ces vers manuscrits coururent de main en main par toute la ville. C'était non-seulement une vengeance audacieuse qui répondait aux colères du moment, mais une surprise, une découverte imprévue, une trouvaille de valeur, un stylet neuf, affilé, luisant, à l'usage du peuple désarmé, un premier coup qui en promettait mille autres, et en même temps la révélation d'une poésie nouvelle taillée dans l'acier populaire par un ciseleur aussi habile que Benvenuto.

Dès lors Giusti continua vaillamment son œuvre clandestine. Il travaillait en patriote, avec chaleur; en artiste, avec amour, limant son vers et soulevant l'Italie. En 1836, il donna *lo Stivale*, l'histoire d'une *Botte* (l'Italie) qui, chaussée par qui veut la prendre, conte piteusement ses malheurs.

« Oh! pauvre botte!... Quand il était encore temps d'aller par moi-même, j'ai voulu marcher sur les jambes d'autrui.... et j'avais, par surcroît, la manie fatale de changer de pied pour changer de fortune....

« Et maintenant me voici rognée, négligée, déchiquetée par tout venant, couverte de crotte, — et j'attends depuis bien des siècles une jambe qui m'ôte mes rides et me secoue; non tudesque, s'entend, ni française, mais je voudrais une jambe de mon pays! etc. »

Enfin, en 1840, il écrivit le *Brindisi di Girella* (le Toast de Girouette). C'est la pièce la plus célèbre de Giusti; tous les Italiens la savent par cœur et les quelques Français qui ont retenu vaguement le nom du poëte, répondent avec un air d'intelligence, en l'entendant citer: « Ah! oui, Giusti, l'auteur de Girella.

Mais, comme j'ai remarqué que ces quelques Français se sont bien gardés de lire le morceau, je vais le

leur traduire, en les avertissant que ma prose est à cette poésie vivante ce que l'herbier du naturaliste est aux jardins qu'il a pillés.

LE TOAST DE GIROUETTE.

« Girouette, émérite d'une grande valeur, débridant à table son humeur facétieuse, perdit la boussole et l'alphabet. Et en trinquant, il chanta un toast où il dévida l'écheveau très-embrouillé de sa chronique particulière :

« Vivent arlequins, et pantins grands et petits! Vivent les masques de tous pays, les juntes, les clubs, les princes et les églises!

« De tous ceux-ci, honnêtement, menant ma barque entre le vieux et le nouveau, j'attrapai de quoi vivre et faire mon trou. Les gens fermes et pleins de scrupules ne savent pas avec leur âme jouer du fleuret. Ils ne reçoivent pas de ration de la finance.

« Vivent arlequins et pantins! Vive l'argent! Vivent les masques de tout pays! Vivent les impôts et le dernier du mois!

« Pour moi, dans toutes les bourrasques de mon temps, j'ai gardé, comme ancre de salut, dix à douze cocardes dans ma poche. Le prêtre à bas, je fis l'athée, volant les lampes, les chasubles et les christs, les maisons et les terrains des monastères.

« Vivent arlequins et pantins et jacobins! Vivent les masques de tout pays! Vive Notre-Dame de Lorette et la République française!

« Après quoi, si la queue revint à la mode, soumis au pape et à mon maître, je dressai des gibets en bon chrétien. Ce que j'avais pris ne fit pas obstacle; car, en défendant la couronne et l'Église, je n'ai jamais rendu ce que j'avais volé.

« Vivent arlequins et pantins, vivent les drôles! Vivent les brigands et les masques de tout pays! Vivent les procès, et le bien volé, et le vol gardé!

« Quand j'ai écrit, j'ai célébré trônes et peuples, paix et guerres, Louis, l'arbre de liberté, Pitt, Robespierre, Napoléon, Pie VI et VII, Murat, Fra-Diavolo, le roi Nasone [1], Moscou, Marengo, — et je m'en vante!

« Vivent arlequins et pantins! Vivent les gibelins! Vivent les guelfes! Vivent les masques de tous pays! Vive qui est tombé! Vive qui monte!

« Quand revint le *statu quo*, je fis bombance! Je détachai les chevaux, je changeai les statues sur leur piédestal, et tout doucement, entre les vagues et les tourbillons, sur les planches du grand naufrage en criant : Vivat! j'attrapai le bord.

« Vivent arlequins et pantins! Vivent les révérences! Vivent les masques de tout pays! Vive le jargon d'alors et ceux qui l'entendirent.

« Quand notre siècle sorti de minorité eut la belle idée de ne plus déranger ses tuteurs, le charbon revendu valut, par la grâce de César, à l'un de mes maîtres le titre de roi, — et à moi le ruban [2].

« Vivent arlequins et pantins et brioches! Vivent les

1. Le roi Ferdinand Ier, de Naples, dont le nez était énorme.

2. L'édition officielle de Le Monnier porte une autre version, dont le sens est beaucoup moins logique. Il m'est permis de rétablir ici le texte de Giusti; j'ai eu sous les yeux une copie faite sur un manuscrit autographe. Voici le passage, tel qu'il doit être lu :

Fruttò il carbone,
Nella rivendita,
Dal cor di Cesare,
A un mio padrone
Titol di re —
Et il nastro a me.

Le lecteur a compris qu'il s'agit ici de charbonnerie.

masques de tout pays, la chandelle de suif [1] et ceux qui l'allumèrent!

« Depuis 1830, soit dit entre nous, je portai aux nues les trois jours. Je loue les fanfaronnades de Modène, je lis les journaux de toutes couleurs, je pleure l'Italie avec les libéraux et au besoin j'en dis des pouilles!

« Vivent arlequins et pantins et le roi Chiappini [2]! Vivent les masques de tout pays, la Charte, les trois couleurs et le *crimen læsæ*.

« Maintenant je suis vieux, mais avec l'oreille, par habitude et par plaisir, prenant au vol certains vocables, je m'exerce encore tranquillement, et, sous l'égide du président, je mange ma pension et je mène une vie de pape.

« Vivent arlequins et pantins et fins museaux! Vivent les masques de tout pays! Vive qui sait tendre l'oreille!

« Que j'ai vu de chutes, Seigneur! L'un a perdu le crédit, l'autre le souffle, qui la tête [3], qui l'État, mais les ânes sont tombés les quatre fers en l'air; nous, vaillants hommes, nous sommes toujours sur nos pieds, mangeant les fruits du mal de tous.

« Vivent arlequins et pantins et devins! Vivent les masques de tout pays! Vive Brighella [4] qui paye nos dépenses! »

On le voit, c'est un peu le *Paillasse* de notre Béranger, et cette conformité de sujets plutôt que de manière, et de vocation plutôt que de talent, a souvent fait rapprocher les deux poëtes. On a dit de Giusti qu'il est le Bé-

1. Allusion probablement aux Croates, mangeurs de suif.
2. Surnom donné au roi Louis-Philippe, sur la foi d'une tradition scandaleuse que je n'ai pas à répandre.
3. Dans le sens littéral : les guillotinés.
4. Masque populaire de la comédie vénitienne.

ranger de l'Italie. Et aussitôt M. Planche de lever les bras au ciel. — O amour-propre de clocher! s'écriait le critique maussade. Quoi, Giusti, ce rimeur inconnu que je n'entends pas, moi qui ne sais pas l'italien; — quoi! cet homme qui a écrit un volume dont je n'ai pas lu le quart et dont je n'ai pas compris le premier mot, ose se comparer au seul poëte que j'admire? En vérité, si de pareilles idées se tolèrent, je renonce à être le premier critique de mon temps.

Ainsi M. Planche. Les Italiens, de leur côté, mettent leur satirique au-dessus du nôtre, cela s'entend. Laissons ces enfantillages et comparons de sang-froid, non pour savoir lequel des deux est le plus grand, — que nous importe? — mais pour mieux faire voir notre modèle en le confrontant avec un type connu.

Giusti ressemble à Béranger par le rôle qu'il s'est donné dans son œuvre et dans sa vie. Libéral, populaire, ennemi né du bon vieux temps, violent contre les prêtres et les princes, et modéré d'autre part : éloigné des utopies, plus national qu'humanitaire, plus patriote que républicain, aimant mieux douter que rêver et jeter bas les vieux châteaux que d'en bâtir en Espagne, il fut traité d'anarchiste ou de réactionnaire par les esprits excessifs des partis opposés, et resta, comme Béranger, homme de bon sens et galant homme.

Parcourez son livre, vous y trouverez à chaque page les pensées de notre chansonnier. Je ne parle pas de ces imitations faussement attribuées à Giusti (*le Bon Dieu* et *les Bohémiens*, par exemple), mais des satires où le poëte italien parlait lui-même, à sa manière et dans son goût, vous trouverez une conformité d'esprit évidente. — Ainsi, dans *le Prétérit plus-que-parfait du verbe* PENSER, vous lisez ceci : « Ah ! l'heureux temps !... Nous n'étions pas empestés de livres et de gazettes !...

C'était l'index qui disait pour nous : Je pense ! » Tandis que maintenant « on ne le croirait pas.... la croix est insultée jusque sur les habits; passe encore à l'église! Pour vivre en liberté, gagner la mort? Mieux vaut la cage et la cour! Là, serf et sujet du faste royal, le noble léchait bât et licou. Et puis, de sa cravache aulique, pendait sa revanche sur la livrée. O temps barbare! Personne aujourd'hui n'estime plus le vrai mérite, celui de naître avant! » On a supprimé le droit d'aînesse qui gardait « en ligne directe, de génération en génération, l'hérédité de l'ânerie. — Maintenant celui qui ne sait pas lire s'appelle une brute! On met sous clef jusqu'aux barons! On abolit sans jugement la corde, le bourreau et le saint-office! Et l'on s'alambique, on se distille à tel point la tête, qu'un chimiste à présent ruine un saint! »

N'est-ce point *le Marquis de Carabas*, vêtu à l'italienne?

Lisons maintenant l'Avis pour un septième congrès de savants. On sait quelles furent ces doctes fédérations que les gouvernements, avant 1848, eurent l'imprudence de tolérer dans les capitales de l'Italie : nous aurons souvent à en reparler. Giusti suppose que Son Altesse Sérénissime, vu l'innocence des savants qui payent toujours leurs impôts après tant de congrès, leur ouvre ses très-heureux États et sa royale cuisine, et, pourvu qu'ils ne touchent ni au trône, ni à l'Église, ni à la statistique qui publie les secrets, ni à la physique et à la chimie qui inquiètent les prêtres, ni à la phrénologie, ni à la géologie, imposant enfin à toute école un silence sacré, « laisse du reste à chacun la parole libre. Et, en prince sage qui veut faire tourner au profit des vieux États les maléfices des inventions nouvelles, Son Altesse Sérénissime a finement décidé et arrêté de

promettre un prix à celui qui résoudra le problème suivant : Étant donné que revienne un temps propice aux rôtis de chrétiens, le charbon de terre pourra-t-il servir au saint-office? »

Vite soufflons, soufflons, morbleu!
    Éteignons les lumières
    Et rallumons le feu!

N'est-ce pas encore l'esprit de Béranger?

Et le papat du pape *Pero* (diminutif de Pierre) ce saint-père idéal imaginé par notre poëte pour répondre aux chimères de Gioberti, ce pontife invraisemblable qui change en hôtellerie le château Saint-Ange, le Quirinal en hospice pour les prêtres hydrophobes, fait brûler l'index par la main du bourreau, et défend, sous peine d'excommunication, que l'Église reçoive plus qu'elle ne dépense, tant que les rois révoltés contre lui s'écrient : Diable! voilà un pape de bonne foi, un pape *qui y croit* (*che ci crede*), donnons-lui de l'arsenic!...

N'est-ce pas le roi d'Yvetot sur la chaire de Saint-Pierre?

Je pourrais continuer ces rapprochements, mais je n'en finirais pas. Giusti, comme notre chansonnier, fustigea dans son pays les abus de la Restauration et les ridicules du pouvoir. Il le fit avec courage, en des œuvres qui durent être longtemps anonymes et inédites, mais on les copiait sous cape, on se les passait de main en main, et plus tard les presses clandestines et la contrebande littéraire de la Corse et du Tessin les répandirent en Italie par milliers d'exemplaires, malgré la douane, malgré l'Autriche et, presque toujours, malgré l'auteur[1]. Il brava mille fois la prison ou l'exil avec une

1. La plupart des éditions de Giusti ont été publiées à son insu.

insouciance qui lui porta bonheur; il nommait par leurs noms les choses et les hommes qu'il attaquait, même les papes et les rois, dans sa poésie violente de l'*Incoronazione* (le Couronnement), et le grand-duc en personne. « Le Morphée toscan vient lentement, lentement ceint de pavots et de laitue, et, par la manie de s'immortaliser, il dessèche les goussets et les maremmes. Il tripote avec les tribunaux et les gabelles, il énerve ses peuples en les endormant, et pourtant quand il rêve d'imiter son aïeul (Léopold I) il fait encore quelque bonne chose. »

Mais ici s'arrête la ressemblance. L'esprit de Giusti avait plus de distinction et plus d'élévation que n'en montra celui de notre chansonnier. Son Dieu n'était pas celui *des bonnes gens ;* sa bien-aimée ne s'appelait pas Lisette. Il connut l'amour sérieux, ses déchirements et ses amertumes ; il le rendit en vers lyriques sentis et bien faits. Je ne les traduis pas, pour ne point dérouter

elles sont fautives et apocryphes. La première qu'il eût approuvée est celle de Bastia (1845, *Topografia Fabiani*). Jusqu'alors, il n'avait laissé paraître sous son nom que des poésies inoffensives, réunies en brochures en 1844, à Livourne, et dédiées à la marquise Luisa d'Azeglio. Plus tard, d'autres poésies détachées ont été publiées dans des journaux ou en feuilles volantes, chez Baracchi, à Florence, et recueillies en volume, sous ce titre : *Nuovi versi di Giuseppe Giusti* (1847). Enfin, en 1852, a paru, chez Le Monnier, à Florence, la seule édition complète et officielle. Il faut se défier des autres, faites sur des copies altérées, et attribuant au poëte une foule de pièces qui ne sont pas de lui ; il y en a même qui font tout le contraire et lui contestent la paternité de satires qui lui appartiennent. Telles sont les éditions de Bastia (1849 et 1850) : les dates sont fausses) et celle qui porte sur son titre, pour toute indication de lieu, *Italia*, 1845. — Une des premières, très-ancienne et clandestine, portait ce titre : *Poesie italiane tratte da una stampa a penna, senza licenza de' Superiori.* (Poésies italiennes tirées d'une imprimerie à la plume, sans l'autorisation des supérieurs.)

ceux qui me suivent. Ces poésies *A un' amica lontana*, *A un amico*, etc., ses sonnets en beau style sont fort goûtés des Italiens, mais ils ressemblent, avec un peu plus d'élégance et de simplicité, à ceux de tout le monde. Ils nous montrent un poëte sincère, ému, qui a plusieurs cordes à sa lyre et, à son gré, les fait vibrer toutes, mais ce n'est plus le Giusti florentin qu'on reconnaît au premier mot et qui chante comme lui seul. Il paraît embarrassé dans le lyrisme : il est pauvre, il se répète souvent ; sa poésie à l'*Amica Amalia Rossi Restoni* (1837) renaît en 1839 sous le titre de *Gli affetti d'una madre*; son sonnet de 1844 :

Tacito e solo in me stesso mi volgo,

reparaît dans les vers à Gino Capponi écrits en janvier 1847.

Ainsi plus de distinction et plus d'élévation dans Giusti que dans Béranger et, en même temps, dans la forme et dans l'esprit, quelque chose de plus moderne. Car le chansonnier français, quoi qu'on ait dit, fut un poëte de l'empire et pindarique au possible, dès que son vers montait sur ses dix pieds. L'Italien, au contraire, prit d'emblée et garda dans tous ses écrits, même dans sa prose (voir ses préfaces et son étude sur Parini) je ne sais quelle tournure particulière où se reconnaît du premier regard un écrivain de notre temps, manière lustrée, pimpante, alerte, imagée souvent à l'excès. — C'est à Musset, en un mot, et non pas à Béranger que Giusti ressemble comme poëte. Il se lance, il se livre, il court les digressions, il baguenaude en chemin, il s'arrête pour se lisser, il prend tous les tons, il est enfant, gamin quelquefois, puis, tout à coup, vieillard : il s'amuse, il s'indigne, il est nerveux, délicat, passionné, toujours

par boutades ; il a l'impression vive et mobile, il bouffonne par accès de rage, il rit de chagrin.

Il rappelle aussi Musset par la suprême élégance de ses manières ; il est familier, jamais commun ; il dit des gros mots, mais en gentilhomme ; il parle comme le peuple, mais en compagnie de grands seigneurs. On ne le rencontre pas chez les marchands de vin, ni dans les greniers, au pied des grabats où l'on râle de misère, mais dans la maison du marquis Gino Capponi, l'un des plus grands noms de Florence. Quand je lis Béranger, je vois le peuple avec ses instincts et ses goûts, mais dans un habit serré, correct et classique. Quand je lis Giusti, je vois un homme du monde en blouse, et reconnaissable quand même, toujours bien vêtu, bien fait, bien né.

Assez de parallèles à présent, écartons les étrangers et serrons de plus près notre homme. Il ne s'agit pas d'un poëte comme les nôtres, mais d'un Italien de Toscane, d'un Toscan de Florence, d'un Florentin du Vieux-Marché. Ce qu'il y a de plus caractéristique en lui, c'est sa langue et nous allons en parler longuement. Reprenons haleine.

III

Giuseppe Giusti. — Les deux oreilles du docteur Pancrace. — Pourquoi Dante a nommé son poëme *Comédie*. — La Babel littéraire et la confusion des langues. — Le patois conservé *par ordre*. — Les puristes de la rue. — Gingillino. — Le roi Soliveau. — Le poëte et le grand-duc. — Un sonnet inédit de Giusti. — Ses derniers jours et sa mort.

« Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi? demandait le docteur Pancrace à Sganarelle.

— Parbleu! répondit le bonhomme, de la langue que j'ai dans la bouche, je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

— Je vous dis, de quel idiome, de quel langage.

— Ah! c'est une autre affaire.

— Voulez-vous me parler italien? — Non. — Espagnol? — Non. — Allemand? — Non. — Anglais? — Non. — Latin? — Non. — Grec? — Non. — Hébreu? — Non. — Syriaque? — Non. — Turc? — Non. — Arabe?

— Non, non, français, français, français.

— Ah! français.

— Fort bien!

— Passez-donc de l'autre côté, dit Pancrace; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques, et l'autre pour la vulgaire et la maternelle.

— Il faut bien des cérémonies avec ces gens-là! » murmure à part lui Sganarelle, en passant de l'autre côté.

Cette scène de Molière se jouait en Italie, au temps de

Dante. Il y avait une oreille pour le latin, langue savante, et une oreille pour la langue vulgaire, le sicilien; car on nomma d'abord ainsi l'italien mis en honneur et très-protégé par Frédéric d'Aragon, roi de Sicile. Ce prince s'était fait une cour littéraire d'où sortirent toutes les élucubrations des premiers poëtes nationaux.

Mais, malgré cette protection royale, le latin était encore l'idiome orthodoxe et canonique des lettrés et des savants. Brunetto Latini, le maître de Dante, y avait renoncé, mais en faveur du français « pour ce que la parleure en est plus delittable et plus commune à toutes gens. » L'italien était très-méprisé des doctes qui disaient volontiers à ceux qu'on appelait Siciliens : « Passez de l'autre côté, » — comme le docteur Pancrace à Sganarelle.

Dante vint au monde, et bien qu'il fût l'un des hommes les plus érudits de son siècle, il osa écrire en langue vulgaire son poëme immortel. C'est là même (on l'ignore communément) une des deux raisons pour lesquelles il l'intitula comédie. Il reconnaît qu'il s'est servi d'une manière de parler humble et basse (*remissus est modus et humilis*), le langage des femmes de basse condition (*in quo et mulierculæ communicant*).

L'autre raison, soit dit en passant, est encore plus curieuse. Dante affirme lui-même, en son épître à Can Grande, qu'il appelle ainsi son poëme parce qu'il finit bien, comme les comédies. C'est en effet au Paradis que se passe le troisième acte, heureux dénoûment s'il en fut.

La langue vulgaire triompha donc par Dante; elle ne s'appela plus, grâce à lui, le sicilien, mais le toscan, et elle atteignit du premier coup, dans son divin poëme, son plus haut degré de force et de grâce, de richesse et de beauté. Elle n'avait plus qu'à se perfectionner après

lui, ce fut vite fait et si bien, qu'elle cessa bientôt d'être vulgaire. Elle devint littéraire, elle devint scientifique, elle devint plus tard presque étrangère et le docteur Pancrace put enfin l'entendre par sa bonne oreille, côté des savants.

Je ne veux pas écrire ici l'histoire de cet anoblissement de la langue aux dépens de sa simplicité, de sa vivacité, de sa spontanéité, et, pour tout dire en un mot, de toutes ses qualités naturelles; ce travail serait au-dessus de ma compétence et en dehors de mes attributions. Je veux simplement constater ce que cette langue était devenue dans presque toute l'Italie il y a quelque cent ans et ce qu'elle est encore aujourd'hui dans plus d'un lieu que je me garderai bien de nommer; ce ne sont pas là mes affaires.

D'abord le peuple ne la comprenait plus. Il avait ses dialectes et s'y tenait avec une ignorance municipale et un entêtement de clocher soigneusement entretenus par les gouvernements; car une nation, c'est une langue, et là où l'on n'entendait pas l'italien, il n'y avait pas d'Italie. Cette vérité est si vraie, que les étudiants de Turin, rêvant, sous le dernier règne, une résurrection nationale, se donnèrent le mot pour renoncer à leur piémontais et pour embrasser la langue patriotique d'Alfieri, leur poëte; le gouvernement d'alors s'opposa vigoureusement à cette philologie insurrectionnelle et fit un décret en faveur de l'ordre et du patois menacés.

Quant aux écrivains, ils avaient deux langues bien distinctes à leur service. L'une, la plus répandue de nos jours, grâce à nos gazettes et à nos romans, était du français tout pur avec des désinences italiennes. L'autre, une phraséologie pompeuse et redondante, argot de cour, pathos de théâtre ou fatras d'Arcadie, et si différente de la conversation familière, qu'une pensée ché-

tive comme une grenouille ne pouvait entrer dans un livre italien sans se gonfler à la taille du taureau.

Et c'était bien pis en poésie. Tout s'y disait en périphrases, en euphémismes, en métonymies, en antonomases, en litotes, en métalepses, en hypallages, en hypotyposes, en synecdoques et en catachrèses, ou, pour parler moins grec, en énigmes et en rébus. Les cinq sixièmes des Italiens étaient incapables de comprendre un mot à ce galimatias, et les versificateurs s'en frottaient les mains, concluant de là qu'ils étaient hommes de science et de suffisance. Quelques-uns parlaient tout bonnement latin [1] et s'amusaient à *transfréter* doctement *la Séquane*, comme il arrivait chez nous du temps de Rabelais.

Contre ces écoles, celle du gallicisme et celle du phébus, combattaient quelques écrivains pleins de zèle et d'excellentes intentions, mais qui s'infligeaient un métier pénible. Ils compulsaient Dante et les annalistes ou conteurs de son temps, et s'ingéniaient à ne pas employer un seul mot qui ne se trouvât dans ces maîtres. Le plus beau jour de leur vie était celui où ils parvenaient à découvrir dans un auteur du XIVe siècle

1. Cette manie de latinisme produit, il faut le dire, des effets moins ridicules en italien qu'en français. L'italien ressemble tant au latin qu'on peut écrire des phrases entières qui appartiennent à la fois aux deux langues. Un jour, à Naples, on venait de bâtir une chapelle, je crois, pour les pêcheurs, et l'on y voulut graver une inscription. Seulement, la municipalité demandait une inscription italienne, et le clergé l'exigeait latine. Le poëte Nicola Capasso, qui avait été chargé de la composer reçut la visite d'un prêtre qui lui offrit une somme assez ronde s'il adoptait la langue morte. Il y consentit de grand cœur. Mais un bourgeois lui promit le double s'il s'en tenait à la langue vivante. Il s'y engagea formellement. Et il tint ses deux promesses. Voici son inscription qui, bien qu'un peu incorrecte, contenta tout le monde et lui valut les deux gratifications :

In mare irato, in subita procella,
Te invoco, Maria benigna stella.

un vocable vieilli qui pût désigner les chemins de fer, par exemple, ou les télégraphes électriques. Ils se dépêchaient alors de placer dans un écrit leur précieuse trouvaille; on ne savait pas au juste ce qu'ils voulaient dire, mais ils étaient bien heureux.

Quelques-uns, vraiment supérieurs, sont arrivés, par ce système, à des miracles de simplicité, de pureté, de correction; mais au prix d'un travail obstiné qui montre en plus d'un endroit ses coups de lime et ses taches d'huile. On sent que ces rudes travailleurs sont gênés dans le costume qu'ils empruntent à un autre temps; il semble qu'il se fasse dans leur tête, avant qu'ils écrivent, une opération difficile, une filtration lente, un labeur ingrat de traduction. Ils ont l'air, en un mot, de parler une langue morte.

Et pourtant cette langue est la plus vivante de toutes! Tandis que chez le commun des auteurs, elle déviait de sa source et roulait dans son eau troublée l'écume française ou la vase des siècles derniers; tandis que les bons écrivains, pour la retrouver, remontaient laborieusement jusqu'à l'ère de Villani et de Boccace; — elle se conservait, de nos jours encore, abondante, naturelle, fraîche et claire comme aux premiers temps, non pas dans une académie de lettrés, mais chez le peuple, à Florence, en certains quartiers peu visités par les étrangers et par leurs domestiques, hors de la Porte alla Croce, par exemple, et *in Calimala*, ruelle où était la boutique du barbier Borchiello, l'un des plus purs écrivains du temps passé. C'est là que la langue avait gardé sa correction.... Et c'est là que Dante, il y a six cents ans, l'avait apprise!

Giuseppe Giusti, notre poëte, auquel il est temps de revenir, se mit vaillamment à imiter l'Alighieri. Mais il l'imita de la grande manière. Il ne lui vola pas, comme

l'avaient fait tant d'autres, ses tournures de périodes et ses expressions (il ne l'a fait qu'une fois dans un pastiche fameux écrit tout entier avec des phrases de la *Divine Comédie*, — et M. Gustave Planche, qui n'y a vu que du feu, déclare que c'est son chef-d'œuvre, — et que ce chef-d'œuvre est écrit en octaves ! — en s'imaginant que ce qui constitue, en italien, l'*ottava rima*, c'est tout simplement le nombre de vers) ; — Giusti fit mieux, il suivit l'exemple de Dante, il étudia les maîtres du maître, les Florentins du peuple, et osa parler comme eux. Il enrichit le dictionnaire poétique appauvri par les épurations de la gentilhommerie littéraire ; il rendit à la poésie les termes de mauvais goût repoussés par les petites bouches des écrivains comme il faut ; il abolit l'affectation du genre noble et fastueux, — sans tomber pourtant dans cette affectation de grossièreté qu'affichent aujourd'hui nos réalistes. — Et notons bien ce point, car ce n'est possible qu'à Florence, tout en empruntant aux petites gens la franchise et la grâce de leurs locutions familières, il resta plus irréprochable, en fait d'italien, que l'académie de la Crusca. Il était de cette compagnie, et j'ai entendu dire qu'il y fit recevoir par acclamations son ami Guerrazzi ; — mais il se piquait de n'avoir jamais ouvert le dictionnaire de ses illustres collègues. On a dû ajouter à ses œuvres une espèce de vocabulaire à l'usage des Italiens qui n'entendent plus le toscan. Eh bien ! ceux qui ont rédigé ce vocabulaire ont remarqué qu'en innovant, Giusti ne faisait que restaurer. Ses mots populaires étaient de noblesse aussi vieille que Florence ; il les restituait, sans s'en douter peut-être, à leur acception primitive, et, pour tout dire en un mot, il ramassa dans la rue plus d'archaïsmes que n'en aurait déterré dans les livres une infatigable génération de savants.

Chose plus étrange encore! Bien que cette réforme fût plus radicale peut-être que nos insurrections romantiques, elle triompha presque sans combats. Par surcroît de bonheur, après avoir triomphé, elle ne fit pas école. Giusti fut accepté sans hésitation, même par les pédants, qui se consolèrent de ce prodigieux succès en se disant entre eux que le nouveau venu régnait dans un genre inférieur. Il eut la chance inouïe de n'être pas débordé ni effacé par la race fatale des copistes. Il désespéra l'imitation par une supériorité reconnue d'emblée; de prime saut, il prit sa place et il y resta vainqueur, debout, seul.

Plusieurs de ses satires ont les proportions de vrais poëmes et sont traitées avec une puissance d'ironie et une verve lyrique à défier Byron. Son *Gingillino* est le chef-d'œuvre d'un genre qui n'appartient qu'à lui. Il l'écrivit à la campagne, chez son médecin, pendant une de ses convalescences, car il sentit de bonne heure les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter. Il y mit toute son âme.

Gingillino se dit en toscan du mirmidon qui, par de petits moyens, arrive à tout. Le poëte en fit le type et le nom du chercheur de places. Il prend l'homme à sa naissance et le fait bercer par des fées représentant les plus ignobles vices au bruit d'une chanson en petits vers qui se termine à peu près ainsi :

Un grand proverbe,
Cher au Pouvoir,
A dit que l'Être
Est dans l'Avoir.

De cet oracle
Suis la vertu,
Si tu désires
Mourir vêtu!

Vingt ans après, Gingillino est reçu docteur, et les professants chantent déjà ses louanges, tandis que les écoliers le sifflent en lui annonçant qu'il sera Judas — mais moins bête que l'apôtre, car il ne fera pas la sottise de se pendre et de rendre les écus. Et ici le poëte cessant de rire, s'écrie en terzines, dans la forme et le ton de Dante :

« O notre patrie, flambeau qui, même éteint, laisses de toi tant de lumière et consoles celui qui se tourmente en rêvant dans le passé ;

« Sépulcre vivant d'un peuple de morts, — c'est en vain, c'est en vain que du haut de tes saintes murailles, tu souffles la vertu dans les âmes cagneuses !

« Quand, la nuit, dans la crainte d'un coup d'air, la foule étique rentre au gîte, purgeant les rues de son impureté ;

« Quand le patricien, pour secouer le vain assoupissement de l'oisiveté et de l'ennui, se plonge dans l'écume d'outre-mont ;

« Et que, dans les théâtres, la jeunesse décrépite et la vieillesse recrépie étalent à l'envi de fausses chairs, un faux or et une fausse joie ;

« Alors un fou, plein de mélancolie, qui se plaît au chaste embrassement de ta beauté toujours présente à tous et toujours nouvelle,

« S'enfonce à pas lents dans les rues silencieuses, là où il se sent plus loin de la maladie du monde, là où l'ombre plus solitaire tombe doucement....

« Il compare les auberges et les monuments ; l'ancienne largeur et la vie étroite de la postérité changée en bêtes qui bougent ;

« Et, en présence des aïeux de pierre, l'esprit en tumulte, l'œil gros de larmes d'amour et de rage,

« Il lui vient l'idée de déchirer sur lui ces vêtements ridicules qui montrent à nu le chancre des os....

« Et l'ânerie débridée du cœur. »

Après cette tirade éloquente, le poëte retourne à ses petits vers et se plonge dans le cloaque infect de la chicane. Au fond de cet égoût qui rappelle ceux de Rome dans Hugo, croupit une sorcière honteuse qui donne à Gingillino les dernières leçons d'infamie. Enfin, cette magnifique éducation achevée, le poëte abandonne son homme et le lâche dans le monde, en lui mettant à la bouche la profession de foi qui suit :

« Je crois à la Monnaie (*zecca*) toute-puissante et en son fils dit le Sequin (*zecchino*). Je crois à la Lettre de change, au Compte courant et au Solde un et triple. Je crois au *Motu proprio*, au Rescrit et à la Dynastie qui me tient sur pied!

« Je crois à l'Impôt, à la Taxe, à la Gabelle et à la Taille, à la docilité de mon échine, au bât et au râtelier, et de tout cœur, j'attache mon vœu au saint jour où je touche ma paye.

« J'espère ainsi m'en aller là-bas, là-bas, ou là-haut, là-haut, jusqu'au dernier échelon, attraper une petite loque de noblesse, m'insinuer dans le casino des gens haut-placés et mourir au palais du Trésor avec une croix à la boutonnière.... Ainsi soit-il! »

Je cite, je cite toujours, mais je ne rends pas Giusti. Ce n'est pas seulement sa langue que je lui ôte, une langue si riche, expressive et pittoresque, qu'il me faudrait pour la reproduire, le dictionnaire entier de Rabelais. C'est son vers, son mouvement, sa vie, cette variété de rhythmes inventés par lui pour hâter le pas, serrer l'idée, pousser la phrase, presser les coups, ces petits mètres haletants, ces palpitations frémissantes, cette fougue à tout rompre et cette grâce qui vous ravit.

Comment traduire *Il Ballo*, par exemple, une averse d'épigrammes, tombant en petits vers vifs et drus comme grêle sur les nullités de la société moderne et les misères de la vie de salon ? Il me faudrait une prosodie libre et des *sdruccioli* surtout, de ces mots dactyles qui galopent ou frétillent à tout bout de vers ! Je n'ai pu versifier en français qu'une petite pièce de Giusti, *Il re Travicello ;* j'en ai rendu le mètre et la lettre assez exactement, mais je le crains, au prix d'efforts trop visibles.

LE ROI SOLIVEAU.

Au peuple-grenouille
Vient un roi nouveau,
Que l'on s'agenouille
Devant Soliveau !
J'avoue avec joie
Que Dieu nous l'envoie ;
C'est commode et beau,
Un roi Soliveau !

Quel fracas dans l'onde
Sa chute a produit !
Les bûches au monde
Font toujours du bruit.
Mais, d'un saut rapide,
Muet et stupide,
Il revient sur l'eau,
Le roi Soliveau.

Quand le peuple en masse
Voit ce machin-là,
Tout l'étang coasse :
« Comment, c'est tout ça ?
« Il veut donc se faire
« Siffler dans l'eau claire,

« Ce bruyant lourdaud,
« Ce roi Soliveau ?

« C'est lui qu'on couronne ?
« Ce tronc de trois sous ?
« Jupin déraisonne
« Ou se rit de nous.
« Sus donc, qu'on exile
« Ce maître imbécile !
« Qu'on livre au barreau
« Ce roi Soliveau ! »

Paix donc, pauvres bêtes !
Acceptez les lois,
Crapauds que vous êtes,
D'un prince de bois !
Loin qu'il pille et taille,
Il permet qu'on piaille ;
Il est sans bourreau,
Le roi Soliveau !

Il cède à l'orage,
Aux vents comme ils vont,
Dandine, surnage,
Point ne pêche au fond,
Point ne fouille et sonde....
Comme il sait le monde !
Qu'il a de cerveau,
Le roi Soliveau !

Son front, s'il s'agite
Et vient à plonger,
Remonte au plus vite....
Il est si léger !
Le titre d'altesse
Est plein de justesse
Et va comme il faut
Au roi Soliveau !

O peuple, sommeille !
Veux-tu qu'au marais

Le serpent t'éveille !
Paix donc, dors en paix !
En vain se rebiffe
Qui n'a dent ni griffe :
Pour toi rien ne vaut
Un roi Soliveau.

Quand un peuple en grâce
A des biens si grands,
De tout il se passe,
Même de bon sens....
Quel peuple docile !
Quel prince tranquille !
Vivat et bravo
Le roi Soliveau !

Les poésies de Giusti ne firent pas seulement du bruit, mais du bien. Elles secouèrent la torpeur nationale ; elles secondèrent le mouvement de 1830 à 1847. On sait l'inauguration de l'Italie nouvelle. Elle s'entonna par un chant de clémence en plein Vatican. Giusti, malgré ses vers sur le pape Pierrot, eut la candeur de croire à cette renaissance romaine. Il se repentit du combat après cette apparence de victoire et il se reprocha ses coups de cravache et d'éperon. Sa poésie à Gino Capponi est un *Peccavi* de révolutionnaire pénitent. Guerrazzi m'a dit de lui : Il nous a aidé à démolir, mais a pris peur des décombres.

Cependant, même dans ses défaillances, il garda son indépendance et sa probité. Voici le début de son ode au grand-duc, qui entrait dans les réformes. Ce n'est pas la génuflexion d'un apostat, c'est la confession d'un citoyen. Jamais poëte n'est revenu à son souverain avec une dignité plus fière.

A LÉOPOLD II.

« Seigneur, en retirant son aiguillon sévère, la muse te parle aujourd'hui haute et sûre, la muse qui t'a blessé d'âcres piqûres, pour le triomphe de la vérité.

« Qu'un exemple nouveau soit donné maintenant! Tourné avec son peuple des vieux chemins au but glorieux, que le libre prince écoute le poëte libre!

« Silence aux accusations et à l'ombre du passé, fatale réciprocité d'orgueils et d'amertumes! Une dure léthargie nous a tous accablés, nous nous sommes trompés tous....

« Et maintenant il convient à tous, avec une émulation plus digne, de renoncer aux misérables doutes et aux paroles amères. Pour les nobles devoirs de la vie nouvelle, soyons nouveaux aussi! etc. »

On s'en souvient, l'Italie marcha vite. Elle courut en quelques mois des réformes aux constitutions, des constitutions aux utopies. Giusti fut de ceux qui s'arrêtèrent à mi-chemin. Nommé député au parlement de Florence, il s'assit à gauche, mais ne fit pas de discours et votait avec les ministres. Il fut modéré, tranquille, croyant à l'Italie, à la liberté; cessant, comme il le disait, de sonner le glas des morts pour agiter la cloche des baptêmes. D'autre part, il retenait les exaltés et combattait, même en vers, la République. Contre la petite presse enragée de Florence, il laissa fonder, sous son inspiration, une feuille satirique et sage, à laquelle il donna le nom d'un curé légendaire, un peu rabelaisien, très-bon homme et humant volontiers le piot : *Pievano Arlotto*. En même temps, il faisait la guerre aux gazetiers, d'une voix haute et ferme, dans une satire que je veux encore

citer, parce qu'elle nous montre ce que Giusti devint, à la fin de sa vie. La pièce est de 1848.

« Je dédaigne, en prolongeant mes attaques, de rendre plus misérables encore les splendides misères de ceux qui vacillent en haut. Je dédaigne les lâchetés astucieuses de ceux qui insultent le cadavre de l'orgueil tombé.

« Ni bassesse insultante qui montre au doigt l'homme en face, ni flatterie éhontée ne saliront ma plume — ma plume qu'élève à un vol plus libre le frémissement de libres audaces.

« Oh! si parfois, dans la fougue aveugle des premières idées, la rime dévie dans le sarcasme personnel — oh! alors aide-moi, plein de honte, à déchirer mes pages, ô chaste amour de l'art!

« Que le rire triste ne ricane pas, empoisonné de haine ou d'envie! Que l'ambition déçue ne déflore point l'ingénuité de la muse vierge!

« Dans l'utile silence des jours d'assoupissement, j'osai, d'un aiguillon périlleux, tenter la foule. J'osai me retirer quand tomba Séjan et que surgirent les Brutus bavards.

« Avec eux, des Lycurgues et des Socrates, des Catons, des Cincinnatus et des Gracques ont pullulé, nés dans l'oisiveté de l'oisiveté même, comme aux plaines molles poussent les champignons, excroissances corrompues du sol qui bout.

« Hélas! transportée dans le mobile éblouissement de l'espérance, elle ne vit pas alors la vanité d'une arrogance facile, ma pauvre âme pleine d'illusions, qui s'abandonne à croire le bien qu'elle désire le plus!

« Et ce lui fut joie d'ouïr les cris de fête soudains, universels, et de voir disparaître dans la nuit la

tourbe sans honneur, et moi, satisfait et sûr, poser l'aiguillon qu'il m'est dur de reprendre.

« O liberté, frein magnanime et sévère, désir de tous ceux qui honorent avec toi l'honnête et le vrai, si de ton vieil ami, solide toujours dans l'âme, vit l'ancien amour;

« Dirige au terme accoutumé ma main et ma parole quand sur des pages satiriques ma chaude pensée a pris l'essor, — et quand, dans les lices civiles, je m'arme pour défendre mon pays combattu.... »

Il dédaigne, ajoute-t-il, les flatteries du peuple, comme il a repoussé jadis la coupe de Circé dans les salles des rois; puis, se tournant vers l'Italie, il s'agenouille devant elle avec respect, lui demandant pardon pour ses enfants égarés et pardon pour lui-même.

J'ai cité bien des vers de Giusti, mais je n'ai pas donné le quart des meilleurs. Si j'avais un volume à lui consacrer, je trouverais encore vingt pièces à traduire tout entières : entre autres *les Instructions à un Émissaire* (1847), satire pleine de finesse où le poëte trouve moyen de fustiger à la fois les gouvernements italiens, les gouvernements étrangers, les démagogues, les utopistes, les intrigants, les espions de tous les partis et le tripotage universel. Je citerais *la République* (1848) contre les républicains; *la Résignation* contre les résignés; *la Delenda Carthago*, où il dit son rêve en deux mots : L'Italie et pas d'Autrichiens ; *la Guerre*, contre l'utopie de la paix; *les Humanitaires*, contre l'utopie de la fraternité; *Gl' Immobili e I Semoventi* (les Immobiles et les animaux qui remuent par eux-mêmes) caricature excellente du positivisme mécanique qui voudrait régenter l'univers :

« Le pacifique époux, y est-il dit, proposant pour

problème la paix domestique, avec sa tiède compagne, supputera sur l'ardoise les devoirs conjugaux et l'architecte Hymen leur donnera des enfants d'ordre composite.... Certains verbes comme aimer, tolérer, éclairer sont des formules d'algèbre, voilà tout.... Allons donc! Donnez-moi de bonnes grosses têtes arrondies au compas, et vive la mécanique! »

Giusti finit tristement. Traité de réactionnaire et de renégat par ses amis d'autrefois, il disait d'eux avec amertume : Ils ont donc oublié que du temps que je parlais, ils se taisaient tous.

Il eut la douleur de voir ses nouveauxe nnemis, les violents, s'emparer du pouvoir en Toscane. Il eut la douleur plus amère encore de voir son pays occupé par les Autrichiens. Il était malade et se sentait mourir.

Ses derniers vers imprimés sont de 1849. Il les composa pendant un de ces instants de répit que lui laissait son infirmité mortelle. Il souffrait un peu moins, et il en bénit Dieu. Vaut-il mieux s'en aller ou rester? dit-il au Seigneur : je n'en sais rien, mais vous le savez; que votre volonté soit faite! J'accepte, je vous remercie et je suis content. Il m'est défendu de sortir, je m'y résigne, je ne suis ni hôtelier ni ministre d'État. Il ne me déplaît donc point de ne pas voir de Tudesques[1].

J'ai un autre sonnet de lui, plus récent et encore inédit; j'en fais hommage à l'Italie. C'est une improvisation sur deux rimes obligées, exercice qui a souvent tenté les poëtes d'outre-mont. L'ami de Giusti qui m'a communiqué ce sonnet m'assure qu'il l'a composé

1. Je choisis ce mot de Tudesques, parce que c'est celui qui consonne le mieux avec l'italien *Tedeschi*.

quelques heures seulement avant sa mort. Les rimes sont *Gran Duca* et *Tedeschi;* voici le texte italien:

Una volta il vocabolo gran duca
Sonò diverso a quello di tedeschi,
E un buon Toscano che dicea gran duca,
Non si credette mai di dir tedeschi.

Ma l'uso in oggi alla voce gran duca
Somiglia tanto quella di tedeschi,
Che tedeschi significa gran duca,
E gran duca significa tedeschi.

Ed in vero, la gente del gran duca
Tien sì di conto quella de' Tedeschi,
Come se proprio fossero gran duca.

E il gran duca sta su per i Tedeschi;
E i Tedeschi son qui per il gran duca;
E noi paghiamo gran duca e Tedeschi.

Voici une traduction littérale de ce sonnet; elle fait à peu près des vers français : ce n'est pas ma faute.

Chacun trouvait jadis au mot grand-duc,
Un autre son qu'à celui de tudesque :
Jamais alors, quand il disait grand-duc,
Un bon Toscan ne crut dire tudesque.

Mais maintenant le terme de grand-duc
Ressemble tant à celui de tudesque,
Que pour tudesque, on peut dire grand-duc,
Et pour grand-duc, on peut dire tudesque.

Et, vrai, l'on a chez les gens du grand-duc
Tant de respect pour les gens du Tudesque,
Que le Tudesque a l'air d'être grand-duc.

Le grand-duc est debout par le Tudesque,
Le Tudesque est ici pour le grand-duc
Et nous payons, nous, grand-duc et Tudesque.

Giusti fit ces vers dans le palais de son fidèle et

généreux ami, le marquis Gino Capponi, qui l'avait accueilli pendant le rude hiver de 1849 à 1850. La phthisie faisait des progrès effrayants. Le malade paraissait tranquille et gai, mais il savait que son heure était proche. Enfin, le 31 mai, dans une crise violente, il mourut en crachant des flots de sang. Il avait quarante ans et neuf mois.

Le maréchal Radetzky est mort presque centenaire.

IV

LES LOMBARDS. — Les deux écoles littéraires. — Catholiques et protestants. — Le catholicisme romantique. — La conversion de Manzoni. — Berchet : *Il Rimorso.* — Tommaso Grossi : *La Fuggitiva*, *la Rondinella.*— Silvio Pellico. — Le journal bleu. — L'opinion littéraire de l'Autriche. — Manzoni, artiste catholique, réformateur sans le vouloir. — Le *Cinque Maggio.* — Ceux qui se résignent.

Mais tous les poëtes italiens ne sont pas morts jeunes. Si Giusti nous a quittés avant le temps, ses amis lui survivent, même ses aînés, même ses maîtres; et, en particulier, les deux plus illustres, Alessandro Manzoni et Giovan-Battista Niccolini.

Arrêtons-nous un instant entre ces deux vieillards, qui sont les patriarches de la poésie en Italie et même en Europe, maintenant que leurs contemporains et leurs émules, Schiller, Byron, Gœthe, Chateaubriand, Béranger sont descendus un à un, devant eux, dans la mort.

Montons d'emblée sur les hauteurs où sont les chefs pour dominer les mouvements des armées. Vues de là haut, les évolutions poétiques de l'Italie moderne se simplifient à merveille et s'embrassent d'un regard.

Et d'abord constatons un fait admirable. En Italie tous les hommes supérieurs de notre temps, qu'ils soient agenouillés devant l'autel ou debout sous le ciel ouvert, enfermés dans la solitude ou lancés dans le monde, hommes de pensée ou d'action, poëtes, historiens, po-

litiques, soldats, prêtres même, appartiennent au parti de l'indépendance et de la liberté. Tous.

Seulement, dans ce parti, les dissentiments sont nombreux : il ne peut en être autrement, aujourd'hui du moins, sous un drapeau libre. L'unité ne peut s'obtenir à cette heure que par l'asservissement ; un jour viendra peut-être où elle s'obtiendra par l'amour.

Les sectes, les écoles surabondent, mais j'en vois deux qui dominent les autres, les séparent et les groupent en deux camps marqués ; je pourrais leur trouver des noms ingénieux qui seraient fort goûtés quoique peu compris ; j'aime mieux prendre les plus nets et les plus francs : protestants et catholiques.

Il va sans dire que j'enlève à ces mots leur rigueur dogmatique et leur sens exclusivement religieux ; je les étends et les applique à la philosophie, à la politique et à la morale. J'appelle catholiques les libéraux néo-guelfes qui, voyant l'ennemi de l'Italie à Vienne seulement, voulurent armer contre lui la Rome moderne. J'appelle protestants les libéraux néo-gibelins, si l'on veut, qui voyant l'ennemi de l'Italie non pas à Vienne seulement, mais à Rome, voulurent armer contre lui l'intelligence affranchie de la nation.

En poésie, les premiers furent romantiques. Ils restauraient le moyen âge et son catholicisme gothique et résigné. Vivant à Milan, sous l'oppression étrangère, et ne songeant qu'à s'en délivrer à tout prix, en désespoir de cause et pareils à ces malades aux abois qui se jettent dans les bras des homœopathes, ils espéraient se guérir des Autrichiens par la cour de Rome, *similia similibus*.

Les autres restèrent sous l'inspiration virile de l'antiquité. Ils furent classiques. Ils vivaient à Florence, sous un despotisme assoupi qui les laissait faire ; ils avaient

la liberté de tout espérer, même celle de tout craindre et de fuir, en un mot, Charybde sans tomber en Scylla.

Ainsi deux écoles, l'une catholique et romantique, l'autre classique et protestante ; deux mouvements littéraires bien marqués, celui de Milan avant 1820, celui de Florence avant et après 1830 ; deux chefs enfin qui survivent et sont de très-grands poëtes, Alessandro Manzoni et Giovan-Battista Niccolini.

Des premiers, j'ai peu de chose à dire : on les connaît assez. Manzoni n'a pas besoin de moi pour être célèbre. Tous ont lu ses *Fiancés*, ses tragédies, ses odes. Sa vie et ses œuvres ont été très-nettement résumées par M. Charles Didier dans la *Revue des Deux Mondes* (1er septembre 1834). On sait qu'il est né en 1784 et que sa mère était la fille du marquis Beccaria, l'auteur des *Délits et Peines*. De son grand-père maternel, il hérita quelques antipathies étranges, contre Parini, par exemple, ce railleur élégant du siècle passé. L'enfance de Manzoni n'est pas moins connue. Il aima la poésie dès ses plus jeunes années. On raconte qu'un jour, aux examens de l'école où il faisait ses premières études, et devant une assistance nombreuse et illustre, il alla de lui-même tout droit à Monti qui régnait alors en poésie et lui baisa la main. Les deux poëtes furent liés plus tard : le maître corrigeait les vers du disciple et les gâtait.

Dès ses débuts, Manzoni attira l'attention des hommes supérieurs de son temps. Il écrivit une épitre à sa mère sur la mort de leur ami, le comte Carlo Imbonati. C'était en 1806, il avait alors vingt-deux ans. Ugo Foscolo saisit au vol un passage de cette épitre : six vers sur Homère, et les cita dans une note en ajoutant ce mot qui était une prédiction : « Poésie d'un jeune talent né pour les lettres et chaud de patriotisme. »

Les opinions littéraires de Manzoni sont nettement exprimées dans ses livres. Il aima d'emblée Virgile et Tibulle; Horace et Ovide lui déplaisaient, Dante et Alfieri étaient ses dieux. Une seule chose lui semblait difficile à digérer dans ce dernier poëte, que le père dût assommer ses enfants pour les soustraire à la tyrannie. « Cependant, écrit-il, j'avalai encore celle-là. »

Mais quand le romantisme, importé d'Angleterre en Allemagne par Lessing, et d'Allemagne en France par Mme de Staël, passa les Alpes après nos armées et tenta sa pacifique invasion, le jeune poëte, qui n'aimait pourtant pas Byron, se prosterna dévotement devant Shakspeare et Gœthe. Il était d'ailleurs admirablement prédisposé à cette influence nouvelle qui venait s'imposer à lui.

On s'en souvient, le romantisme est né catholique ou, du moins, il l'est devenu dans notre siècle, quand il s'est levé, comme école, contre les traditions du siècle dernier. En Allemagne, les Schlegel et Novalis s'étaient convertis au moyen âge; en France, la campagne commença contre Voltaire et la Révolution. Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Balzac, tous nos maîtres étaient pour le trône et l'autel. Les libéraux, l'Académie, Delavigne, Béranger, restaient voltairiens et classiques.

Plus tard, je le sais, nos poëtes ont marché avec leur temps. Le romantisme est devenu républicain avec les romantiques, et il a reconnu récemment qu'il avait travaillé, par l'affranchissement de la forme, à l'affranchissement de la pensée. Pour ma part, j'en suis bien aise, mais je rappelle seulement qu'à son origine il voulut faire tout autre chose, et qu'il repoussait la renaissance dans le moyen âge et l'antiquité dans l'Orient.

Or, Manzoni, d'abord athée, à ce qu'on dit (le mot

est peut-être dur), avait épousé vers 1810 la fille d'un banquier génevois qui essaya de le rendre chrétien. Elle finit par séduire à la foi la conscience du poëte, mais elle l'apprivoisa si bien qu'elle lui coupa les ailes et se les laissa couper à son tour, tant que gênés tous deux dans la liberté du christianisme, ils s'enfermèrent bientôt, l'un poussant l'autre, dans la servitude plus commode des dogmes romains.

Ce n'est pas que Manzoni fût jamais un parfait orthodoxe. Il lui resta quelque chose de l'influence protestante qu'il avait subie : un souffle allemand ou plutôt écossais l'emporta plus d'une fois au delà de la volière, et, dans la religion que sa ferveur avait embrassée, on le surprenait moins souvent abattu sous l'autorité qu'exalté par l'amour. Mais il n'en fut pas moins le poëte catholique de l'Italie, et je sais plus d'une âme retenue dans le giron de l'Église par le sacerdoce idéal qu'il a rêvé dans ses *Fiancés*.

Manzoni se mit donc, et de tout cœur, sous le drapeau romantique. Mais ce n'était pas lui qui l'avait levé. Le poëte Berchet avait le premier jeté le gant aux traditions de l'école en traduisant la fameuse ballade de Bürger. Vous vous rappelez cette Lénore emportée au galop, à travers monts et bois, sur un cheval furieux : « En avant! en avant!... les morts vont vite. »

Nous ne connaissons pas Berchet ; ce fut pourtant un patriote et un poëte. Il était de cette formidable éruption de 1820 dont le sol italien tremble encore. Nous l'avons entrevu en France, fugitif, irrité, la bouche pleine de malédictions contre le carbonaro couronné qui avait failli à sa tâche. Et nous l'avons oublié, comme nous oublions tout. Et pourtant ne fût-ce que par son nom qui appartient à notre langue (il était Français d'origine) il méritait un souvenir. J'ai là son volume sous

les yeux, c'est un petit livre qui brûle. Il chanta la bataille de Legnano, la déroute de l'empereur Barberousse, c'est le plus glorieux souvenir des Italiens. Toutes les fois qu'il put élever sa voix contre l'oppression étrangère, il le fit avec des cris de rage que nous ne savons plus jeter aujourd'hui. Écoutez cette pièce, *il Rimorso*,

LE REMORDS.

« Elle est seule devant le monde ; seule, au milieu de la foule conviée et elle n'ose pas, devant ses compagnes riantes et douces, lever son regard avili. Elle voit tournoyer les rondes et les branles, mais nul ne l'invite à danser. Elle entend de courtoises paroles voltiger dans l'air, mais pas une ne vient à elle.

« Un enfant qui l'appelle sa mère s'ouvre un chemin jusqu'à elle, et lui bondissant sur les genoux, essuie avec ses baisers les larmes qui tremblent dans les yeux gonflés de la jeune femme. L'enfant fleurit comme une rose, mais nul ne l'admire : pour lui pas de caresse et pour la mère, pas un salut !

« Si un ignorant demande à son voisin quel est le beau visage pensif et triste qui repose sur les boucles blondes de cet enfant, cent voix, à la fois, le lui disent; cent voix méprisantes lui répondent : c'est la femme d'un de nos tyrans, c'est l'épouse d'un homme étranger.

« Dans les théâtres, le long des rues, jusqu'au temple du Dieu qui pardonne, au milieu d'un peuple entouré d'espions, parmi une nation torturée, enchaînée, rampe la colère d'un mot murmuré tout bas et que la terreur ne peut étouffer sur les bouches : maudite soit la femme qui réjouit le soldat tudesque d'un baiser italien !

« Elle est seule. Mais son cœur douloureux a compté les jours de veuvage et il bat maintenant, il bondit, car l'époux va revenir des garnisons éloignées. — Ce n'est pas vrai ! Pour cette femme délaissée il n'y a plus de soupir d'amour. Autres sont les pensées qui l'étreignent, autres les angoisses qui lui serrent le cœur.

« Quand les hontes qui l'ont frappée le jour, la persécutent, fantômes, dans la nuit ; quand rôdent sur son âme égarée les souvenirs du passé, les terreurs de l'avenir, quand elle bondit hors de ses songes et qu'elle prête l'oreille, comme si elle écoutait les vagissements de son enfant, — c'est alors qu'à ses insomnies inclémentes elle confie le secret de son martyre.

« Malheur à moi ! dit-elle. C'est comme une vengeance de Dieu qui m'a entouré l'esprit de ténèbres, quand les séductions de l'étranger m'ont fait oublier mon pays. Moi, la vierge recherchée autrefois, caressée dans les fêtes entre toutes les femmes d'Italie, que suis-je maintenant ? une apostate odieuse [1] qui, le voulant, a menti à son peuple.

« J'ai refusé les douleurs communes, j'ai renié mes frères, les opprimés ; j'ai souri aux oppresseurs superbes, je me suis assise au milieu d'eux. Lâche ! qu'as-tu fait ? Tu as tissé un manteau d'infamie, tu l'as voulu, tu le portes sur ton dos. Lâche, tu as beau faire et gémir, on ne viendra pas te l'arracher !

« Oh ! la dérision dont je suis abreuvée, ceux qui la répandent sur moi ne savent pas où elle descend. Ils aigrissent l'humble pénitente qui ne leur rend pas haine

1. « On disait autrefois apostate en parlant d'une femme ; pourquoi ce féminin n'existe-t-il plus, soit dans l'adjectif, soit dans le substantif ? »

(Bescherelle.)

pour haine. Insensée, je le mérite, car je ne peux retenir mes pieds et je vais où ils sont et je leur laisse découvrir ce front qu'il m'est défendu de lever, ce visage condamné à la rougeur.

« Dédaigné, repoussé de tous, comme s'il était le fils du crime, ce cher enfant, conçu sans honte, est un étranger sur le sol où il est né. Maintenant il se sauve sur le sein maternel des mépris qu'il ne peut comprendre, — mais cette mère qui le forme aux outrages, un jour peut-être, adulte, il se lèvera pour l'outrager.

« Et s'il advient que les esclaves se redressent et portent la main où les entraves les serrent, s'il venait au cœur des lâches la conscience d'un nerf dans leur bras — alors de quel peuple me dirai-je ? A quelle fortune attacher mes jours exécrés ? Pour qui donc élever à Dieu ma prière ? Pour qui désirer la victoire, pour quel drapeau ?

« Citoyenne, sœur, épouse, mère, partout où je me trouve, hors du droit sentier je marque mes pas dévoyés dans les épines et dans les ronces. Lâche, qu'as-tu fait ? Tu as tissé un manteau d'infâmie, tu l'as voulu, tu le portes sur le dos. Lâche, tu as beau faire, tu as beau gémir, on ne te l'arrachera pas ! »

Mais Berchet n'était pas le seul chanteur de la bande enthousiaste et jeune. Il y avait aussi Grossi, poëte milanais qui écrivit des choses exquises dans le dialecte de son quartier ; un roman, *Marco Visconti*, qui compte parmi les meilleurs après celui de Manzoni et des nouvelles romantiques à la manière de Sestini (l'auteur de *la Pia*) — récits en vers un peu lâchés, mais simples et coulants comme de la prose. *La Fuggitiva* de Grossi est un de ces contes de chevalerie et d'amour, comme on en rêve à vingt ans : l'histoire d'une belle jeune fille qui se déguise en soldat pour suivre son amant dans le pays

des Scythes : c'est ainsi qu'on nomme la Russie en Italien. Elle le trouve mort sur le champ de bataille. Elle revient alors et dit ses confidences à sa mère, avec une passion contenue, une délicatesse d'expressions et de sentiments qui fait pleurer. Chères invraisemblances qui ne sont plus de mode aujourd'hui, mais nous y reviendrons, allez, pour peu que les carabins littéraires continuent encore quelque temps leur besogne!

Elle est de Grossi, cette jolie romance de l'*Hirondelle* que toutes les Italiennes savent par cœur :

« Hirondelle voyageuse qui te poses sur la terrasse en chantant chaque matin ce chant plaintif et doux.... que veux-tu me dire en ton parler, voyageuse hirondelle?

« Solitaire dans l'oubli, abandonnée de ton époux, pleures-tu peut-être à mes pleurs, petite veuve inconsolée? Pleure, pleure en ton parler, voyageuse hirondelle!

« Et pourtant, moins malheureuse que moi, tu te fies du moins à tes ailes : tu cours le lac et les pentes, tu remplis l'air de tes cris, tous les jours, en ton parler, voyageuse hirondelle.

«.... Oh! que ne puis-je aussi!... (c'est une prisonnière qui parle) mais je suis arrêtée par cette voûte basse, étroite où le soleil ne resplendit pas, où l'air même, hélas! m'est ravi et d'où ma voix arrive à peine jusqu'à toi, mon hirondelle.

« Voici septembre qui avance et tu vas me quitter : tu verras des sables lointains, de nouveaux monts, de nouvelles mers, et tu les salueras dans ton parler, voyageuse hirondelle.

« Et moi, chaque matin, rouvrant mes yeux aux larmes, entre la neige et le givre, je croirai entendre cette chanson où il me semble qu'en ton parler tu me plains, hirondelle!

« Au printemps tu trouveras une croix plantée en ce lieu, sur ce sol. Hirondelle, sur le soir, conduis ton vol et va te poser sur cette croix ! Et dis-moi paix, dans ton parler, voyageuse hirondelle ! »

Silvio Pellico était aussi de ces jeunes milices. Heureux poëte qui eut la fortune d'être un homme si malheureux ! Il était né à Saluces, en 1789, d'une famille bourgeoise. A Lyon, un beau jour, il lut le poëme des *Sépulcres*, dont j'ai fait à dessein, dans ce livre, ma première citation, car la poésie italienne de notre temps est sortie presque tout entière de ce chant funèbre. Et aussitôt il lui prit une poétique nostalgie qui le ramena dans sa langue et dans son pays. Il s'établit à Milan et il écrivit cette *Francesca da Rimini* que la Ristori fait applaudir encore. Plus sévère que le public de France et d'Italie, Ugo Foscolo avait dit à Silvio : « Ne touchons pas aux morts de Dante, ils feraient peur aux vivants. » — Silvio aima mieux écouter son ami Volta qui le détournait de la poésie virile.

Ce fut un beau moment pour notre poëte. Instituteur chez une famille riche et noble, il voyait Mme de Staël, Schlegel, Thorwaldsen, Byron qui traduisit *Francesca da Rimini*, Silvio traduisit *Manfred*. Et, entre ses leçons, il écrivait une seconde tragédie, *Eufemia di Messina*, pièce inoffensive comme le cœur du poëte, le Benjamin de la tribu. Et la censure lui faisait l'honneur de s'en effrayer, parce qu'il y était question de Sicile et de Sarrasins : la censure comprenait Autrichiens et Lombards. Dès qu'un mouton se mettait à bêler, le loup tremblait de tous ses membres : il entendait des lions rugir.

Ainsi, peu à peu, se forma l'école lombarde. Plusieurs en étaient qui devinrent fameux par leurs œuvres, leurs actions ou leurs malheurs : Visconti, Gioja, Confalonieri,

Romagnosi en tête, le jurisconsulte éminent, le politique modéré qui mérita la simple inscription gravée sur sa tombe : J'ai consommé ma vie, j'ai gardé ma foi.

Ils se réunirent en 1819 et fondèrent le *Conciliateur* (qu'on nommait le journal bleu, feuille romantique et non politique). Non politique, entendons-nous, autant qu'une feuille peut l'être dans un pays opprimé. Là où la presse n'est pas libre, il arrive de deux choses l'une, ou le journalisme vit de cancans et grappille dans les coulisses et les alcôves, ou bien il proteste comme il peut, à tous propos, par des tournures de style, des carambolages et des calembours : il est de l'opposition jusque dans ses sonnets amoureux et montre dans un bouquet de fleurs les couleurs de sa cocarde. Ainsi fit le *Conciliateur* dans sa courte vie. Le comte Galliano de Cocconati avait comparé la conquête française à l'invasion des Barbares. Le *Conciliateur* ne releva pas cette phrase qui faisait plaisir à l'Autriche, mais il prouva que le noble comte n'avait ni esprit, ni talent.

Chose étrange! le romantisme même était un instrument d'opposition dans les mains de ces jeunes hommes. Il y avait à Milan une *Bibliothèque italienne*, revue protégée par le gouvernement, elle était classique. Je laisse à penser avec quelle fureur on lui jetait Gœthe et Shakspeare à la tête : c'était de grotesques combats pareils à ceux du Lutrin ; — les néo-guelfes avaient la jeunesse. les espérances, les souvenirs même, l'Italie derrière eux et devant eux....

Mais au-dessus d'eux et contre eux l'Autriche. On sait la fin de cette lamentable histoire : le *Conciliateur* supprimé, Porro, Berchet et tant d'autres en fuite, Romagnosi arrêté, puis relâché faute de preuves, Silvio, Maroncelli, Confalonieri, Pallavicino condamnés à des

prisons pires que des bagnes; les plombs de Venise, les cachots du Spielberg.

Manzoni fut épargné dans ces exécutions terribles. On le lui a souvent reproché avec des paroles amères, car il y a des pays où c'est une honte de ne pas être persécuté. On a mal fait. Si notre poëte n'alla pas en prison, ce ne fut point sa faute. Il appartenait à la noblesse lombarde, il était comte. Dès la Restauration, l'empereur d'Autriche somma tous les gentilshommes italiens de s'inscrire au plus tôt dans une sorte de livre d'or, sous peine de perdre leurs titres. Manzoni ne s'inscrivit pas.

Ce qui le sauva peut-être, ce fut sa qualité de poëte, vocation unique, absorbante, excluant toute autre ambition. L'art fut son chemin et son but, sa vérité et sa vie, et non pas un prétexte seulement, un moyen : ceci est rare au delà des Alpes. Chez les Italiens (nous en parlerons longuement quand nous irons visiter Guerrazzi), la politique n'est qu'une arme au service de la cause politique ou nationale. Chez Manzoni, la littérature fut tout à la fois le champ de bataille, l'épée et le drapeau. Aussi, comme littérateur, est-il le premier homme d'Italie. Du jour où il entra dans la compagnie romantique, il en devint le capitaine, il la grossit en corps d'armée et prit le bâton de maréchal. Son drame de *Carmagnola* lui donna le rang et le pouvoir de chef d'école. Il attaqua vivement et de bonne foi les unités classiques; il ne souffleta qu'Aristote sur la joue d'Aristote, et non pas les écrivains de l'empire ni l'opinion littéraire du gouvernement. On a remarqué dans ses œuvres l'absence de préoccupations politiques et d'allusions directes aux choses du jour. Il ne voulut être que poëte.

Son catholicisme même ne fut que du catholicisme. Il ne crut pas à Jésus-Christ pour protéger de ce nom

divin quelque utopie politique ou sociale. Il ne crut pas à saint Pierre pour lui remettre à la main, contre l'empire, l'épée qui avait frappé Malchus. Il croyait sincèrement, parce qu'il aimait; il embrassa la religion, parce qu'il la trouva belle.

Ce n'est pas que ses œuvres n'eussent point aidé au fatal incident de 1847. Elles ont secondé ce mouvement d'idées, peut-être même l'ont-elles soulevé. Le livre de Manzoni sur la morale catholique fut comme le prélude du *Primato* de Gioberti. La ferveur religieuse de ses poëmes inspira, dit-on, à l'historien Carlo Troya l'idée fort peu historique de se déclarer le champion de l'Église. Le philosophe Rosmini fut un apôtre de Manzoni, qu'il appelait le poëte de l'avenir. Le romancier Massimo d'Azeglio fut son gendre.

Mais s'il fit tant de choses, il les fit malgré lui, ou du moins sans le vouloir et par la seule influence de son génie. Il fut un artiste catholique, et non pas un artisan de théocratie; il porta le coup de grâce à la vieille muse que le Tasse n'invoquait déjà plus; il se tourna vers la fille de Dieu qui, au lieu de lauriers flétris, porte au front des étoiles immortelles; il déblaya pieusement le Parnasse antique pour y planter la croix du Golgotha. Tel il se montre à nous dans ses romans, ses drames et ses hymnes; récits et tableaux où il a peint des physionomies vivantes et non des types abstraits; scènes prises sur le fait, où mieux que tout autre écrivain de ce temps, avec moins d'embarras que Walter Scott et moins d'efforts que Balzac, il a trouvé l'homme; études psychologiques toujours réussies et toujours contenues, car il repoussait les grands élans de passion comme immoraux; odes serrées, compactes, mais vivantes, inspirées (car Manzoni fut avant tout et avant tous un grand lyrique), synthèses poétiques où,

en quelques traits, présentant à la fois son sujet et lui-même, il résumait avec sa propre conception la vie d'un homme ou l'idée de son Dieu.

Relisons ensemble *le Cinq-Mai*, ce chef-d'œuvre. Relisons-le dans une pauvre imitation, car le texte ne serait pas compris en France : il ne l'a pas même été par ceux qui l'ont traduit. La copie est en vers, pour rendre un peu, bien faiblement, hélas! la vie et le mouvement du modèle.

LE CINQ MAI.

Il fut! — comme inerte et sans vie,
Au dernier soupir exhalé,
Resta le cadavre isolé,
Quand sa grande âme fut ravie —
Tel, le monde, à ce bruit, d'abord,
Est là, comme frappé de mort!

Il voit l'homme fatal qui passe,
Muet, il songe à son trépas,
Et ne sait point quand d'autres pas
Viendront marquer pareille trace
D'un pied mortel et tout-puissant
Dans sa poussière et dans son sang!

Je l'ai vu resplendir naguère
Sur son trône et je me suis tu,
Qu'il fût vainqueur, qu'il fût battu,
Tombé, relevé, puis à terre,
Ma voix au bruit de mille voix
Ne s'unit pas même une fois.

Et vierge ainsi d'outrage infâme,
Vierge d'éloge avilissant,
Mon esprit se lève à présent
Quand tout à coup meurt cette flamme

Et lui chante un hymne ici-bas
Qui peut-être ne mourra pas !

Des Alpes jusqu'aux Pyramides,
Du Mançanarès jusqu'au Rhin,
Il alla d'un pas souverain,
Toujours en marche, à toutes brides ;
Sa foudre, en devançant l'éclair,
Gronda de l'une à l'autre mer.

Fût-ce gloire ou vain bruit ? mystère !
L'avenir jugera — mais nous
Devant Dieu plions les genoux,
Devant Dieu qui voulut sur terre
Lui marquer, plus vaste et profond,
Son esprit créateur au front.

L'orageuse et tremblante joie
D'un grand dessein, d'un noble vœu,
L'anxiété d'un cœur en feu
Qui songe à l'empire, sa proie
Et l'atteint.... et le tient pressé
Dans ses bras, ce rêve insensé....

Il a tout éprouvé : la gloire
Plus brillante après le péril,
Et le trône et le dur exil,
Et la déroute et la victoire,
Deux fois dans la poudre et deux fois
Sur l'autel, au-dessus des rois !

Il vint sur la terre étonnée :
Deux siècles, mortels ennemis,
Vers lui se tournèrent, soumis,
Comme attendant leur destinée ;
Il les fit taire et, glorieux,
Comme arbitre il s'assit entr'eux !

Il disparut, mourant dans l'ombre
Sur un roc étroit déporté,

Objet d'ardente piété,
Et d'envie inflexible et sombre,
De haine implacable et d'amour
Indompté, jusqu'au dernier jour!

Ainsi que l'onde pèse et roule
Sur la tête du naufragé,
L'onde où jadis tendu, plongé,
Son regard dominait la houle,
Cherchant au loin là-bas, là-bas
La rive aimée.... en vain hélas!....

Telle, accablante, sa mémoire
Pesait, roulait sur cet esprit!
Oh! que de fois il entreprit,
Pour ceux qui viendront, son histoire....
Et, sur le livre surhumain,
Tomba, lasse et faible, sa main!

Que de fois, au jour qui décline,
Jour inerte et silencieux,
Baissant les foudres de ses yeux,
Croisant les bras sur sa poitrine,
Il se tint là, debout, pressé
Par les souvenirs du passé....

Durs combats, tentes vagabondes,
Remparts battus, murs entr'ouverts,
Bataillons lançant des éclairs,
Chevaux courant en larges ondes,
Ordres soudains jetés d'un mot,
Sitôt donnés, suivis sitôt!....

Ah! peut-être, en pareil orage,
L'esprit haletant, égaré,
Il s'abattit désespéré....
Mais une main divine et sage
Vint, qui dans un air plus clément
Le transporta pieusement....

Là-haut, vers les célestes grèves,
Là-haut, par les sentiers fleuris
De l'espérance, au divin prix,
Au bonheur dépassant nos rêves,
Là-haut où la gloire qui fuit
N'est plus rien que silence et nuit !

Belle, immortelle, bienfaisante
Foi qui triomphes, sainte foi,
Écris ceci, réjouis-toi !
Jamais hauteur plus écrasante,
En se prosternant, n'exalta
Le déshonneur du Golgotha !

Fais que nulle amère parole
N'insulte plus ce corps si las !
Dieu qui, tour à tour, ici-bas,
Punit, relève, abat, console,
Près du mourant qu'il a brisé
Sur le lit désert s'est posé !

On le voit, c'est un chrétien qui chante. Les autres poëtes sont italiens, et, en parlant de Bonaparte ou de Napoléon, ils pensent avec colère ou avec amour qu'il est né Corse, qu'il fut roi d'Italie, et qu'il abandonna Venise. Manzoni ne met pas son pays en cause et se garde bien de le nommer. Il n'est pas Italien, il est catholique. Son drame lyrique se passe entre le grand homme, le monde et Dieu. Le poëte intervient et joue le rôle du chœur antique. Il ne juge même pas, il laisse la sentence à l'avenir, et se prosterne devant celui qui est éternel. Il court à vol d'oiseau sur la vie du héros, et ne s'arrête qu'au chevet du mourant qui s'humilie. Pas un mot de satire, mais une effusion purement lyrique, une magnification de cette gloire humaine, parce qu'elle finit par saluer le Golgotha. Ce chant funèbre

n'est pas un *Dies iræ*, comme celui de Giusti, mais un *Te Deum*.

C'est dans ce chef-d'œuvre que je sens le mieux Manzoni. Le sujet palpitant pouvait être exploité de mille manières, pour ou contre l'Autriche, pour ou contre la liberté (voyez Monti, Niccolini, etc.); mais le poëte ne connaît point les haines inextinguibles ni les amours indomptés du monde. Il n'a pas servi le vainqueur, il n'a pas souffleté le vaincu, il reste calme et grave devant le tombeau qui vient de s'ouvrir. Est-ce de l'indifférence? Peut-être. L'indifférence du catholique anéanti sous les décrets de la Providence. Il ne s'indigne pas, il ne se révolte point, il se résigne. Manzoni fut le poëte de la résignation.

Et cette résignation fut le mot d'ordre de son école. Nous la retrouvons à chaque page dans le livre de Pellico. Le prisonnier du Spielberg se réfugia dans cette vertu qu'il rendit sympathique et touchante. Il la peignit si bien qu'on l'admira comme une force, — et qu'on la prit pour l'intrépidité du martyr. Force d'inertie pourtant, soumission désespérée des vaincus qui, las de résister, s'abandonnent, et, las de souffrir, se consolent en faisant amitié avec la douleur.

Pellico fut l'exagération de Manzoni; il poussa la résignation jusqu'au découragement. Rendu au grand air en 1830, il ne sut plus que faire de ses ailes. Il eut peur en politique et renonça à la liberté. Il eut peur même en littérature et renonça au roman en lisant *les Fiancés*, de Manzoni. Il tomba dans l'ascétisme et mourut dévotement, il y a quelques années, bibliothécaire, je crois, d'une marquise; il avait oublié qu'il était célèbre et ne faisait plus de vers, il l'avouait lui-même, que lorsqu'il avait besoin de prier.

Moins malheureux et plus fort, comme poëte et

comme homme, Manzoni se repose maintenant de la poésie dans la gloire, et de la vie dans la paix. Il passe ses étés au bord du lac Majeur, avec un petit nombre d'amis, dans une retraite rigoureuse; il discute avec eux des questions de langue; il aime les entretiens sur les grands mystères de l'infini et de l'éternité. Immuable dans ses opinions, il appartient toujours à la cause de la liberté; il ne craint même pas, dit-on, le fantôme de la République. Mais sa République est idéale, et il se contente de la rêver. Immuable aussi dans sa foi, malgré les infidélités de Rome et ses propres désenchantements, il est resté le chef immortel de ceux qui se résignent.

Aimez-vous mieux ceux qui se révoltent? Retournons à Florence et ouvrons les livres de Niccolini.

V

LES FLORENTINS. — Le désert italien en 1821. — L'oasis florentine. — Les émigrés napolitains : Borrelli, Poerio, etc. — Une lettre inédite de Gabriele Pepe sur son duel avec M. de Lamartine. — Bologne. — Pietro Giordani. — Les légations *données* ou *rendues*. — Du danger qu'il y a de louer les souverains. — Giacomo Leopardi. — Le palais Buondelmonte. — Jean-Pierre Vieusseux.

Mais, pour bien comprendre le mouvement florentin, reportons-nous en 1821, année fatale où le sabre des étrangers venait de réprimer la révolution et de disperser l'école lombarde.

Qu'on se représente bien ce temps-là : l'Autriche, victorieuse partout, casernée à Naples, à Milan, dans le Piémont, en Romagne; le complice royal des Carbonari forcé d'expier au Trocadero, comme dit Giusti, son crime de gloire; les prisons repeuplées; les plombs de Venise, les voûtes du Spielberg pesant sur d'illustres infortunés; Silvio Pellico, Confalonieri, Andryane, Maroncelli, torturés ou tués par le *carcere duro;* cent autres, exilés volontaires ou forcés, se dispersant par le monde : Rossi en Suisse; les frères Ugoni, critiques éminents, Giovita Scalvini, le penseur, Carlo Botta, l'historien, le comte Arconati, de Milan, et son héroïque épouse, Bozzelli, de Naples,

Qui depuis... Rome alors admirait ses vertus —

cent Piémontais et Lombards émigrant à Paris, où ils retrouvaient le vieux Salfi, Basti, Carnevali, réfugiés

de 1799 (l'Italie, dit Balbo dans sa vie de Dante, fut dès l'antiquité la terre des proscriptions), les généraux Guglielmo Pepe et Carascosa, le comte Pecchio, remarquable économiste, le comte Arrivabene; Rossetti, poëte, improvisateur et commentateur hérétique du vieux Dante, Angeloni, le prince Camitile, le poëte Berchet se sauvant jusqu'en Angleterre où, proscrit dès 1815, Ugo Foscolo devait bientôt mourir, tous hommes de haute intelligence et de grand caractère, abandonnant de force ou de désespoir non-seulement leur pays, mais leurs biens confisqués, à l'usurpation du plus fort : hier riches et puissants entre les plus puissants et les plus riches, aujourd'hui forcés, pour vivre, de courir chez nous de porte en porte, enseignant l'italien à des enfants, et n'échappant à l'étranger qui déshonorait leur patrie que pour demander à d'autres étrangers leur pain amer.

Qu'on se représente bien cette dispersion, cette déroute universelle de la pensée et du génie, et, dans l'Italie ainsi dépeuplée, toutes les rigueurs, toutes les vengeances de l'invasion. Un autre pays, meurtri de la sorte et privé du meilleur de son sang, serait mort.

L'Italie ne mourut pas.

Ah! c'est que dans cette solitude dévastée, dépouillée, brûlée par tous les vents, un petit coin de terre pacifique et franche, une oasis abritée contre la bise et le simoun, s'ouvrait dès longtemps aux échappés des ruines et leur offrait, je ne dis pas la richesse et la gloire, mais au moins ce qu'il faut pour ne pas mourir. Ce n'était pas une république idéale, un pays de Salente ou d'Utopie, loin de là : c'était une belle et bonne monarchie dont le prince, pour n'avoir pas le titre de roi, n'en était pas moins absolu; seulement ce prince était alors un galant homme. Il ne serait pas monté à cheval,

le drapeau de l'Italie à la main, pour refouler l'invasion jusqu'au delà des Alpes et du Tagliamento; il n'aurait point entrepris l'œuvre d'indépendance et d'unité, rêve éternel de cette terre divisée et malheureuse. Mais du moins n'appelait-il pas alors à son aide, contre son peuple, les races barbares dont il descendait pourtant. Il fit en un mot ce que l'Italie demanderait à grands cris, si elle n'était pas dans les mains de l'étranger: il ne la vengea point, il ne la sauva pas, il la laissa faire.

Voyons ce qui résulta pour les lettres de cette condescendance souveraine aussi féconde, en ce pays de fécondité, que l'eût été partout ailleurs un régime de liberté absolue. Signalons à notre génération qui l'ignore une des plus belles pages littéraires de notre histoire contemporaine. Et qu'on nous pardonne ce qui manque à cette étude où nous ne pouvons parler qu'en courant et à demi-mot.

Nous sommes donc à Florence, la ville gibeline, hostile de naissance, pourrait-on dire, au pouvoir temporel de la papauté. De siècle en siècle, malgré quelques réactions violentes et momentanées, malgré l'élévation d'un Médicis au siége pontifical; de siècle en siècle, de génération en génération, cette indépendance de pensée et d'action s'était perpétuée dans la famille florentine. De nos jours elle durait encore, même après la Restauration, et le grand-duc Ferdinand, que nous avons loué tout à l'heure, se gardait bien d'être guelfe et même néo-guelfe, à la manière des Lombards.

Aussi, après les déroutes de 1815 et de 1821, ceux qui eurent la force ou la grâce de ne pas fuir jusqu'au delà des Alpes, se réunirent-ils à Florence qui devint par là jusqu'après 1830, le foyer lumineux de l'Italie.

Les plus nombreux vinrent de Naples dont les gouvernements modèles, rendons-leur cette justice, ont toujours frappé plus fort que les autres : il faudrait remonter bien haut dans le moyen âge pour trouver de pareils exploits de fermeté. Après 1821, le roi des lazzarones fit un choix parmi ses sujets; il prit les plus intelligents, les plus honnêtes et les bannit aussitôt : nous en avons nommé plusieurs, mais, dans cette élite, il trouva encore une distinction à faire : il mit à part ceux qu il redoutait le plus, le général Arcovito, Giuseppe Poerio, Pasquale Borrelli, Gabriele Pepe et les envoya en Autriche, dans la citadelle de Gratz.

L'Autriche confessa ces hommes et les trouva sans péchés : l'Autriche cependant n'avait pas besoin de lourdes charges pour condamner les gens : demandez au Spielberg. Si bien qu'après un an, ils sortirent de Gratz. Ils vinrent à Florence.

Giuseppe Poerio était un orateur véhément, plein de chaleur et de fougue; ses fils, dont nous aurons à parler longuement, l'accompagnèrent dans son exil : le plus jeune, Charles, ce cœur intègre, immuable et patient, ce gentilhomme qui fut plus tard ministre et qui vient de quitter, après dix ans de fers, la veste des assassins et le bagne de Montesarchio, Charles Poerio courait alors les fêtes du monde élégant et dissipé; l'on disait de lui : cet enfant! et l'on ne se doutait pas qu'il serait un jour cet homme.

Le général Arcovito, âme douce et simple, ne méritait l'exil que pour sa loyauté. Pasquale Borrelli venait de déployer à la tribune, un instant relevée, l'éloquence d'un Lamartine ou d'un Mirabeau. Gabriele Pepe revenait des champs de bataille.

Il fut l'un des plus braves soldats de notre temps. On l'a souvent confondu avec le général Guglielmo Pepe

que nous avons nommé parmi les réfugiés de Londres. Cette erreur veut être rectifiée. Le Gabriele Pepe dont nous parlons n'était que simple colonel et n'appartenait même pas à la famille de son illustre homonyme. Il sortait, je crois, de la province de Campobasso, tandis que le général était Calabrais. Ce dernier, ancien soldat de Murat, fut le chef de l'insurrection militaire qui éclata à Naples en 1820. Vaincu par l'intervention de l'Autriche et trahi par la mauvaise foi de son maître, il se sauva en Angleterre où il eut avec le général Carascosa, son compagnon de disgrâce, à la suite de reproches injustes et violents, un duel fameux auquel toute la noblesse anglaise voulut assister. Ce fut lui qui plus tard, en 1848, rappelé par la révolution triomphante, commanda le corps d'armée envoyé de Naples contre l'Autriche par le gouvernement alors constitutionnel. Trahi pour la seconde fois, abandonné par ses troupes, il resta fidèle à sa cause et, suivi de quelques braves, il offrit son épée à Manin. (*Vita di Guglielmo Pepe, per Francesco Carrano, Torino*, 1857.)

Ce furent d'autres combats et un duel non moins fameux qui illustrèrent Gabriele Pepe, le colonel. En 1814, lors du coup de tête inutile et tardif du roi Murat, il s'était trouvé seul, sur le champ de bataille, enveloppé par un escadron de Hongrois : il ne s'était point rendu, mais, se frayant un chemin à travers cette muraille de cavaliers, il était sorti de ce péril formidable, par un de ces miracles qui arrivent aux braves, couvert de blessures, la tête fendue, le corps en lambeaux, mais vivant.

Il fut en 1820 au parlement de Naples. En ce moment-là s'organisait à Laybach un congrès indispensable à la paix du monde. Les souverains s'y réunissaient pour se prouver à eux-mêmes que, la monarchie ab-

solue étant la meilleure forme de gouvernement, l'Italie n'avait pas besoin de garanties constitutionnelles. Le roi Ferdinand I envoya demander à son parlement la permission de se rendre au congrès de Laybach. Cette dérision fut accueillie avec colère : pouvait-il en être autrement? Gabriele Pepe prit le message royal et, l'ayant froissé dans ses mains, le jeta par-dessus la tribune.

Tel est le crime qui l'avait envoyé à Gratz et renvoyé de Gratz à Florence. Naples oubliait ses services, ses blessures, ses vertus militaires; elle ne lui envoyait même plus sa solde de colonel. Il donnait des leçons pour vivre.

Quant à son duel, on en a souvent et beaucoup parlé, mais avec peu d'exactitude et sans détails. J'ai sous les yeux une lettre de lui, inédite, autographe, datée de Florence, 21 mars 1826 et adressée à son frère, Carlo Pepe, écrivain distingué. Je peux donc raconter officiellement cette histoire honorable et, comme elle concerne un des premiers hommes de France, on me saura gré de m'y arrêter longtemps.

M. de Lamartine avait écrit des vers contre l'Italie dans son dernier chant de Child-Harold, et quelque temps après il était venu à Florence, comme secrétaire de légation. On lui fit mauvais visage et l'on voulut publier des articles contre lui, mais le gouvernement s'y opposa, n'osant point laisser attaquer un diplomate. Gabriele Pepe fit paraître en ce temps-là une brochure sur ce vers de Dante :

Poscia più che il dolor potè il digiuno.

et dans cette brochure, il glissa la phrase suivante : « .... Ce rimeur du dernier chant de Child-Harold, qui s'efforce de suppléer à la verve poétique qui lui manque et aux idées dignes de cette verve par des facéties contre

l'Italie, facéties que nous appellerions des injures si, comme dit Diomède, les coups des faibles et des lâches pouvaient jamais blesser. »

La phrase échappa aux censeurs, ces pauvres diables n'ayant pas cherché malice dans un mille et unième commentaire écrit sur ce vieux thème : Le comte Ugolin a-t-il ou non mangé ses enfants ? Mais Florence battit des mains et l'illustre offensé prêta l'oreille.

« Quelques jours après la publication, dit Gabriele Pepe, Lamartine m'écrivit pour me demander si le vers d'Homère cité par moi sur son compte, était une attaque à sa poésie ou à sa personne. Je répondis que beaucoup de choses indifférentes à faire ou à ne pas faire, ne sont pas faites par un gentilhomme, quand d'autres ont l'air d'exiger qu'elles se fassent. Je refusai donc cette explication. A cette lettre en succéda une autre qui renouvelait la demande, et je renouvelai mon refus. Enfin une troisième lettre me demanda une entrevue. Ne pouvant m'y refuser, je lui fis savoir que j'étais visible chez moi tous les jours jusqu'à une heure après midi. Il vint en effet le 13 février. Je le reçus avec toute la courtoisie possible....

« .... Il me demanda de vive voix cette explication. Je lui répondis que, la lui ayant refusée par écrit, je lui donnerais de moi une idée peu favorable, si je la lui faisais verbalement. Alors il ajouta qu'il se voyait forcé de la réclamer les armes à la main. A cette proposition, je répondis que je serais toujours à ses ordres. Comme il voulait se battre le jour même, je m'y refusai, parce qu'il boitait un peu, étant la veille, tombé de cheval.... — Guérissez bien, lui dis-je, et soyez sûr que je ne quitterai pas Florence sans vous en avertir, dût-on me rappeler dans mon pays par estafette. Il se rendit à mes raisons et prit congé de moi.

« Ici commencèrent pour moi les embarras. Le plus sérieux était celui du témoin. Dans un pays comme la Toscane, où l'on est sévère à l'égard du duel, il m'eût été difficile de trouver un sujet toscan pour m'accompagner sur le terrain. Quant aux Napolitains réfugiés ici qui m'auraient accompagné avec plaisir, je ne voulais pas attirer sur eux le danger du bannissement. Ceci donc me donnait de la peine. Il s'y ajouta que la police, ayant eu vent de l'affaire, m'intima, le soir du 18, l'ordre de me rendre à son bureau le matin du 19, à onze heures. Mon état, dis-je, ne peut maintenant qu'empirer; cette citation ne saurait avoir pour objet que le duel déjà résolu. Me battre après avoir reçu l'ordre de me présenter, ne peut que rendre sûr ce qui jusqu'à présent a été douteux, mon expulsion de la Toscane. Mais il n'y a pas à reculer.... On me soupçonnerait aussitôt d'avoir averti les autorités pour éviter le combat.

« Je courus donc chez Lamartine, qui était parfaitement rétabli. Nous résolûmes de nous mesurer le matin du 19, avant onze heures. Je lui confiai mon embarras au sujet du témoin et mon désir de ne compromettre personne. « Le vôtre, » ajoutai-je, « sera le mien. J'ai « une trop haute opinion des Français pour craindre « jamais d'eux une supercherie ; et j'ai aussi assez de « confiance en moi pour ne pas avoir peur, même contre « deux. » Lamartine voulut absolument la présence d'un quatrième. « Choisissez-le donc vous-même, et je l'ac« cepterai comme s'il était de mon propre choix. » Alors il m'indiqua et me fit appeler un certain Villemil, que je ne connaissais point et que je vis ce jour-là pour la première fois. Me voilà donc, cher frère, un peu trop hasardeusement entre trois inconnus, non italiens[1], l'un

1. J'ai lu dans un *Courrier* de *Paris par l'Indépendance belge.*

desquels n'était certainement pas mon ami, puisqu'il en venait avec moi à l'épreuve des armes : seul enfin et n'ayant pas même l'épingle de ma chemise pour parer les coups. Je vous dis cette circonstance parce qu'elle a fait une grande impression sur tous, Italiens et étrangers. Les deux seconds étaient armés de pistolets et ils avaient deux épées. Celles-ci ne se trouvèrent pas égales : on voulut tirer au sort à qui reviendrait la plus longue. Mais ton frère..... »

Il y a bien dans cette lettre un peu de forfanterie : elle n'en est que plus vraie ; c'est un militaire qui parle en famille et sans détours.

« .... Mais ton frère, à qui les sorts sont offerts, les arrache tous deux des mains de Villemil, demande la plus courte (épée), la prend et se met en garde. Après quelques secondes de combat, l'adversaire avait un coup de pointe dans le bras droit. Je lui demandai s'il était satisfait, il me répondit qu'il l'était; je jetai aussitôt l'épée et je bandai sa blessure avec mon mouchoir. Sur quoi, nous rentrâmes dans la ville et chacun retourna chez soi.

« Mais la police était déjà informée de tout. Je me présentai à l'heure indiquée, et vous pouvez vous imaginer que je ne la trouvai point douce avec moi. Elle me mit aux arrêts chez moi jusqu'à nouvel ordre. Mais c'est une puissance très-redoutée que l'opinion.... »

Et ici le colonel s'étend avec quelque complaisance (il parle à son frère et dans une lettre qui ne devait pas voir le jour) sur l'effet de sa belle conduite. La ville entière, le corps diplomatique et toute la légation française

que le témoin de M. de Lamartine était un secrétaire de la légation russe à Florence, et qui devint plus tard célèbre comme militaire et comme diplomate, le prince de Gortschakoff.

plaidèrent en sa faveur. Le ministre même de France, le marquis de La Maisonfort, lui envoya sa voiture, lui offrant un asile, en cas de besoin, dans le palais de la légation. Le grand-duc ferma les yeux, et Gabriele Pepe reçut les félicitations de la police. M. Villemil réunit dans un banquet les adversaires réconciliés....

« Et nous sommes restés amis avec Lamartine. Lui aussi donna un grand dîner, auquel je ne manquai pas d'être invité. Je dois ajouter qu'il publia un écrit où il désavouait très-noblement son erreur sur le compte de l'Italie. »

Telle est l'histoire de ce duel, qui fit le plus grand honneur à deux hommes de bien. M. de Lamartine se vengea de sa blessure en donnant aux Italiens, comme poëte d'abord, puis comme orateur, et enfin comme homme d'État, des preuves éclatantes de sympathie. Et pour une boutade sur Dante qu'on lui a beaucoup trop reprochée, il écrivit des volumes entiers à la gloire de ce pays éternel.

Gabriele Pepe fut rappelé à Naples en 1842, je crois, ou en 1843. Il se présenta chez un ministre que je m'abstiens de nommer ; je laisse autant que possible à l'oubli les hommes qui ont déshonoré l'Italie. Gabriele offrit ses services, qui furent refusés; il réclama son droit, l'arriéré de sa retraite, qu'il n'avait jamais touchée pendant son exil, malgré ses blessures. On ne fit pas droit à cette réclamation, mais on lui offrit de lui payer sa pension à l'avenir, *sur les fonds secrets de la police*. Il refusa cette humiliation, disant au ministre : « L'offre de Votre Excellence me fait frémir ! » Et cependant il était pauvre.

En 1848, il fut nommé député au parlement et commandant de la garde nationale. Il ne mourut qu'en 1850, et, chose étrange, il ne mourut pas en prison....

Mais revenons sur nos pas : nous étions en 1821, à Florence:

Les échappés de Gratz trouvèrent en Toscane d'autres proscrits chassés comme eux de Naples autrichienne : nommons-les seulement, nous les retrouverons plus tard : le général Colletta, caractère antique, un de ces hommes dont l'autorité bienveillante, attirant les âmes d'élite, les retient de force et de gré pourtant; le littérateur Imbriani, poëte estimé, politique influent, esprit plein de lectures; l'historien Troia, qui amassait déjà l'érudition copieuse que son histoire d'Italie devait dérouler plus tard; c'était enfin un enfant qui, désenchanté avant l'illusion, puni avant la faute, faisait de bonne heure le rude apprentissage de l'exil : il se nommait Antonio Ranieri, il avait douze ans!

Mais Naples n'était pas la seule ville dont la tête eût roulé sur les rives indulgentes de l'Arno. La Lombardie passait, il est vrai, les monts, et se sauvait jusqu'en France, en Angleterre, ne se croyant pas en sûreté dans un grand-duché que l'Autriche regarde encore comme son fief. Je ne connais de Milanais réfugiés alors à Florence que le journaliste Montani, qui savait beaucoup de choses et se distinguait surtout par sa droiture et sa modération. Son influence était grande sur la société florentine : il s'était acquis une notoriété si respectée, qu'à son enterrement la ville entière suivit son convoi. C'est aussi à l'émigration lombarde qu'il faut rattacher le Dalmate Niccolò Tommaseo, étudiant à Venise, et chassé avec les autres parce qu'il avait de la fougue et de l'esprit. Nous le retrouverons souvent.

En revanche, le Piémont, la Romagne, les petits duchés, s'étant débarrassés de leurs meilleurs citoyens, les envoyèrent à Florence. Modène, régie alors par un prince dont la calomnie même ne pourrait que médire,

Modène, qui donna le jour à Volta et à tant d'autres doctes, abdiquait aussi sa gloire en faveur de la cité toscane, et lui jetait le physicien Nobile, l'astronome Amici et le marquis Ricci, rappelé plus tard et assassiné dans sa ville natale, par un guet-apens que nous aurions horreur de raconter.

Bologne seule, la *docta Bolonia*, qui possédait alors une université justement renommée (maintenant détruite) avait gardé quelques hommes éminents : Paolo Costa, le meilleur commentateur de Dante, le comte Marchetti, qui rimait avec grâce, le physiologue Medici, les médecins Valorano et Tommasini, Carlo Pepoli, poëte délicat, banni plus tard à Londres, et ce pauvre Orioli, qui, persécuté toute sa vie, finit par accepter une chaire à Rome pour avoir la paix et du pain; acte de découragement que la rigueur publique a flétri comme une trahison, car les opprimés nomment apostats tous ceux qui ne sont pas martyrs.

Il y eut pourtant un écrivain d'une singulière érudition, prosateur infaillible, le premier d'Italie avec ou après Leopardi, et cependant inconnu en France, oublié même dans le dictionnaire universel de M. Bouillet; il y eut un écrivain, disons-nous, qui s'exila, forcément ou non, de la docte Bologne, où il était bibliothécaire depuis vingt ans : c'était Pietro Giordani, de Plaisance.

Lorsque les légations furent *rendues* au gouvernement pontifical par le traité de 1815, Giordani dut faire un discours de circonstance en l'hôtel de ville de Bologne. Mais, dans son discours, il parla de cette restitution comme d'un présent; il ne dit pas les légations *rendues*, mais *données*. Le cardinal-légat lui reprocha vertement cette expression grosse d'arrière-pensées; Giordani répondit par une lettre dont voici le sens :

« Je suis, monseigneur, un étranger occupant ici un petit emploi qui, le laissant étudier, lui était cher : *le gouvernement peut et doit en disposer à son gré.* Du reste, monseigneur, je suis bien sûr de ceci : bien que les légations aient été données ou rendues au pape, nous ne verrons plus ces temps d'ignorance et de sottise qui rendirent agréables au clergé les jours désastreux pour le genre humain. » (*Che diedero lieti al clero i giorni calamitosi al genere umano.*) Après cette lettre, Giordani vint à Florence, où il resta jusqu'en 1832.

Il fut alors banni; voici pourquoi. Le grand-duc venait de faire un assez long voyage à Vienne. A son retour, la municipalité florentine lui vota un arc de triomphe couronné d'une inscription latine de Giordani, qui passait pour le premier épigraphiste du temps. Mais à Vienne, les souverains ne permettent pas qu'on les loue : la louange est une sorte de jugement, et ils ne veulent pas être jugés. Le grand-duc, qui venait de se retremper dans les usages autrichiens, refusa donc l'inscription triomphale. « C'est un enfant! » murmura tout haut Giordani.

Il dut retourner à Plaisance, sa patrie. Attaqué par les jésuites, il riposta d'une façon terrible et les battit si bien, qu'ils le firent arrêter deux ou trois fois. Alors le grand-duc, qui était bonhomme, eut quelque repentir d'avoir chassé ce vaillant et glorieux vieillard. Il lui demanda de revenir à Florence. « Dites au grand-duc, répondit l'exilé, que Giordani ne se fait pas renvoyer une seconde fois. »

Un matin on le trouva mort dans sa chambre, à quatre-vingts ans.

Le Monnier a réuni ses écrits en précieux volumes. Ce sont des merveilles d'érudition et des chefs-d'œuvre de style. En fait de langue, il ne craignait qu'un rival

en Italie, Leopardi. « Là, franchement, qui est-ce qui écrit le mieux, lui ou moi? » demanda-t-il un jour naïvement dans un tête-à-tête. Et il reprit après un silence : « Je crois que c'est Leopardi. »

Florence l'accueillit aussi, dans le même temps, ce grand Italien que je viens de nommer, le plus étonnant et le plus malheureux de la famille élue, philologue à seize ans, philosophe à vingt, poëte à vingt-cinq, vieillard à trente, et mort illustre à l'âge où l'on commence à vivre, en laissant derrière lui, œuvre d'une existence qui ne dura pas même quarante ans et fut remplie à moitié par d'épouvantables souffrances, le plus magnifique monument de beau langage et de poésie qui, depuis trois siècles, eût illustré la *terre des morts*.

A tous ces réfugiés, dont le dernier, victime d'une persécution domestique, souffrait pour ses idées autant que les autres, Florence offrait d'abord le spectacle de sa dignité sévère, l'inspiration de ses monuments et de ses richesses, l'impression imposante de son histoire et de sa beauté, ses places, uniques au monde, qui sont des galeries de chefs-d'œuvre; ses palais, livres vivants, dont les titres sont des noms illustres de citoyens; ses églises, panthéons élevés aux grands hommes, l'accueil hospitalier de son peuple qui ressemble à une famille de patriciens [1]; les formes les plus pures de sa langue, conservée comme un héritage de leurs pères par les plus humbles de ses enfants, dans toute la fraîcheur et la grâce antiques, si bien que l'oreille, accoutumée au rhythme rapide et haletant de la prononciation popu-

1. Plusieurs familles plébéiennes, à Florence, ont leurs armoiries, leurs parchemins et même leurs annalistes; les mémoires de tel artisan, écrivant l'histoire de sa famille, sont des documents précieux et des *textes de langue* (*testi di lingua*), c'est-à-dire des modèles de correction.

laire, pense ouïr une lecture de Boccace en écoutant parler la contadine qui lui tend des fleurs.

Mais Florence offrait plus encore que ces inspirations et ces enseignements à ceux qui venaient lui demander la vie. Elle avait, nous le répétons, un grand-duc qui laissait faire, et, à l'abri de cette insouciance du souverain, naissait et grandissait toute une génération de lettrés et de poëtes.

Si nous voulons les voir réunis avec les émigrés et les proscrits que nous venons de nommer, transportons nous au centre de la ville, sur la piazza Santa-Trinità, dans le palais Buondelmonte. Ce mot de palais n'est point une hyperbole; à Florence, toutes les maisons sont des palais; à Paris, des hôtels.

Entrez donc. Au rez-de-chaussée, régnait autrefois une vaste imprimerie qui a répandu, à elle seule, plus de science profonde et de beau style qu'il n'en eût fallu, dans un temps meilleur, pour illustrer l'Italie. Je ne sais si l'imprimerie existe encore; mais quand vous demandiez, dans le temps, qui l'avait fondée, on vous répondait : « Jean-Pierre Vieusseux. »

Montez un étage, vous êtes dans un cabinet de lecture comme je n'en ai vu nulle part : les cercles de Suisse et les musées d'Allemagne peuvent en donner une idée, mais ils ne sont accessibles qu'aux élus, tandis que l'établissement de Florence est ouvert à tout le monde. Vous entrez là comme chez vous, vous vous promenez dans une enfilade de chambres tapissées de livres, vous vous asseyez devant des tables couvertes de journaux : il y en a de tous les pays, et les meilleurs y sont tous; la petite ville de Genève en fournit trois à elle seule, sa *Bibliothèque universelle*, sa *Revue* et son *Journal*. Et si, vous étonnant de trouver à Florence une collection de feuilles périodiques plus nombreuse et plus

complète que celles de Paris, dans un lieu public où l'entrée est libre, vous demandez qui a fondé ce cabinet de lecture, on vous répond encore : Jean-Pierre Vieusseux.

Montez un dernier étage, et vous entrez dans un atelier littéraire. Encore des livres, des tables couvertes de journaux, un secrétaire où s'empilent des liasses de lettres, des paquets de manuscrits, des épreuves d'imprimerie, tout l'attirail d'un bureau de journal. C'est là que, depuis quarante ans, naissent et vivent les revues les plus sérieuses de la péninsule. A l'une des parois de ce cabinet sont suspendus les portraits des premiers Italiens de notre temps; ils y sont tous en effigie, et tous y sont venus en personne : ceux qui survivent y viennent toujours. Une ou deux fois par semaine, ce cabinet devient un salon où les Toscans, réunis en famille élue, font accueil aux étrangers qui passent : c'est là que Fenimore Cooper fut présenté à Giovan-Battista Niccolini. Celui qui raconterait l'histoire de ce cabinet, dont les soirées, depuis quarante ans, sont des séances de parlement ou d'académie, donnerait une page littéraire très-curieuse et tout à fait inédite : une riche partie de l'histoire contemporaine y passerait. A quelque heure du jour que vous entriez là, vous y trouvez un vieillard dont la barbe est blanche et les yeux rougis par l'étude, présidant ces doctes réunions, dirigeant ces revues qu'il a fondées, ou seul au travail, une plume infatigable à la main; et si vous demandez son nom, l'on vous répond encore, et toujours, comme au cabinet de lecture, comme à l'imprimerie : Jean-Pierre Vieusseux.

Qu'il me soit permis de répéter ce que j'ai déjà dit bien des fois, je ne le dirai jamais assez : M. Vieusseux est un Génevois qui est devenu plus Italien que l'Italie. On le découvre en entrant dans la littérature contem-

poraine, et on ne le quitte plus : on le rencontre à chaque pas en avançant dans cette étude; on le retrouve, éditeur ou Mécène, dans toutes les entreprises littéraires qui ont illustré la péninsule, et l'on s'aperçoit bientôt qu'on ne peut écrire une biographie de savant ou de poëte sans avoir à le nommer. Pour trouver son pareil en France, il faudrait combiner Mme Récamier, le baron Taylor et M. Buloz. Je le dis et je le prouve.

M. Jean-Pierre Vieusseux est établi depuis plus de quarante ans en Toscane. Grand voyageur dans sa jeunesse, il était allé quatorze fois à Paris, et il s'était joint à une tribu de Bédouins pour traverser le désert. Il vint à Florence et, louant en 1820 le palais entier des Buondelmonti, un monument historique, il en fit ce monument littéraire où nous venons d'entrer. Il réunit les lettrés de Toscane, il les mit en rapport avec le reste de l'Europe au moyen des journaux qu'il réunit sous leurs yeux; il fit plus encore. Il fut en quelque sorte le président de cette assemblée d'élus; il ne se contenta pas de les convoquer, il leur donna la parole; il fonda une revue où ils purent se faire entendre, et il força le public à les écouter. Ce recueil, antérieur à notre *Revue des Deux-Mondes*, se nommait l'*Antologia :* il a vécu douze ans. C'est là que nombre d'Italiens, devenus célèbres, ont fait leurs premières armes; je cite en passant Niccolò Tommaseo et Mazzini. L'*Antologia* déplaisait naturellement au pouvoir, qui cherchait un moyen de s'en débarrasser. Le czar Nicolas l'aida dans cette recherche. Attaqué dans un article, il demanda au grand-duc la suppression de la revue, et le grand-duc lui fit ce plaisir. C'était en 1833.

M. Vieusseux ne se rebuta point. Il publiait déjà depuis 1827 un journal d'agriculture : c'est une science

et un art dès longtemps honorés en Toscane et qui préoccupent les hommes les plus éminents. Le marquis Ridolfi donne en ce moment à Empoli un cours sur la matière, et attire dans ce petit endroit plusieurs centaines d'auditeurs. M. Vieusseux publiait encore avec l'abbé Lambruschini *la Guida dell'Educatore*, recueil sérieux, très-pensé, très-écrit, où se discutaient les points les plus importants de la pédagogie. Mais ces travaux périodiques ne suffisaient pas à l'infatigable activité de notre éditeur. Toujours fidèle aux sciences historiques, dans lesquelles il voyait non-seulement l'honneur, mais le salut de l'Italie, il fonda, en 1842, l'*Archivio storico*, collection de documents inédits.

On ne peut se figurer quelle immense lacune ce journal a déjà comblée. Malgré les in-folio volumineux des Muratori et consorts, des trésors innombrables restent enfouis dans les archives et les bibliothèques de la péninsule. Ces établissements sont, pour la plupart, des musées secrets que la pudeur ombrageuse des gouvernements tient fermés à tous les yeux, craignant les hontes et surtout les gloires d'un passé qui pourrait avoir quelque velléité de renaître. L'Italie, pour espérer, n'a besoin que de se souvenir, et ses traditions sont plus séditieuses que des utopies. Tirer de l'oubli ces monuments, c'est donc travailler pour l'avenir. S'il était possible d'exhumer seulement le quart des manuscrits sur la réforme, l'Italie serait protestante avant cent ans d'ici.

On voit l'importance des entreprises scientifiques sur cette terre féconde qui n'a jamais cessé d'être en travail. Les Français, qui blâment les Italiens de trop s'adonner à l'histoire, ne savent pas ce qu'ils disent : c'est un reproche de parvenus; il tombe mal sur un pays qui a déjà derrière lui trente siècles de noblesse.

L'histoire d'Italie est encore à faire, et ceux qui entassent des matériaux pour cette œuvre future préparent une deuxième renaissance qui sera la résurrection ou du moins l'accomplissement et le couronnement du passé.

L'*Archivio storico*, élargi en revue depuis 1855, paraît encore. Et c'est ainsi que le vénérable septuagénaire poursuit son œuvre, à travers les orages qui ont bouleversé son malheureux pays, avec un courage et une ardeur toujours jeunes. « Si Florence, un jour, écrit Montanelli, aux funestes mémoires de la place Sainte-Trinité, veut opposer de doux souvenirs, elle élèvera en ce lieu, au nom de la philosophie sociale, un monument au labeur infatigable, persévérant et modeste du fondateur de l'*Antologia.* »

VI

LES FLORENTINS. — Le dortoir toscan. — L'histoire de Pietro Colletta. — L'illusion de l'abbé Pacchiani. — Le professeur Rosini. — Raffaele Lambruschini. — Le marquis Ridolfi; sa popularité; l'auberge illuminée. — Le marquis Gino Capponi; ses amitiés. — Un calembour de Machiavel. — Libri, tant qu'il fut Italien. — Débuts de Mamiani, Guerrazzi, Montanelli, Mazzini, Tommaseo. — Florence, ville italienne; l'esprit antipapal. — G. B. Niccolini. — Nabuchodonosor et Napoléon. — *Antonio Foscarini* et Delphine Gay. — Les terreurs classiques. — *Giovanni da Procida;* mot du ministre d'Autriche. — *Ludovico Sforza.* — *Filippo Strozzi.* — La prétendue folie de Niccolini.

Où suis-je? Seigneur! Me voici arrivé jusqu'à nos jours, et j'oublie que je ne devais pas quitter le bon temps de Florence, avant 1830, après 1820, sous le règne étrange du ministre Fossombroni, dont l'utopie était d'éteindre son pays. « Si vous voulez endormir un peuple, faites-lui donc un bon lit, » a dit Lamartine. Fossombroni ne fit pas autre chose, il organisa la Toscane en dortoir; il coiffa d'un éteignoir les sciences et les citoyens d'un bonnet de nuit. Mais il ouvrait la porte aux réfugiés, il permettait à Vieusseux de recevoir les journaux, il laissait faire. Que fallait-il de plus? Grâce à lui, quoique malgré lui, Florence devint l'Athènes de l'Italie, qui est la Grèce moderne.

Que d'Italiens fortement trempés y sont venus dans ces dix années! que de Toscans jusqu'alors obscurs ou amortis se sont rencontrés avec eux, et du choc de ces esprits ardents, que d'étincelles ont jailli, que de lu-

mières! Quel prodigieux concours d'activités, d'intelligences, que de rivalités et d'émulations fécondes, et que de beaux livres sont nés là, sont nés alors, qui n'auraient jamais pu naître ailleurs ni dans un autre temps!

Parmi les proscrits de Naples, il y avait un soldat que nous avons nommé, déjà cadet d'artillerie en 1796, ingénieur plus tard, employé au desséchement des marais, puis préfet sous Murat, puis directeur des ponts et chaussées, conseiller d'État en 1814, et de nouveau soldat en 1815, en disgrâce un moment sous les Bourbons, mais sans perdre son grade, et relevé en 1820, mais pour être bientôt banni. Il avait cinquante ans lorsqu'il vint à Florence, et sans cesse à l'œuvre, dans les camps, ou sur les routes, ou dans les conseils de ses rois, il n'avait guère lu que Tacite et guère écrit qu'un récit informe et inédit de la chute du roi Murat. Eh bien! à cinquante ans il prit la plume, et, sous la direction de ses amis Pietro Giordani, Giovan-Battista Niccolini, Gino Capponi, Giacomo Leopardi, Antonio Ranieri, aidé de leurs conseils et même de leur plume au commencement de son travail, il écrivit et recommença trois fois, avec une ardeur et une patience d'étudiant, une histoire pleine de vie et de séve, inspirée de Tacite assez visiblement, mais, dans les bons endroits, digne du modèle; un récit vivant, coloré, entraînant, des malheurs de Naples sous les Bourbons, de 1734 à 1825. Ce fut ainsi que, dans sa vieillesse, et grâce à Florence, il fit un beau livre et se fit un grand nom : Pietro Colletta[1].

1. Je trouve dans Guerrazzi une triste anecdote sur les derniers moments de Pietro Colletta. Il allait mourir, lorsqu'on vint lui intimer l'ordre de quitter le pays : « Attendez encore une heure, dit-il, et je partirai pour un exil d'où je n'inquiéterai plus aucune police du monde. »

Il vécut assez pour achever son œuvre, mais pas assez pour la voir publiée. Après sa mort, n'osant imprimer en Italie ce violent réquisitoire contre les Bourbons, ses amis s'adressèrent aux libraires de France. Pas un seul des éditeurs parisiens ne voulut se charger de cette publication, non qu'ils eussent peur (la presse alors était libre), mais parce qu'ils craignaient d'y perdre leur argent. L'histoire de Colletta fut publiée à Genève et s'est répandue en Italie et partout par millions d'exemplaires.

Tel fut un des plus beaux résultats de ces associations littéraires que les gouvernements toléraient un jour à Florence. Oh! qui m'eût donné d'entrer alors dans le cabinet de Vieusseux et d'y saluer tant d'hommes qui ne doivent pas mourir! Quel spectacle que cette *Anthologie* ouverte à tous les partis, arène libre où Forti, l'ennemi de l'école historique allemande, se battait avec Pietro Mazzei (surnommé Gesù Bambino) qui défendait la science d'outre-Rhin; où le sensualiste lombard Montani rencontrait Niccolò Tommaseo, déjà catholique! Que d'hommes dont les noms même ne nous sont pas parvenus et qui pourtant ont fait leur tâche, ont eu leur jour: Mancini, qui avait traduit Homère; Micali, qui avait écrit l'histoire des peuples italiens avant la fondation de Rome; Pananti, précurseur de Giusti dans la satire, et honnête homme qui mérita un monument national; l'abbé Pacchiani, génie méconnu, grand homme peut-être, chimiste effréné qui avait prévenu bien des inventions modernes et qui, privé de secours pour ses expériences, repoussé par la défiance du gouvernement, devint fou de rage: il s'imagina que Florence était grande comme Londres; il loua quatre maisons en différents quartiers pour gagner du temps en s'épargnant des courses, et il mourut de faim.

Est-ce tout? Je commence à peine. Je n'ai pas nommé encore le professeur Rosini, de Pise, bon écrivain, meilleur savant, excellent éditeur qui publia l'histoire de Guicciardini et l'Apologie de Lorenzino dei Medici, magnifique morceau de prose italienne. En littérature, il était le Sosie de Manzoni; à chaque œuvre du maître, il en publiait une semblable: après l'hymne du *Cinq Mai*, une ode sur la mort de Bonaparte; après le roman des *Fiancés*, le roman de *Luisa Strozzi*.

Je n'ai pas nommé le mathématicien Frullano, écrivain supérieur, ni le professeur Ciampolino, *anima candidissima*, disent de lui les Italiens avec honneur (en français le mot serait presque une insulte, car la chose n'existe pas); il écrivit une histoire de la Révolution de la Grèce. — Ai-je fini maintenant? Pas tout à fait. Il me reste à signaler les plus illustres.

Je laisse les artistes, qui m'emporteraient trop loin: Bezzuoli, Pampaloni, Bartolini, — et vous qui vivez encore et qui me tendiez vos mains l'autre jour, Dupré, Fantacchiotti, je ne veux pas vous saluer maintenant: les arts n'entreront pas cette fois dans mes études. Je dois rester en l'an de grâce 1820, parmi les écrivains de Florence: Raffaele Lambruschini, qui mettait et qui met toujours au service de l'éducation et de l'agriculture un des plus beaux styles de l'Italie: son traité récent sur les vers à soie est un travail achevé, d'une élégance et d'une correction à défier les maîtres, et d'une simplicité qui le rend accessible à l'esprit nu du paysan. — Le marquis Ridolfi, que je trouve sous mille aspects: gentilhomme portant un des plus beaux noms de Florence, agriculteur éminent, fondateur de fermes modèles, essayant de refaire l'Italie (dit de lui Ranieri) ce qu'elle fut sous Virgile, *magna parens frugum*; écrivain de premier rang, gouverneur des fils du

grand-duc, directeur de la Monnaie, professeur à Pise, homme de progrès sous la Restauration stagnante et, sous la Révolution orageuse, ministre de la sagesse et de la modération : voilà ses titres à la popularité qu'il s'est acquise ; elle est immense, elle est méritée....

Elle est même exploitée. Un voyageur de mes amis m'a raconté qu'étant un soir de passage à Pise, il vit entrer tout à coup, d'un air effaré, le garçon de l'auberge où il était descendu. « Qu'y a-t-il donc ? — C'est le marquis Ridolfi qui demande Votre Excellence. » Et avant d'introduire le célèbre visiteur, ce garçon officieux alla prendre tous les flambeaux de l'auberge et les apporta, dûment allumés, dans la chambre de mon ami. Le lendemain, au quart d'heure de Rabelais, le compte des bougies s'élevait à vingt-cinq francs, et comme le voyageur, à ce chiffre fabuleux, bondit sur sa chaise, le garçon reprit avec exaltation : « *Giuradio !* pour recevoir un homme pareil, il aurait fallu illuminer Pise ! »

Parmi les hommes de ce temps-là, régnait une des plus belles figures de l'Italie moderne, le marquis Gino Capponi. Il descendait d'une famille assez haute pour avoir balancé longtemps la puissance des Médicis. Son aïeul, Gino Capponi osa résister à Charles VIII, qui imposait des conditions honteuses à Florence. « Signez ceci, dit le roi, ou je sonne mes clairons. » Capponi répondit : « Si vous sonnez vos clairons, nous sonnerons nos cloches ! » De là ce calembour de Machiavel :

Lo strepito dell' armi e de' cavalli
Non potè far che non fosse sentita
La voce d'un Cappon fra cento Galli[1].

1. Le fracas des armes et des chevaux ne put empêcher d'être entendue la voix d'un Capponi parmi cent Gaulois (d'un chapon parmi cent coqs). — *Decennali, di Machiavelli.*

En mémoire de ce grand citoyen, il y a toujours eu, depuis lors, un Gino dans la famille. Celui qui portait ce nom, en 1820, et qui, grâce à Dieu, le porte encore, est digne de sa race, et l'a pour le moins illustrée par la plume autant que son aïeul l'avait fait par l'épée. Instruit par de fortes études et de nombreux voyages; plein de lectures qu'une mémoire prodigieuse a retenues et fixées dans son esprit; écrivain sans défauts; maître de la langue et du style, et, de plus, grand seigneur, possédant un des plus beaux palais et l'une des plus riches bibliothèques de Florence; sans cesse entouré d'hommes supérieurs qu'il a toujours protégés, bien qu'il fût leur émule, et concourant le premier aux entreprises et aux sacrifices nécessaires à la civilisation et à la gloire de son pays, le marquis Gino Capponi réunit en lui toutes les noblesses, celles du nom, de la fortune, du talent et du cœur.

Il a été l'ami de tout ce qui fut grand en Italie. Ugo Foscolo lui disait: « Tu es plus que mon frère. » Et il écrivait d'Angleterre à la bien-aimée qu'il appelait Callirrhoë : « Ce cher Capponi ! Je puis dire qu'après votre départ et le sien, j'ai perdu tout ce qui me rendait ici la vie aimable. C'est une âme haute, courageuse, indépendante, mais en même temps pleine de douceur et d'équité ; un esprit penseur et plein d'originalité naturelle, tellement qu'il a pu reconnaître et secouer par lui-même, en peu d'années, les langes d'une fausse éducation et les préjugés imbéciles de prêtres ignorants et de nobles désœuvrés. Et Capponi m'aime et il m'aimera encore

Lorsque la terre aura couvert mes os
En cachant avec eux un nom sans gloire,
Avant la mort déjà presque effacé[1].

1. *Epistolario di Ugo Foscolo*, t. III, p. 10 et 58.

Niccolini fut aussi l'ami de Capponi. Leopardi lui dédia des vers; Giusti, je l'ai dit, mourut dans son palais, et lui écrivit publiquement ces paroles touchantes :

« Ceux qui peuvent savoir que tu es le seul à qui j'aie recours en tout ce qui se passe entre moi et moi, ne seront point étonnés de cette confession publique que je t'adresse. A ceux qui n'en savent rien, j'ai voulu le dire en vers, d'autant plus que, depuis Pétrarque jusqu'à nos jours, c'est, à ce qu'il semble, une règle de poésie que les affections des rimeurs soient de raison publique. Permets-moi d'ajouter, et permets à tous de savoir que je te suis obligé de bien des consolations et de bien des redressements, et que, s'il me reste encore des difformités, ce n'est pas la faute de l'orthopédiste. Ton bien affectionné, Giuseppe Giusti. »

J'ai encore à nommer Libri, contre lequel on n'eut rien à dire, tant qu'il vécut dans sa Toscane. Il était versé dans les sciences mathématiques, dont il écrivit l'histoire, dans un livre qui a fait du bruit. Il aima l'Italie et prit part à une manifestation politique qui devait éclater à Florence, au théâtre, en 1831, le soir du mardi gras. La manifestation ayant manqué, les agitateurs se crurent sauvés par leur insuccès et libres de rester en Toscane. Mais cinq ou six jours après, comme Libri jouait tranquillement au whist avec une dame de la cour, on vint le prier à l'oreille de quitter le pays. Libri s'en alla, renvoyant au grand-duc une pension qu'il recevait comme savant. Il était pauvre. Plus tard, dit-on, à Paris, il cessa de l'être, mais alors il avait aussi cessé d'être Italien : sa vie ne nous regarde plus.

Étrange mouvement que celui de 1831, contre-coup des insurrections de la Romagne ! Terenzio Mamiani, qui n'était encore que poëte, et que nous reverrons

philosophe à Turin, était venu tout exprès des Marches pour soulever Florence. Un avocat que nous irons visiter à Gênes, où il vit maintenant en exil, après avoir été dictateur dans son pays, le Livournais F. D. Guerrazzi était aussi du complot : toutes ces célébrités en herbe, toutes ces ambitions en fleur débutaient alors à Florence, dans la politique et dans les lettres, avec la fougue de leurs vingt ans.

Montanelli, musicien, poëte, docteur en droit et professeur à dix-neuf ans, écrivait dans l'*Anthologie*. C'était un travailleur infatigable ; il s'attachait, en guise de ceinture, un cordon de sonnette autour du corps, pour se réveiller en sursaut s'il venait à tomber de sommeil. Mazzini lui-même était de l'*Anthologie;* il y publia ses premiers travaux en faveur du romantisme ! En même temps, pour la même cause et dans le même recueil, ferraillait vivement Tommaseo le Dalmate, qui devait être un jour si grand citoyen.

Nous irons le saluer plus tard, à Turin, dans la maison modeste où, pauvre et presque aveugle, il continue noblement sa vie d'étude et de travail. Je ne veux ici rapporter de lui qu'un seul trait, qui se rattache à son séjour à Florence : je l'emprunte aux mémoires de Montanelli. Lorsque l'*Anthologie* fut supprimée pour un mot sur la Russie qui avait déplu au ministre du czar (c'était, je crois, alors M. de Gortschakoff), Tommaseo se déclara l'auteur de l'article anonyme qui avait provoqué cette plainte, bien que cet article ne fût pas son œuvre, appelant ainsi sur lui toutes les rigueurs de la répression. »

Mais cette école de Tommaseo, Mazzini et Guerrazzi, leur romantisme et surtout le catholicisme du premier ne pouvaient s'acclimater à Florence. Ces jeunes gens, commençant à peine, n'étaient pas les hommes de ce temps-là ; ils furent les hommes de 1848. L'Arno, je le

répète, a toujours été le rival et l'ennemi du Tibre. Rome est une ville universelle, qui, continuant ses traditions, vise toujours à l'empire du monde. Ses souverains sont des césars amoindris ; sa langue officielle, un latin corrompu; son Vatican, une contrefaçon du Capitole. La ville italienne est Florence. Promenez-vous sous les galeries du palais des Offices, où sont alignées les statues des grands hommes, vous y trouvez Orgagna, Niccola Pisano, Giotto, Donatello, Michel-Ange, Dante, Petrarque, Boccace, Machiavel, Guichardin, Améric Vespuce, Galilée, Benvenuto Cellini, tous Toscans, et j'en passe. Et la Toscane entière est moins peuplée que Paris : elle n'a pas quinze cent mille habitants !

Je risque un mot qui a l'air d'une hyperbole, et qui n'est qu'une vérité : si l'on comptait les vingt-cinq hommes qui ont le plus illustré l'Italie dans les sciences, les lettres et les arts, on en trouverait, pour le moins, les deux tiers sortis de Florence.

Aussi voulez-vous découvrir le fil de l'esprit italien, dans le labyrinthe d'idées et d'œuvres qui vous arrête et vous trouble au delà des Alpes? Voulez-vous suivre cette littérature comme vous suivez la nôtre quand vous allez de Rabelais à Béranger, en passant par Molière et Voltaire? Venez en Toscane, lisez les Toscans. Dante d'abord, puis Machiavel, puis Guichardin, et demandez-vous la pensée de ces maîtres. Elle se résume en deux mots : l'esprit antipapal.

C'est cet esprit qui régnait encore à Florence avant 1830. Il y avait été laissé par les poëtes virils du temps de la Révolution, Alfieri et Ugo Foscolo; il se communiquait aux réfugiés illustres que nous avons nommés tout à l'heure; il se ranimait par leur influence chez les Toscans assoupis sous le règne de la torpeur (et surtout par l'influence des Napolitains, qui ont tou-

jours été les premiers à sonner les cloches). Il jaillit en flamme et en lumière de ces rencontres d'hommes éminents qui se réunissaient chez Vieusseux ou chez le général Colletta; il éclata surtout chez ceux qui tenaient déjà le premier rang par l'autorité du génie : Giordani et Giusti, que nous connaissons déjà; Leopardi, qui nous retiendra longtemps tout à l'heure; Niccolini, qui nous veut sur-le-champ : soyons à lui !

La vie de ce grand poëte est peu connue; je ne crois pas qu'elle ait jamais été écrite; j'ai recueilli sur lui, à grand'peine, chez ses amis de Florence, quelques renseignements inédits. Les Italiens sont peu curieux, et ne connaissent des poëtes que leurs vers.

Giovan-Battista Niccolini est né aux bains de San Giuliano, le 31 octobre 1785. Sa famille était pauvre, mais honorable. Il descendait, par son père, des Niccolini qui ont fait parler d'eux en Toscane, et, par sa mère, des Filicaia. Ses études furent solides, son talent précoce; en 1803 (il avait dix-huit ans), un livre précieux lui était déjà dédié, un commentaire de *la Chevelure de Bérénice*, poëme grec de Callimaque, et l'auteur de ce livre se nommait Ugo Foscolo.

Le premier essai de Niccolini parut en 1804, c'est le poëme de *la Pietà;* son premier ouvrage dramatique, *Polissena*, est de 1810; il fut couronné par l'académie de la Crusca. L'œuvre était belle et vraiment grecque, fruit d'un arbre plein de séve et encore en fleurs.

Puis vinrent d'autres imitations de l'antique : *Edipo*, *I Sette a Tebe*, *Agamemnone*, *Medea;* enfin, *Nabucco*, son début dans le drame politique, à tendances et à allusions. Nabuchodonosor figurait Napoléon; Amiti, femme du roi babylonien, Marie-Louise. Les derniers vers de la tragédie sont caractéristiques. Nabuchodo-

nosor veut avoir pour tombeau l'Euphrate et s'écrie en mourant :

« Cachez à tous ma mort! Que les flots retiennent mon cadavre englouti! Que tous les rois m'attendent et tremblent ! »

Niccolini, dans sa jeunesse, était pauvre. Protégé par la princesse Élisa, sœur de l'empereur et reine d'Étrurie, il obtint par elle une place de secrétaire à l'académie des Beaux-Arts. Il y donna aux jeunes artistes des cours d'histoire et de mythologie (1807 et 1808), réunis récemment en deux volumes chez Bianchi et Barbera (Florence, 1805). Il demeura dès lors au palais de l'Académie, ancien monastère aux colonnes sveltes et au style élégant. Les Autrichiens le changèrent plus tard en caserne, et en chassèrent le poëte.

En 1805, au retour du grand-duc Ferdinand, Niccolini fut nommé bibliothécaire adjoint au palais Pitti. Mais il ne tarda pas à se démettre de cette charge. Il voulait rester indépendant et n'aimait pas la cour.

L'histoire de cette démission est diversement racontée. Un jour, le grand-duc rencontra le poëte qui montait péniblement l'escalier du palais. « Qu'avez-vous donc? demanda Ferdinand ; êtes-vous malade? —Altesse, répondit Niccolini, je ne peux plus monter cet escalier; mes genoux s'y refusent. »

D'autres disent qu'il demanda tout simplement à se retirer, et comme le grand-duc s'y opposait, l'assurant qu'il était content de lui : « Les contents doivent être deux, » répondit le poëte.

Il quitta donc la cour et vécut pauvrement. Plus tard mourut son oncle maternel, qui le laissa riche. Il put alors se donner aux lettres, et il s'y livra tout entier. Il écrivait dans l'*Anthologie*, il multipliait ses articles et ses discours sur l'indépendance de l'art (*Éloge d'Alberti*,

1815), sur la formation de la langue (1818), sur le sublime et Michel-Ange (1825). Ce dernier travail est d'une grande beauté. Enfin, en 1827, sous l'inspiration des hommes alors réunis à Florence, excité par l'émulation, emporté par le mouvement, il offrit au public, après dix ans de silence, une œuvre complète, achevée, *Antonio Foscarini*.

On connaît le sujet de cette tragédie. Une loi inflexible régnait à Venise : tout homme qui était entré la nuit dans la maison d'un ambassadeur étranger devait être puni de mort.

Or, la fenêtre d'une Vénitienne qui avait pour amant Antonio Foscarini, touchait au balcon de l'ambassadeur d'Espagne. Une nuit, sur le point d'être découvert avec sa maîtresse, et, pour lui sauver l'honneur au prix de sa propre vie, Foscarini sauta sur le balcon de l'Espagnol. Il se laissa jeter en prison, condamner et tuer sans mot dire. Voilà comment on aime en Italie, où les romanciers les plus dramatiques sont tout bonnement des historiens.

Niccolini, l'héritier mâle d'Alfieri et de Foscolo, a rendu avec puissance et grandeur l'inflexibilité de la loi vénitienne. Il l'a personnifiée dans un homme sans cœur, et il a eu la force de ne pas le rendre odieux, mais effrayant, en le faisant plus grand que nature. Cet homme est Lorédan, du conseil des Trois. Il se montre tout entier dès la première scène : « Nos aïeux, dit-il, ... ils souffraient, tranquilles, le joug sacré d'inexorables lois, et le citoyen savait ce qu'ignore tout autre peuple d'Italie, commander et obéir.... Le temps maintenant a changé les mœurs, on veut de nous la liberté des forfaits ; et ce n'est pas le coupable qu'on abhorre, c'est le juge ! » Et plus tard, dans la scène du jugement, il jettera ce mot qui fait peur : « L'homme

qu'on redoute est toujours coupable ; fût-il innocent, je le punirais pour l'avoir offensé : il deviendra coupable par vengeance ! »

Le quatrième acte contient une scène admirable. Comme il y a des dissentiments dans le conseil des Trois, Antonio doit être jugé par le doge. Le doge est son père. Le vieux Foscarini a compris que son fils n'a point commis de trahison contre l'État et qu'il cache un secret qui peut lui sauver la vie. Il veut donc qu'Antonio parle ; il l'interroge, il lui ordonne, il le conjure de répondre ; il s'épuise en supplications navrantes, il va même jusqu'à tomber à ses pieds. Antonio souffre et pleure, mais résiste ; on le sent torturé par cette inquisition paternelle, mais il reste inébranlable dans son silence et dans sa loyauté. Il doit se taire et mourir.

Pour Niccolini, cette vigueur de sentiments n'était pas difficile à rendre. Mais il avait à peindre un amour, un amour coupable, et il devait le rendre intéressant : c'était là, pour ce poëte austère et viril, un grand obstacle à vaincre ; il s'en est noblement tiré. Voici la scène :

Nous sommes dans le jardin de Teresa, la Vénitienne. Antonio l'aimait jeune fille ; il a fait un voyage en Suisse, comme orateur (ambassadeur) de son pays ; à son retour, il la retrouve mariée. Elle s'excuse d'avoir manqué à l'amour.

« Quand mourut ma mère, dit-elle, le dernier mot qu'elle m'adressa en mourant fut celui-ci : « Obéis à ton « père. » Je l'avais juré. Mon père me conduisit un jour dans la chambre où ma mère était morte et me rappela mon serment. Puis il me dit : « Épouse Contarini, si tu « veux me sauver de ces prisons horriblement secrètes, « des.... » à ce mot une sueur glacée me courut par les membres.... »

Et le poëte dit dans une note qu'il « ne s'est pas ris-

qué à mettre en vers les mots *Piombi* et *Pozzi* (les Plombs et les Puits), mais il était facile, à Venise, de suppléer par la pensée à cette réticence, et il est certain qu'il suffisait de sous-entendre ces prisons horribles, pour faire frémir d'horreur tout Vénitien. »

Dans une autre note sur la première scène, il s'excuse de son exposition et cherche des précédents chez Corneille et Voltaire. Il se justifie ailleurs, en citant Homère, Eschyle et Byron, d'avoir mis une prédiction dans la bouche de son héros mourant. Révolutionnaire contre le trône et l'autel, il est le très-humble serviteur des convenances littéraires; le fantôme d'Aristote l'effraye bien plus que ne font les gendarmes de son pays. Il s'aventure au besoin hors du triangle classique, mais à la condition de rester toujours pompeux et drapé dans son manteau d'orateur. Ce n'est pas lui qui dira jamais au fruit d'or : « Tu n'es qu'une poire, » et qui appellera « le cochon par son nom. » Car les noms propres l'effrayent; il hésite devant tous ceux qui viennent sous sa plume, il cherche des périphrases et des faux-fuyants, il fait des notes, des renvois pour expliquer ses énigmes et ses rébus. Au lieu de château Saint-Ange, par exemple, il dira le château qui a le nom de l'Ange. Étrange pusillanimité d'écrivain, dans un esprit si téméraire! Il oserait attaquer l'Autriche et se faire jeter sous les Plombs de Venise, mais il n'écrirait jamais ce mot dans un vers.

Je reviens à ma scène. Teresa s'est justifiée de son mariage; elle a dit ses hontes et ses douleurs.... Antonio l'interrompt.

« Tais-toi, tu en as dit assez. Ma tendresse devient fureur. Mais quoi! La victime n'a plus de devoirs. L'ange de Dieu n'écrit pas dans son livre les serments qui ne viennent pas du cœur, ou à peine écrits, il les efface avec des larmes.

— Que dis-tu? s'écrie Teresa. Voudrais-tu me faire proscrite, errante, déshonorée? Si tu as oublié la vertu que tu aimas, respecte en moi Teresa Contarini. »

Depuis ce moment la scène est toute grâce et passion. Antonio demande pardon à la jeune femme offensée. « Je me punirai, dit-il, je mourrai. — Ne meurs pas, répond-elle, et l'éloignement, l'oubli, l'absence.... »

Mais Antonio :

« O Dieu! tu crois qu'en m'éloignant, l'amour
Cesse en moi. Dans les heures douloureuses
Mon âme à toi, comme à son doux abri,
S'envolait, ne pouvant qu'auprès de toi
Soulager sa misère ; et dans mes joies,
Je t'appelais ; je croyais te sentir
A mes côtés, je te voyais partout
Et, te voyant, je te faisais plus belle.
J'errai souvent par les monts d'Helvétie
Sur les âpres sommets et, plus du ciel
Je m'approchais, plus je pensais à toi.... »

Teresa l'interrompt pour lui dire : « Foscarini, je suis faible et tu me dois l'exemple de l'honneur. » Et Antonio s'écrie : « Périsse l'homme qui oserait souiller une vertu céleste!... »

Et la scène finit dans cette exaltation de vertu passionnée où l'amour est plus austère et plus beau que le devoir.

Voici comment un critique de l'*Anthologie* résuma son impression sur la tragédie d'Antonio Foscarini. « Il vit un jour une jeune Française (Delphine Gay?) renommée pour sa beauté autant que pour son talent poétique, descendant les degrés du palais Michelozzi. Sa figure fière et charmante, ornée d'une belle chevelure blonde, se détachait par un merveilleux relief sur la structure monumentale qui devait lui servir de cadre. Voilà la tragédie de Niccolini, s'écria-t-il. » (Ch. de Mazade.)

Et, en effet, c'est là sa plus charmante création, celle où, dans sa force, il a le plus de grâce. Ailleurs il se montre homme de pensée plutôt que de sentiment; il a l'enthousiasme et beaucoup moins l'émotion; il est plus historien que tragique et plus orateur que poëte. Aussi, dans ses essais lyriques et dans les chœurs de ses drames, est-il resté fort au-dessous de Manzoni. Il détestait la poésie des efféminés; l'amour même qu'il a peint dans Foscarini n'est qu'un vaincu sans pouvoir : ce n'est pas lui, mais l'honneur qui pousse à la mort ce noble jeune homme. Plus tard, dans les autres pièces de Niccolini, ce sentiment sera de plus en plus sacrifié; dans *Ludovico Sforza*, il ne jouera qu'un rôle secondaire; dans *Arnaldo da Brescia*, la femme n'interviendra que pour tout gâter par sa faiblesse : la peur du diable lui fera trahir la sainte cause et livrer son mari. Dans *Filippo Strozzi*, nous n'aurons plus que de l'amour maternel.

Après *Foscarini*, notre poëte se livra presque exclusivement au drame politique. Il donna, en 1830, son *Giovanni da Procida*, qui fut violemment attaqué à Paris et défendu par Antonio Ranieri dans le *Globe*. Pour ne pas soulever une révolution dans la salle, Niccolini, sur le conseil des comédiens, avait refait son cinquième acte. Le succès de la tragédie fut immense : elle se donna huit soirs de suite, fait inouï dans les fastes du théâtre italien.

On sait que Jean de Procida fut le héros de ces vêpres siciliennes qui ont inspiré tant de drames en ces derniers temps. Mais ce n'était pas aux Français de Sicile que le poëte avait affaire. A la première représentation (le corps diplomatique y assistait), le ministre autrichien dit au ministre de France : « L'adresse est à votre nom, mais la lettre est pour moi. »

Puis vint *Ludovico Sforza*, belle étude historique où le poëte a résumé dans le personnage du More « le caractère sombre et enveloppé du XVe siècle. » C'est le fourbe tragique, plus grand que Tartufe et digne d'Yago. Il rampe pendant cinq actes et ne se redresse qu'à la dernière scène, où, vainqueur, il dicte des lois même à Charles VIII et dit à une femme, sa victime, qui l'accable d'imprécations : « Maudis seulement, je règne ! »

Niccolini n'a fait que grandir à chaque pas. Ses œuvres capitales sont les dernières, deux gros volumes imprimés à part; le premier clandestinement (1844), le second chez Le Monnier (1847), deux poëmes dramatiques, entourés de notes, de préfaces, de mémoires entiers donnés comme citations et qui sont des histoires dialoguées plutôt que des tragédies, car, je le repète, Niccolini est, avant tout, un grand historien. Son œuvre suprême est une histoire de la maison de Hohenstaufen qui ne sera publiée qu'après sa mort.

Le premier de ces poëmes est *Arnaldo da Brescia*, son chef-d'œuvre, qui mérite un chapitre à part. L'autre, *Filippo Strozzi*, pourrait s'intituler *le Citoyen*. C'est une œuvre grandiose et compliquée, qui semble conçue par Shakspere dans la pensée et avec la plume de Corneille.

Homme étrange que Filippo Strozzi, singulier « même dans son siècle, si plein de misère et de grandeur; marchand, banquier, homme d'État, homme de lettres, il prit part aux plus grandes aventures de son temps; il rendit la liberté à sa patrie et la lui enleva; plein de vices, mais pas tout à fait sans vertus, audacieux dans son incrédulité, nécessaire à Clément VII, cher à Catherine de Médicis, qu'il suivit en France, il représenta, dans la mesure de sa vie et de ses opinions, les esprits du paganisme, et sembla né dans les temps corrompus

du monde ancien. Rien ne manqua à sa gloire, pas même la renommée de s'être tué pour fuir l'inexorable vengeance de Côme Ier : heureux comme Auguste et non moins astucieux que Tibère. » (Préface de *Filippo Strozzi.*)

Tel est le sujet et le sommaire du dernier travail de Niccolini. On me dit qu'en 1858, tiré de force par quelques enfants mal inspirés de la retraite où il achevait glorieusement sa vie, il s'est offert en plein théâtre aux ovations de la foule, et il a laissé publier un *Marius* inachevé, fatigué, qui ne lui survivra pas. Je n'ai point voulu lire cette tragédie. Pour moi, l'œuvre du poëte finit à *Filippo Strozzi*, et la vie du citoyen à l'avénement de Pie IX.

Car cette inauguration de la nouvelle Italie par la main et au profit de la papauté fut pour lui comme un coup mortel, un démenti donné publiquement à sa pensée, une désillusion de sa foi, un désenchantement de ses rêves. Il régnait en poésie sur ceux que j'ai appelés protestants ; son *Arnaldo da Brescia* était leur Évangile. Ce drame, écrit pour répondre à l'école catholique, avait soulevé l'opinion et effrayé les gouvernements. Un pamphlétaire vénitien, payé par l'Autriche (le fait a été constaté) pour réfuter ce livre, avait écrit que c'était la plus grosse impiété qui se fût commise depuis Simon le magicien. Et maintenant, après un pareil succès, les événements donnaient tort au poëte. L'œuvre libérale de sa vie se tournait contre lui, confisquée par le pouvoir qu'il avait constamment et hardiment combattu. Or, il voyait trop loin et de trop haut pour accepter ce pouvoir, dans l'espoir insensé qu'il pût sauver l'Italie. Ce fut donc non-seulement une déception, mais une défaite, une ruine de sa cause, qui le jeta dans le découragement et qui déses-

péra sa vieillesse. Ses amis firent de vains efforts pour le convertir à leurs illusions; on le voyait errer seul dans les rues de Florence; on l'entendait murmurer avec amertume : « Un pape libéral, un pape libéral!...»

Enfin, il se retira dans sa maison et ferma sa porte à double tour. « J'ai vécu pour le monde et je veux mourir seul, » pensait-il avec Lamartine. Et, en 1848, on disait de lui qu'il était fou.

Hélas! en 1849, on a reconnu que, seul entre tous, il était sage.

VII

ARNALDO DA BRESCIA. — Une anecdote du IXe siècle. — Le sacerdoce, l'empire et la réforme. — L'histoire d'Arnauld de Brescia. — La tragédie de Niccolini vue du Capitole. — Niccolini et Gioberti.

Il y avait une fois un prince allemand et un prêtre italien qui se mirent d'accord par un arrangement singulier. Le prince prit des terres qui ne lui appartenaient pas, et il en fit présent au prêtre. L'Italien, reconnaissant, prit une couronne qui ne lui appartenait pas davantage et la mit sur le front de l'Allemand. De là sont venus tous les malheurs de l'Italie.

On sait comment. Les descendants du prince, nommé Charlemagne, prétendaient que l'Occident était à eux puisqu'ils en avaient reçu la couronne. Les successeurs du prêtre, nommé Léon, déclarèrent que la couronne était leur propriété, puisqu'ils s'étaient donné le droit de l'offrir. De là les luttes fatales du sacerdoce et de l'empire, les irréconciliables partis des Guelfes et des Gibelins, les excommunications des papes, les invasions des césars, le duel implacable de l'épée et de la croix sur le sein meurtri de cette pauvre Italie, qui en saigne encore.

Mais il arrivait quelquefois aux deux adversaires de s'entendre. C'était quand la raison humaine, révoltée contre le prêtre au nom de la conscience, et contre le

prince au nom de la liberté, disait à tous deux : « Vous n'êtes pas nos maîtres.

« Toi, prêtre, contente-toi de prier : ton royaume n'est pas de ce monde.

« Toi, césar, retourne dans ton Allemagne : l'Italie s'appartient. »

Alors le pape et le césar se donnaient la main pour étouffer à deux la raison humaine.

Telle est la pensée d'*Arnaldo da Brescia*, tragédie de G. B. Niccolini.

Cet Arnauld fut un vaillant homme. Né à Brescia, vers l'an 1105, élève d'Abailard, persécuté dès ses premiers pas avec son maître, remarquable dès lors par l'austérité de sa vie (il ne mangeait ni ne buvait, dit de lui saint Bernard, son plus violent ennemi : sa parole était miel, et sa tête celle d'une colombe), il s'irrita de bonne heure contre la vénalité, la puissance temporelle et la corruption du clergé. Brescia était devenue une théocratie dominée par un évêque ; le peuple opposa à ce gouvernement des consuls de son choix. De là des luttes sans fin et sans trêve. Arnauld se mit contre l'évêque avec le peuple. Il voulait revenir à l'Église primitive et enlever aux prêtres le pouvoir temporel. Éloquent, il emportait les cœurs ; son influence et sa célébrité firent peur à l'Église. Arnauld fut condamné comme schismatique (et non comme hérétique) au concile de Latran. Réduit au silence, abandonné par ses partisans, il se réfugia dans Zurich, puis en France (1140), où, appelé par Abailard, son maître, il le défendit au concile de Sens. Il retourna plus tard en Suisse ; il était à Rome en 1145. Il y trouva le peuple soulevé contre le pape ; les Romains, s'appuyant sur la tradition, toujours invoquée dans les pays pleins de gloire, opposant à la théocratie catholique les institu-

tions d'autrefois, le sénat, les chevaliers, les consuls, la république païenne, en un mot, qu'ils voulaient relever. Arnauld se mit contre le pape avec le peuple. Il resta dans Rome sous le pontificat d'Eugène III et d'Adrien IV. Mais ce dernier pape, pour abattre d'un coup la réforme et la république, mit vigoureusement la ville en interdit. Le peuple terrifié quitta ses chefs, Arnauld abandonné sortit de Rome. Il se réfugia dans les terres d'un gentilhomme italien, vassal de l'empereur. Mais Frédéric Barberousse, alors césar d'Occident, et excommunié, voulait rentrer en grâce et se faire sacrer à Rome. Adrien IV lui promit l'absolution et la couronne à condition qu'Arnauld lui fût livré. Le pauvre moine se trouva donc seul contre le monde entier : contre l'Église et l'Empire. Il succomba. Il fut pendu, son corps empalé, brûlé, ses cendres dispersées dans le Tibre, de peur que la vénération populaire ne sanctifiât le martyr (1156).

« Les occasions tumultueuses dans lesquelles la personne de notre Arnauld figura dans Brescia, en France et à Rome, les personnages éminents avec lesquels il eut à se heurter : Maifred, évêque de Brescia, saint Bernard et trois papes; Eugène III, Anastase IV et Adrien IV; le cardinal Guido da Castello, qui devint le pape Célestin II, ou qui furent ses amis, ou qui furent employés à son extermination comme le fameux empereur Frédéric Ier et le préfet de Rome, ne contribuent pas faiblement à rendre son nom éternel et à donner des talents et de l'extraordinaire habileté d'un simple privé le plus irréfragable témoignage. »

Ainsi conclut l'honnête prêtre brescian, Giovan-Battista Guadagnini, qui le premier osa écrire une apologie d'Arnauld, imprimée à Pavie en 1790.

Et maintenant ouvrons la tragédie; mais pour la lire, quittons Florence et montons au Capitole! Connaissez-vous la Senatoria, dont la cloche annonce encore aux Romains la mort du pape et le commencement du carnaval? C'est du haut de cette tour où nous grimpons notre livre à la main, qu'on voit le mieux la ville éternelle. Derrière nous la première Rome, le Forum, le Colysée et le mont Cœlius; devant nous la seconde Rome avec ses toits, ses clochers et ses dômes; au fond la coupole de Saint-Pierre et le Vatican; à gauche l'Aventin et le Janicule; à droite l'Esquilin et le Viminal; au delà les plaines infinies. C'est le lieu de la scène : le drame commence devant nous sur une place de Rome.

Écoutons.

Le peuple est assemblé : deux patriciens le haranguent. Ils sont de familles rivales : l'un, Giordano Pierleone, suit Arnauld; l'autre, Leone Frangipani, s'est déclaré pour le pape.

Giordano triomphe et entraîne la foule à nos pieds, au Capitole. Là il expose à ceux qui l'ont suivi les malheurs de la patrie. « Quel remède y a-t-il? » demande le peuple. Entre Arnauld, qui répond :

« La liberté et Dieu! » Puis il continue :

« Des voix de l'Orient,
Des voix de l'Occident,
Des voix de tes déserts,
Des voix du fond des sépulcres ouverts
Sortent pour t'accuser, prostituée!
Ivre du sang des saints, tu t'es vendue
A tous les rois du monde! voyez-la!
De pourpre elle est vêtue; elle est chargée
Et de joyaux et d'or! sa robe blanche
Chère au premier époux, elle la traîne

Et l'a perdue à présent dans la fange !
Elle est pleine de noms et de blasphèmes;
Et sur son front elle écrivit : Mystère !
Sa voix, pour consoler les affligés
Ne s'entend plus : elle menace et crée,
En maudissant, aux âmes incertaines
D'ineffables tourments. Les malheureux —
Et nous le sommes tous — dans la commune
Douleur allaient s'embrasser : la cruelle,
Au nom du Christ, les divise; elle excite,
Contre les fils, les pères, et sépare
Les femmes des époux : elle arme entre eux
Les frères unanimes; et par elle,
De l'Évangile interprète fatale,
S'apprend la haine au livre de l'amour !
Ah ! les temps sont venus, que de Patmos
L'Évangéliste avait prédits. Satan,
Pour suborner le monde, a secoué
La chaîne antique — et voici la cruelle
Assise sur les ondes infinies
Des larmes qu'elle a fait couler à flots !
Le séducteur à sa lèvre impudique
Offre deux vases; l'un est plein de sang,
L'autre plein d'or; elle, avide et barbare,
Boit dans tous deux, tant que le monde ignore
Si c'est d'or ou de sang qu'elle a plus soif !
Pourquoi s'éleva-t-elle des profondes
Entrailles de la terre au Capitole ?
Elle fut belle et grande en ses prisons !
Seigneur, ceux que chassa ton fouet sacré
Ne vendent plus l'hostie au seuil du temple :
Ils vendent l'homme au sein du sanctuaire,
Ils font marché de ton sang, fils de Dieu ! »

Telle est la magnifique entrée d'Arnauld. « Que nous conseilles-tu ? » demande le peuple. Arnauld conseille la révolte : « Otez le sceptre au prêtre couronné ! » Il ranime les souvenirs républicains de la nation romaine. Il lui montre ce Capitole qui fut autrefois un temple dans la

paix, une forteresse dans la guerre; la roche Tarpéienne, les ruines éloquentes du Forum. Il ranime ce passé glorieux et veut qu'il revive. Il prêche la restauration de l'ancienne république avec son sénat, ses patriciens, ses chevaliers et ses tribuns. Il soulève la Rome antique contre la Rome papale, et veut ôter à saint Pierre l'épée de Constantin.

En ce moment entre un magnifique cortége de cardinaux armés, qui annoncent au peuple l'élection du nouveau pape, l'Anglais Nicolas Breakspear, Adrien IV. Indignation d'Arnauld, émeute populaire. Les cardinaux menacent et se retirent en laissant un des nobles de leur parti, Annibaldo, pour effrayer le peuple avec des mensonges « qui ressemblent à la vérité. » Annibaldo s'acquitte bravement de sa tâche; il montre les Allemands prêts à fondre sur Rome, au secours du pontife; l'empereur Barberousse courant à toute bride à travers l'Italie, qu'il change en désert, et le laboureur des plaines de la Lombardie sentant à ses épaules, dans sa fuite inutile et désespérée, la chaleur des naseaux ardents du cheval en feu qui le poursuit. Arnauld répond avec une éloquence digne de sa cause par un discours cornélien qui se termine ainsi : « Magnanime cité, combats et triomphe ; mais si tu tombes, ne tremble pas; ils se relèvent toujours, les murs qu'un sang libre a baignés; chez les esclaves seuls les ruines sont éternelles! »

Arnauld l'emporte, le flot populaire est soulevé. Arrivent des soldats de Zurich, qui viennent au secours des Romains (les Suisses combattaient alors pour les peuples), et l'acte finit en explosion lyrique par un chant d'alliance et de liberté.

Le deuxième acte nous promet, dès ses premiers vers, une entrevue entre le nouveau pape et le réfor-

mateur. Adrien est au Vatican avec le cardinal Guido, son plus fervent apôtre, qui lui conseille de faire tuer Arnauld; mais le pape ne veut pas inaugurer son pontificat par un acte de rigueur. Il aime mieux ramener l'hérétique et en faire un lion de l'Église. Il voudrait le décharger de l'anathème, afin que le rebelle, converti, criât un jour dans les rues de Milan : « L'homme est libre quand il obéit à Dieu qui parle dans le pontife ! » Adrien, ce moine anglais devenu pape, est admirablement décrit au début de son règne. Il hésite encore et il a d'étranges éblouissements de parvenu : « O silence du cloître, s'écrie-t-il, ô nuages de mon île qui rendiez modeste la lumière du soleil, comme était un jour ma destinée ! ici, parmi les tumultes insensés de la Rome impie et les orgueilleuses splendeurs d'un ciel ardent, je me souviens de vous et je pleure ! »

Arnauld et son fidèle Giordano sont au Capitole, à parler de l'empereur et du pape, de réforme et de liberté. Giordano tremble : « L'Italie, dit-il, est esclave si nous voyons s'embrasser César et Pierre. » Mais Arnauld répond : « Ils se trahiront vite; on ne sait pas encore lequel des deux ressemble le plus à Judas. » Un hérault vient inviter Arnauld à se rendre au Vatican, pour conférer avec le pape. « N'y va pas, dit Giordano, c'est un piége ! » Mais Arnauld est sans peur, et court les yeux fermés à cette rencontre solennelle où vont s'entre-choquer la religion du pape et celle du Christ.

ADRIEN, ARNAULD.

ADRIEN.

Tombe à mes pieds, baise-les; que ton front
Se courbe assez, pour se fixer au sol
Que mon pied foule. Arnauld, c'est comme à Dieu
Qu'on me parle.... A genoux ! Malgré ses crimes,

Si j'écoute un maudit, c'est que j'espère
Son repentir; avant que le cilice
Frappe ta chair et que la cendre vile
Où tu mourras, couvre ta tête blanche:
Parle-moi, mais du fond de la poussière.

ARNAULD.

L'humble Dieu qu'ici-bas tu représentes
Baisa les pieds à ses disciples : toi,
Tu fais baiser les tiens et, sur ta bouche,
Les mots résonnent du premier superbe.
Pierre, tu l'as renié : repens-toi !
Tu règnes près du temple et loin de Dieu.

ADRIEN.

Toi qui des Alpes descendant à Rome,
Au vain fracas de vieux noms inouïs,
As réveillé l'écho de ses ruines,
Retourne au cloître, ô semeur de discordes!
Moine errant, agitant par tes doctrines
Le monde entier, que tu juras de fuir!

ARNAULD.

Toi qui montas de la boue au saint-siége,
Comme un serpent; qui fus l'abject esclave
De ces moines obscurs que tu méprises,
Toi qui vivais des miettes de leur pain....
M'oses-tu rappeler mon humble source!
Quoi, tant d'oubli tomba de la tiare
Sur ton front vil? Oh, silence aux outrages!
Entre nous deux ne parlons pas d'ancêtres ;
Mais songe au sang qui nous fit tous égaux !
Es-tu pontife ou roi? Le dernier nom
Est inconnu dans Rome, et si tu n'es
Qu'un vicaire de Christ, tu dois savoir
Que sa couronne est seulement d'épines.

ADRIEN.

Il m'a donné l'empire de la terre,
Quand du manteau papal on m'a vêtu,
M'élevant dans l'église au rang suprême!
La parole de Dieu créa le monde :
Ma voix le mène. Et tu voudrais du corps

L'âme esclave? En parlant de liberté,
Tu fais la guerre à celui-là qui seul
Est entre l'homme et ses tyrans. Arnauld,
Songes-y bien! Chaque mot de ta bouche
Est un vain bruit qui meurt et se disperse
Dans les déserts de Rome; et seul je peux
Jeter ces cris que répète le monde.

ARNAULD.

Sont-ils jamais des cris de liberté?
Ton Église est toujours entre les peuples
Et leurs tyrans; toujours avec les faibles
Elle est cruelle et lâche avec les forts!
Comme étouffé par les baisers barbares
Que les Césars et les prêtres se donnent,
L'homme gémit entre eux. Pasteurs suprêmes,
Vous regardez les rois se faire un jeu
Du sort humain, et sur les droits du glaive,
Sur les crimes affreux que n'osa pas
La fureur des païens, vous déployez
Votre manteau papal,— et tout est nuit!
A la fille du sang et des souffrances
Qui dressa ses autels sur les sépulcres
De qui mourut pour elle, il fut fatal,
Celui qui donna l'or et dans la main
Qui ne devait se lever qu'en prières,
A mis un glaive! Elle a donc bu l'oubli
De ses vertus dans les coupes dorées,
Et ne fut pas l'écho de Dieu sur terre,
Mais des tyrans! Du haut des sept collines
Où son trône est assis, elle ne peut
Voir le premier autel, le Golgotha!

ADRIEN.

Tu mens! Tout opprimé reçut de nous
Et défense et secours. Rome a vaincu
Ses vainqueurs. Elle était ruine et tombe
Pour elle-même et voyait le barbare
Mesurer ses débris avec le fer.
Qui fut celui, dis-moi, qui l'a forcé
De revenir vainqueur sur cette terre,

Où jadis il entrait en ennemi?
Qui lui montra, non des héros la tombe,
Mais d'un pêcheur, et lui dit : « A genoux! »
Et le barbare obéit. Rome alors
Montait, sauvant la croix de ses ruines,
Et palpitait de la nouvelle vie
Qui fécondait son cœur. Elle voyait
Vaincre la foi qui, de son Capitole,
Devint l'inébranlable fondement!
Rome est enfin éternelle, et méprise
Les empires serrés dans des limites,
Car son prêtre est seigneur de l'infini!...

ARNAULD.

Pourquoi, cherchant ici l'empire, es-tu
Bien moins au ciel que sur la terre? A tort,
Quand vous priez, vous dites: « Haut les cœurs! »
Vous êtes ici-bas, toujours! Pourquoi
Joindre l'épée au bâton pastoral,
Si ta parole a la toute-puissance?
Le Christ n'a pas voulu que, pour sa cause,
Pierre tirât l'épée, et tu n'imites
L'apôtre, qu'en cet acte réprouvé!
Que dis-je? le troupeau qui t'est commis,
Par le fer des barbares, tu l'égorges,
Et tu te dis pur de ce sang! Ton œuvre
Est si loin de ton dire, que tu rends
Vérité le mensonge, et puis mensonge
La vérité! Tandis que tu t'appelles
Le serviteur des serviteurs, tu n'es
Que le tyran des tyrans, — et tu portes
Un seul penser à travers tous les siècles :
Tu fais du prêtre un soldat, et tu règnes
Par la terreur des mystiques paroles,
Humblement orgueilleux. Roi, tu combats,
Et prêtre, tu maudis; mais tu ne restes
Ni roi ni prêtre, et tu t'assieds, vaincu,
Sur les autels et, vainqueur, sur les trônes!

Et la discussion continue sur ce ton pendant deux cents

vers encore. Le réformateur continue à pleurer sur l'Italie agonisante, et à flétrir le despotisme clérical qui voudrait l'achever. Le pape exalte la grandeur de l'Église, qui a des enfants chez tous les peuples. « Je commande, dit-il, maître invisible : Rome est partout. — Non, répond Arnauld; on ne craint plus tes foudres; la pensée humaine commence à se réveiller; Christ lui dit : « Lève-« toi et marche ! » Si tu ne la précèdes pas, elle te passera sur le corps ! »

Enfin, battu sur tous les points, Adrien renvoie le rebelle et rassemble ses cardinaux. Il ne veut pas aller se faire aller consacrer à Saint-Jean de Latran, si la forteresse du peuple n'est pas rendue à l'Église. Le cardinal Guido se met à la tête des milices cléricales et s'avance au milieu des Romains insurgés. Arnauld est à leur tête; il répond hardiment aux sommations et aux menaces du cardinal. Les paroles se croisent, et bientôt, malgré le réformateur, les couteaux et les pierres. Frappé dans l'émeute et victime de son fanatisme, Guido tombe mort, le pape est vaincu. La vengeance sera terrible. Le cadavre de Guido, porté par les moines, est déposé sur le perron de Saint-Pierre. Les femmes pleurent, le peuple s'émeut, il demande à suivre les reliques du martyr. « Arrière ! s'écrie le pape, qui apparaît aux portes de l'église; » le sang d'un cardinal a été répandu; Arnauld règne ici, vous le suivez : l'Église vous repousse. Je vous défends d'entrer dans la maison de Dieu ! » Et les cardinaux : « Arrière ! arrière ! »

La scène est sinistre. Le peuple recule, les femmes tombent à genoux et demandent pitié. On ferme les grilles de l'église; les cloches sonnent, et pendant que la foule épouvantée se frappe la poitrine au dehors, le pape et les cardinaux, dans l'intérieur du temple, chantent en chœur :

« Frères, voilez les images du Christ ! que les tombeaux cachent les reliques !... Pierre, le Tibre ne parle plus de tes gloires.... Rome ne connaît plus ce que Dieu fit en elle, et l'oubli de bien des siècles est venu, comme l'oubli d'un jour.... Arnauld a nié son droit au vicaire de Christ ; il a délié le frein aux impies ; aveugle de fureur, enivrée de ses poisons, Rome s'est précipitée dans le crime. Ce n'est pas assez pour lui que le sang de cet homme pieux dont le sein ouvert porte cinq blessures. Il veut le temple brûlé avec les prêtres ; il veut le monde sans autel et sans Dieu !

Un cardinal. — Et ici l'impie triomphe. Ah ! Rome ingrate ! Que la peur et l'ignominie soient une couronne infâme à tes murailles ! Dans tes chemins, la solitude ; sur tes portes, le malheur !

Le pape, *à genoux*. — Cette âme envoie à Dieu son jugement. Ah ! lève-toi enfin, Seigneur, et juge ta cause !

Les cardinaux. — Comme une nuée que le vent poursuit, comme une fumée qui se dissipe au ciel et, à peine entrevue, n'est plus, ainsi disparaîtront tes ennemis !

Le pape. — Qu'aujourd'hui les perfides apprennent à te craindre ! Qu'ils ne règnent pas parmi les cendres des autels dispersés ! Que leurs jours soient diminués et incertains, et qu'errants par les sentiers déserts, ils soient épouvantés par toute feuille qui tremble !

Les cardinaux. — Anathème, anathème, anathème !

Le pape. — Que sur le seuil glacé de leurs maisons, leurs veuves soient assises et près d'elles leurs enfants en pleurs !

Les cardinaux. — Anathème, anathème, anathème !

Le pape. — Que cet enfant, né sous la colère de Dieu, loin du toit natal, erre et tremble dans la terreur du dernier jour !...

LES CARDINAUX. — Anathème, anathème, anathème!

LE PAPE. — Qu'il aille dans la maison de l'oppresseur étranger, pleine des dépouilles de ses frères morts, et de femmes égorgées dans la honte! Et que là, ne rencontrant qu'indifférence ou dérision, prosterné devant des portes inexorables, il mendie son pain....

LES CARDINAUX. — Qu'on le lui refuse!

LE PAPE. — J'entends l'impie crier : « Je m'envolerai « loin du Seigneur sur des antennes rapides. La fureur « me suit sur l'Océan.... Je fuis au désert. Oh! qui me « donnera des ailes! qui me conduira dans cette téné« breuse horreur! » Ah! pour l'œil de Dieu, la nuit est lumière! Frères, que les rites sévères soint accomplis! Qu'on jette sur le sol les cires livides. Et que la joie s'éteigne avec l'amour de Dieu dans le cœur de cette race ingrate à Pierre, comme tombe et meurt sous vos pieds qui les foulent, la lumière de ces flambeaux! »

Et maintenant, regardons là bas, dans la campagne de Rome, du côté de la mer, sur les sables arides. C'est là que le reflux de l'émeute populaire a laissé Arnauld. Il a soif, il est seul, mais il pense à l'Italie, à son œuvre, et, sans reproche, il est sans peur. Mais voici des cavaliers qui s'approchent, c'est Giordano qui cherche le prophète dans le désert. Il lui apporte des nouvelles de Rome. Le Capitole est toujours au peuple, mais le peuple faiblit : l'interdit est levé, les temples sont ouverts, la foule s'y presse. Il n'y a qu'un moyen de salut : Adrien traite l'empereur en ennemi; il faut se tourner vers Barberousse! A ce conseil, Arnauld s'indigne. Il ne veut pas dépouiller Saint-Pierre pour enrichir César. « Ils se réuniront contre toi, lui dit Giordano, tu seras leur victime. — Oui, mais sans tache. »

Voici encore des soldats qui passent : ce sont les Suisses de Zurich qui retournent au pays. Ils veulent

emmener Arnauld sur leurs montagnes. Arnauld refuse de les suivre, et ils quittent alors, en chantant leurs lacs et leurs glaciers, les mornes déserts de Rome ; ils maudissent en partant les sables stériles, les herbes pâles, et la tyrannie du soleil. La défection est partout, même chez les soldats de Giordano, qui craignent le diable. L'un d'eux s'écrie : « Ah ! l'hérésie, c'est le grand péché ! Les autres pèsent moins qu'une plume et s'en vont dans un signe de croix ! »

La défection et la trahison. Un moine entouré de soldats est embusqué dans la forêt. Arnauld lui échappe par miracle, et le moine se présente à lui d'un air dévot, doucereux, papelard, en essayant de le ramener dans le giron de l'Église ou dans les cachots du fort Saint-Ange. Trompé dans son attente, il se démasque et ordonne à ses soldats de s'emparer du maudit. Mais Ostasio, comte de Campagne, et disciple d'Arnauld, survient avec ses gens d'armes. Le moine est en fuite, et, répondant aux anathèmes de Rome, un chant de délivrance et d'amour éclate et remplit l'immensité du désert.

Mais pendant ce temps, là-haut, vers le nord, voilà des femmes et des vieillards qui fuient, des peuples entiers qui se dispersent ; les murailles croulent, les moissons brûlent ; ruine partout, feu, sac et sang : c'est Barberousse qui marche sur Rome ! Le voici, au milieu de ses soldats et des princes italiens qui l'ont appelé ; il commande. Le pape même vient dans son camp pour traiter avec lui. Voilà l'Empire et l'Église en présence.

Scène hardie, imposante et attaquée de front : c'est d'abord la rencontre de deux orgueils suprêmes. Adrien refuse à Frédéric le baiser de paix. Frédéric s'indigne, Adrien tient bon, et, bien qu'il vienne demander du secours, il veut rester le maître. La croix et l'épée, l'esprit et la force, le pasteur et le césar, les deux puis-

sances du monde entre-choquent leurs vanités et leurs colères, mais le pape prononce le nom d'Arnauld, et voilà les deux tyrans réconciliés. « L'hérétique tombera dans mes mains, dit l'empereur, je le châtierai par une mort infâme. » Et le pape : « Un zèle saint l'enflamme dans la cause de Dieu. »

Adrien promet alors le baiser de paix, mais il exige que Frédéric lui tienne l'étrier. L'empereur ne veut pas descendre à cette humiliation : il se révolte et refuse. Vaine résistance : il finira par céder, il tiendra l'étrier du pape en présence de l'armée. Mais, en rendant cet hommage, il s'écrie : « Je le rends à saint Pierre et non pas à lui. — Tu le rendras à tous deux, » murmure à part le pape. Ils s'exècrent et se trahissent, même en se donnant la main.

« Va maintenant, dit le césar au pontife : accomplis l'œuvre de tes devanciers :

De marbre et d'or emplis tout humble cloître,
Fais périr à jamais au Vatican
Tous les grands souvenirs du Capitole !
Qu'il soit rasé ; que la cité superbe
Devienne un cimetière où se prosternent
Les vieux Romains en implorant de Dieu
Le pardon de leur gloire et de leurs crimes ! »

Ces vieux Romains sont introduits devant l'empereur. Ils lui annoncent qu'ils ont secoué le joug des prêtres, et que Rome l'appelle et l'attend. Ils le prient de venir dans la ville éternelle et d'y rester, non pas en étranger, mais en citoyen, comme les césars de l'ancien monde. Mais l'empereur repousse ces souvenirs abolis : « La vertu des aïeux ! s'écrie-t-il. Celui qui forligne d'eux, en parle toujours, et il appelle sien ce qu'il n'a jamais fait. » Et lorsque l'ambassadeur du peuple lui répète :

Oh ! viens, ose arracher
A notre impie, avare Babylone
Les trésors innombrables qui lui viennent
De l'enfer, de Satan, son Christ ! un jour
Elle sera punie, elle a soif d'or
Et l'or l'engloutira !

César répond : « Tais-toi, c'est Arnauld qui parle par ta bouche ! » Et quand l'ambassadeur insiste et demande l'empire et la liberté, César éclate :

« La liberté, s'écrie-t-il : voilà ce que vous voulez, et non l'empire. Votre Arnauld a cru, dans les cendres glacées, trouver une étincelle encore pour allumer son incendie, mais cette étincelle, je l'ai éteinte dans le sang. L'Italie appartient à l'Allemagne. Othon lui mit une chaîne, qui peut se relâcher, mais qui ne se brise pas. Et parce qu'elle résonne, vous vous croyez libres? Le seigneur de Rome, c'est moi. Je suis Hercule, m'enlève qui peut la massue ! »

L'ambassadeur hausse la voix. Il déclare que Rome est la patrie de César, et que César doit tenir son pouvoir du peuple de Rome. Mais l'empereur : « Vous êtes fous ! Je dois ce qui est juste, parce que je le veux, je ne fais rien de force. Et la plèbe esclave impose des conditions à son maître? vous voulez me vendre ce qui est à moi? J'obtiendrais avec de l'or ce que j'ai conquis par l'épée? Je suis l'empereur du monde ; j'ai droit sur tous vos biens, sur toutes vos têtes, vous n'avez à vous que ce qu'il me plaît de vous laisser : tout ce que cache l'avare en ses coffres et la terre en ses entrailles, appartient à César ! »

A ces mots, Giordano, qui est de l'ambassade, prend la parole :

Oh ! je rougis pour toi. Ta rage brise
Les lois et foule aux pieds les dignités.

A tant d'affronts il n'est qu'une réponse,
Le fer, et Rome est prête à te la rendre!
Et nous saurons mourir comme autrefois!
Par le sang, tu prendras une couronne
Qui tombera dans le sang! Il m'enivre,
Cet avenir qui déjà se soulève
Pour souvenir présent! Ici de Rome
Je prends la cause et je défends ses gloires
Qu'on insulte, et ses pleurs qui sont vos joies!
L'ombre grandit des plus humbles collines
Au coucher du soleil, et chaque peuple,
Quand Rome déclina de sa grandeur,
S'accrut de même, et, sortant de la fange,
Montra les rages viles de l'esclave,
Quand il devient tyran! O ma patrie,
Celui qui n'a jamais été, condamne
Ce qui reste de toi! Quand donc, Tudesques,
Dans les folles vapeurs de vos ivresses,
Rêverez-vous un avenir qui vaille
Les souvenirs de Rome? Oh! n'allez point
Usurper son drapeau! Votre aigle est né
Dans les fers et dans l'ombre, et, sans péril,
Gagnant sa proie, il fond sur nos cadavres.
Tu parles d'Allemagne? A notre perte
Elle a poussé toujours en vain les peuples
Jusqu'au jour où, le monde étant vaincu,
Rome enfin s'est tuée. Ah! vous n'aviez
Aucun rêve de gloire et de vengeance;
Le vent d'Asie alors vous soulevait,
Et sur les champs de la douce Italie
Vous êtes descendus pour l'inonder,
Nuage impur qui passe et fuit, sans foudre!
Ni pleurs de rois traînés en esclavage,
Ni la longue poussière des triomphes,
Ni flots humains criant : « Voilà César! »
Ne vous ont escortés, — mais, sur la voie
Sacrée, on n'entendait que le galop
De vos coursiers. Vous alliez, race avide,
Piller l'or des tombeaux — et le soleil,

Qui n'avait vu rien de si grand que Rome,
Dut regarder les ossements des forts
Dispersés sur le sol — et votre rage
Folle, impuissante, essaya de détruire
Les monuments gigantesques. — Mais las,
Mais accablés par ce travail impie,
Quand la poussière eut caché les ruines
Qui vous épouvantaient, vous eûtes peur
De vous asseoir sur le tombeau de Rome, etc.

Ainsi parle Arnauld, par la bouche de Giordano, dans le camp de César. Les Allemands frémissent; ils veulent tuer l'homme qui vient de les braver; Frédéric les retient et renvoie les ambassadeurs au Capitole. La guerre est déclarée : le peuple romain doit périr. L'empereur et le pape s'embrassent une seconde fois; l'armée s'écrie : « Vivent César et Pierre! » et les deux maîtres du monde se mettent en marche contre la ville éternelle avec leurs nuées de prêtres et de soldats. « A Rome! à Rome! »

Le pape triomphe. Regardez-le là-bas, au Vatican, et suivez ses pensées. L'empereur est soumis et, en venant à Rome, du plus loin qu'il a vu saint Pierre, il a sauté à bas de son cheval pour tomber à genoux: « Gloire au Nord! s'écrie le pape; c'est lui qui a l'empire du monde. Race obéissante, dévouée, soumise à ses rois. Ah! mon peuple latin n'est pas ainsi : il nous fuit et nous rappelle, nous adore et nous foule aux pieds, nous épouvante et tremble, nous tue et pleure! » Mais une joie manque à ce bonheur du pape, et cette joie est une victime : Arnauld.

En ce moment, une femme hors d'elle-même, pâle, échevelée, se présente au Vatican. Ses dents claquent, ses yeux roulent et se fixent horriblement, elle se dit maudite; le pape seul la peut absoudre, elle veut lui parler. On l'introduit.

« Grâce, dit-elle, pitié ! La mort est sur moi, l'enfer s'ouvre à mes pieds ; grâce, grâce ! — Regarde la croix, dit le pape, et celui qui est mort pour nous. — Dieu ! je la vois ! Elle remue ;... la main, pleine de sang, délivrée de ses clous, se lève pour me maudire !— Courage, courage ! tous les péchés sont remis quand la douleur abonde. Qui es-tu ? — Peut-être as-tu entendu le nom d'Adelasia ? — Je suis étranger dans Rome, et je ne te connais pas. Tu es mariée ? — Hélas ! oui. — Tu pâlis, tu trembles ; qu'as-tu donc fait ? Tu es infidèle à ton mari ? tu l'as tué, peut-être ? — Non, je l'aime, et c'est mon crime. Je l'aime, et il me fait horreur. Je le cherche et je le fuis. La nuit, je réveille mes enfants et je les agenouille devant la Vierge et je crie : « Pitié pour « mes enfants ! Tu fus mère ! que les innocents obtien- « nent grâce pour le criminel ! »

Adrien devine. « Ton mari, dit-il, est un sectaire qui sait où est Arnauld. Ah ! si c'est lui qui l'a soustrait à ma puissance, prends garde ! Dans l'eau même que ses lèvres ont souillée tu peux boire la colère de Dieu ! »

Adelasia s'est trahie. Pour sauver ses enfants et son âme, elle confesse qu'Arnauld s'est réfugié chez Ostasio, son mari ; elle le nomme, elle dit ses secrets, elle dévoile la retraite où se cache l'hérétique, à condition qu'Ostasio soit sauvé. Le pape le promet et absout la pauvre femme. Survient l'empereur, à qui tout est révélé. « Ostasio ! s'écrie-t-il, c'est un ennemi de l'empire ; il mourra ! » La scène devient déchirante. Adelasia se traîne aux pieds de Barberousse, elle s'épuise en cris d'angoisse et de douleur. L'empereur est inflexible, le pape lui-même ne peut l'ébranler. Ainsi, la malheureuse est punie par son crime. Ce n'est pas seulement l'hérétique, c'est son mari qu'elle a livré. Elle sort éperdue, Arnauld est au pape, Ostasio à l'empereur.

Pendant ce temps, les sénateurs sont assemblés au sénat et délibèrent.

Descendons, une torche à la main, dans les cachots du fort Saint-Ange. Arnauld y est enfermé : le préfet de Rome lui ordonne d'abjurer l'hérésie, il refuse; le préfet s'éloigne en lui jetant cette menace : « Le nouveau soleil ne te verra pas! » Arnauld reste seul, et ne pense qu'à son âme. Il se confesse à Dieu. « Si j'ai mal fait, pardonne. J'ai voulu que, par le triomphe de l'amour divin, la terre vive, qu'elle marche et soit libre. Pour régner sur la pensée humaine, la raison lutte avec la foi dans mon esprit : pardonne-moi, Seigneur! Les deux fleuves du ciel sembleront en guerre, jusqu'à ce qu'ils retournent à leur source éternelle, et qu'en toi la vérité soit une, et que Dieu ne soit plus contraire à Dieu! Et toi, qui es-tu? pourquoi faut-il que je le cherche? Je devrais prier maintenant. Mais si je pense à toi, je prie. » Et, reculant enfin devant les mystères, le réformateur s'agenouille, il lave ses fautes par ses larmes, il embrasse la croix.

Le geôlier vient lui annoncer le bourreau : « Je l'attends, » dit Arnauld, et il continue sa méditation suprême. Il se console de ses erreurs en pensant qu'il vaut mieux errer que s'arrêter. Il envoie ses derniers regrets au monde; il prédit, dans une vision glorieuse, la déroute des Allemands à Legnano, leur fuite au delà des Alpes, leur aigle traînée dans la boue, le triomphe du peuple racheté.

> Mais le bourreau s'approche. Allons, courage!
> Du pauvre corps dont elle fut l'épouse,
> Que l'âme, allant à l'hymen éternel,
> Monte à Dieu sur les ailes infinies
> De la pensée humaine et de l'amour!

Les Allemands et le peuple en viennent aux mains,

le peuple est massacré, le carnage est horrible ; mais les soldats n'ont pas violé les églises, et ils reçoivent l'absolution. Arnauld est brûlé. Ses cendres sont jetées dans le Tibre, le peuple ne le fera pas saint, ni martyr. L'empereur a vaincu, le pape triomphe, et Rome est morte.

Tel est ce drame, classique de style, romantique d'allure, et plein des beautés et des défauts des deux genres, splendide et vivant, ayant à la fois le mouvement et la majesté, mais affectant peut-être d'un côté la redondance, la présomption, la recherche d'antithèses du vers cornélien, se livrant de l'autre aux excès de marche et aux abus de détail qui fatiguent l'attention dans le premier Gœthe et dans Shakspeare, changeant de place à tout moment, et exigeant, pour déployer ses milliers de personnages, une scène aussi grande au moins que la plaine de Rome étendue sous nos yeux. La pièce est d'ailleurs impossible à représenter, c'est de l'histoire dialoguée plutôt qu'un drame historique; mais, telle qu'elle est, c'est une œuvre puissante, et quelque nom qu'on lui donne, elle restera. Elle égale en noblesse, en grandeur et en solidité les plus beaux monuments du génie moderne.

L'œuvre est belle, et surtout elle est vraie. Ce fut une magnifique réponse donnée au *Primato* de Gioberti : les deux livres parurent en 1843, presque ensemble. Gioberti voulait la réforme et la liberté par l'Église et contre l'Empire. Niccolini prédisait que l'Église et l'Empire se réuniraient contre la réforme et la liberté. Au commencement, l'Italie fut pour le philosophe, et ceux-là même qui, dans leur conscience, sentaient que le poëte avait raison, durent écrire en 1848 :

« Revenant donc à Gioberti et à Niccolini, et repassant leurs mérites, l'un fut un écrivain d'opportu-

nité, l'autre de vérité ; au premier, notre siècle doit de la gratitude, et il le reconnaîtra pour son bienfaiteur ; au second, seront dévoués avec admiration tous les siècles amis du vrai et du beau. Tous deux, par des chemins opposés, visèrent au bien et à la grandeur de l'Italie ; tous deux l'ont servie par le talent, édifiée par les vertus, illustrée par la science. L'homme qui mettrait l'un au-dessus de l'autre, préférant l'écrivain opportun au véridique, ou celui-ci à celui-là, ne serait point coupable ; mais celui qui refuserait son amour et sa reconnaissance à l'un et à l'autre serait indigne comme homme et très-indigne comme Italien. » (*Ranalli Ferdinando. Storia degli avvenimenti d'Italia dopo l'esaltazione di Pio IX al pontificato. Tom. I*, p. 44. *Firenze*, 1848. Livre intéressant en style noble.)

Hélas! l'opportunité passe, et la vérité reste. On sait la fin de cette renaissance inaugurée par l'Église. Lorsqu'il s'agit de se déclarer ouvertement contre l'Autriche, le prêtre du Vatican murmura qu'il ne le pouvait faire, n'étant pas seulement un souverain d'Italie, mais avant tout le père de tous les rois chrétiens. Et l'un de ses cardinaux dit alors de lui ce mot profond : « C'est la première fois qu'il parle en pape. »

Et plus tard, lorsque la révolution se fut violemment séparée du Vatican, elle vit se réunir et se lever contre elle, pour l'étouffer, non-seulement l'Empire et l'Église, mais jusqu'aux républiques nouveau-nées ; et ce fut ainsi que l'histoire donna raison au prophète qui, six ans avant le siége de Rome, avait chanté seul dans le désert.

VIII

GIACOMO LEOPARDI. — Philologue à seize ans, académicien à dix-neuf, misanthrope à vingt. — Ses premières études. — Son voyage à Rome. — Ce qu'il pensait des Romains. — Ce qu'il pensait des Français. — Comment, de savant, il se fit poëte. — Ses amours à Florence. — Sa pauvreté. — La dédicace de ses poésies.

Si je demande à mes lecteurs qui furent Voltaire, André Chénier, Byron, Paul-Louis Courier, ils m'accuseront d'impertinence, et ils n'auront pas tort. Nous n'avons pas le droit de traiter en écoliers ceux qui nous font l'honneur de nous lire.

Mais si je leur demandais quel fut l'auteur moderne, contemporain, qui, aussi bien que Voltaire, savait sa langue et la maniait en maître, l'assouplissant, toujours élégante et facile, aux moindres caprices de sa fantaisie comme aux lois inflexibles de sa volonté, et s'en servant tour à tour, à son gré, comme d'un hochet, d'un sceptre ou d'une arme ;

Si je leur demandais quel fut l'auteur moderne, contemporain, qui, dès sa quinzième année, entendait le grec aussi bien, mieux que Chénier, et le parlait comme lui dans sa propre langue, mettant des pensers nouveaux dans des vers antiques, et quels vers ! toujours simples, gracieux, même dans leur fougue, clairs comme le ciel de ces beaux pays aimés des dieux qui adoraient à la fois, dans le même jeune homme aux blonds cheveux, la poésie et le soleil ;

Si je leur demandais quel fut l'écrivain moderne, contemporain, qui souffrit, aima, pleura, douta de tout comme Byron, et jeta toute cette surabondance de passion, de négation et de douleur tantôt en des pages brûlantes et pleines de larmes, tantôt en des éclats de rire amers, mais toujours dans une langue pure, plus sobre, plus sûre d'elle-même que celle de Child-Harold, vraie langue faite pour chanter la nature, l'amour, la liberté, ces trois vertus des poëtes;

Si je leur demandais quel fut l'écrivain moderne, contemporain, qui fit, en quelques pages, comme Courier, mais avec plus de largeur et de lointain que le pamphlétaire, des traités de morale et de politique, dans un style très-étudié, mais très-vivant, et qui prenait un air de spontanéité à force de science et de travail; — l'écrivain qui, se faisant de même un jeu de changer de siècle, écrivit un petit livre antidaté de cinq cents ans, que les plus doctes prirent pour une relique des temps passés; qui chanta même en grec avec une correction élégante à tromper, non pas l'Italie seulement, mais l'Allemagne, et malgré son esprit essentiellement moderne, put ainsi passer, vrai Protée de la forme, pour un proscrit du moyen âge et de l'antiquité;

Si je demandais à mes lecteurs quel fut cet homme extraordinaire, en est-il beaucoup qui s'écrieraient aussitôt (le nom est pourtant facile et sonore) : Giacomo Leopardi?

Ah! c'est que l'Italie passe pour être morte; aussi nous voilà dispensés d'apprendre l'italien d'abord, et ensuite de lire ces mille et un contemporains qui n'existent pas : Monti, Manzoni, Pellico, Giusti, Foscolo, Niccolini, Gioberti, Azeglio, Guerrazzi, Giordani, Colletta, Balbo, Tommaseo, Capponi, Grossi; je cite

au hasard et pêle-mêle. Ce décès de l'Italie est en vérité la chose la plus commode qui soit au monde, — et cependant elle n'est point morte.

Elle a encore de grands philologues, des philosophes hardis, des prosateurs éloquents, des poëtes; elle vient même de produire un homme qui fut à la fois tout cela: Giacomo Leopardi.

Cet enfant merveilleux apprit seul le grec, le français, l'anglais, l'espagnol, l'hébreu, dont il se servit pour discuter avec des juifs d'Ancône; il écrivit avant l'adolescence une histoire de l'astronomie; il publia et commenta force Grecs inédits ou oubliés, entre autres des fragments de cinquante-cinq Pères de l'Église. Il traduisit en latin et enrichit de notes savantes la Vie de Plotin par Porphyre, manuscrit inédit, si je ne me trompe, sur la première page duquel se lit cette phrase, que je traduis mot à mot :

« Aujourd'hui, 31 août 1814, ce travail de lui me fut donné par Jacques, mon fils premier-né, qui n'a jamais eu de maître de langue grecque, et dont l'âge est de seize ans, deux mois, deux jours. Monaldo Leopardi [1]. »

Le jeune savant traduisit ensuite en sixains la *Batrachomyomachie* d'Homère, accompagnée d'une dissertation célèbre, même en France; puis plusieurs chants de l'Odyssée, de l'Énéide, la Titanomachie d'Hésiode,

1. Niebuhr, qui le connut tout jeune à Rome, écrivit sur lui dans une préface latine : « Comes Jacobus Leopardius, Recanatensis, Picens, quem Italiæ suæ jam nunc conspicuum ornamentum esse popularibus meis nuntio, in diesque eum ad majorem claritatem perventurum esse spondeo; ego vero qui candidissimum præclari adolescentis ingenium non secus quam egregiam doctrinam valde diligam, omni ejus honore et incremento lætabor. Niebuhricos, in præfatione ad Flavii Merobaudis carmina, ed. 2 p. 13.

mille et une idylles, élégies, etc., d'auteurs anciens, inconnus ou supposés, sans compter les fragments en prose. Il publia un Commentaire de Pétrarque et une Chrestomathie italienne qui donna peut-être à Vinet l'idée ou du moins le titre de son beau travail. Il composa un Essai sur les erreurs populaires des anciens, œuvre remarquable pour un enfant de lettres, et pleine d'érudition et de perspicacité, mais un peu naïve et puérile : on a mal fait de reproduire dernièrement cette profession de foi d'un néophyte que le philosophe reniée dans sa maturité : les éditeurs font quelquefois de mauvaises actions en essayant de bonnes affaires. Après l'adolescence, Leopardi se montra ce qu'il devait être, un penseur du siècle dernier, un poëte du nôtre : singulière combinaison de deux esprits que les psychologues déclarent incompatibles, comme si Voltaire n'était pas un peu le père de Byron ! Oui vraiment, les mauvais vers de la Henriade ne prouvent rien ; la pensée, même celle du railleur, n'exclut point la poésie ; Méphistophélès et Faust peuvent se rencontrer dans la même vie, dans le même livre, et contribuer, même par leur contraste, à l'harmonie d'un poëme et d'une société. On me dira que Leopardi est une exception ; alors Byron aussi, n'est-ce pas, et Lamartine, et Alfred de Musset, et Gœthe, et tous les Allemands, excepté la queue de Schlegel et de Novalis ? Nous sommes tous des exceptions, surtout en poésie, république absurde, anarchie à la Proudhon, où toute loi, toute règle même, tout système esthétique savamment échafaudé tombe souvent en poussière, abstraction ridicule, au premier coup d'aile d'une fantaisie d'artiste.

Ceux qui veulent étudier Leopardi doivent le prendre dans ce moment suprême de sa vie où, prosateur le plus éminent de son pays, poëte l'un des plus grands

de son siècle, maître de ses idées et de sa langue, il pense comme Condillac et pleure comme Chateaubriand.

Mais racontons d'abord sa douloureuse histoire. Nous la prenons dans ses lettres, dans les souvenirs de ses contemporains, dans les confidences de ses amis, et nous verrons par là ce que c'est qu'une vie d'homme de lettres en ce beau pays d'Italie.

Giacomo Leopardi naquit à Recanati, dans la marche d'Ancône, le 29 juin 1798. Son père, gentilhomme de province, était pauvre, comte, et d'étroites idées. La petite ville où se passa l'enfance de notre poëte est perchée au haut des Apennins; on y monte dans des chars attelés de bœufs, et l'on y a pour un sou vingt poires énormes. Comment le jeune Giacomo, privé de maître dès son enfance, y fit tout seul son éducation et devint à dix-sept ans aussi savant qu'un docteur ès lettres, voilà un de ces mystères que nous ne nous chargeons pas d'expliquer. Il est vrai que son père possédait une bibliothèque, la meilleure de la province, qui n'en comptait en tout que trois. Cette bibliothèque était ouverte à tout le monde [1] : personne n'y entrait jamais. On voit que l'enfant grandit dans un centre médiocrement littéraire. De plus, l'air de Recanati était changeant, humide, « saumâtre et cruel aux nerfs. » Le seul plaisir du jeune reclus était l'étude, et l'étude le tuait. Il s'en plaignait à quelques amis éloignés, qu'il s'était faits par lettres. Quand un journal lui apportait un article en bonne prose, il écrivait à l'auteur en lui demandant son amitié. C'est ainsi qu'il connut Giordani, qui lui fut dévoué comme on ne l'est guère en nos

1. Elle portait cette inscription : Filiis, amicis, civibus, Monaldus de Leopardis Bibliothecam. A.MDCCCXII.

pays calmes. En même temps il se faisait connaître par ses premiers travaux philologiques. Le grec devint dès lors sa vraie langue : il l'entendait mieux que l'italien. On le nomma en 1817 de l'Académie des sciences à Viterbe : il avait dix-neuf ans. Mais la fatigue du travail, l'ennui de l'isolement et le mal du monde commençaient à l'attaquer. Il était entré gaiement dans la vie, il avait mordu à belles dents les premiers fruits du savoir. Mais penser, c'est douter, dit l'Espagnol, surtout quand on souffre. Les douleurs qui font croire sont celles qui, pour se calmer, ont besoin d'espérances lointaines : ainsi le deuil. Ce n'était point là le chagrin de Leopardi. Puis il vivait seul, et le désert (avec une bibliothèque) peut mener loin. Adieu la foi du bon vieux temps! Or, le comte Monaldo était catholique. Il dut se passer des scènes cruelles dans cette famille : nos déchirements politiques nous ont appris ces misères, ces rancunes, ces blessures qui ne se ferment pas. C'est si beau (et j'en connais), un père et un fils qui pensent ensemble !

« J'ai passé des jours si amers, écrivait à vingt ans ce jeune homme, qu'il ne me semble pas que choses pires me puissent arriver; cependant je ne désespère pas de souffrir davantage encore; je n'ai point vu le monde, et sitôt que je l'aurai vu, que j'aurai éprouvé les hommes, certainement je devrai *me tapir* amèrement en moi-même, non point à cause des malheurs qui pourront tomber sur moi, car je me crois armé contre eux d'une insouciance opiniâtre et vaillante, ni même à cause des mécomptes infinis qui offenseront mon amour-propre, car je suis sûr, je l'ai fermement résolu, que je ne me courberai jamais devant personne au monde, et que ma vie sera un continuel mépris des mépris, dérision des dérisions, mais pour les choses qui offenseront mon

cœur. » Tout cela est bien jeune encore, mais que c'est déjà triste !

Cependant, sans sortir de son trou, le jeune écrivain s'est fait une réputation presque européenne. On le connaît en Allemagne, on l'admire en Italie, on lui demande de partout des travaux, on l'appelle *illustre comte*. Les lettrés lui envoient leur livres et implorent ses jugements, il est estimé de Monti, alors tout-puissant; il tutoie Giordani. Enfin il obtient ce qu'il a si longtemps, si ardemment désiré, il part pour Rome. Mais hélas ! ce voyage est une déception ! Le premier frottement avec les hommes lui fait mal. « Hier, écrit-il à son frère Charles, j'ai été chez X., lequel est un vilain, l'homme le plus ennuyeux, le plus désespérant de la terre; il parle des choses absurdement frivoles avec le plus grand intérêt, et des choses les plus hautes avec la plus grande froideur possible; il vous étouffe de compliments et d'éloges à tout rompre, et vous adresse tout cela d'un air si glacé et avec une telle indifférence, qu'il semble, à l'entendre, qu'être un homme extraordinaire, soit la chose la plus ordinaire du monde. Enfin je suis livré à une telle mélancolie, que de nouveau je n'ai d'autre plaisir que le sommeil, et cette nécessité de m'exposer toujours au dehors, tout au rebours de mes plus anciennes habitudes, m'abat et éteint en moi toutes mes facultés. Aussi ne suis-je plus bon à rien, je n'espère plus rien, je veux parler et ne sais que diable dire; je ne me sens plus moi-même, je me suis fait statue en tout et partout. » Il écrit aussi à son père des lettres étranges où je vois plus de déférence que de tendresse et certaines tournures obséquieuses qu'il ne prend d'ordinaire qu'avec les inconnus. Ainsi il lui parle à la troisième personne, ce qui sous-entend Votre Seigneurie, dans le langage complimenteur des Italiens : « Très-

cher monsieur mon père.... pour que Votre Seigneurie ait l'âme tranquillisée sur mon compte, je lui dirai que j'ai trouvé à Rome beaucoup plus de sottise, d'insipidité et de nullité et moins de méchanceté véritable que je ne m'y attendais. Je répéterai à Votre Seigneurie ce que j'eus l'honneur de lui dire avant mon départ : J'ai beaucoup plus d'obstination que de volubilité, de mépris que d'admiration, et malgré mon peu d'expérience acquise dans le commerce des hommes, je me flatte cependant.... de découvrir au moins une grande partie des artifices qui s'emploient pour séduire, tromper, jouer, et perdre les jeunes gens.... Que Votre Seigneurie m'aime, cher monsieur mon père, car je l'aime de tout mon cœur et je désire la servir, lui complaire et lui obéir en tout.... Son très-obséquieux et affectionné fils, Jacques. » Le même homme écrivait quelques années auparavant à son cher ami Giordani, qu'il n'avait jamais vu de sa vie : « J'ai envie de vous vousoyer, parce que la troisième personne me semble un grand embarras dans le style. Puis, en vérité, quand je vous parle, je voudrais le faire en tête-à-tête, et que la seigneurie ne fût pas toujours là à nous écouter. » Ces petits traits, que je marque à dessein, prouvent à quel point la vénération filiale règne encore en Italie.

Mais revenons à Rome. Leopardi s'y ennuie, il ne conçoit pas qu'on mette des échecs de grandeur ordinaire sur un si large échiquier. Il me souvient qu'un jour, à Berlin, je demandai à Schelling pourquoi il n'allait pas à Paris. Le philosophe me répondit : « Je crains de m'y perdre. » Peut-être avait-il raison. Leopardi se perdait à Rome. Il se plaignait de n'être pas regardé dans la rue. Il ne concevait qu'un moyen d'y vivre : c'était de se bâtir une petite cité dans la grande. Il admirait sans doute les monuments et leurs souvenirs,

il était fait pour les écouter et les entendre, mais il n'était pas homme à vivre seulement d'impressions; il voulait rendre et non seulement recevoir; il lui fallait un rôle à jouer et un premier rôle. Cet ennui, commun à tous les esprits actifs, bâille et gémit dans toutes ses lettres. D'ailleurs la moitié moderne de Rome ne lui dit rien, les pompes catholiques le font rire. « Ce matin, écrit-il à sa sœur bien-aimée (la comtesse Pauline Leopardi), j'ai entendu discourir longuement et bravement sur la belle voix d'un prélat qui chanta la messe avant-hier et sur la dignité de son attitude en s'acquittant de cette fonction. On lui demandait comment il avait fait pour acquérir ces prérogatives, si au commencement de la messe il s'était trouvé embarrassé, et autres choses pareilles. Le prélat répondit qu'il avait appris tout cela par son assiduité aux chapelles (plain-chant, chant d'église), que cet exercice lui avait été de la plus grande utilité, que c'était une école nécessaire aux gens de son état, et mille choses aussi spirituelles. J'ai su depuis que plusieurs cardinaux et autres personnages s'étaient réjouis avec lui du succès de cette messe chantée. Tous les propos des Romains sont de cette force, notez-le bien. »

Ce fut à Rome que Leopardi fit la connaissance de plusieurs savants d'Allemagne, « bien autre chose que les nôtres, » écrit-il[1], et en particulier de Niebuhr, qui

1. Leopardi est très-connu des Allemands. M. de Sinner, le savant philologue, possédait plusieurs de ses manuscrits, et en publia quelques-uns dans le *Rheinisches Musæum* (Bonn, 1834), Bothe, l'éditeur d'Homère, et Kannegesser, le traducteur du Dante, ont traduit les chants de notre poëte. — Les Français ne possèdent guère sur Leopardi qu'un article bien fait de M. Sainte-Beuve dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 septembre 1844. M. de Sinner a traduit, dit-on, dans notre langue, les *Dialoghi* (prose toute voltairienne) de notre écrivain, dans un recueil périodique (*le Siècle*, 1833).

était alors ministre de Prusse auprès de Sa Sainteté, et qui lui offrit, à l'université de Berlin, une chaire de philosophie grecque. Le jeune philologue avait alors vingt-quatre ans. Il refusa la chaire, pour rester dans son pays, où il ne put pas même obtenir une pauvre petite place ardemment sollicitée. Il s'en revint alors à Recanati tout découragé. « Qu'est-ce donc que le bonheur, mon cher ami, écrivit-il à M. Jacopssen à Bruges, et si le bonheur n'est pas, qu'est-ce donc que la vie? Je n'en sais rien. Je vous aime et vous aimerai toujours aussi tendrement, aussi fortement que j'aimais autrefois ces doux objets que mon imagination se plaisait à créer, ces rêves dans lesquels vous faites consister une partie du bonheur. En effet, il n'appartient qu'à l'imagination de procurer à l'homme la seule espèce de bonheur positif dont il soit capable. C'est la véritable sagesse que de chercher le bonheur dans l'idéal, comme vous faites. Pour moi, je regrette le temps où il m'était permis de l'y chercher, et je vois avec une sorte d'effroi que mon imagination devient stérile et me refuse tous les secours qu'elle me prêtait autrefois. » J'ai cité ce passage, parce qu'il a été écrit par Leopardi dans notre langue; on voit, malgré quelques italicismes, qu'il savait le français. Il n'aimait cependant point la France. Il la maltraite en prose, en vers, en épigrammes, en plaintes amères, en doctes dissertations. « Je ne suis pas étonné, écrit-il dans une lettre inédite, que l'Allemagne, seul pays savant aujourd'hui, soit plus juste envers vous que le très-présomptueux, très-superficiel et très-charlatan pays de France. »

M. de Sinner, à qui cette boutade est adressée, était pourtant un Allemand qui vivait à Paris. D'ailleurs l'âge tempère toujours les jugements absolus, et l'on m'assure que Leopardi revint plus tard de sa gallophobie.

Il finit même par avouer que notre prose, supérieure à celle des Latins, vaut la grecque.

Depuis l'époque où nous l'avons reconduit dans son village, notre poëte, de plus en plus souffrant, découragé, s'est mis en lutte avec le monde et avec la vie. Il s'astreint aux travaux les plus ingrats pour vivre; il voyage sans cesse de Recanati à Milan, de Milan à Bologne et de Bologne à Florence; il n'est bien nulle part, quoique fêté partout. Pise seule lui convient par son air de grandeur, ses tièdes hivers et ses solitudes. Il voit tout en noir. Les Florentines, qui sont les femmes les plus aimables du monde, le mettent en colère : il les accuse de sottise, d'ignorance et de fierté. Il prend la politique en horreur et regarde comme des abstractions ridicules tous les systèmes forgés pour assurer le bonheur des hommes. Il déclare, nous dirons pourquoi tout à l'heure, que les malheurs viennent de la nature et non de la société, ni du hasard. Il ne croit plus qu'aux lettres et publie ses œuvres. Quelques-unes par souscription. Savez-vous combien il obtient de souscripteurs dans sa ville natale? six! Il se fait écrire leurs noms et leur envoie gratuitement son livre. Voilà ce que rapporte la littérature chez les Italiens.

Toutefois, le pauvre Leopardi, chaque jour plus malade, a forcément abrégé ses heures de travail; il doit renoncer à ses chères études, et la philologie, qui avait si fort occupé ses premières années, ne l'occupera plus. Il ne sera désormais qu'un penseur qui chante. Commencer par la science et finir par la poésie, n'est-ce pas une chose rare depuis ce moyen âge où Dante appelait Virgile son docteur?

Un penseur qui chante et qui rêve. Il compose en idée des livres étranges et qu'il n'écrira jamais. Voici quelques-uns de ses sujets que j'offre à ceux qui ose-

ront les traiter : *Histoire d'une âme*, roman qui aurait peu d'aventures et des plus ordinaires, mais il y serait raconté la vie intérieure d'un être noble et tendre dès ses premiers souvenirs jusqu'à la mort. — *Paradoxes*. Non ceux de Cicéron, ni ceux de Zanotti, ni aucuns de ce genre : plus éloignés de l'opinion et non moins vrais. — *Cours ou Science du sens commun*, c'est-à-dire de la manière la plus naturelle, la plus raisonnable et la plus droite de penser sur les matières les plus communes de la vie, politique, morale, etc. Enfin, voici le titre italien d'une satire qui eût été sanglante s'il l'avait faite : *Vita e Bollario della felice espettazione di Pietro Secondo, papa.*

Après de nombreuses pérégrinations, où sa renommée grandit avec ses souffrances, Leopardi finit par s'établir à Florence, parmi les illustres que j'ai nommés.

Ce fut dans cette ville courtoise et fleurie qu'il tomba amoureux, pour la seconde fois, d'une femme qui ne pouvait le comprendre et qui le rendit encore plus malheureux. C'est elle qu'il a chantée sous le nom d'Aspasie. Hélas! (il faudra bientôt m'expliquer sur ce point) il était condamné par d'irréparables disgrâces à sentir vivement l'amour sans l'inspirer jamais. Les femmes se riaient de lui; ses amis le lui dirent tout bas et le supplièrent de changer de thème. Ce fut alors qu'il écrivit les *Paralipomènes de la Batrachomyomachie d'Homère*, opuscule politique où, à propos de rats, de grenouilles et d'écrevisses, il raconte les dernières aventures de son pays. Ce poëme fut imprimé à Paris, chez Baudry, en 1842. Ceux qui voudront le lire y verront d'excellents vers, limpides, coulants et contenus, et le comprendront grâce au commentaire suivant, qui a au moins le mérite d'être court : Les écrevisses (*granchi*) sont les Allemands, les rats (*topi*) sont les

Italiens et spécialement les Napolitains de 1820; quant aux grenouilles (*rane*), ce sont les prêtres.

Mais Leopardi n'était pas seulement malheureux, malade et rebuté; il était pauvre. Toutes ses lettres crient famine, surtout quand la bise est venue, et qu'il a chanté tout l'été. Son père, indigent lui-même, ne pouvait lui envoyer de secours. Notre poëte avait dû s'astreindre à un travail de nègre, aux gages d'un libraire, pour gagner son pain. Mais l'étude l'affaiblissait de plus en plus; la maladie lui rendait le travail impossible, la poésie seule (qui n'a jamais enrichi personne en Italie) lui était permise, et ne le consolait pas. Ce fut alors que quelques amis généreux, entre autres le général Pietro Colletta, se cotisèrent pour lui rendre la vie possible. Il fut un instant heureux ou du moins résigné, et publia ses *Canzoni*, précédées de cette admirable dédicace à ses amis de Toscane.

Florence, 15 décembre 1830.

« Mes chers amis,

« A vous soit dédié ce livre où j'ai cherché, comme on le cherche souvent par la poésie, à consacrer ma douleur, et avec lequel aujourd'hui (je ne peux le dire sans larmes) je prends congé des lettres et des études. J'espérai jadis que ces chères études auraient nourri mes vieux jours, et je crus, par la perte de tous les autres plaisirs, de tous les autres biens de l'enfance et de la jeunesse, avoir acquis un bien que nulle force, nulle infortune, ne me pourraient enlever; mais à peine eus-je atteint mes vingt ans, que cette infirmité de nerfs et d'entrailles qui m'arrache la vie, sans me donner l'espérance de la mort, réduisit de moitié le seul bien qui me fût

resté ; je le perdis tout à fait deux ans avant ma trentième année, et (je le crois) pour toujours. Vous savez bien que je n'ai pu lire ces feuilles, et que pour les corriger j'ai dû me servir des yeux et de la main d'autrui. Je ne sais plus me plaindre, mes chers amis, et la conscience que j'ai de l'immensité de mon malheur ne comporte pas l'usage des lamentations. J'ai tout perdu, je suis un tronc qui sent et qui souffre. Il est vrai que je vous ai acquis ces derniers temps, et votre compagnie, qui me tient lieu d'étude, de toute joie et de toute espérance, serait presque une compensation à mes maux, si ma maladie me permettait d'en jouir autant que je le voudrais, et si je ne savais pas que ma mauvaise fortune me privera bientôt de ce bonheur, me forçant à consumer les années qui me restent abandonné de tous les secours de la civilisation, dans un lieu où les morts doivent se trouver mieux que les vivants. Mais votre amour me sera fidèle et durera peut-être même après que mon corps, qui déjà ne vit plus, sera devenu cendre. Adieu !

« Votre LEOPARDI. »

IX

GIACOMO LEOPARDI. — Ses œuvres. — Ses lettres publiées à tort. — Ses idées. — L'histoire du genre humain, en dix-sept pages. — Dialogue entre Malembrun et Farfadet. — Entre une âme et la nature. — Entre la terre et la lune. — Le christianisme de Leopardi. — L'impossibilité du plaisir. — La sublimité de l'ennui. — La Mort, dialogue entre Ruysch et ses momies. — Le secret de Socrate et de Leopardi. — La forme du poëte.

Et maintenant étudions son œuvre. Cette étude ne sera ni longue ni bien difficile, elle n'a que deux volumes à parcourir. Ces volumes, imprimés en 1849 chez Le Monnier, à Florence, portent le titre suivant :

Versi e prose di Giacomo Leopardi, edizione accrescciuta, ordinata e corretta secondo l'ultimo intendimento dell'autore da Antonio Ranieri. La notice de M. Ranieri, qui précède cette édition, est un curieux travail d'anthropologie. Nous ferons plus ample connaissance avec l'éditeur que je viens de nommer, et je promets d'avance à mes lecteurs une histoire plus touchante que celle d'Oreste et Pylade.

Ce n'est pas que ces deux volumes composent tout l'héritage littéraire de Leopardi. La spéculation s'est emparée de ce grand nom; l'on s'est jeté sur les reliques du poëte mort, on a retourné les poches de ses plus vieux habits, on a recueilli les moindres miettes qu'il n'avait pas jetées au vent, et l'on en a fait un maigre festin pour affriander la foule. De ce pillage suprême sont sortis quatre nouveaux volumes : deux d'œuvres et

d'opuscules désavoués par l'auteur, péchés de jeunesse qu'on aurait dû laisser dans l'oubli, et deux de lettres inédites (*Epistolario di Giacomo Leopardi. Firenze, Le Monnier*, 1849). Cette dernière publication surtout mérite de rester à tout jamais chez le libraire. Je ne sais pas de quel droit on livre à tout le monde les conversations intimes et familières d'un écrivain. Nul n'est grand homme pour son valet de chambre, a dit un proverbe, et Gœthe a répondu que c'est la faute du valet de chambre; mais nul non plus n'est grand homme pour ses amis. Il y a tels secrets qu'on garde pour quelques-uns, il y a même telle façon d'être ou de parler qu'on réserve pour un seul; si simples que nous soyons de caractère et de style, nous posons toujours un peu la plume à la main; nous prenons le ton de notre correspondant, nous sommes compris de lui seul, et le tiers qui lirait la lettre adressée par nous à son voisin pourrait souvent nous taxer de mensonge et de folie. Si bien qu'un recueil d'épîtres écrites pour l'intimité, publiées à l'insu de l'auteur et tombant sous les yeux du lecteur inattentif, font souvent plus de mal à la réputation d'un homme de bien que n'en eussent fait vingt volumes de confessions et de mémoires posthumes.

Les deux volumes que j'ai signalés se composent de poésies détachées, d'une suite de petits traités en prose nette et drue, rappelant celle de Voltaire, avec moins de vivacité sans doute et moins de légèreté, mais plus de solidité peut-être et plus de force. Ces *operette morali* sont en général des dialogues à la manière de Lucien, forme très-aimée en Italie, et remise en honneur dès le siècle dernier par la verve satirique de Parini. Les dialogues de Leopardi se distinguent par une singulière originalité de sujets, une extrême vigueur de raisonnement et, avant tout, par un style aussi élégant et plus

simple, aussi ferme et plus souple, aussi correct et plus familier, aussi littéraire et plus populaire que celui de tous les autres maîtres italiens. Il a des idées étranges : il fait parler ensemble la Mode et la Mort, Copernic et le Soleil, la Nature et un Islandais. Ou bien dans quelques pages adorables, il écrit l'éloge des oiseaux et s'écrie avant Rückert et avant Michelet : « Des ailes! » Il résume en *pensées* ses idées les plus sombres, ou il les jette en âcre ironie dans *les Dits mémorables de Filippo Ottonieri*. Il traduit des fragments grecs où il a retrouvé ses doctrines, et, préoccupé surtout de l'idée de la mort et du suicide, il y revient toujours, en riant ou en pleurant, en prose et en vers (*Amore e Morte*, *Bruto minore*, *Bruto minore e Teofrasto*), avec un entraînement fatal et une sorte de rage. Penseur ou poëte, il se creuse sa tombe et il a le malheur de croire au néant.

Au commencement, les hommes furent heureux jusqu'à la satiété, puis ennuyés de la vie. Jupiter les punit par le déluge, et pour empêcher l'impiété causée par l'excès du bonheur, il fit tomber sur le monde repeuplé tous les maux imaginables. Il fonda les villes et les nations, mais, pour les consoler, il leur envoya du ciel un essaim de larves et de fantômes qu'il nomma Justice, Vertu, Patriotisme, un surtout plus beau que les autres, l'Amour. Cependant, après quelque temps de grandeur et de joie, ces fantômes pâlirent et l'humanité retomba dans son ingratitude et dans son malheur. Tant que Jupiter irrité se détourna d'elle, il lui retira les ombres charmantes qui l'avaient ravie ou consolée, et pour la plonger dans le désespoir et la châtier de ses crimes, il lui envoya la Vérité.

Telle est l'histoire du genre humain, racontée par Leopardi en dix-sept pages.

Pour ce poëte désolé, le bonheur n'existe pas.

« Que veux-tu? dit Farfadet, esprit malin, à Malambrun, qui l'évoque.

— Rends-moi heureux pour un moment.

— Je ne le peux faire.

— Comment?

— Je te jure sur ma foi que je ne le peux faire.

— Sur ta foi de démon de bien?

— Oui vraiment, compte qu'il y a des démons de bien tout comme il y a des hommes. »

Et à la fin du dialogue :

« Ainsi donc, dit Malambrun, absolument parlant, le non vivre vaut toujours mieux que le vivre?

— Tout bonnement, répond Farfadet; comme la privation du malheur vaut mieux que le malheur.

— Donc?

— Donc, s'il te convient de me donner ton âme avant le temps, je suis prêt à l'emporter. »

Ailleurs, une Ame dit à la Nature :

« Parmi tous les animaux que tu mentionnes, y en a-t-il un, d'aventure, fourni, moins que ne le sont les hommes, de vitalité et de sentiment? »

La Nature répond :

« En commençant par ceux qui tiennent de la plante, tous sont en ceci plus ou moins inférieurs à l'homme, lequel a une plus grande abondance de vie et plus de sentiment, pour être de tous les vivants le plus parfait.

— Place-moi donc, dit l'Ame, dans le plus imparfait, et, si tu ne le peux faire, dépouillée des funestes dons qui m'ennoblissent, fais-moi pareille au plus stupide et insensé des esprits humains que tu eusses produit en aucun temps.

— Je puis te complaire en ce dernier vœu; je vais

le faire, puisque tu refuses l'immortalité vers laquelle je t'avais dirigée.

— Et en échange de cette immortalité, dit l'Ame, je te prie de m'accélérer la mort autant que possible.

— Je conférerai de ceci avec le Destin. »

Leopardi consacre sa prose à prouver la vanité de tout. Il nie même la gloire, ou du moins ses joies (*la Gloria e Parini*), même le progrès, la civilisation, la perfectibilité (*Dialogo di Tristano e un Amico*), même la science. Dans un dialogue où interviennent le Soleil et les Heures, il raille agréablement, comme s'il n'y croyait pas, le système de Copernic. Jamais mépris plus complet du monde n'avait été exprimé avant lui d'un air si naturel et si convaincu, sans déclamation, sans violence. Écoutez ceci, c'est la Terre qui cause avec la Lune. Celle-ci confesse qu'elle est habitée.

« De quelle couleur, demande la Terre, sont tes hommes?

— Quels hommes? fait la Lune.

— Ceux que tu contiens. Ne dis-tu pas que tu es habitée!

— Oui, eh bien?

— Eh bien! tes habitants ne doivent pas tous être des bêtes.

— Ni bêtes, ni hommes; je n'entends rien à ces mots-là.

— Et quelle sorte de populations as-tu donc, je te prie?

— De très-nombreuses et très-diverses que tu ne connais point, comme je ne connais point les tiennes.

— Voilà qui me paraît à tel point obscur que si je ne l'entendais de ta propre bouche, je ne voudrais y croire pour rien au monde. As-tu jamais été conquise par quelqu'un des tiens?

— Non, que je sache. Et comment! et pourquoi?

— Par ambition, par cupidité du bien d'autrui, avec la politique, avec les armes.

— Je ne sais ce que veulent dire armes, ambition, politique, enfin tout ce que tu me dis.

— Mais assurément, si tu ne connais pas les armes, tu connais au moins la guerre; puisqu'il y a peu de temps un physicien d'ici-bas, avec certaines lunettes qui sont des instruments inventés pour voir très-loin, ont découvert chez toi une belle forteresse, avec ses bastions tout dressés : c'est un signe que tes gens ont l'habitude des assauts et des combats de murailles.

— Mille pardons, madame la Terre, si je te réponds un peu plus librement qu'il ne conviendrait à une sujette ou à une servante de Ta Seigneurie comme je suis. Mais en vérité tu me parais un peu plus que vaniteuse en pensant que toutes choses, en quelque partie du monde que ce soit, sont conformes aux tiennes, comme si la nature n'avait eu d'autre intention que de te copier ponctuellement partout. Je dis que je suis habitée et tu conclus de cela que mes habitants doivent être des hommes. Je t'apprends qu'ils n'en sont pas, et admettant que ce soient d'autres créatures, tu ne doutes point qu'ils n'aient les mêmes qualités et les mêmes aventures que tes peuples et tu m'allègues les lunettes de je ne sais quel physicien.... Mais si ces lunettes ne voient pas mieux en d'autres choses, je croirai qu'elles ont la bonne vue des enfants dont tu m'as parlé qui découvrent en moi des yeux, une bouche, un nez que je ne me suis jamais connus. »

Et il ressort du dialogue que les habitants de la lune et ceux de la terre ont un seul rapport entre eux : c'est que les uns sont aussi disgraciés que les autres.

Leopardi revient si souvent sur la vanité du monde,

qu'on le croirait d'accord avec le dogme chrétien. Je lis ceci dans ses pensées :

« Jésus-Christ fut le premier qui signala distinctement aux hommes ce flatteur et précepteur de toutes les vertus feintes, détracteur et persécuteur de toutes les vraies; cet adversaire de toute grandeur intrinsèque et vraiment propre à l'homme, ce railleur tournant en dérision tout sentiment élevé, s'il ne le croit pas faux, tout douce affection, s'il la croit intime; cet esclave des forts, tyran des faibles, haïsseur des malheureux; et Jésus-Christ l'a désigné sous le nom de monde, qui lui est resté dans toutes les langues cultivées jusqu'à présent. Cette idée générale qui est d'une si grande vérité et qui a été depuis et sera toujours d'un si grand usage, je ne crois pas qu'avant ce temps elle fût venue à d'autres et je ne me souviens pas qu'elle se trouve, au moins veux-je dire sous un mot unique et sous une forme précise, en aucun philosophe païen. Peut-être est-ce qu'avant ce temps-là la bassesse et la fraude n'étaient pas encore tout à fait adultes, ni la civilisation parvenue à ce point où une grande partie de son essence se confond avec celle de la corruption. »

Voilà tout le christianisme de notre penseur. Ailleurs et partout, nous le trouvons armé de tout son talent et de toute sa douleur contre les idées modernes. Il appartient à cette classe de rêveurs dont les utopies rétrospectives sont constamment fixées sur le passé. Il retourne au bon vieux temps, comme Jean-Jacques Rousseau, comme le duc de Saint-Simon, comme Aristophane. Désabusé de tout, il ne lui reste que la crédulité du misanthrope et l'illusion du souvenir. Son eldorado, c'est l'antiquité. Il y croit ou il fait semblant d'y croire, pour mieux attaquer notre siècle. Il l'a dit en racontant sa vie, il était Grec. La grande idée, celle où il revient

toujours avec une sorte d'acharnement, c'est l'impossibilité du bonheur.

« Raconte-moi, demande au Tasse le génie familier qui le visitait souvent, si tu te souviens en quelque instant de ta vie, d'avoir dit en toute sincérité, en pleine certitude : je jouis ! Tu dis bien chaque jour et tu dis sincèrement : je jouirai, et quelquefois, mais avec une moindre sincérité : j'ai joui ! De sorte que le plaisir est toujours ou passé ou futur, jamais présent.

— Ce qui revient à dire qu'il est toujours nul, observe le Tasse. »

Et plus loin, dans ce même dialogue, le génie reprend :

« En vérité, par ennui, je ne crois pas qu'on doive entendre autre chose que le pur désir du bonheur, non satisfait par le plaisir, ni ouvertement blessé par le déplaisir. Ce désir, comme nous le disions peu auparavant, n'est jamais satisfait, et le plaisir ne se trouve point. Si bien que la vie humaine est composée mi-partie de douleur et d'ennui ; et elle ne se repose de l'une de ces passions qu'en tombant dans l'autre : ceci n'est pas ton sort particulier, c'est la destinée humaine.

— Quel remède, demande le Tasse, pourrait être bon contre l'ennui ?

— Le sommeil, l'opium et la douleur, répond le génie. Et cette dernière est la plus puissante, parce que l'homme, quand il souffre, ne s'ennuie en aucune façon.

— Plutôt que de prendre cette médecine, je me résigne à m'ennuyer toute ma vie, » dit le Tasse, et Leopardi est de cet avis. Écoutez cette pensée qu'il a écrite et remarquez à quel point elle est moderne : on n'échappe pas à son temps.

« L'ennui est, en quelque sorte, le plus sublime des sentiments humains. Je ne crois pas que de l'examen de ce sentiment naissent les conséquences que beaucoup de

philosophes ont cru en tirer; mais cependant ne pouvoir être satisfait par aucune chose terrestre et pour ainsi parler, de la terre entière; considérer l'étendue incalculable de l'espace, le nombre et la masse prodigieuse des mondes, et trouver que tout est pauvre et petit pour la capacité de son âme; se figurer le nombre des mondes infini, l'univers infini et sentir que son âme et son désir sont encore plus grands que cet univers, et toujours accuser les choses d'insuffisance et de nullité, et souffrir de manque et de vide et, par là, d'ennui: — voilà pour moi le plus grand signe de noblesse et de grandeur qui se voie dans la vie humaine. Aussi l'ennui est-il peu connu des hommes médiocres, et très-peu ou point des autres animaux. »

Et voilà pourquoi la mort effraya si peu notre poëte. On connaît Ruysch, le fameux Hollandais qui poussa si loin l'art des préparations anatomiques, et qui mourut sans laisser son secret. Leopardi eut l'étrange et poétique idée de le faire entrer en colloque avec ses momies. Il suppose une nuit lugubre où les morts se réveillent et parlent. Ceux qui sont embaumés dans le cabinet de Ruysch entonnent en chœur un chant triste et doux. L'anatomiste se réveille et tâche de les effrayer, pour leur cacher qu'il a peur. L'un de ces morts lui annonce qu'il a le droit de causer un quart d'heure avec ceux qui vivent. Ruysch en profite et demande à la momie ce qu'elle a senti en mourant.

« Je ne me suis pas aperçue que je mourais, répond la momie.

— Je ne m'étonne plus, dit Ruysch que vous alliez chantant et parlant, puisque vous ne vous êtes point aperçue de mourir.

Cet homme, au coup mortel indifférent d'abord,
Allait et se battait toujours.... bien qu'il fût mort....

dit un poëte italien. Je croyais que sur cette affaire vos pareils en savaient un peu plus que les vivants. Mais là, redevenons sérieux! Vous n'avez senti aucune douleur sur le moment de la mort?

— Quelle douleur peut être celle dont on ne s'aperçoit pas quand on l'éprouve?

— Cependant tous sont persuadés que la sensation de la mort est très-douloureuse.

— Comme si la mort était une sensation et non pas, bien plutôt, le contraire!

— Mais enfin reprend Ruysch à la fin, qu'est-ce que la mort, puisque ce n'est pas une douleur?

— Plutôt un plaisir qu'autre chose. Apprends que le mourir, comme le dormir, n'arrive pas en un seul moment, mais par degrés.

« Il est vrai que ces degrés sont plus ou moins marqués, selon la variété des causes et des genres de mort. Dans le dernier de ces instants, la mort n'apporte ni plaisir, ni douleur aucune, comme le sommeil. Dans les précédents, il ne peut produire de douleur, parce que la douleur est une chose vive, et les sens de l'homme en ce temps, quand la mort est commencée, sont moribonds, c'est-à-dire extrêmement diminués de force. Ce peut bien être une cause de plaisir, parce que le plaisir n'est pas toujours une chose vive, peut-être même que la plupart des joies humaines consistent dans une espèce de langueur. De sorte que les sens de l'homme sont capables de plaisir, même sur le point de s'éteindre, attendu que bien des fois la langueur même est un plaisir, surtout quand elle vous délivre de la souffrance, car tu sais bien que la cessation de toute douleur ou de tout malaise est, par elle-même, un contentement. Ainsi, la langueur de la mort doit être d'autant plus grande qu'elle délivre l'homme d'une plus grande

souffrance. Pour moi, bien qu'à l'heure de la mort je ne fisse pas fort attention à ce que je sentais, parce qu'il m'était défendu par les médecins de fatiguer ma cervelle, je me souviens pourtant que la sensation que j'éprouvai ne fut pas très-dissemblable de la joie causée aux hommes par la langueur du sommeil, au moment où ils vont s'endormir. »

Cependant la curiosité de Ruysch n'est pas encore satisfaite.

« Comment, demande-t-il aux morts, vous êtes-vous aperçus, en dernier lieu, que l'esprit était sorti du corps ?... »

Mais le quart d'heure est passé, les morts se taisent. A ce grand mystère, pas de réponse; le penseur hésite et le dialogue s'arrête, comme tout le livre, devant un formidable point d'interrogation. Tous les sceptiques en sont là : Que sais-je? Ruysch tâte ses cadavres, et, voyant qu'ils sont bien *remorts*, il va se recoucher.

Maintenant d'où venait ce désespoir de Leopardi, ce mépris de son siècle, cette haine des hommes qui lui faisait écrire : « Le monde est une ligue de coquins contre les honnêtes gens et de lâches contre les hommes généreux? » — cette ironie surtout, tranquille, mais profonde et amère, qui recouvre toutes ses pensées, comme une eau transparente, en laissant voir le fond tourmenté de son âme creusée d'abîmes, hérissée d'écueils. Il nous le dit lui-même dans un écrit précieux : les *Dits mémorables de Philippe Ottonieri.*

Socrate, écrit-il (je résume pour abréger), avait une âme noble, généreuse et par conséquent inclinée à l'amour. Mais disgracié dans la forme de son corps, il désespéra dès sa jeunesse d'être aimé autrement que d'amitié, sentiment qui ne pouvait suffire à la ferveur et à la douceur de son âme. Sa figure ingrate et ridi-

cule lui ôtait sa place dans les affaires publiques, chez un peuple railleur et épris de la beauté. Et voilà comment Socrate, pauvre, rebuté par l'amour, éloigné des affaires, se jeta dans les idées : il devint l'ironique spectateur de la comédie humaine qui se jouait devant lui. Et comme ce sage fut le père de la pensée grecque, d'où est sortie la pensée moderne, il résulta que le premier principe de la philosophie fut le visage de satyre et le nez camus d'un petit monstre qui avait de l'esprit et du cœur.

Leopardi, dans ce morceau, nous a dit son secret, il s'est confessé lui-même. Je n'aime pas ce genre de révélations, mais elles sont nécessaires pour expliquer notre penseur, et pour le justifier peut-être.

Ce cœur ému des plus délicates émotions, cette imagination vraiment grecque, amoureuse de toute grâce et de toute beauté, cet esprit ivre d'amour étaient logés dans un corps misérable. Ce grand poëte ne présentait aux yeux qu'une pauvre, malingre et souffreteuse créature, atteinte à la fois de phthisie et d'hydropisie, et déformée par des gibbosités trop visibles qui lui faisaient honte et mal. Tout cela, relevé par un beau front bien saillant et attristé par deux yeux presque éteints, d'une langueur infinie. Voilà pourquoi Leopardi finit par douter de tout. Et cependant il fut un grand poëte.

J'ai écrit autrefois : « La foi seule est poésie; Byron, ce douteur né de Voltaire, n'est vraiment grand que lorsqu'il croit : il croyait à l'amour. Cela est si vrai que Voltaire lui-même, lorsqu'il voulait faire de beaux vers (je ne dis pas qu'il y soit arrivé), cessait tout à coup d'être voltairien; il était protestant avec Coligny; il se faisait, au besoin, catholique avec Henri IV. Je ne connais qu'un poëte au monde, l'Italien Leopardi,

qui ait taillé en magnifique poésie les glaces du siècle passé, stupéfiante exception que j'expliquerai lorsque je l'aurai comprise.... »

Eh bien! je crois l'avoir comprise aujourd'hui. Ce ne sont pas les glaces du siècle passé que Leopardi a taillées en magnifique poésie. Regardons-le de près, relisons attentivement ses livres et nous verrons que sa note dominante n'est pas le doute, mais la douleur.

Oui, la douleur, c'est là le mystère dont il a cherché le mot dans ses études, et dont il a fait une loi dans ses pensées. C'est par la douleur qu'il a expliqué le monde et l'âme humaine; il l'a étudiée partout, dans les faits et dans les livres, dans Théophraste et dans Brutus; ce fut là sa pensée constante et sa passion fatale, il en a vécu, il en est mort.

Voltaire aussi, dans *Candide*, avait conclu que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes; mais il avait cette souplesse d'esprit qui supplée à la force dans les combats de la vie, et même en se jetant dans la mêlée, il savait, l'heureux homme, passer légèrement entre les coups.

C'est ainsi qu'il échappa toujours gaiement aux disgrâces accumulées dans ses contes : il n'en sentait rien lui-même et se raillait de la douleur. Leopardi la prit au sérieux, il en souffrit toute sa vie.

Et sa poésie est là. On a beau dire, la douleur est une foi. Penser, c'est douter, mais souffrir, c'est croire. Quand on pleure un mort, ce n'est point parce qu'il n'est pas, mais parce qu'il n'est plus. On ne peut regretter le néant.

Doutez-vous des monuments quand vous gémissez au milieu des ruines? Ah! l'amour qui se désole n'a pas fini d'aimer, et tant qu'il lui reste une larme dans les yeux, l'espérance mille fois déçue espère encore. Le

chagrin, c'est le parfum qui dure après les joies fanées, et qui prouve qu'elles ont fleuri ; c'est l'immortalité des choses mortes et qui survivent dans nos âmes ; et c'est plus encore, poëte douloureux, c'est le plus grand signe de ta propre vie ; nie-moi ton sang, toi qui saignes ; toi qui souffres, nie-moi ton cœur !

Leopardi croyait. Il croyait à l'Italie « née pour vaincre les nations ou dans la fortune ou dans la disgrâce ; » il la voit esclave, mais il se souvient qu'elle fut reine et il la magnifie dans le passé. Il croyait aux Italiens d'autrefois, à Cicéron, à Dante, au Tasse, à l'Alfieri même ; il lui dit : « Puisque les vivants dorment, réveille les morts ! Arme les voix éteintes des anciens héros, tant qu'à la fin ce siècle de fange désire la vie et se relève pour des actes glorieux — ou que la honte le prenne ! »

Il croyait à la souffrance et la jugeait capable de grandeur et de vertu. Quand il dit à sa sœur qui va se marier cette phrase désespérante : « Les fils qui te viendront sont condamnés à la bassesse ou au malheur, » il ajoute noblement : « Choisis pour eux le malheur ! »

Il dit aux jeunes gens : « A quoi sert la vie ? Rien qu'à la mépriser. » Mais il fait sortir de ce mépris une excitation au courage.

Il croyait à l'amour et l'a chanté souvent, avec passion et avec grâce : *Il primo Amore, Il Sogno, Consalvo, Alla sua Donna, A Silvia, Ad Aspasia, le Ricordanze* sont des poésies toutes pleines de ce sentiment, tantôt brisé par la mort, tantôt repoussé, nous savons pourquoi, par les femmes, toujours malheureux mais toujours là, fatal, implacable. « Ah ! Nérine, il règne en mon cœur ! Si je vais encore à des fêtes, à des réunions, je me dis en moi-même : O Nérine ! ces réunions, ces fêtes ne sont plus pour toi, tu n'y vas plus. Si mai re-

vient et que les amants portent des rameaux verts et des chansons aux jeunes filles, je dis : Ma Nérine, pour toi le printemps ne revient plus jamais, ni l'amour. A chaque journée sereine, à chaque rive fleurie que j'admire, à chaque joie que je ressens, je dis: Nérine, hélas! ne sent plus rien maintenant, ne voit plus rien dans les champs ni dans l'air! Hélas! tu es passée, ô toi mon éternel soupir, tu es passée, et j'aurai toujours pour compagne dans mes rêves charmants, dans mes sensations émues, dans les mouvements tristes ou chers de mon cœur, la souvenance amère ! »

Enfin, dans les derniers sanglots de ses lamentations infinies, dans le cri suprême et fatal où il résume son œuvre qui est, en prose, le système et en vers, l'hymne de la douleur; lorsqu'après l'avoir montrée dans l'histoire, en chantant l'Italie tombée et l'antiquité morte; dans l'homme, en chantant ses misères, ses désenchantements et ses désespoirs, il veut enfin la montrer dans la matière et rendre à la nature marâtre la malédiction qui pèse sur ses enfants maudits, — même alors une émotion, une foi lui reste. Il regarde un genêt qui s'attache aux flancs desséchés du Vésuve, et il aime ces rameaux embaumés qui se contentent du désert. Il dit les exterminations du volcan, et raille l'homme qui s'exalte encore en face de ces horreurs et de ces ravages; il écrase sous l'infini des mondes et sous les colères de la nature la misère orgueilleuse de l'atome humain; il décrit les éruptions, les solitudes et les ruines, et dit au genêt qui fleurit seul au milieu de cette désolation: « Tu mourras aussi, mais plus humble que nous, plus sage et plus fort, tu ne crois pas du moins à l'immortalité de ta race! »

Eh bien! en cette dernière explosion d'ironie, j'en-

trevois encore une idée consolante, une sagesse regrettée et par conséquent rêvée, une pensée de fraternité humaine qui met du lointain, de l'avenir et par conséquent de l'espérance au fond de ce tableau sinistre et désolé.

« Oh ! s'écrie-t-il, il est une noble nature, celui qui ose lever ses yeux mortels contre la destinée commune, et de qui la parole franche, n'ôtant rien du vrai, confesse le mal, notre partage, et notre état fragile et bas; celui qui se montre grand et fort dans la souffrance, et qui n'ajoute pas à ses propres misères les colères et les haines fraternelles, plus graves encore que tout autre malheur ! Il n'accuse pas l'homme de sa douleur, mais celle-là seule qui est la vraie coupable, celle qui par l'enfantement est la mère des mortels, et par la volonté leur marâtre. C'est elle qu'il appelle ennemie, c'est contre elle que, dans sa pensée, dès le premier jour, furent assemblées et rangées les sociétés humaines; il voit tous les hommes confédérés entre eux; il les embrasse avec un véritable amour, il leur prête un secours vaillant et prompt, et il l'attend d'eux, dans les périls alternés et dans les angoisses de la guerre commune. »

On le voit, le poëte convoque la famille humaine contre la nature; qu'est-ce que cette idée, si ce n'est un rêve, et qu'est-ce qu'un rêve, si ce n'est une foi?

Il croyait surtout, parce qu'il aimait : on ne peut aimer sans croire. Il a beau nier le progrès, il y conduit; il a beau traiter de fantômes la gloire, l'amour, la liberté, la patrie, on sent qu'il les adore et qu'il les poursuit. La vertu n'est pas un nom seulement pour cet admirateur de Brutus. Il relève par son caractère et par son génie cette nature humaine qu'il cherche à ravaler dans ses livres; sa poésie est forte, elle est

saine, et ceux qui s'en nourrissent en deviennent plus hommes et meilleurs. Il est sceptique et il rend croyant, a dit de lui M. de Sanctis.

Je n'ai cité que pour montrer la pensée de Leopardi. Je renonce à montrer sa forme. La vivacité spirituelle de Giusti, les analyses brillantes de Niccolini, les synthèses rapides, la phrase pleine et drue de Manzoni, les obscurités savantes de Foscolo, parsemées d'étoiles et coupées d'éclairs, tout cela, très-amoindri, très-effacé, je l'avoue, entre pourtant dans notre langue. Mais la forme de Leopardi n'a rien de ces particularités par où l'on pourrait la saisir et la rendre. Elle est, comment dire? sans saillies ni lacunes, sans creux ni bosses; non qu'elle manque de couleur et de relief, mais tous ses effets sont atteints avec si peu d'efforts, qu'ils découragent l'imitation. Le traducteur ne peut retrouver les procédés du maître. La forme de Leopardi, c'est tout bonnement la perfection. Il n'y a rien de trop, mais rien n'y manque, rien de minutieux ni de trop achevé; et c'est pourtant profond et clair, savant et pur: si bien fini, qu'un mot déplacé ferait tache, et facile en même temps, fluide et naturel comme une improvisation. Supposez au vers de Voltaire les qualités de sa prose, ajoutez-y la poésie et vous aurez le vers de Leopardi. Ce maître souverain régnait sur la langue, et il en faisait tout ce qu'il voulait; il n'en fit jamais plus qu'il n'en avait à faire, vertu toujours rare, et surtout aujourd'hui. La suprême élégance, en un mot, dans la plus irréprochable simplicité; voilà la forme du poëte. Mais cela ne se traduit pas. Chers inconnus qui me suivez, apprenez l'italien, il en vaut la peine. Sachez-en assez pour lire Pétrarque et pour le bien sentir; dix ans d'études acharnées vous suffiront peut-être, si vous savez le latin. Et quand vous comprendrez Pétrarque,

ouvrez Leopardi, dont les *Canzoni* rappellent un peu extérieurement celles du premier maître, et inclinez-vous avec moi devant cet être difforme et disgracié qui ne rêvait qu'amours idéales, devant cet homme chétif et souffreteux qui ne voyait que champs de bataille et qui évoquait une Italie de géants. « A l'Église avec Manzoni! disaient les Italiens, et ils ajoutaient : Avec Leopardi, à la guerre! »

X

GIACOMO LEOPARDI. — Une amitié italienne : Leopardi et Antonio Ranieri. — La maladie du poëte, sa vie à Naples, son dernier jour, sa mort : récit inédit de Ranieri. — Le tombeau de Leopardi. — Les corbeaux réclament son cadavre. — Leopardi jésuite! — Une jolie lettre du P. Scarpa. — Réponse de Gioberti.

Mais il nous reste à raconter les derniers jours du poëte. Nous l'avons laissé à Florence, à ce moment suprême où il publia ses œuvres, avec une dédicace déchirante à ses amis. Vous rappelez-vous ce cri si souvent répété : « Je ne suis plus qu'un tronc qui sent et qui souffre? »

Hélas! il n'avait pas encore vidé la coupe. Cette dédicace, au lieu de lui attirer la considération ou tout au moins la commisération universelle, éloigna de lui le plus zélé de ses protecteurs qui aurait voulu, m'a-t-on dit, que le livre fût dédié à lui seul. La pension accordée jusqu'alors au poëte malheureux lui fut tout à coup retirée. Leopardi allait retomber dans cette affreuse alternative qui avait été le tourment de toute sa vie : ou retourner à Recanati, pour mourir de froid et d'isolement dans la maison de son père, ou rester à Florence et mourir de faim dans un galetas. Par bonheur, le plus admirable ami qui ait vécu de nos jours, Antonio Ranieri, se trouvait près du poëte. Il le prit avec lui, l'emmena bientôt à Rome, puis à Naples, sans le quitter

d'un pas ni d'un regard pendant sept années où il l'empêcha de mourir et lui ferma les yeux.

Antonio Ranieri était né à Naples, en 1806, d'une famille aisée. Il avait fait ses premières études à l'université de cette ville qui avait alors une université. Fort jeune encore et un peu forcément, il avait quitté son pays pour fuir les persécutions et pour achever ses études.

Il vécut donc à Rome, à Bologne, à Florence, après 1820; il y connut dès lors ces hommes que j'ai nommés, toscans ou proscrits, qui ont été la gloire et plus que la gloire, l'honneur de l'Italie. Il étudia sous eux et bientôt avec eux la vieille langue, la langue immortelle qui revit aujourd'hui plus jeune et plus vivante que jamais.

Mais il ne dédaigna pas de consulter un maître qui les dépassait tous, je l'ai déjà dit, en correction native: le peuple florentin.

Il se rendit ensuite à Bologne où le fameux Mezzofanti, qui savait trente-trois langues ou dialectes morts ou vivants, le dirigea dans ses études philologiques. Bologne, on s'en souvient, était alors, comme Florence, un rendez-vous de lettrés et de savants illustres; je rappelle en passant Costa, Marchetti, Valorano, Medici, Pepoli, etc. Quand Ranieri les eut tous exploités, il vint en France.

Nous étions alors aux dernières années de la Restauration. MM. Guizot, Villemain et Cousin professaient en Sorbonne; Ranieri suivit leurs cours avec assiduité. Il fut protégé par Benjamin Constant, encouragé par La Fayette, aimé de Lamennais. Il vit 1830. Pour ne point oublier sa langue et son pays, dans l'agitation du nôtre, il fréquentait Botta, Scalvini, les frères Ugoni, réfugiés alors à Paris; puis il passa en Angleterre. Il y arriva trop tard pour causer avec Ugo Foscolo, mais

assez tôt pour étudier les institutions des pays libres. Il fit enfin son tour d'Allemagne à l'université de Berlin, où il apprit la philosophie de l'histoire, et comme, en son absence, on l'avait exilé de Naples, il rentra dans Florence, où sa vie d'études ne discontinua pas.

Ce fut alors qu'il se lia d'une amitié presque sans exemple avec Leopardi.

Cette histoire est à peine connue, même en Italie, et encore ne l'est-elle un peu que grâce à l'auteur de ce livre. Il va la raconter encore : elle est bonne à répéter.

Leopardi, l'on s'en souvient et l'on ne saurait le dire assez, était pauvre, malade, malheureux. On l'avait forcé de s'épuiser, pour vivre, en petits travaux, en vétilles philologiques, en annotations, en commentaires, en corrections ; il ne faisait guère mieux qu'un métier de prote. Il s'exténuait dans ce travail avec des yeux faibles et deux maladies déjà déclarées, qui devaient l'emporter plus tard, la phthisie et l'hydropisie. Il ne pouvait composer qu'à de rares intervalles, entre ses fatigues et ses souffrances, ces admirables vers qui vivront plus longtemps que l'Italie, si l'Italie doit mourir. Ranieri résolut de sauver le poëte.

Il fut dès lors, Leopardi le dit lui-même, l'ami, le compagnon de sa vie et il ne le quitta plus.

Il avait un père à Naples : un homme antique, comme dit cette langue respectueuse, un apôtre du bon vieux temps. Prévoyant que le vieillard ne pourrait s'entendre avec le poëte, M. Ranieri quitta volontairement la maison paternelle. Il prit avec lui une jeune sœur, dont il fit sa compagne de dévouement. Il amena son hôte sur la colline de Capodimonte, où l'air est doux aux poitrines délicates. Et quand la phthisie était à demi désarmée, et que l'hydropisie menaçait le patient, ils émi-

graient tous les trois, le frère, la sœur et l'hôte, sur les pentes du Vésuve, où l'air plus vif rendait un peu de sang à ce corps épuisé. Comprenez-vous cela : deux vies dépensées pour en prolonger une autre, sur laquelle deux maladies affreuses, deux morts fatales s'acharnaient tour à tour, souvent même à la fois? On passait au malade toutes ses fantaisies; on lui faisait venir du pain de la ville éloignée de trois lieues, on le laissait se coucher le matin, se lever le soir, dîner à minuit, vivre dans les ténèbres où il cachait avec une pudeur fière sa douleur et sa difformité. On l'entourait de médecins les plus habiles; on luttait non-seulement contre son mal, mais contre lui-même, car cet homme excessif abusait de tout; si on lui permettait le café, il en buvait vingt tasses. En Italie, l'amitié est une passion.

Par malheur, au moment où Leopardi semblait se réconcilier avec la vie, le choléra vint à Naples. Notre malade en fut vivement frappé, comme son ami Platen, le poëte allemand, qui en mourut de peur à Syracuse, bien avant que la ville sicilienne fût attaquée par le fléau. Les lettres de Leopardi, datées de cette année fatale (1836), sont celles d'un homme qui prend congé du monde. Il écrit à son père qui, depuis quelques mois lui faisait une pension de dix écus! « Mon cher papa, si Dieu m'accorde de revoir Votre Seigneurie, elle reconnaîtra, ainsi que ma mère et mes sœurs, que, pendant ces sept années, je n'ai point mérité de perdre la moindre parcelle de l'affection que vous m'avez portée, à moins que les infortunes ne diminuent l'amour dans les frères et dans les parents, comme elles l'éteignent dans tous les autres hommes. Si je meurs avant, je confie ma justification à la Providence de Dieu. » Et plus tard, 27 mai 1837, c'est sa dernière lettre : « Je remercie tendrement vous et ma mère de votre don de dix écus;

je vous baise la main à tous deux, j'embrasse mes frères et je vous prie tous de me recommander à Dieu, afin que, lorsque je vous aurai revus, une bonne et prompte mort mette fin aux douleurs physiques que je ne puis autrement guérir. Votre bien amoureux fils, JACQUES. »

Il ne devait pas les revoir. Il mourut dix-huit jours après cette lettre, le 14 juin, un mercredi. Je veux raconter cette dernière journée et en rapporter les moindres circonstances : on ne les trouvera qu'ici. Et pour donner à ce récit une autorité qui manquerait à mon propre témoignage, je cède la plume à M. Ranieri lui-même, qui seul a vu la fin de son immortel ami. Les pages que je vais traduire devaient être ajoutées à la notice qui précède les œuvres de Leopardi; mais la timidité de l'éditeur les a laissées inédites. Elles sont donc publiées maintenant pour la première fois et il faut qu'elles soient publiées, car elles répondent à des calomnies trop répandues qui appellent un éclatant démenti.

« Giacomo Leopardi subit dans sa vie si courte une bonne part des plus graves maladies qui soient connues sous le soleil. Elles se confondaient parfois ou s'entremêlaient d'une manière si étrange, que le remède de l'une était pour l'autre un poison. Pour ne pas en dire plus qu'on n'en pourrait croire, condamné comme phthisique par les docteurs de Rome en 1831, et par ceux de Florence en 1832, il mourut ensuite à Naples d'hydropisie. Et jamais il ne crut à l'un ni à l'autre mal, mais à je ne sais quelle mystérieuse affection de nerfs par laquelle il expliqua jusqu'à la fin les phénomènes les plus variés et souvent les plus éclatants des maladies qui, sans relâche et sans pitié, combattirent sa misérable existence. Et même après que de très-graves médecins de Naples s'en furent expliqués avec lui, bien

plus clairement que je ne l'aurais voulu, il me reparlait de l'incertitude de la médecine, de son mal de nerfs incompris et méconnu et des quarante ans de vie qu'il lui restait encore à endurer avec patience, si le choléra ne venait les trancher d'un coup.

« Cette singulière croyance l'avait rendu constamment fort indocile à toutes les prescriptions de l'art. Ce qu'il observait le moins c'était la diète, très-rigoureusement ordonnée, comme on le sait, dans les cas d'hydropisie. Pour ce seul point mes prières et jusqu'à mes larmes avaient toujours été inutiles. Et se riant, en dépit de tout, du lait d'ânesse, ce jour-là même, selon l'habitude, après un déjeuner abondant de chocolat, il souhaita qu'on lui apportât à dîner, tandis que nous attendait déjà la voiture qui devait nous conduire à la campagne où nous nous proposions de souper vers quatre ou cinq heures du matin; il n'avait jamais été possible de le mettre au lit avant cette heure.

« Le potage était déjà servi. Et lui, s'étant mis à table plus gai que de coutume, en avait déjà pris deux ou trois cuillerées, quand se tournant vers moi qui m'étais assis auprès de lui :

« Je sens augmenter un peu mon asthme, me dit-il (il appelait ainsi les symptômes naturels de sa maladie), pourrait-on faire venir don Nicola? »

« C'était le prénom de M. Manella, le plus assidu et le plus affectueux des praticiens qui l'avaient assisté : un homme rare par la science et plus rare encore par les mœurs, médecin ordinaire du prince royal de Salerne.

« Et pourquoi pas? lui répondis-je. J'irai même le chercher personnellement. »

« Nous étions à l'un des jours où le choléra fit le plus de victimes, et ce n'était pas le cas d'envoyer des messagers.

« Je crois que, malgré tous mes efforts, il dut transparaître sur mon visage quelque chose du trouble qui m'agitait. Car s'étant levé, il en plaisanta et en sourit, puis me serrant la main, il me dit encore un mot sur la longue vie des asthmatiques. J'allai donc avec la voiture même qui nous attendait, en confiant le malade aux miens et surtout à ma sœur Pauline sa garde-malade habituelle, dont l'assistance était récompensée trop largement quand il lui disait que sa Pauline de Naples lui rendait possible l'éloignement de sa Pauline de Recanati (sa propre sœur).

« Je trouve Manella chez lui; il s'habille et il vient, mais tout était changé. Accoutumé par une longue et pénible habitude de maladies mortelles, à sentir trop fréquemment les approches de la mort, notre malade adoré n'en sut plus distinguer les vrais des faux symptômes. Et, d'autre part, inébranlable dans sa conviction que tout son mal était nerveux, il était aveuglément sûr de le calmer à force de nourriture. Aussi, malgré les très-chaudes prières de ceux qui l'entouraient, avait-il voulu se lever trois fois du lit où il s'était étendu tout habillé et trois fois se remettre à table. Mais toujours, aux premières gorgées, il avait dû, malgré lui, s'arrêter et se rapprocher du lit. Ce fut là que je le trouvai en survenant avec Manella, mais non pas même étendu, appuyé seulement sur le bord entre les coussins qui le soutenaient.

« Il se réjouit de notre arrivée, il nous sourit, et, bien qu'avec une voix plus faible et plus saccadée que d'habitude, il discuta doucement avec Manella sur sa maladie de nerfs, sur la certitude de la calmer avec des aliments, sur l'ennui du lait d'ânesse, sur les miracles de l'exercice et sur sa volonté de se lever à l'instant pour aller à la campagne. Mais Manella m'ayant tiré

adroitement à part, m'avertit d'envoyer aussitôt chercher un prêtre, car il n'était plus temps de recourir à d'autre secours. Et sur-le-champ j'envoyai, renvoyai et renvoyai une troisième fois au couvent voisin des augustins déchaussés.

« Leopardi était là, tous les miens autour de lui, Pauline lui soutenait la tête et essuyait la sueur qui tombait à grosses gouttes de ce large front, et moi, le voyant accablé d'une fatale et ténébreuse stupeur, j'essayais de le ranimer en lui faisant respirer l'excitation de plusieurs essences. Il ouvrit ses yeux plus grands que d'habitude et me regarda plus fixement que jamais. Puis : — Je ne te vois plus, me dit-il, comme en soupirant.

« Et il cessa de respirer, et le pouls ni le cœur ne battaient plus : et, en ce moment même, entrait dans la chambre frère Felice de Sant' Agostino, augustin déchaussé, tandis que hors de moi, j'appelais à haute voix celui qui avait été mon ami, mon frère, mon père — et il ne me répondait plus et il paraissait me regarder toujours.

« Or, il faut maintenant (ce qui n'est pas facile) avoir aimé quelqu'un au monde comme j'ai aimé Leopardi; il faut avoir passé la meilleure partie de sa vie dans sa plus étroite intimité, et parlé avec lui vingt-quatre heures par jour pendant de longues années et de longues aventures; il faut avoir entendu, comme je l'avais fait jusqu'à peu d'instants avant celui-là, tout ce que cet homme exprimait de hautes conceptions, d'idées presque surhumaines, pour comprendre ce qui dut se passer alors en moi et autour de moi. Sa mort, et ce n'est pas merveille, resta longtemps pour moi une chose incompréhensible, les assistants étaient étonnés et muets; il s'éleva entre le saint frère et moi la plus cruelle et dou-

loureuse dispute. Presque ballotté moi-même entre l'être et le non-être, état indicible et non moins incroyable, je m'acharnais follement à soutenir que mon ami vivait toujours, et je suppliais le frère en pleurant d'accompagner religieusement le passage suprême de cette grande âme. Mais lui, ayant touché et retouché le pouls et le cœur, répondait constamment que l'âme était déjà envolée. A la fin il se fit dans la chambre un silence spontané, solennel; le pieux frère s'agenouilla près du moribond, et nous suivîmes son exemple. Puis, dans un long et profond recueillement, il pria; nous priâmes tous. Enfin il se leva, s'approcha d'une table, écrivit les paroles qui suivent, et les remit dans mes mains. Je m'étais levé aussi, j'avais déjà imprimé le dernier baiser sur le front du cadavre, et j'avais déjà passé d'un doute cruel à une certitude mille fois plus cruelle encore.

« On certifie à M. le curé qu'instantanément est passé à meilleure vie le comte Giacomo Leopardi de Recanati, auquel j'ai prêté les dernières prières des morts; ce que je devais et rien autre. Frère Felice de Sant'Agostino, augustin déchaussé. »

Telle fut la fin de ce grand poëte. Il était juste, humain, généreux, d'une rare loyauté, d'une fierté singulière : il méprisait les hommes pour les avoir trop estimés. Il aima deux fois comme on n'aime qu'en Italie et il mourut vierge.

Après sa mort, le dévouement de son ami ne put prendre encore le temps de respirer. Il s'agissait de donner une tombe à ces glorieuses dépouilles. Or, j'ai dit que le choléra sévissait à Naples, et la police était aveugle, impitoyable comme le fléau. Toutes les victimes devaient être ensevelies pêle-mêle, et l'ordre s'exécutait avec la dernière rigueur : le ministre de la

guerre venait d'être jeté dans la fosse commune. Il fallut des poignées d'or pour sauver le cadavre de Leopardi.

Il repose maintenant hors de la grotte de Pausilippe, dans la petite église de San Vitale, sous un monument en marbre qui porte cette inscription composée par Pietro Giordani :

AU COMTE GIACOMO LEOPARDI DE RECANATI
PHILOLOGUE ADMIRÉ HORS D'ITALIE
SUPRÊME ÉCRIVAIN DE PHILOSOPHIE ET DE POÉSIE
A COMPARER SEULEMENT AVEC LES GRECS
QUI FINIT A XXXIX ANS SA VIE
TOURMENTÉE PAR DES MALADIES CONTINUELLES.
ANTONIO RANIERI
RÉUNI PENDANT SEPT ANS ET JUSQU'A
LA DERNIÈRE HEURE AVEC SON AMI ADORÉ.
MDCCCXXXVII.

Ce n'était pas tout encore. Après l'avoir enseveli, Ranieri consacra pour le moins la moitié de sa vie à la gloire du poëte. Car ce poëte n'avait pas encore sa gloire, et son ami ne s'était pas montré le courtisan du soleil. Le Mécène qui aujourd'hui, par exemple, accueillerait dans sa maison notre Lamartine, se rendrait immortel à peu de frais, et peut-être y aurait-il autant de gloriole que de générosité dans ces honneurs rendus au Belisaire de la poésie. Mais Ranieri avait accueilli un homme qui n'était encore que malheureux. Estimé à Florence, à peu près inconnu ailleurs, un peu méconnu partout, Léopardi avait une renommée douteuse, ou du moins incertaine, appuyée sur des œuvres trop dispersées pour qu'elle pût s'y établir solidement, acceptée surtout par le cercle restreint des savants pour d'incontestables services rendus à la science et à la langue,

mais très-discutée par les philosophes des autres écoles, et à peu près ignorée dans les régions populaires où les chants du poëte n'étaient pas encore descendus. Il fallait réunir en faisceau les chefs-d'œuvre de Leopardi, ceux du moins qui étaient accessibles à toutes les intelligences et faire connaître de vue aux trois quarts de l'Italie l'illustre inconnu qu'elle ne connaissait que de nom. Ranieri fut celui qui entreprit cette tâche ardue et qui eut l'honneur de l'accomplir; son édition en deux volumes des écrits de Leopardi, et sa notice sur la vie et l'œuvre de l'écrivain firent de cette réputation confuse une gloire italienne.

Ajoutons que cette publication fut l'une des premières de l'éditeur Le Monnier, dont elle commença la fortune. Il arrive quelquefois en Italie qu'on fait de bonnes affaires avec de bonnes actions.

Mais ce n'était pas tout encore. Ranieri n'eut pas seulement à illustrer son immortel ami, il eut encore à le défendre. Lorsque, grâce à lui, cette célébrité fut assez établie pour faire envie aux révérends pères jésuites, ces honnêtes gens se sentirent le besoin de l'exploiter. Il leur déplut qu'un homme aussi grand ne fût pas des leurs; il leur parut impertinent que ce puissant esprit eût fait la guerre à leurs croyances, et après s'être demandé naïvement pourquoi Leopardi n'avait pas été jésuite, ils se répondirent à eux-mêmes qu'il aurait bien pu l'être et que même il devait l'avoir été.

Cette idée lumineuse vint à l'un de leurs pamphlétaires alors en renom, sans talent et plein d'invectives: il ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Il trouva sous sa main un pauvre homme assez obscur pour écrire et pour signer un mensonge, et ce pauvre homme écrivit et signa la jolie petite histoire qui suit. Elle est sous forme de lettre et adressée au révérend père lui-même.

On en trouvera le texte dans le XI[e] volume, page 486 et suivantes, d'un aimable recueil qui se publiait à Naples, intitulé *Scienza e fede* (Science et foi).

« Très-révérend père en Christ,

« Je réponds à votre très-chère lettre. Parmi les joies si nombreuses éprouvées dans mon ministère apostolique, fut celle de voir rentré en lui-même et reconcilié à l'Église le grand génie de Giacomo Leopardi. Et ainsi eût-il été dans le plaisir de Dieu, notre Seigneur, de lui accorder plus longue vie, car nous l'aurions eu aussi parmi nous, comme il se proposait d'y venir et me l'avait confié. Mais il plut davantage à Dieu de le rappeler peu après sa conversion. Voici comment s'est passé le fait :

« En l'an 1836, tandis que je confessais dans l'église de Gesù, à Naples, je vis plusieurs matins de suite que ce jeune homme se plaçait en face de mon confessionnal; il me regardait fixement quelque temps, comme s'il avait voulu se montrer à moi, puis il s'en allait. Un matin qu'il me vit débarrassé de pénitents, il s'approcha de moi, et avec un doux sourire et d'agréables manières, il me parla en ces termes :

— « Père, j'aurais à cœur de me confesser à vous, parce que vous m'avez ravi avec vos agréables façons d'accueillir les pénitents.... »

Je remarque en passant que Sbrigani, dans Molière, aborde de la même manière M. de Pourceaugnac : « Je vous ai vu ce matin, monsieur, lui dit-il, et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous. » Ceci n'est qu'une parenthèse.

« ..... D'accueillir les pénitents. Mais avant d'en venir à l'acte de la confession, je voudrais avoir avec vous un long entretien dans un endroit écarté.

« Je le conduisis dans la petite salle de réunion à côté de la sacristie, et là il m'ouvrit candidement tout son cœur et sa vie, et, je veux le dire, d'abord parce que cela tourne à l'édification commune, et puis parce que cela ne regardait pas la confession.

« Il me dit :

« — J'eus une excellente éducation dans un collége d'Italie depuis mes plus tendres années, où je terminai le cours des études de belles-lettres et de philosophie à l'âge de quinze ans. Ayant achevé mon éducation dans un âge frais encore, et m'adonnant à l'étude des lois, en relation avec des camarades fort libres en matière de pensée et de religion, et avec la lecture de livres impies et surtout de novateurs et de philosophâtres français, je devins un parfait athée, et je me suis tenu pour tel jusqu'à ce moment, bien que j'eusse de loin en loin des lueurs à l'esprit et de fortes impulsions au cœur. Cependant, n'ayant pu entendre les sages conseils et corrections de mon religieux père, je fus chassé de ma maison. Depuis ce temps-là j'ai erré en Italie de ville en ville, et je me suis fixé à Naples depuis quatre ans. Là, ayant eu affaire à un savant ecclésiastique (et il m'en tut le nom) et étant entré plusieurs fois en conférence sur la religion, je commençai à ouvrir les yeux et à rentrer en moi-même. Dès lors je fus incapable de résister encore aux impulsions intérieures de la grâce, et je me décidai à me rendre chez quelque père de la compagnie de Jésus afin de m'éclairer davantage, bien que cette compagnie m'eût été en exécration, vu la quantité d'œuvres que j'avais lues contre elle. »

« Il eut ensuite avec moi divers autres entretiens, et son âme apaisée, grâce à mon faible concours, appuyé par la grâce et par quelques livres que je lui donnai, il

se réconcilia avec Dieu par le sacrement de la pénitence. Il se lia avec moi d'une amitié si affectueuse, que plusieurs fois il me déclara qu'il aurait passé volontiers le reste de sa vie en vivant avec moi, comme il me le disait, me manifestant la volonté d'entrer dans la compagnie, si le Seigneur lui rendait sa santé détruite par l'étude continuelle. Il continua de se confesser après, pendant quatre ou cinq mois, et j'allai aussi le visiter et le confesser à l'hôpital des Incurables, dans une chambre qu'il y occupait en payant. Ensuite il partit pour Castellamare, afin d'y prendre les eaux minérales, montrant un vif déplaisir de se séparer de moi, et il y mourut du choléra, sans que je pusse aller le visiter, parce que j'étais parti de Naples pour Bénévent. Le plus grand déplaisir que j'éprouvai ensuite en recevant la nouvelle de sa mort, fut de ne pas avoir eu entre les mains divers opuscules qu'il avait en tête de mettre au jour, comme il me l'avait promis, et qu'*ils* auraient été.... »

Je traduis littéralement, je ne veux pas altérer ce beau style.

« .... et qu'ils auraient été de suffisantes déclarations de ses nouveaux sentiments en fait de religion.

« Leopardi avait trente ans quand il mourut : doué d'une âme candide belle et grande? de stature juste, d'yeux très-vifs et d'un visage aimable et charmant, ennemi du vice et amant de la vertu ; fourvoyé seulement en matière de religion ; mais en ceci, ramené depuis, et parfaitement sur la bonne route.

« 28 mai 1846.

« FRANCESCO SCARPA. »

Ce fut pour répondre à ces ignobles puérilités que Ranieri écrivit la page touchante que j'ai donnée. Mais,

je le répète, cette page est publiée ici pour la première fois. La pusillanimité de l'éditeur empêcha qu'elle ne fût mise à sa place, et les lois qui régissaient la presse en Italie risquaient de donner à l'anecdote du jésuite un brevet d'authenticité.

Mais Ranieri n'était pas homme à se décourager pour si peu. Il remua ciel et terre pour démasquer et démentir les imposteurs. Il finit par gagner à sa cause l'homme du moment, Vincenzo Gioberti, qui écrivait alors son *Jésuite moderne*. Il lui mit en main le dossier, lui fournit les arguments et les preuves, et lui souffla la vigoureuse riposte qui a paru dans le fameux pamphlet de l'abbé. Traduisons ce passage, il est mieux écrit que l'autre. Gioberti cite la lettre du Frère et répond du coup :

« L'historiette racontée dans cette lettre est un tissu de mensonges et de fictions insolentes, du haut en bas.

« Il est faux que Leopardi ait été élevé dans un collége. Il passa son enfance et son adolescence dans la maison paternelle, où il reçut d'un maître particulier les éléments des lettres et des sciences, et où il fit ensuite ces études variées et profondes qui sont connues de tous, sans autre escorte que lui-même.

« Il est faux qu'il ait fait son droit ou suivi d'autres cours publics. Il ne fréquenta jamais aucune sorte de collége ni d'athénée, et il ne s'occupa jamais spécialement de sciences légales dans ses solitaires élucubrations.

« Il est faux qu'il ait eu des compagnons d'étude, et que ses opinions religieuses ou tout autres aient jamais été altérées par eux.

« Il est faux qu'il ait été expulsé de la maisen paternelle. Il la quitta de son propre gré, à divers intervalles, depuis que sa santé détruite, lui ôtant la faculté

d'étudier assidûment et lui donnant un penchant à la tristesse, lui rendit fastidieuse et nuisible la solitude du pays natal. Mais, bien loin qu'il y fût forcé par ses parents, il dut souvent, pour leur complaire, s'arracher des principales villes de l'Italie, ses résidences de prédilection, et se résigner à revivre au milieu des siens[1].

« Il est faux qu'il ait séjourné dans l'hôpital des Incurables, à Naples ou en quelque autre hospice public. Pendant tout le temps qu'il resta dans ce pays, il fut l'hôte d'Antonio Ranieri, vivant avec lui tantôt dans une maison de ville à Capodimonte, tantôt dans une maisonnette de campagne adossée aux pentes du Vésuve. Et certes Ranieri, qui avait appelé, entraîné là son ami avec de chaudes instances, n'aurait pas voulu se laisser amoindrir le mérite et l'honneur d'une conduite aussi affectueuse en permettant qu'il allât, ne fût-ce qu'un jour, à l'hôpital.

« Il est faux qu'il soit mort à Castellamare. Il expira à l'improviste, à Naples, dans les bras de Ranieri, à Capodimonte, au moment où était déjà prête à partir la voiture qui devait le conduire à la campagne.

« Il est faux qu'il soit mort à l'âge de trente ans ; il en avait trente-huit à trente-neuf. Faux qu'il ait été enlevé par le choléra; il fut victime d'une hydropisie qui, jointe à une affection phthisique, le tourmentait depuis longtemps.

« Il est faux que, dans les dernières années de sa vie il ait écrit des œuvres d'opinions contraires aux premières. Peu avant de mourir, il concerta avec Ranieri l'édition complète de celles-ci, qui parut plus tard à Florence, et s'il avait laissé d'autres écrits, Ranieri,

1. « C'est ainsi que dans l'automne de 1828 je l'accompagnai moi-même de Florence à Recanati où il se rendait pour consoler ses parents de la perte de son frère. » — *Note de Gioberti.*

sans doute, homme d'une bonté et d'une loyauté éprouvées, les aurait mis en lumière, exécutant avec ponctualité, même en cela, les volontés de son grand ami.

« Il est faux qu'il ait changé d'opinions dans le temps et dans les termes assignés par le P. Scarpa. Il composa pendant sa dernière maladie le petit poëme des *Paralipomènes*, où il exprime et confirme ces opinions dans toute leur nudité, et la conclusion de cet opuscule fut dictée à son ami deux ou trois heures avant de mourir.

« Faux sont donc les entretiens que le P. Scarpa prétend avoir eus avec Leopardi, faux les récits, les confessions, les repentirs, les desseins qu'il lui attribue; fausse la scène du Gesù [1], faux le voyage à Castellamare, faux le séjour aux Incurables, fausses les visites que le Frère atteste avoir faites à l'illustre écrivain. Et si l'on observe que le P. Scarpa se trompe jusque dans le portrait de son néophyte, et qu'il lui attribue des yeux très-vifs, tandis que quiconque a connu de vue Leopardi sait que son regard, tout différent de celui des grands poëtes, n'était point vif, mais pensif et très-doux, on conclura que, loin d'avoir parlé à Leopardi et loin d'avoir opéré sa conversion, le jésuite ne l'a jamais vu de sa vie.... »

Et plus loin Gioberti s'écrie comme en bondissant : « Leopardi jésuite! mais c'est comme si l'on me disait que Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, est allé s'enfermer au noviciat de Saint-André, et qu'il a pris l'habit du P. Charles-Emmanuel! »

1. J'ajoute, d'après mes renseignements personnels, que Leopardi n'a jamais mis le pied dans une église de Naples. Il avait des yeux très-faibles, et croyait obstinément que le jour douteux des églises lui ôterait la vue. Remarquez aussi que le P. Scarpa n'a pas même indiqué dans son portrait la gibbosité du poëte, signe particulier qui, dans un signalement authentique, aurait dû être marqué tout d'abord.

Cette riposte de Gioberti trancha la question. Les jésuites répliquèrent, mais en vaincus, avec des phrases embarrassées et des insultes violentes. Et c'est ainsi que Leopardi fut sauvé pendant sept ans de l'isolement, de la détresse, de l'ennui, de la mort peut-être, puis sauvé de la fosse commune, sauvé de l'oubli, sauvé de la diffamation, sauvé des jésuites par un ami fervent qui sera de moitié dans son immortalité comme il fut de moitié dans sa vie.

XI

L'HISTOIRE GUELFE. — Ranieri romancier, puis historien. — La question lombarde. — Carlo Troya. — Ses articles en 1820. — Son exil. — Comment il découvrit la *Divine Comédie* et comment il devint guelfe. — Le lévrier de Dante. — Troya défenseur de la cour de Rome, rappelé à Naples et protégé. — Ses œuvres, sa place comme historien, sa méthode empirique. — Son ministère en 1848. — Un mot du roi de Naples. — Rome et la Russie. — La mort de Troya, ses funérailles. — La question romaine.

Cependant, Ranieri ne mérite pas seulement d'être connu comme ami de Leopardi. Il a sa lumière à lui, qui ne lui est venue de personne, et qu'il a répandue largement. J'ai raconté ses voyages, ses études, ses relations assidues avec les premiers hommes de l'Europe. De pareils avantages et un esprit ardent, actif, très-fécond, très-cultivé, puis le courage et la résolution de la jeunesse, Ranieri avait tout cela quand, de retour à Naples, il prit sa place et dit son premier mot. Ce premier mot fut un cri de colère et de justice.

Ranieri avait visité avec attention chez les Anglais les institutions de bienfaisance. A son retour à Naples, il voulut connaître les asiles et les hospices de son pays. Il commença par l'*Annunziata*, qui répond à nos Enfants-Trouvés en France. Il y vit un trou, pareil à ceux de l'hôtel des Postes, où les pauvres et les coupables jettent leurs nouveau-nés sans nom; il y vit des salles infectes, des nourrices barbares, des sœurs vénales, une administration indifférente, un chef imper-

tinent, des mœurs de prison, une charité qui ressemblait à un châtiment, des apparences de maternité, qui étaient, en réalité, des infanticides. Il résolut de flétrir ces atrocités hypocrites dans un livre de bonne foi.

D'un autre côté, philologue jusque dans ses indignations, il voulut inventer, pour l'Italie, une prose simple et populaire. La majorité des prosateurs de l'Italie peut se diviser en deux classes, les copistes et les pédants. Les copistes, sous l'influence de nos romanciers, écrivent en français avec des désinences italiennes. Les pédants voudraient retourner à la langue des trécentistes et écrire à peu près comme nous versifions au collége, un Thesaurus à la main. Je connais encore une troisième classe d'écrivains; les majestueux, les gens à synecdoques, à antonomases, ceux qui n'oseraient nommer leur dieu que sous le pseudonyme de Jupin. Ceux-là sont encore plus vivaces en Italie qu'en France.

Ranieri s'était dit qu'une langue ne pouvait être une affaire de traduction, d'archéologie ou de rhétorique. Il avait appris la sienne après des études obstinées dans les livres, chez le peuple qui la sait le mieux. Pendant les dix années qu'il avait dû passer à Florence, il était allé tous les jours causer avec les paysans et les contadines hors de la porte Santa Croce, car c'est là surtout qu'on parle aujourd'hui le toscan de Boccace. Dans Florence même, les étrangers ont introduit des tournures de contrebande et des nouveautés de Paris. Par ces exercices journaliers, Ranieri s'était fait un dictionnaire populaire, une syntaxe du style familier, qu'il vérifiait à mesure, expurgeait et complétait par l'étude des maîtres. Il parvint à parler comme Martine, sans laisser la moindre prise à Philaminte et à Frissottin.

Il s'agit donc pour Ranieri d'attaquer les infamies philantropiques dans une langue à la fois légitime et

naturelle : il écrivit à cet effet son roman de *Ginevra* [1]. Il y mit un soin minutieux, des scrupules invraisemblables; il discutait des journées entières avec lui-même ou avec ses amis, les droits de cité d'un mot suspect et en même temps il mouillait et brûlait son papier de ses larmes. L'œuvre fut ainsi laborieusement accomplie (on la dirait pourtant improvisée), et Leopardi put l'entendre avant de mourir. Le poëte déclara qu'il ne connaissait point de meilleure prose italienne.

Le roman de *Ginevra* parvint à Paris où il fut connu de plusieurs, et même vanté dans quelques feuilles périodiques. C'étaient les *Mystères de Naples;* ils précédèrent de quelques pas seulement ceux de Paris et les autres.

Ce livre fut celui de Ranieri qui fit le plus de bruit: il en écrivit pourtant d'autres non moins hardis et plus sévères. C'était l'histoire qui appelait surtout l'esprit sérieux, pensif et patient de notre écrivain. Dès sa première jeunesse, il avait rêvé de ranimer les souvenirs les plus vieux et les plus confus de la patrie italienne. Il avait attendu de son pays, pour s'adonner tout entier à ce travail énorme, les secours qui furent accordés dans un temps meilleur à Carlo Botta. Déçu dans son espérance, il n'en mit pas moins la main à l'œuvre; et, remontant aux sources, il écrivit l'apologie des Lombards.

Un fait curieux à noter, c'est que cette grande question des Lombards, l'une des plus graves de l'histoire italienne, et débattue avec la plume et avec l'épée depuis plus de mille ans, reprise de nos jours avec un redoublement d'ardeur par toutes les écoles, s'est agitée

1. *Ginevra* ou l'*Orfana dell' Annunziata*, 2 vol., Capolago, 1839 (épuisé).

surtout à Naples, dans les livres d'histoire les plus importants et entre les deux historiens les plus renommés que cette ville ait produits dans notre siècle.

Nous avons nommé le plus jeune, arrêtons-nous maintenant chez l'autre, Carlo Troya, et racontons sa vie avant d'exposer son système qui doit nous ramener à Ranieri.

Carlo Troya, né à Naples, le 7 juin 1784, à la cour où son père était chirurgien, avait été tenu sur les fonts baptismaux par la reine Caroline, puis élevé au palais royal et instruit au collége des pères chinois. Il s'était adonné ensuite aux mathématiques et à l'astronomie, avec peu de goût et de succès; il préférait les livres de voyage. Il avait suivi à Palerme la dynastie chassée par les Français; il revint à Naples revendiquer ses biens confisqués, il plut au nouveau prince et obtint une place au ministère de la maison royale. Il lisait force livres français : notre littérature lui devint bientôt plus familière que la sienne; il apprit par cœur toutes les histoires et les historiettes de nos vieilles cours : érudition décolletée qui lui resta dans sa verte vieillesse. Il en égayait volontiers ses entretiens avec les jeunes amis dont il aimait à s'entourer.

Au retour des Bourbons, bien qu'il restât attaché à la maison royale, il obtint la faveur de reprendre sa profession d'avocat. Il fut plus tard intendant de la Basilicata. Il crut au mouvement de 1820. Crédulité dangereuse qui coûta la vie à bien des gens, et la prison ou l'exil aux plus honorables. Carlo Troya s'était jeté dans la presse militante, et le meilleur journal du temps, *la Minerva*, avait donné de lui des articles beaucoup trop remarqués. Le journaliste ayant fait de l'opposition pendant toute la Révolution, se trouva très-malheureux

quand la réaction fut venue. Il s'enferma à double tour dans sa chambre, et découvrit alors seulement que l'Italie avait un poëme supérieur aux petits vers français du siècle dernier. Il se mit donc à lire Dante avec acharnement, et c'est de ce moment-là que date, en réalité, sa vie.

Seulement ses idées ne se dessinèrent pas tout d'abord. Une première lecture de la *Divine Comédie* l'avait rendu gibelin, c'est-à-dire Italien antipapal, et il s'était proposé d'écrire dans le sens dantesque une vie de Dante. A cet effet, il résolut de faire, en Italie, le pèlerinage entrepris plus tard à son exemple, et peut-être sur son conseil, par M. Ampère. Ce pèlerinage fut encouragé, c'est-à-dire un peu forcé par la police de Naples. Elle insinua discrètement au jeune écrivain qu'il ferait bien de voyager.

Il ne se le fit pas dire deux fois, et il partit pour Rome. Par malheur, il arriva dans la ville éternelle avec une liasse de recommandations pour les monsignors et les prélats de la cour pontificale. Ces fines gens le reçurent à bras ouverts, et le cajolèrent si bien qu'ils changèrent du tout au tout ses idées sur la *Divine Comédie*. Carlo Troya sortit guelfe du bain de vapeur et d'encens où il était entré gibelin.

Mais il fut de bonne foi dans cette transformation. Les princes héréditaires du saint-siége l'avaient séduit, mais non convaincu; très-ignorants pour la plupart, ils n'avaient pu lui fournir des raisons ni des arguments. Troya se mit donc en tête de s'en trouver par lui-même. Il voulut se prouver qu'il était guelfe, et, dans ce but, il fit son tour d'Italie. Ce fut un beau voyage de découvertes au milieu des Apennins, de monastère en monastère, à travers les paperasses enfouies chez les moines et rongées aux vers.

Antonio Ranieri fut aussi bien souvent de ces courses aventureuses; les deux amis partaient ensemble à pied, le bâton à la main, pour les montagnes. Ils partageaient les mêmes fatigues et buvaient dans le même verre, au propre et au figuré, fouillant à deux les archives et déchiffrant les parchemins et les papiers jaunis. Et, chose étrange, en puisant ensemble aux mêmes sources, ils en rapportèrent des opinions diamétralement opposées. Troya, qui voulait être guelfe à tout prix, revint chargé d'arguments en faveur de Rome; Ranieri, plus antipapal que Guichardin, Muratori et Machiavel.

Il résulta de tout ceci qu'au lieu d'écrire une vie de Dante, dans le sens italien, Carlo Troya publia un livre sur le fameux Lévrier dans le sens catholique.

Mais tous mes lecteurs ne savent peut-être pas ce que c'est que le fameux lévrier. Je vais essayer de le leur dire en français aussi peu ennuyeux que possible. Cette discussion, qui dure depuis cinq siècles, a quelque chose de tout italien qui veut être noté.

Dante, au commencement de *la Divine Comédie*, s'égare dans une forêt sombre, et pour retrouver sa route, veut gravir une hauteur. Une panthère, un lion et une louve lui barrent le chemin et le repoussent. C'est alors qu'il rencontre l'ombre protectrice de Virgile qui vient lui offrir son assistance et lui prédit qu'un lévrier surgira contre la louve, la bête la plus malfaisante et la plus redoutable, et la fera mourir de douleur.

Or, on sait que le poëme est une immense allégorie : donc le lévrier de Dante doit désigner quelque personnage historique; quel peut être ce personnage? telle est la question.

Plus de mille commentaires ont été écrits pour expliquer l'énigme, car le lévrier symbolique étant désigné par la prophétie de Virgile comme le sauveur de l'Italie,

il importait fort aux Italiens de savoir par quel homme ils devaient être sauvés.

Il leur importait d'autant plus, que Dante est tout pour eux, leur patriarche, leur historien, leur philosophe, leur chef intellectuel et leur prophète. Ils regardent la *Divine Comédie* comme une sorte de Pentateuqne, un livre inspiré qui dit leurs origines et prédit leurs destinées. Dante, en quelque sorte, est le Moïse de ce grand peuple qui, par son histoire et par sa mission, par ses gloires et par ses malheurs, a quelque chose aussi de l'antique Israël.

Aussi n'allez pas toucher au poëte; vous soulèveriez contre vous des ouragans d'imprécations. Lorsque Lamartine osa critiquer la *Divine Comédie*, l'Italie entière en frémit comme d'un affront national, et dans ses ripostes, elle jeta le gant, non pas à Lamartine seulement, mais encore au gouvernement provisoire, à la république de février et, par extension, à la France.

Dante est donc le *vates*, le poëte et le prophète italien. Ses paroles sont des articles de foi, ses conseils sont des commandements; ses énigmes, des problèmes nationaux; ses mots couverts, des oracles. Aussi tous les partis, les systèmes, les révolutions, les mouvements de toute sorte et en tous sens qui ont agité l'Italie, ont-ils cherché tour à tour à s'appuyer sur Dante et à trouver dans l'inspiration du poëte infaillible le souffle puissant qui les a soulevés.

Chacun donc a expliqué à sa manière l'allégorie du lévrier. Pour les uns, ce sauveur futur de l'Italie avait dû être l'un des grands seigneurs et vaillants soldats du temps de Dante, ce fameux Can Grande, de Vérone, qui lui avait donné l'hospitalité. Pour d'autres, le Lévrier ne pouvait être que Henri VII, et cette explica-

tion était corroborée par une observation fort ingénieuse; en décomposant le mot d'ALTRI, qui revient souvent dans le poëme, et en faisant de chacune des lettres qui composent ce mot l'initiale d'un nom propre ou d'un titre, on obtenait la phrase suivante : Arrigo, Lucemburghese, Teutonico, Romano, Imperatore [1]. C'était donc Henri VII, duc de Luxembourg, à qui le poëte gibelin confiait la délivrance de l'Italie.

D'autres commentateurs allèrent plus loin; ils soutinrent que par la promesse du lévrier, Dante prophétisait la venue de Luther. Et voici pourquoi : Un passage du purgatoire (XXXIII, 42) correspond à la première prédiction du poëte et annonce, en termes peu clairs, qu'un *cinq cents*, *dix et cinq* tuera la courtisane (ou la louve, ou Rome) et sauvera le pays italien. Le gros des commentateurs, écrivant ce cinq cents, dix et cinq en chiffres romains, en formaient le mot DVX (chef) et baptisaient à leur gré ce capitaine. Mais selon des interprètes bien autrement ingénieux « cet envoyé n'était autre que Luther, car ces chiffres donnaient le nombre de 515, lequel, ajoutant mille ans d'un côté et deux ans de l'autre, arrivait à la date de 1517, qui est l'hégire des réformés » (Ozanam).

Carlo Troya, dans un livre très-savant, plein de faits,

1. Ces ruses de guerre et ces mots couverts font le bonheur des Italiens, et ils s'en servent souvent dans leurs oppositions politiques. C'est ainsi qu'à Milan, l'automne dernier, le cri de *viva* VERDI, voulait dire : Viva Vittorio Emmanuele, Re D'Italia.

Quant à la question du lévrier, l'auteur qui a consacré dix-huit mois de sa vie à l'étude exclusive de Dante, se permet de hasarder ici son opinion. Aux passages du premier chant de l'*Enfer* et du XXXIII[e] chant du *Purgatoire*, répond un passage non moins important du *Paradis* (ch. XVII) où Can Grande della Scala est incontestablement désigné comme appelé à de grandes choses. Je me range donc à l'avis des commentateurs qui ont reconnu ce personnage sous la figure symbolique du lévrier.

de recherches et de détails curieux, voulut prouver que le lévrier de l'enfer et le Dux du purgatoire n'étaient ni Henri VII, ni le grand Can, ni même Luther, mais bien un chef gibelin nommé Uguccione della Faggiola. Le livre fit du bruit et le pape n'hésita pas à le déclarer très-remarquable (1826).

Il en résulta que Carlo Troya put revenir à Naples pour fermer les yeux à son père mourant. Et il songea dès lors à écrire l'histoire d'Italie depuis l'ère de Charlemagne à celle de Dante. Travailleur infatigable, il alla s'enfermer dans la bibliothèque du Mont-Cassin, puis, ces richesses exploitées, il fit à Rome de nouveaux séjours, en Italie de nouveaux voyages, où, remontant de sources en sources, du moyen âge à l'antiquité latine, à l'antiquité grecque et même à l'antiquité orientale, il amoncela des matériaux pour une œuvre de Titan.

En même temps, attaché à sa cause par de hautes protections et d'illustres amitiés, poussé par Tommaseo, le fervent catholique, à la réhabilitation des papes, séduit lui-même à cette œuvre pie par les belles patriciennes de Rome (je cite ce trait parce qu'il est encore tout italien), Carlo Troya s'affermissait dans sa foi, se roidissait contre l'école allemande, se révoltait contre les « très-doctes ignorances » de Niebuhr, et s'insurgeait surtout contre les Florentins, héritiers de la grande tradition historique et continuateurs des Machiavel et des Muratori. Il soutint contre eux (et surtout contre Repetti et Gabriel Pepe) une longue polémique épistolaire qui les fortifia dans leurs retranchements. Plus heureux avec Cesare Balbo, il parvint à le convertir à la cause politique du saint-siége. Il en résulta que le fameux Piémontais interrompit son histoire d'Italie et renonça même à écrire l'histoire en laissant le champ libre au vainqueur. C'est du moins M. Trevisani qui le dit dans

sa brochure sur Carlo Troya : toutes ces correspondances sont inédites.

Enfin la protection et la recommandation du pape Grégoire XVI (Troya l'avait connu cardinal) rouvrit au futur historien les portes de Naples qui, d'ailleurs, ne lui avaient jamais été fermées à double tour. On fit comprendre au gouvernement napolitain qu'un défenseur aussi zélé de l'Église et de ses droits était bien plutôt à protéger qu'à craindre. Aussi fut-il non-seulement rappelé, mais caressé. L'imprimerie royale lui étant ouverte, il y put gratuitement imprimer ses livres dont cinq cents exemplaires, aussitôt vendus, lui appartenaient. Il acccepta loyalement cette faveur sans laquelle son œuvre aurait été perdue. Mais il n'en abusa point pour déshonorer sa plume par une production hâtive ou vénale, ni par des bassesses de courtisan.

Et cette œuvre lente, ingrate, obstinée fut immense. Les trois premiers volumes, de 1332 pages, sans compter les sommaires et les tables, furent consacrés à l'histoire des barbares avant leur invasion. C'était une sorte d'introduction ou *d'apprêt* (*apparato*) à l'histoire d'Italie. Suivit une *table chronologique*, où l'auteur citait ses autorités et ses documents. Un fait incroyable et pourtant avéré, c'est que ce recueil volumineux qui forme à lui seul un tome d'une effrayante épaisseur, est, d'un bout à l'autre, écrit de mémoire. L'auteur griffonnait sa citation qu'il savait par cœur, sur un chiffon de papier, indiquant l'édition et la page du texte où il l'avait prise. Ces feuilles volantes étaient envoyées à l'imprimerie et, sur l'épreuve, il ajoutait des annotations.

La seconde partie de son histoire ou, si l'on veut, son premier volume (le reste n'était qu'un avant-propos) parut de 1844 à 1850, et forma 1684 pages. 385 pages du second volume parurent en 1851 et allèrent jusqu'à

l'invasion d'Alboin. Et ce fut toute son œuvre, mais entre ces volumes, il avait publié force discours et dissertations dans les journaux et dans les revues, il avait soutenu des polémiques incessantes contre toute l'école italienne et anti-papale, il avait mis au jour une édition du *Code diplomatique lombard*, revue et corrigée sur un manuscrit du monastère de la Cava, tout historiée d'annotations, de dissertations et, si l'on peut dire ainsi, d'effusions scientifiques ; il avait repris et complété ses travaux sur Dante ; escorté la *Divine Comédie* d'un commentaire chronologique, et composé même un traité sur les Florentines au temps d'Alighieri. Il donna de plus une dissertation sur l'architecture gothique et allait s'occuper des Arabes, quand il fut interrompu par une recrudescence de la maladie dont il devait mourir.

Tels sont les services qu'il a rendus à la science. Dieu nous garde de les méconnaître et même de les atténuer ! Certes notre siècle exige des titres plus éclatants pour placer au premier rang ceux qui écrivent l'histoire. Une érudition solide, abondante, éprouvée ; une narration fluide et facile ; une laborieuse assiduité de bénédictin, de précieuses trouvailles, d'innombrables documents déterrés, de glorieux monuments restaurés ne suffisent plus, il est vrai, pour obtenir aux plus doctes ouvriers des brevets de gloire et de génie. On réclame de l'historien qu'il soit plus et mieux qu'un annaliste et qu'il ajoute à l'érudition l'idée, à l'analyse la synthèse, à l'observation l'inspiration, à la science qui dissèque et embaume le passé, le souffle vivant qui le ranime. On lui demande d'être un philosophe, un critique, et, plus encore, un artiste et de refaire, plus vrais que nature, les grands hommes et les grands siècles morts.

Mais à une place inférieure, avec moins d'ambition et plus de dévouement, se groupent encore des hommes

de plus en plus rares, qui font pour les autres un travail modeste, utile, ingrat, et qui vivent pourtant, et qui survivent. Je ne sais pas si c'est à cause de mes études, mais j'ai plus souvent écrit et lu le nom de Muratori que celui de Guichardin. Parmi ces humbles immortels, Carlo Troya restera, j'en suis sûr, aussi longtemps qu'on écrira l'histoire. Il ne s'exagérait pas sa valeur, il écrivait de Rome à Gabriel Pepe, son constant adversaire et son fidèle ami : « De toutes les espèces d'histoires qui existent, ma vocation, la ténuité de mon talent, ma première éducation m'ont fait choisir et aimer celle qui s'appelle *empirique*; c'est-à-dire celle de raconter les faits tels qu'ils résultent des documents que je crois vrais : humble espèce d'histoire et nullement à comparer à celle des Vico et des Herder qui est maintenant en si haute estime. Je n'ai aucune intention de rien ôter à la grandeur et à l'utilité de cette espèce rationnelle d'histoire qui groupe sur un seul point les siècles et l'humanité tout entière; mais je n'ai ni la force ni le génie de m'élever à une pareille hauteur et je suis content de rester terre à terre avec mes documents. Je serai toujours reconnaissant envers tous ceux qui me démontreront la fausseté de ces documents sur lesquels mes narrations seront fondées ; trop heureux si mon opinion pourra se trouver d'accord avec la tienne sur certains faits. Mais qu'elle s'accorde ou non avec la mienne, tu seras toujours l'homme que j'aimerai et que j'estimerai par excellence ; tu seras toujours pour moi le beau idéal de la vertu ; tu seras toujours le frère de cœur de ton Charles. »

On le voit, tel est l'homme. Son histoire n'est pas mieux écrite que cette lettre ; il ne se piquait pas d'être un écrivain ; mais il avait ses documents, il s'y tenait, et tout en les comprenant à sa façon, il était sincère.

Sincère et bon : il parlait du cœur à son Gabriel. Il raillait un peu, mais bien doucement ; il causait volontiers, il lisait à outrance, et non-seulement de vieux livres et de vieux parchemins, mais tout ce qui lui passait sous les yeux : les romans surtout, et les plus mauvais, qu'il dévorait d'une bouchée. Il aimait la jeunesse, il aimait l'Italie, il aimait les papes, il aimait les femmes. Il se maria à cinquante ans, en 1834, et son mariage fut heureux.

En 1848, on le croyait réactionnaire, et il dut publier dans un journal son adhésion au statut constitutionnel. On eut la singulière idée de le nommer ministre et même président d'un ministère ; il remplit de son mieux ses fonctions. Il eut le courage de se montrer Italien. « C'est en Lombardie, disait-il au roi, que Votre Majesté reconquerra la couronne de Sicile. » Voilà une parole qui rachète un peu d'hésitation et de crédulité, trop sévèrement reprochées à ce ministère. Carlo Troya se laissa éblouir et tromper, mais ne trompa personne. Il tomba honnêtement le 15 mai.

Après sa chute, il rentra dans la vie privée et reprit ses études. Il fut épargné dans les vengeances du pouvoir et n'entendit pas comme tant d'autres se refermer sur lui les portes de la prison. Voici, à ce sujet, ce que l'on raconte :

Il demeurait au palais de la Foresteria qui est à Naples dans les domaines de la couronne. Lorsque les réactions commencèrent et qu'on vint présenter au juge souverain la liste des élus pour l'échafaud, l'exil ou le bagne, le nom de Carlo Troya se trouva naturellement parmi les premiers. « Ne poursuivez pas celui-là, dit en souriant le roi : c'est un bon locataire ! »

En politique, l'ancien ministre n'avait ni l'autorité d'un chef de parti, ni même l'influence d'un conseiller

infaillible : il voyait cependant d'assez loin et assez clair. Dès 1846, il avait pressenti 1854. Il craignait déjà la Russie, à qui l'Europe ne songeait point encore, et en discutant avec Montanelli sur les destinées du monde, il lui avait dit que toutes les nations chrétiennes devaient se presser autour de la papauté latine pour repousser l'hérétique et barbare invasion du Nord.

Mais que dirait-il aujourd'hui, cet aimable sage, en voyant la Russie avec ceux qui marchent et la cour romaine avec ceux qui reculent, — et le successeur de saint Pierre, impartial et neutre, comme Pilate, entre les suppliciés et les bourreaux?

Carlo Troya mourut en chrétien, la nuit du 26 au 27 juillet 1858. Il disait à chaque instant, dans sa dernière maladie : *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* Son frère qui, appartenant au pouvoir, présidant même le ministère, avait peur et un peu honte aussi de le visiter, était venu le trouver cependant, le sachant à sa dernière heure. Carlo Troya lui jeta un sourire et une douce épigramme, en l'appelant M. le Président.

Il fut enterré modestement par les bénédictins : il était presque par ses idées, ses croyances et ses travaux, un religieux de cet ordre. Des sbires jalonnaient la route où passa le convoi funèbre, et dans le cortége figuraient les premiers et les meilleurs hommes de Naples. M. le Président n'en était pas.

Telle est l'œuvre et la vie de ce docte et copieux annaliste. Quant à son idée, elle est nettement définie dans un livre dont je n'ai point encore parlé : « Discours sur la condition des Romains vaincus par les Lombards. » Il est utile de l'exposer, car ce n'est point là une vieille question, débattue depuis tantôt mille ans par simple curiosité historique. C'est encore la question brûlante, la question italienne, celle que les livres et les armes

n'ont point résolue ni tranchée, celle que la guerre actuelle agite encore dans les plaines de la Lombardie et qui doit un jour se discuter à Rome, si les vainqueurs veulent une victoire qui ne soit pas seulement un peu de fumée et de bruit.

Cette question, c'est le pouvoir temporel des papes.

Ce pouvoir est fatal, l'Italie entière est là pour le déclarer; mais du moins est-il légitime? Jusqu'à nos jours l'histoire avait répondu : non!

Mais de nos jours un grand poëte, Manzoni, dans un mouvement de ferveur, a murmuré : peut-être.

Et aussitôt une nuée de catholiques fervents, qui souffraient de sentir leur foi en contradiction avec leur conscience, leur patriotisme avec leur religion, et de blâmer comme usurpateur celui qu'ils adoraient comme pontife, ont fait de ce doute une affirmation, de ce *peut-être* un *oui* solennel.

Mais ce n'était pas tout que d'affirmer, il fallait prouver. Et pour prouver, remonter aux origines, justifier historiquement les donations de Charlemagne et de Pépin, justifier l'invasion de ces conquérants, justifier ceux qui l'avaient invoquée, et, à cet effet, attaquer les actes et les droits des Lombards chez lesquels s'étaient rués les Francs, appelés par les papes.

Car, lors de cette irruption, si ces Lombards établis depuis quatre siècles en Italie « n'y étaient plus étrangers que de nom, » selon la déclaration de Machiavel; s'ils étaient vraiment les Italiens du IXe siècle, cet échange de terres contre des couronnes, entre l'Église et l'Empire, ne fut qu'une impudente violation de toute justice et de tout droit. Sans l'invasion de Charlemagne, les Lombards auraient réalisé peut-être le rêve de leur chef, qui, descendant jusqu'à l'extrême Péninsule, au bord du détroit qui la sépare de la Sicile, planta sa lance dans la

mer, et dit : Là finit mon royaume! La Lombardie aurait été l'Italie, et une Italie assez forte pour résister seule aux conquêtes; l'infaillibilité spirituelle des pontifes n'aurait pas été compromise par des intrigues, des ambitions, des simonies, des fautes politiques, de sinistres vengeances et d'impitoyables rigueurs; la théocratie n'aurait pas été forcée d'appeler à chaque instant l'étranger à son aide, et contre ces étrangers trop puissants, d'autres étrangers encore, et toujours l'invasion contre l'invasion; le sol italien n'aurait pas été rougi par les guerres sanglantes du sacerdoce et de l'empire; les plaines de la Lombardie n'auraient pas connu les victoires de Charles-Quint ni les revanches de Napoléon; la question italienne, en un mot, celle qui coûte encore aujourd'hui tant de sang, aurait été résolue depuis dix siècles.

Il s'agissait donc de prouver que les Lombards, au temps de Charlemagne, étaient encore des barbares et des étrangers; qu'ils avaient aboli, dans les pays conquis, la loi romaine, pour établir partout leurs propres lois; qu'ils avaient enlevé aux vaincus leurs droits de citoyens pour les attacher à la glèbe, et qu'ils étaient exécrés en Italie comme des oppresseurs et des tyrans.

Et contre eux, il fallait montrer le pape, gardien des lois romaines, de la langue latine et de l'antique civilisation, résistant dans l'arche sainte à l'inondation des barbares, et, seul debout au milieu des naufrages, sauvant la patrie italienne à l'abri de la croix. D'où l'on aurait conclu que l'Italie c'était Rome, et l'invasion des barbares une délivrance, tout comme l'entrée des Autrichiens en Piémont, d'après les rapports du maréchal Giulay.

Voilà ce qu'essaya de démontrer Carlo Troya, dans

son discours et dans tous ses livres. On le crut sur parole, et l'on voulut essayer dans notre siècle une résurrection de l'Italie par la cour du Vatican.

On a si bien réussi que, sur la fin de sa vie, dans ses entretiens avec ses amis, qui me l'ont rapporté, l'historien catholique et romain se déclarait comme les autres pour l'Italie, et contre le pouvoir temporel des papes.

XII

L'HISTOIRE ITALIENNE. — Antonio Ranieri. — Son histoire. — Ses conclusions en faveur des Lombards. — Ses idées morales. — Sa méthode historique. — Ses autres ouvrages. — Persécutions contre lui. — Encore un mot du roi Ferdinand. — Ce qu'il faudrait à l'Italie.

Mais Carlo Troya ne fut pas seulement démenti par les événements, dans la fatale erreur qu'il avait soutenue. Il arma contre lui tous les Florentins et l'un des plus jeunes et vaillants champions de la cause italienne, le Napolitain Antonio Ranieri, l'ami de Leopardi, l'auteur de la *Ginevra*, dans un livre qui n'a pas encore fait tout son bruit, avait contredit, avant même qu'il eût paru, le système attardé du fameux annaliste.

Ranieri, auquel il est temps de revenir, avait consacré sa vie à l'étude du passé. Son roman même n'était qu'une page historique, un récit de réalités navrantes. Il voulait commencer l'histoire d'Italie que Guichardin avait continuée seulement, et Botta poussée jusqu'à nos jours.

Il pensait à porter la science moderne au fond du moyen âge, pour éclairer les ténèbres et les tempêtes où fut ballotté le berceau des peuples italiens. Il rêvait de flétrir les grandes injustices d'où sont sortis les grands malheurs dont souffre encore l'Italie, de défendre enfin, contre le sacerdoce et l'empire, la bonne cause et le bon droit des Lombards. Il se proposa

d'écrire l'histoire de dix siècles, les moins connus, les plus barbares, les plus compliqués, les plus sanglants de tous. Il se mit à l'œuvre, et dans un beau livre où son récit courait de Théodose à Charlemagne, il déblaya quatre cents ans et les mit au soleil [1].

La conclusion de ce livre tranche la question lombarde. Après avoir prouvé, dans un récit qui tient trois cents pages, que tous les faits étaient pour lui; après avoir attaqué avec respect Manzoni même, qui ne dédaigna pas de lui rendre justice, Ranieri couronne son livre par quelques pages que je vais traduire, en regrettant de ne pouvoir imiter ce beau style italien. Je suis forcé, pour en conserver la netteté, d'en supprimer l'élégance.

« Ce fut donc pour donner un pouvoir séculier et un trône au pontife de Rome que tomba la puissance royale des Lombards (qui tendait de toute manière à réunir l'Italie), et qu'elle fit place à de nouveaux ordres qui devaient inévitablement la diviser pendant onze siècles. A la puissance royale des Lombards se substitua la puissance impériale des Francs, non pas en Italie, car jamais l'empereur n'y a résidé, mais au dehors.

« Cette puissance impériale n'octroya de droits à l'Italie sur aucune nation, mais fournit un prétexte à beaucoup de nations pour se donner un droit sur elle. Tout ce que ce prétexte a valu de malheurs, de blessures et de servitude à l'Italie, le monde entier le sait, sans avoir besoin de mon histoire. Les Lombards italiens sont tombés, pour faire place aux Francs étrangers, qui transmirent à d'autres étrangers, et ceux-ci à d'autres encore, un titre qui, vain pour toute autre chose, fut seulement efficace au dernier point pour ensanglan-

1. *Della storia d'Italia dal quinto al nono secolo, ovvero da Teodosio a Carlomagno.* Libri due. Bruxelles, 1841.

ter l'Italie, des Alpes à l'extrême Sicile. Et dire que les Lombards, à la fin du VIII[e] siècle, n'étaient pas Italiens, mais étrangers, est une assertion d'une telle naïveté qu'elle ne mérite pas de réponse. Toute nation qui va en conquérir une autre, sauf dans les cas où la diversité et l'intolérance des religions empêchent la fusion des races (et il n'en était rien alors), prend après une ou deux générations tout au plus la langue et les mœurs de la nation conquise, parce que le plus domine le moins, et les conquérants ne restent jamais qu'en très-petite minorité dans les terres envahies. Ceci est une loi éternelle du genre humain à laquelle ne pouvaient échapper les Lombards. Dans ce cas, le conquérant eût-il réduit le peuple conquis à un état servile et misérable, la question, après une ou deux générations, peut s'agiter entre le seigneur et le serf, entre le noble et le plébéien, mais jamais entre l'étranger et l'indigène; ce pourra être une question d'ordre social, mais jamais d'indépendance nationale. En effet, à la chute de Didier, les Lombards étaient déjà si Italiens, que la cour de Rome, malgré l'immensité de sa colère, ne put les chasser d'Italie, car une pareille prétention, à la fin du XVIII[e] siècle, eût été aussi absurde que l'eût été, au XII[e], celle de chasser de Sicile les Arabes et les Normands. Tout ce que la cour de Rome put faire, ce fut qu'au lieu d'obéir à Didier, élu par eux et né en Italie, mais ennemi du pape, les Lombards obéirent à Charles, élu par les Francs et né en Allemagne, mais très-attaché au pontife romain. D'où l'on conclut d'abord que si les Lombards eussent été vraiment étrangers, la cour romaine, en chassant Didier et en appelant Charles, n'aurait pas obtenu de les chasser d'Ital.e, mais les aurait forcés à changer de dynastie, changement à peu près indifférent aux Romains oppri-

més. En second lieu, que cette cour, en somme, loin de soustraire aux Lombards étrangers les Romains italiens, soumit au contraire les Lombards italiens aux Francs étrangers.

« Mais on ne peut non plus dire avec vérité que les Lombards ont réduit à une condition purement servile les Romains italiens qu'ils avaient conquis, et anéanti jusqu'à leurs noms, pas plus que les Bourguignons et les Francs n'ont asservi ni annulé les Gaules. Ils n'ont pu le faire *à priori*, pour employer un terme d'école, parce que, dans les invasions de l'empire, aucun peuple germain ne l'a fait, et encore moins les Lombards, reconnus par tous comme moins oppresseurs que tous les autres. Et en effet, il n'en fut rien, parce que les conditions diverses du peuple conquis, sauf en ce qui concernait la politique, furent, par insouciance, si ce n'est par tout autre motif, laissées dans l'état où elles étaient au temps de la conquête, et il faut renier l'histoire et sa propre conscience pour ne pas confesser que, si les Romains italiens perdirent toute voix politique et une partie assez considérable de leurs possessions, du moins ne perdirent-ils pas le reste : ce qui fait, en un mot, qu'une nation existe ou n'existe pas. Or, ils existèrent, et si bien, qu'après une ou deux générations, les Lombards étaient Italiens, et non les Italiens Lombards. Celui qui le nie, nie que les Lombards, les Piémontais, les Génois, les Toscans, les Ombriens, les Abruzais, les Pouillais et les Calabrais soient Italiens. Dire que les Lombards anéantirent le nom italien, ce n'est pas vrai, et si c'était vrai, cela ne prouverait rien. Ce n'est pas vrai, car il est ridicule de prétendre que toutes les fois que, dans les lois lombardes, on trouve le nom de Romain, l'on doive entendre par là ceux de Rome, ceux qui n'avaient pas

encore été conquis, non ceux qui l'étaient, car avec cette interprétation il y a telle loi qui, laissant supposer au législateur la pensée de forcer des sujets non soumis à lui, aurait un sens absurde. Cela ne prouverait rien si c'était vrai, parce que Romains s'appelaient les conquis et Romains en même temps les non conquis; et si deux choses sont appelées du même nom, il est ridicule de soutenir que, par ce nom, l'on doive entendre une seule de ces deux choses. Il vint un temps où, sous le nom de Romains l'on ne comprenait que les Italiens non conquis. Mais ce fut précisément le temps où Lombards et Romains conquis étaient devenus un seul et même peuple; et ce peuple se nommait Lombard, c'est-à-dire partie du peuple italien. Aussi serait-il à désirer qu'on vît cesser le zèle hypocrite de certaines gens qui, nourrissant au fond du cœur une sourde opposition contre toute existence libre et civile, et sous couleur de déchaîner leur indignation contre ce même étranger qui triompha sur les ailes de leurs théories, vont répandant tout leur venin contre les Lombards, de qui, par aventure, ils sont descendus. Ils devraient cracher ce fiel sur d'autres étrangers envers lesquels ils dépassent les agneaux en douceur et en mansuétude.

« Ce Charles qui depuis onze siècles fatigue toutes les plumes les plus infatigables de l'Europe fut grand, non par lui-même (je ne sais rien trouver de grand dans ses instincts de méchanceté et de cruauté), mais il le fut comme symbole d'une ère nouvelle. Voilà pourquoi ce titre de grand, qu'il n'eut jamais de son vivant, lui fut accordé seulement deux siècles après sa mort, c'est-à-dire quand la postérité put commencer à comprendre quel élément de l'histoire du genre humain il était appelé à représenter. L'apparition de Charles signala le terme de ce grand ordre d'invasions dont fut tra-

vaillée toute la terre du IVe au VIIIe siècle, et ce travail fut certainement un effet dont les causes dépassent les bornes fatales de l'esprit humain. Après Charles et jusqu'à nous, aucun peuple n'a plus quitté la demeure qu'il s'est choisie. On vit les Normands seuls sillonner l'Océan comme ces rares éclairs qui sillonnent encore le ciel après l'apaisement de la tempête. Les quatre siècles qui s'étaient écoulés entre Alaric et Charles avaient été, dans l'ordre politique, ce que furent les grands déluges dans l'ordre naturel. Charles apparut comme l'arc-en-ciel à la fin de ce déluge, et comme l'arc-en-ciel n'est en lui-même qu'une muette réfraction des rayons solaires et apparaît au monde comme une vive promesse de sérénité ; ainsi Charles ne fut en lui-mème qu'un fier et ambitieux Sicambre, et apparut au genre humain comme la promesse du nouveau soleil qui pointait sur l'horizon. De cet âge nouveau, qu'en face de l'antique et du présent, il nous plut d'appeler le moyen âge, les derniers fruits furent les XIVe et XVIe siècles en Italie, et en France, en Angleterre, en Allemagne le XVIIe siècle. Il semble maintenant que les merveilleuses révolutions du dernier siècle et du nôtre soient le commencement d'un troisième âge dont les conséquences, qui doivent être visibles à la postérité seule, résoudront enfin le problème antique et décideront si l'espèce humaine est née pour rouler éternellement sur elle-même à travers les mêmes fautes et les mêmes douleurs, ou si le désir indompté que tout homme porte en soi du berceau jusqu'à la tombe, ce rêve de bonheur que jusqu'à présent la terre n'a jamais donné, n'est pas une illusion seulement, mais la premesse d'une réalité que l'on doit atteindre un jour, à travers une longue suite de siècles et de misères. »

Voilà l'œuvre de l'historien, voici maintenant ses idées morales. Je les trouve dans l'introduction du livre : « Discours sur la manière de considérer les actions humaines, par rapport à la conscience et à l'histoire. » J'avertis le lecteur que j'expose ces idées sans les partager et sans les discuter; je ne suis pas ici pour faire valoir mon jugement.

L'historien se demande un jour en rêvant :

« Qu'est-ce que la vertu? Si c'est une force, pourquoi les hommes forts ne sont-ils pas tous vertueux? Si c'est un bien, pourquoi amène-t-elle des malheurs? Si elle amène des malheurs, pourquoi console-t-elle? Pourquoi, si elle est libre, ne peut-elle point changer à son gré l'ordre des actions humaines? Ou comment sera-t-elle libre, comment sera-t-elle jugeable par les hommes ou même par Dieu, si cet ordre est fatal? Comment pourrais-je dire : Jules César ou Caïus Brutus fut coupable, si tous les deux n'agirent, l'un en se faisant maître de la république, l'autre en tuant l'empereur, que comme éléments nécessaires d'un grand tout ordonné dès l'éternité? Et si ce grand tout ne fut pas ordonné dès l'éternité, alors le monde intellectuel, ou, comme on dit aujourd'hui, moral, irait au hasard; les destinées du genre humain ne seraient plus fermes, le monde aurait pu tomber ou ne pas tomber, selon que fût né ou non Jules César ou Caïus Brutus. »

Ranieri répond ceci : La vertu n'est point affaire de raison, mais de sentiment; le premier mouvement de l'homme est le meilleur, car l'homme est né bon. La douleur est la première condition de l'être et de la vie; c'est une partie du grand travail ou de la grande douleur universelle : le plaisir n'en est que l'interruption, il est négatif; la douleur seule est positive, et la vertu n'est donc que la résignation à cette grande loi de souf-

france; elle se montre par le sacrifice, le renoncement, l'abnégation [1].

L'homme est libre, mais comme homme et non comme Dieu. Il est le contenu libre d'un contenant nécessaire. Il a son champ d'activité où rien ne le gêne au milieu des lois universelles qu'il ne peut violer. Il nage à son gré dans un Volga dont il ne peut détourner le cours. Or, comme l'acteur de l'histoire n'a pas su où il allait, n'étant pas Dieu, ce n'est pas d'après les résultats bons ou mauvais de ses actions qu'il le faut juger, mais d'après ses actions mêmes, d'après l'étendue de ses sacrifices, seule règle qu'il ait pu suivre avec la conscience de ce qu'il faisait.

Voilà ce discours réduit à l'état de grande route. Il est remarquable surtout dans ses développements et ses éclaircies. Il renferme de belles pages sur cette loi universelle de douleur qui roule dans le monde, et que le plaisir, comme une île fleurie, coupe sans l'arrêter.

Ranieri écrivit plus tard un second discours où il nous donna sa méthode historique.

C'est celle d'un esprit sage, ouvert et nourri, qui, s'étant guéri de l'empirisme avec M. Guizot, s'est ensuite guéri du dogmatisme en Allemagne. Il prétend qu'il faut procéder dans le monde moral comme dans le monde physique, et remonter des faits aux lois.

Il affirme que tout fait historique est universel. Il déclare que les faits individuels doivent être attentive-

1. D'accord, mais un autre ne pourrait-il arriver au même résultat en partant d'un principe opposé? L'homme est né mauvais, le premier mouvement est le pire : c'est l'amour-propre. Il faut au sentiment l'éducation, comme à l'intelligence, pour qu'il se développe en se purifiant; il faut qu'il devienne conscience ou raison : c'est alors qu'il triomphe de l'instinct, qui est l'amour-propre et qu'il devient vertu, c'est-à-dire dévouement, sacrifice, abnégation, etc.

ment, rigoureusement étudiés, non pour eux, mais pour les faits généraux autour desquels ils se groupent. Ces faits généraux, selon lui, se groupent eux-mêmes autour d'autres faits moins nombreux, mais plus généraux encore, et ainsi de suite jusqu'à ce que de généralisation en généralisation on arrive à une série déterminée de faits, de causes, d'idées, de centres communs qui soient les grands âges du monde ; d'où l'on peut remonter enfin à l'âge, à l'idée par excellence, au fait universel où se résolvent tous les autres : au centre commun de l'humanité.

Ranieri publia encore une histoire de Naples par livraisons ; une introduction, remarquable travail de psychologie, aux œuvres de Leopardi ; un petit livre de morale, *Frate Rocco*, au bénéfice des asiles de l'enfance, et un journal de mœurs où il tâcha de corriger certains ridicules de son pays.

La censure brisa en fragments le livre de *Frate Rocco* dès qu'elle sut le nom de l'auteur, et on biffa même des feuilles entières déjà acceptées. Elle supprima le journal de mœurs dès les premiers numéros, et l'*Histoire de Naples* dès la livraison neuvième.

Après les *Prolégomènes*, on insinua au gouvernement de Toscane, qui voulait appeler Ranieri à Pise comme professeur, de n'en rien faire, les cours d'un pareil homme ne pouvant être que pernicieux. Après l'*Histoire d'Italie*, on dénonça l'historien comme athée, ou, qui pis est, comme hérétique. Après la *Ginevra*, bien que l'avocat eût gagné sa cause (car l'hospice des Enfants-Trouvés fut dès lors réparé, réformé même et enrichi), Ranieri fut mis en prison : il y resta quarante-cinq jours[1].

1. Il ne faut pas croire d'après ces quelques mots que M. Ra-

Pour que l'Italie pût renaîtremoralement, il lui faudrait, non pas des révolutions, mais deux livres : une histoire philosophique de sa vie, une histoire littéraire de sa pensée. Ces deux livres conçus et écrits pour le peuple, profonds, mais clairs; sérieux, mais vivants, Ranieri les rêvait, il aurait pu les faire. Mais il vit dans l'ombre et le silence, joue l'avocat pour avoir un rôle et plaide la cause, non des Lombards contre Léon III et Charlemagne, mais de tel marchand contre tel filou. Il est des pays où l'on travaille à son obscurité; comme ailleurs on travaille à sa gloire.

nieri soit un révolutionnaire. En 1848, il s'est tenu en dehors de la politique, et n'a pas permis la réimpression alors possible, de *Ginevra*.

On raconte un mot singulier du roi lors des persécutions dirigées contre ce roman. Un ministre qui ne mérite pas d'être nommé, s'étant cru personnellement attaqué par Ranieri, à propos des concussions reprochées aux administrateurs de l'hospice, déclara hautement au conseil d'État, que le romancier devait être déporté dans les îles ou tout au moins enfermé à l'hôpital des fous. — « Oui, dit le roi en riant, afin qu'il fasse aussi un roman sur cet hôpital et sur l'argent qu'on y vole ! » Cet établissement était administré par le même ministre. L'épigramme du roi sauva Ranieri.

Notre écrivain a encore en portefeuille un nombre considérable d'ouvrages qu'il n'ose ou ne peut publier : un entre autres où par de subtiles observations faites sur la prosodie florentine actuelle et surprises, pour ainsi dire, sur la bouche des contadines, il a découvert l'emploi simultané de l'accent et de la quantité, et, appliquant cette découverte à l'ancienne prosodie grecque et latine, il croit en avoir pénétré le secret.

XIII

LES POERIO. — Giuseppe Poerio dans la fosse de Favignana. — Son premier exil. — Sa protestation au parlement. — Son second emprisonnement, son second exil. — Son éloquence. — Orateurs napolitains : Borrelli, Lauria, Niccolini. — Alessandro Poerio ; son exil, sa conversion, son aptitude aux langues, ses poésies, ses actions, ses combats, sa mort. — Une belle lettre du général Pepe. — Une mère italienne : Carolina Poerio. — Raffaele Poerio, Leopoldo Poerio. — Carlo Poerio : ses trois premières arrestations. — Les patriotes de Naples. — Les frères Rossarol. — Carlo Poerio au ministère, au parlement, en prison, au bagne.

Je vais raconter les malheurs d'une famille qui vécut presque toujours à l'ombre, en prison ou en exil. Elle est pourtant une des plus illustres d'Italie, et son histoire est celle de Naples, depuis soixante ans, jusqu'au jour où j'écris. Et la gloire que je vais constater étant venue à cette maison, non de la fortune ni même du génie, mais de la probité politique et des loyales convictions, mon récit prouvera peut-être, à la louange de mon, temps, que pour se faire un grand nom, il suffit encore d'être honnête homme.

Tout le monde connaît les terribles réactions de 1799 à Naples : un des actes les plus monstrueux du fratricide éternel qui n'a jamais cessé depuis Caïn. Les premières fureurs apaisées, le roi fit grâce. Il y a près des côtes occidentales de Sicile une île que les anciens appellent Ægusa, et qu'on nomme aujourd'hui Favi-

gnana. C'est un cône d'une grande élévation : un château s'élève au sommet du cône, et du haut du château redescend, jusqu'au niveau de la mer, un escalier intérieur, taillé dans le roc et menant à une fosse sans air et sans jour, froide, humide, repaire de reptiles et d'insectes venimeux. C'est là que les Romains jetaient leurs prisonniers; ce fut là que le roi napolitain, il y a soixante ans, enterra ceux auxquels il avait fait grâce.

Il y en eut un qui était jeune et qui n'y mourut pas : il se nommait Giuseppe Poerio.

Sous les napoléoniens, sorti de prison, ce jeune homme eut un avancement rapide; il devint procureur général, puis conseiller d'État. Mais, en 1815, les Bourbons rentrèrent et la ville se dépeupla de nouveau de ses meilleurs citoyens. Parmi les exilés, dont les uns suivaient la fortune des vaincus et les autres fuyaient la vengeance des vainqueurs, nous trouvons Giuseppe Poerio, toujours le premier frappé dans les calamités publiques.

Plus tard, en 1820, après l'insurrection militaire du général Guglielmo Pepe, dans l'ivresse du réveil et de la délivrance, entre les violents et les timides, se forma du premier jour le parti des modérés, « chez qui régnaient (dit Colletta qui ne flatte personne) l'excellence de la parole, la hauteur de l'esprit. » Parmi les plus distingués de ce parti, figuraient comme écrivains Dragonetti et Nicolaï, comme orateurs Borrelli et Galdi, et le plus entraînant de tous, Giuseppe Poerio.

En 1821, le roi s'était rendu à Laybach, où les princes et leurs ministres assemblés en congrès lui avaient conseillé de retirer à son peuple les libertés jurées.

Le roi écrivit alors de Laybach à son fils une lettre entortillée qui voulait dire ceci : « Nous avons à choisir

entre le parjure et la guerre : j'aime mieux le parjure. »

Mais le parlement de Naples répondit hautement : « Nous voulons la guerre ! » Et l'orateur qui, par un magnifique discours avait emporté le vote, était encore Giuseppe Poerio.

Ils eurent la guerre, mais les troupes, divisées, indisciplinées d'un roi qui marchait contre elles derrière une armée d'Autrichiens, ne purent opposer à la force et à la trahison qu'une témérité inutile. La cause était vaincue, l'ennemi aux portes, les vengeances imminentes, les échafauds dressés. Ce fut alors que, le 19 mars 1821, le parlement se réunit dans une séance suprême et décréta d'une voix cette déclaration :

« Après la publication du pacte social du 7 juillet 1820, en vertu duquel il plut à Sa Majesté d'adhérer à la constitution actuelle, le roi, par l'organe de son auguste fils (le prince François, vicaire du royaume et depuis roi de Naples), convoqua les colléges électoraux. Nommés par eux, nous reçûmes nos mandats selon la forme prescrite par le monarque. Nous avons exercé nos fonctions conformément à nos pouvoirs, aux serments du roi et aux nôtres. Mais la présence d'une armée étrangère dans le pays nous met dans la nécessité de les suspendre, et ceci d'autant plus que, et d'après l'avis de Son Altesse Royale, les derniers désastres soufferts par l'armée rendent impossible la translation du parlement, qui d'ailleurs ne pourrait être constitutionnellement en activité sans le concours du pouvoir exécutif. En annonçant cette douloureuse circonstance, nous protestons contre la violation du droit des gens, nous entendons maintenir fermes les droits de la nation et ceux du roi ; nous invoquons la sagesse de Son Altesse Royale et de son auguste père, et nous remet-

tons la cause du trône et de l'indépendance nationale aux mains de ce Dieu qui régit les destinées des monarques et des peuples. »

Celui qui rédigea cet acte mémorable et le fit signer par les derniers membres du parlement fut encore Giuseppe Poerio.

Après une pareille protestation, le séjour de Naples devenait dangereux. Les citoyens étaient désarmés, ceux qui gardaient des fusils ou même des couteaux, punis de mort, la garde nationale dissoute, l'université fermée, les carbonari, déchaussés et dépouillés jusqu'à la ceinture, traînés en plein jour dans la rue de Tolède et frappés d'un fouet formé de cordes et de clous par des soldats croates; le peuple muet de stupeur et d'abattement, les cours martiales en permanence, et à chaque instant le glas lugubre des cloches annonçant la mort d'un supplicié! Dans ces jours fatals, les hommes de la constitution, qui était pourtant la légalité, se sauvaient en foule, prévenant les vengeances du pouvoir. D'autres restèrent à Naples et à leur poste, attendant la prison où ils furent jetés tous. Je pourrais en nommer cent, je cite les plus illustres : le général Colletta, qui a raconté ces trahisons; les généraux Pedrinelli, Arcovito, Colonna, Costa, Russo, les députés ou conseillers d'État Borrelli, Rossi, Bruno, Piccolellis, Gabriele Pepe, et encore et toujours, à la tête des persécutés, Giuseppe Poerio.

Après la prison, les plus heureux obtinrent la mort, d'autres le bagne, mais dans leur pays du moins; les plus disgraciés et les meilleurs furent livrés à l'Autriche et confinés à Prague, à Brünn, à Gratz. Chose étrange! les deux pays se renvoyaient la honte de ces violences: le ministre Canosa de Naples, les disait imposées par le prince de Metternich qui les disait invoquées par

Canosa. Les élus qui subirent ce surcroît de rigueur, perdant à la fois la liberté et la patrie, furent Colletta, Pedrinelli, Arcovito, Guglielmo Pepe, Borrelli et l'inévitable martyr de tous les châtiments injustes, Giuseppe Poerio.

J'ai déjà dit que l'Autrichie trouva ces hommes sans péchés, et les envoya à Florence. Là, notre illustre exilé recommença la vie; il se retrempa dans l'étude des livres et dans le commerce des hommes, il sortit plus pur de cette dernière épreuve; il s'en releva plus grand. Il fut rappelé à Naples, après 1830, et il reparut à la tribune qu'il avait déjà illustrée par sa parole; — non pas, hélas! à la tribune du parlement abattue à coups de baïonnettes, mais à celle de la cour criminelle, où il était encore permis d'être éloquent.

De grands orateurs s'y étaient montrés dès le commencement de notre siècle; nous avons nommé Pasquale Borrelli, le plus ferme et le plus sûr de tous, puissant dans l'argumentation, disputeur acharné, raisonneur irrésistible et allant droit devant lui, sans dévier d'un pas, avec une assurance impérieuse et invincible.

En face de lui, par des qualités opposées, régnait Francesco Lauria, l'un des jurisconsultes les plus érudits du royaume: son exposition des lois pénales et ses vingt années de professorat à l'université des Studi sont des titres de science qui auraient pu suffire à sa renommée. Mais ce fut surtout comme orateur qu'il se fit un nom retentissant. Il était le séducteur des âmes: il les gagnait par l'effusion d'une sensibilité sincère; on pleurait à l'entendre et l'on était désarmé. Ce fut lui qui défendit sous toutes les réactions les accusés politiques. Lorsqu'à Pizzo la justice dérisoire de la Restauration offrit à Murat de se choisir un défenseur, Murat de-

manda Lauria, qui lui fut refusé : « Eh bien ! dit le roi, je ne veux personne. »

J'ai encore à nommer parmi les éloquents d'alors, Nicola Niccolini, parole savante, précise et nette qui faisait contraste avec les ampleurs cicéroniennes des orateurs ordinaires : elle avait le froid et le tranchant d'une lame d'acier. Et avec eux, avant 1820, après 1830, toujours sur la brèche, et combattant pour la justice quand il ne pouvait plus combattre pour la liberté, Giuseppe Poerio qui n'avait ni la science ni l'art, mais la véhémence, l'entraînement, l'explosion, que sais-je? une âme en éruption permanente qui l'a fait surnommer l'orateur vésuvien, foudroyait ses adversaires, incendiait l'auditoire, enterrait enfin sous des flots de paroles ardentes, l'accusation engloutie comme Herculanum. Ses défenses d'Antonelli et de Longobucco sont restées célèbres; les jeunes les lisent encore pour s'enflammer!

Cependant sous l'influence de ces hommes et éveillée par les cloches de 1820, se levait une génération nouvelle. La science qui, repoussée de partout, s'était accumulée autrefois chez quelques sublimes solitaires, se répandit dès lors dans le monde ; la jeunesse se mit à l'étude et au travail : les médecins, les avocats surtout, s'échappant de leur spécialité, regardèrent au delà ; les classes lettrées se fermèrent. Ce fut ainsi que le mouvement de 1820, quoique réprimé, fit son œuvre. C'est ainsi que la liberté, bien qu'étouffée, reste féconde ; on la croit morte et elle enfante des vivants.

A la tête de ces jeunes gens qui se préparèrent alors à combattre et à souffrir pour la troisième Italie, il y en eut deux qui, mûris avant le temps par l'exil, et continuant les traditions paternelles, furent de toutes les gloires et de tous les malheurs qui ont frappé leur

pays. C'étaient les deux fils de Giuseppe Poerio, Alexandre et Charles.

Alexandre, l'aîné, n'est pas connu en France. Il fut poëte, citoyen, soldat. Dès 1821, encore adolescent, il avait suivi le général Pepe dans les Abruzzes, et plus tard, pour ce crime, il suivait en Autriche son père à la fois prisonnier et proscrit. Il y devint philologue et philosophe. Il rentra en Italie avec son père, que le cabinet de Vienne avait relâché. A Florence il put se lier avec tous les Italiens qui résumaient là l'Italie, et surtout avec Antonio Ranieri, dont j'ai déjà longuement parlé. Puis nous l'eûmes à Paris, où il cessa d'être philosophe. Ce fut Niccolò Tommasco qui le convertit au catholicisme. Je ne saurais trop dire, pour expliquer cette conversion, qu'avant 1848 l'Italie presque entière fut un moment dans les idées papistes; on était guelfe alors contre l'Autriche, et l'on plantait la croix sur le sol antique comme un drapeau d'indépendance ou un arbre de liberté.

Puis Alexandre Poerio revint à Naples. Il avait appris son Italie, il put l'enseigner aux jeunes hommes de son pays. Il fut de cette cohorte sérieuse, intelligente et résolue qui combattit dans *le Progresso,* revue remarquable et remarquée, fondée à Naples par Giuseppe Ricciardi. Là se formaient des hommes dont quelques-uns se sont fait un nom : Dragonetti, Liberatore, de Cesare, de Augustinis, Baldacchini, Blanc, Imbriani, plusieurs autres que nous retrouverons ailleurs. Ce journal donnait des articles copieux et solides qui devaient déplaire au gouvernement. Le directeur Giuseppe Ricciardi fut exilé; la feuille tomba dans les mains de M. Bianchini (depuis ministre de police). Elle fut appelée dès lors *le Regresso* (le Recul).

Alexandre Poerio écrivait là quelquefois. Il avait une

érudition particulière qui était plutôt un don du ciel, le don des langues. Il les apprenait en se jouant, avec une facilité de commis-voyageur. Il les savait toutes. Il aurait pu servir non-seulement de dictionnaire polyglotte aux lettrés, mais d'interprète universel aux gens du peuple, car il entendait les patois aussi bien que les idiomes, et aurait pu répondre dans leurs mille et un dialectes aux Italiens ou aux Allemands qui l'auraient abordé.

Et de plus, il fut poëte. Poëte dans ses vers (recueillis par Le Monnier), son *Risorgimento* fut le cri national de 1848, quand le sol italien tout entier était « une secousse de guerre ! »

Mais poëte surtout dans sa vie. Sa personne, ses habitudes, ses moindres gestes étaient ceux d'une âme ardente qui ne tenait à la vie que par des rêves et des affections. Il poussait l'insouciance jusqu'à la manie et la sensibilité jusqu'à la fureur. A toute impression de peine ou de joie, il éclatait en sanglots comme un enfant et vivait dans le pays des chimères. Sa poésie n'était pas une exaltation exceptionnelle, intermittente, qui l'aurait pris par instants pour le rendre ensuite au calme sensé de la vie commune. C'était son état normal et son humeur de chaque jour.

Tel il se montre à nous dans ses poésies et dans ses actions : Italien, catholique, exécrant l'oppression et surtout l'oppression étrangère, opiniâtre dans sa haine, dans son culte et dans sa foi. Cette pertinacité fut le trait dominant de son caractère. Il s'acharnait à son rêve qui ne resta pas à l'état de rêve, mais devint une œuvre; il ne fut pas seulement le poëte de sa cause, il en fut d'abord le prophète, puis l'apôtre, et enfin le martyr.

En 1848 son illusion parut se réaliser : il eut ce qu'il voulait, la liberté, la guerre!

On lui offrit une ambassade à Turin, on lui offrit un grade dans l'armée, il refusa tout; il prit le fusil sur l'épaule et suivit Pepe comme simple soldat; il fut de l'héroïque défense de Venise, et toujours le premier au feu. Enfin, un jour, à Mestre, il marcha devant tous avec tant de fureur au combat, qu'il se trouva seul au milieu des Autrichiens. Le tambour battait la retraite, mais il ne pouvait l'entendre; il avait perdu l'ouïe, à ce qu'on dit, dans les souterrains de Saint-Elme.

Il fut assassiné par ces hommes qui étaient cent contre lui. Mais il ne resta pas mort dans leurs mains. Il eut encore d'horribles douleurs à endurer : cinq jours d'atroce agonie; mais il expira au bon moment, au bon endroit, dans un temps d'héroïsme et de liberté, sur une terre héroïque et libre. Les femmes de Venise lui élevèrent une simple tombe, et l'Italie entière porta son deuil.

Voici la lettre qu'après sa mort, son général écrivit à Charles Poerio. C'est une page éloquente et peu connue, elle veut être gardée.

« A toi, ami Charles Poerio,

« Il n'était pas mon frère, il n'était pas mon fils, mais le plus brave, le plus désintéressé de mes compatriotes. Il était pour moi une amitié douce et fidèle; il connaissait toutes les étranges infortunes de ma vie, et il savait les raconter. Encore tout jeune, par amour de la liberté, il me suivait dans les camps de Rieti, et nos désastres ne refroidissaient pas son âme ardente. De Paris, en 1821, il m'accompagna à Marseille dans l'illusion de débarquer quelque part sur les côtes d'Italie, et de prendre un sabre contre l'envahisseur du Nord qui allait asservir les Légations. Au mois de mai der-

nier, refusant une charge honorable et lucrative, il voulut me suivre en simple volontaire, les yeux fixés au delà du Pô, sans s'épouvanter de la constante adversité de ma destinée. Dans le combat de Mestre, fabuleux par la hardiesse qu'y montrèrent les défenseurs de la Vénétie, il les domina tous par sa bravoure, par ce qu'il a souffert, par ce qu'il a dit de magnanime et de patriotique au milieu des douleurs de l'amputation. Il semble, mon cher ami, que la fortune eût décidé de répandre une immense amertume sur cette faveur que, contre son habitude, elle me voulut accorder au bord des lagunes.

« Tu exhorteras ta mère qu'il adorait et dont il parlait en agonisant à être une mère italienne. Si l'excellence, la sainteté de la cause pour laquelle il a cessé de vivre il y a peu d'instants, si la haute vertu que sa fin lui a donné l'occasion de faire éclater, si l'exemple de tant de patriotisme qui ne sera pas sans fruit pour la patrie malheureuse; si rien de tout cela ne console, qu'est-ce donc qui pourra jamais consoler? Le confesseur qu'il avait appelé, lui demandant ce matin si d'aventure il avait haï quelqu'un, sa voix affaiblie répondit: « Personne, excepté les ennemis de l'Italie! » Je ne puis tenir plus longtemps la plume, je n'entre pas aujourd'hui dans les détails. Quelle perte nous avons faite! L'Italie pleure un grand fils. G. PEPE. »

Cette mère dont parlait Alexandre, Carolina Sossisergi, fut tout simplement une femme sublime. Elle avait partagé la mauvaise fortune de Giuseppe Poerio, son mari. Elle lui survécut pour souffrir plus cruellement avec ses fils; elle leur donna le conseil et l'exemple du courage : elle vit partir l'aîné pour la guerre sainte, elle le sentit mourir et elle lui survécut pour souffrir encore;

elle vit partir l'autre pour le bagne, les fers aux pieds et sur le dos, la veste des assassins et des voleurs. Il devait y rester vingt-quatre ans, elle ne pouvait songer à vivre jusqu'à l'expiration de cette longue et dure peine; Italienne, épouse et mère, elle avait connu toutes les angoisses et tous les tourments, il ne lui restait plus ni bonheur à espérer, ni malheur à craindre, la coupe était vidée : elle mourut.

A la mort de son fils Alexandre, les ministres napolitains, déjà infidèles à l'Italie, vinrent lui présenter leurs condoléances. Elle les accueillit par une phrase sanglante : « Eh bien! leur dit-elle, vous voilà satisfaits! »

Elle écrivit au général Pepe, le 23 février 1850.

« Mon cher Alexandre est mort pour la cause qu'il avait embrassée. Dans la douleur que j'éprouve souvent, je pense à ce qu'aurait souffert cette âme généreuse dans l'abjection de son pays, et je me dis à moi-même : Ce ne fut pas le hasard, mais une disposition de la Providence qui l'appela au ciel avant les disgrâces et les deuils de l'Italie. Je devrais être déjà poussière, mais l'idée que mon fils a pensé de moi que j'étais forte et le besoin d'assister mon autre fils me donnent du courage.... Pour moi, cher général, toute femme de Venise est une idole que j'adore. J'espère du ciel qu'il me donnera assez de vie pour aller sur cette terre où reposent les cendres de mon fils et témoigner aux chères filles de l'Adriatique toute ma gratitude comme mère et comme femme.... Si vous voyez jamais Lamartine, dites-lui que je suis toujours la même. A ceux des Napolitains qui sont à Paris qui me connaissent et se souviennent de moi, dites qu'ils plaignent la terre natale. »

Et dans une autre lettre, du 13 mai, elle écrit encore au général :

« Votre excès d'amour vous donnera trop de partialité pour lui (pour Alexandre). Dans votre histoire des dernières vicissitudes de l'Italie, mettez-vous en garde, cher général, contre votre cœur; une louange non méritée à celui qui ne fit rien de grand, si ce n'est de se sacrifier à la cause qu'il avait épousée, vous ferait accuser d'exagération. »

Telles sont les mères, en Italie.

Et pendant qu'Alexandre mourait à Venise, un autre Poerio, Raffaele, frère de Giuseppe, combattait comme général, contre les Autrichiens, dans l'armée piémontaise. Au premier roulement des tambours italiens, en 1848, il avait quitté l'Afrique où il faisait avec nous la chasse aux Arabes. C'était encore un vieux soldat de Murat, l'un de ceux qui, en 1821, avaient tenu la campagne et ne s'étaient pas rendus, même après l'invasion de l'Autriche. Il repose maintenant dans le cimetière de Turin.

Un autre Poerio, le colonel Léopold, repose à Florence, parmi les morts de Santa-Croce.

Il me reste à parler de Charles Poerio. Il continue les traditions de patriotisme et d'infortune qui ont illustré sa famille et il est le plus grand de tous, parce qu'il a été le plus malheureux.

Il est né en 1803, il a suivi deux fois son père dans l'exil, nous l'avons vu à Florence après 1820. Toutes ses pensées ont été ramenées vers la patrie. Il n'a guère étudié que l'histoire, et surtout l'histoire moderne, et surtout l'histoire vivante; il ne se passe rien dans le monde qu'il ne s'approprie et qu'il ne tourne au bien de son pays. Dès son retour à Naples, il entra dans l'opposition libérale et il en devint bientôt le chef par l'éclat de son nom, l'autorité de son caractère et les persécutions de ses ennemis. En 1827, la Sicile et les Abruzzes

s'étant soulevées, il fut mis en prison : l'on reconnut dès lors qu'il était un Poerio.

En 1844, un an après la mort de son père, lorsque les frères Bandiera partirent seuls de Venise pour aller se faire tuer en Calabre, afin que leur mort fût un exemple à suivre et un crime à venger. Charles Poerio fut encore arrêté, bien qu'il n'eût rien de commun avec eux : on le soupçonnait déjà de complicité dans tous les sacrifices. En 1847 le drapeau italien fut encore arboré à Reggio et à Messine, et Charles Poerio emprisonné pour la troisième fois.

Autour de lui, derrière lui, se pressaient les hommes qui devaient se faire un nom en 1848. Les avocats Pisanelli, Spaventa, Conforti, Mancini, l'économiste Scialoia, Giuseppe Massari, que nous retrouverons à Turin; Saliceti, Dragonetti, maintenant à Paris; Settembrini, Mosolino; vingt autres que je voudrais nommer, tous en prison maintenant, ou au bagne, ou pis encore, en exil, par centaines, par milliers : excepté quelques-uns, plus heureux, qui sont morts.

Quels hommes et quel temps! Que d'efforts généreux, que de patriotisme et d'ardeur, que de courage souvent, de témérité même chez ces grands infortunés, et on les dit lâches!

Connaissez-vous l'histoire des frères Rossarol? Ils avaient conspiré : tout le monde conspirait alors. La trahison avait ruiné leurs espérances. L'un deux, César Rossarol et le caporal Romano résolurent de mourir, mais d'une manière étrange, en se frappant l'un l'autre. Ils s'enfermèrent ensemble et écrivirent leur testament : ce testament était la déclaration des droits de l'homme; puis ils s'étendirent sur un lit, chacun d'eux tenant à la main un pistolet appuyé sur la poitrine de l'autre. Romano fut le plus heureux des deux : son pistolet ne

partit pas et il mourut seul. Rossarol voulut alors se tuer, mais il ne parvint qu'à se blesser. Il fut conduit au supplice. Mais la grâce royale suspendit l'exécution et envoya le patient au bagne. Il y souffrit jusqu'en 1848, et alla mourir à Venise.

Cependant la révolution n'éclatait pas seulement dans les conspirations violentes. Elle se préparait surtout dans le silence du cabinet où Poerio et ses amis étudiaient la liberté, et se préparaient à la vie politique. Elle se communiquait d'un esprit à l'autre dans ces congrès de savants où était convoquée, par l'imprudence des gouvernements, toute la noblesse intelligente de l'Italie. Elle se soulevait dans les prisons d'où Poerio dictait déjà ses ordres à la jeunesse libérale; elle s'inaugurait à Turin par les livres de Balbo, de Massimo d'Azeglio et de Gioberti, à Rome par les amnisties du Vatican, en Sicile par les premiers cris d'indépendance. Elle se fit à Naples par une démonstration pacifique, en janvier 1848.

Poerio sortit de prison pour entrer dans la vie nationale. Au commencement, il ne voulut rien être; mais quand il vit à l'œuvre le ministère timide et le peuple tout à coup démuselé, il sentit qu'il avait un devoir à remplir et une place à prendre. Il voulut pousser les uns et contenir les autres; il se laissa nommer préfet de police, puis ministre de l'instruction publique; il sacrifia même un instant sa popularité, comme Lamartine, pour ne pas briser le pouvoir. Mais il la regagna bien vite en refaisant ses preuves de désintéressement et de loyauté. En quittant le ministère, il n'accepta pas la dignité de conseiller d'État. Il rentra dans la vie privée. Après la catastrophe du 15 mai, appelé par trois colléges au parlement, il y siégea du côté des meilleurs et à leur tête.

Ce fut là qu'il montra de hautes capacités parlementaires. Il était le maître des discussions, il les dirigeait lui-même, il poursuivait ses adversaires à outrance, les frappant de coups secs et serrés qui étaient mortels. La ville frémit encore de son discours indigné sur les massacres commis en Calabre. « Le général Nunziante réfuta ses allégations dans une lettre adressée au ministre de la guerre, et qui contenait un démenti sans preuve accompagné d'injures personnelles. Poerio ne pouvait rester sous le coup de ce démenti. Dans un des plus éloquents discours qu'il ait prononcés, il affirma de nouveau la vérité de tout ce qu'il avait dit. Et le parlement, entraîné par cette parole toute-puissante, anéantit la protestation du général et la motion du ministre en passant à l'ordre du jour. (Perrens.) »

En même temps Carlo Poerio plaidait avec courage pour deux officiers d'artillerie, Longo et degli Franci; il les sauvait de l'infamie par sa belle défense, et de la mort en allant demander leur grâce au roi.

Dès lors il fut poursuivi, surveillé, épié, commenté, soupçonné, dénoncé pour ses moindres gestes. Il fit une partie de campagne à Ischia : conspiration! l'amiral Baudin (qu'il ne connaissait pas) était dans l'île. Il alla se reposer des affaires à Bénévent: conspiration! il s'était arrêté au poste de la garde civique. Il passait une soirée par semaine chez un ami: conspiration! Ce devaient être des réunions occultes. Il se rendait au printemps en voiture découverte, et en plein jour, dans une maison de campagne: conspiration! il y avait près de là un club et probablement des assassins!

Mais toutes ces dénonciations ténébreuses qui noircissaient continuellement de volumineux grimoires, se dissipaient d'elles-mêmes au premier rayon de soleil.

Alors on prit le grand moyen : on mit à ses trousses

un espion qui s'était introduit chez lui en sollicitant ses bienfaits; et qui le dénonça comme sectaire. Étrange accusation contre un homme qui toute sa vie avait souffert pour ses opinions ouvertement déclarées! Les ministres et même la police avertirent Poerio de ces dénonciations, lui conseillant de partir. Le général, son oncle, l'appelait à Turin; le gouvernement piémontais avait besoin d'hommes. Mais Poerio ne voulut pas esquiver un jugement. Il croyait aux juges, au droit et à la justice.

Et non-seulement il resta, mais il fit rester ceux qui voulaient fuir. Car il fut toujours le chef des vaincus par l'autorité de sa conduite. On peut définir en deux mots cet honnête homme : un exemple vivant.

Une fausse lettre fut imaginée contre Poerio : une lettre à lui adressée *par la poste* (!), et retenue par la police. On l'en avertit, il aurait pu fuir encore, il ne quitta pas sa maison.

Il fut arrêté et conduit à la prison de San Francesco, puis au fort de l'Œuf, puis dans les prisons de la Vicaria, où il fut confondu avec les voleurs et les assassins....

La captivité préventive dura de 1849 à 1851. Il était accusé d'avoir été membre d'une société secrète. Ses opinions connues, sa vie de citoyen, sa conduite au pouvoir, ses amis eux-mêmes, et jusqu'à son roi qui parlait de lui « comme du meilleur, du plus vertueux et du plus dévoué de ses sujets, » tous enfin témoignaient contre cette accusation insensée. Ses dénégations auraient dû suffire pour la renverser, car il est de ceux qui ne mentent pas. Celui qui l'accusait avait fait partie de cette secte, et il avait juré de n'en pas dévoiler les secrets. Sa dénonciation même était un parjure. On crut le parjure, et l'on sacrifia l'homme de bien.

Condamné à vingt-quatre ans de fers, lié de cordes

comme un malfaiteur, conduit à travers les rues de Naples, traîné de prison en prison, de Nisida à Ischia, à Montefusco, à Montesarchio, isolé du monde, sevré de livres [1], malade, affaibli, exténué par des abstinences et des cruautés sans nom, le baron Charles Poerio vient de passer neuf ans au bagne [2], aussi calme et plus fier sous la veste des forçats qu'il ne l'avait été dans le conseil des ministres, et donnant toujours, avec une fermeté sans défaillance, le spectacle et l'exemple du courage, patient, immuable, invaincu.

En même temps, et malgré toutes les surveillances, il correspondait avec les libéraux modérés du royaume et de l'Italie. Rien ne se faisait à Naples sans son aveu. Il encourageait ses amis à la résistance légale; il les détournait des efforts inutiles et violents, et certes si Naples ne s'est pas révoltée dix fois de 1851 à 1859, c'est grâce au conspirateur obstiné qui la contenait du fond du bagne.

1. Ce manque de livres était sa plus grande privation. Il écrit du bagne à un ami. « Sopporto con resignazione il dovere indossare i panni del fisco, il non potere avere il danaro necessario alla cotidiana sossistenza ed altre molte privazioni; la sola cosa che rimpiango è l'assoluta mancanza di libri, perchè quei pochi che avevamo ci sono stati tolti. L'ingegno, già sfruttato, finirà per isterilirsi del tutto.

(Lettre à Tofano citée par Mariano d'Ayala. *Opinione* du 1er fév.)

2. On sait comment il en est sorti, il y a quelques mois. Gracié par le roi Ferdinand, qui commua sa peine en déportation, il fut transporté à Cadix et embarqué de là, sur un navire américain, pour l'Amérique. Mais il fit comprendre au capitaine de ce navire que cette déportation était illégale, et sans émeute à bord, sans violence, par le simple effet de la persuasion, il se fit débarquer en Irlande avec ses soixante compagnons d'infortune. Il y fut reçu comme un triomphateur. Il est maintenant à Turin.

XIV

LA POÉSIE POPULAIRE. — Le dialecte de Naples. — Les chante-histoires. — Les poëtes qui ne savent pas lire. — Les collaborations sous la grotte de Pausilippe. — Chansons populaires : *le Soupir*, *la Capouane*, *Graziella*, etc. — Les filles de Naples, l'amour aux fenêtres. — La musique populaire. — La littérature en patois. — Un mot de Nicola Capasso. — Giulio Genoino. — Sacco l'improvisateur. — La chanson patricienne. — Achille de Lauzières : la *Tarentelle*, le *Petit baiser*.

Mais quittons ces tristes histoires. Nous sommes à Naples, cette ville gaie malgré ses malheurs et peut-être, au dehors du moins, la plus gaie du monde. On a beaucoup écrit sur elle, mais on n'aura jamais tout dit. A qui la faute? Aux voyageurs. Ils partent leur guide sous le bras, ou quelquefois un domestique de place devant eux, et ne voient qu'à travers le guide ou le domestique. Aussi, que leur montre-t-on? Ce qu'on montre à tout le monde : les merveilles de la ville; des temples, des musées et des palais. Or, y a-t-il rien de moins original qu'un temple, un palais ou un musée? Nous vivons dans un siècle où les merveilles sont des banalités. Il n'est pas au monde de beau monument que nous n'ayons déjà vu avant de quitter notre pays, grâce aux journaux illustrés et aux livres de voyages. Que diriez-vous d'un étranger qui s'imaginerait connaître Paris après quelques visites aux tableaux flamands du Louvre, à la façade grecque de la Madeleine,

aux chanteurs italiens de la salle Ventadour et aux cours classiques de la Sorbonne? Voilà pourtant ce que font nos voyageurs dans les pays étrangers. Mais il y a une seule chose dont ils se soucient fort peu, parce que le guide et le cicerone n'en parlent pas, c'est le pays même, le pays de tous les jours, la maison, la vie intime, les hommes enfin. Oui, les hommes, ces êtres qui nous touchent de si près et, tout en nous ressemblant toujours, sont les plus variables du monde; nous passons devant eux les yeux distraits, comme s'ils étaient pour nous sans intérêt ou sans valeur. Ah! c'est qu'il y a toujours une barrière entre eux et nous, la langue, la langue qui est une patrie tout aussi bien que le pays, et qui sépare les nations bien mieux que ne font les fleuves et les montagnes. Nous n'apprenons pas les idiomes de nos voisins parce qu'ils savent le nôtre, et il en résulte que nous pouvons aller au bout du monde sans sortir de notre petit coin. Quand nous parlons français avec un étranger, fût-ce avec un Chinois et au fond de la Chine, nous ne sommes pas chez lui, c'est lui qui est chez nous, c'est lui qui voyage. Nous nous dérangeons pour lui apprendre qui nous sommes. Nous courons le monde pour nous faire étudier, et nous rentrons chez nous les mains vides.

Voulez-vous connaître Naples? Apprenez le napolitain, apprenez-le chez ceux qui le parlent, à leur théâtre populaire, et prenez pour maître ce bouffon de génie qui s'appelle Pasquale Altavilla. Au bout de trois ou quatre mois, vous serez au fait, et vous pourez étudier sérieusement la poésie et les mœurs de ce peuple étrange.

Un dialecte, en Italie, n'est à certains égards qu'une forme de prononciation. En remontant dans le Nord, cette prononciation devient plus douce, ou du moins

plus flûtée; l'accent tonique disparaît peu à peu, la désinence féminine est tronquée, les sons nasaux commencent : on parle déjà français. Dans le Midi, la prononciation devient plus sonore, les consonnes redoublent ou se déplacent pour faire plus d'effet et de bruit; l'accent est fortement marqué, et le rhythme a une largeur et une mollesse qui rend la langue plus intelligible que ne sont les patois du Nord. Je n'ai encore dit qu'un mot, et j'entends déjà pérorer mon lazzarone.

Mais nous n'avons qu'effleuré l'écorce grammaticale. Regardons mieux, et nous verrons dans ce dialecte une foule de mots étrangers. Il y en a d'espagnols, il y en a de français, il y en a même de grecs; oui, de grecs, je n'en cite qu'un exemple pour ne pas jouer le savant : le verbe τύπτω, qu'on nous fait copier si souvent au collége, il est napolitain : *tuptoliare*. Ceci n'est pas de la grammaire, c'est de l'histoire. Naples n'a pas toujours été italienne; elle est née grecque, et a souvent changé de maîtres; son dialecte s'en souviendrait toujours, si ses annales venaient à l'oublier.

Laissons les mots, prenons les phrases, c'est bien autre chose. Comme ce beau parler est vif, animé, pittoresque! que de bruit et que de joie! au dehors quelle exubérance de vie, et que de *far-niente* au fond! Chaque dialecte d'Italie semble convenir à une certaine classe de gens : celui de Venise à la sensualité des courtisanes; celui de Florence à l'élégante courtoisie des grands seigneurs; celui de Sicile aux grâces simples et naïves des bergers de Théocrite; celui de Rome à la bonhomie malicieuse des bourgeois. Mais le dialecte de Naples est véritablement celui du peuple. Il ne raffine pas, il dit crûment les choses; il est indécent quand il le faut, et même quand il ne le faut pas; il ne veut pas être respecté le moins du monde, mais brave l'honnêteté har-

diment, au soleil. Puis il est familier au possible, même avec les saints; il a certaines formules d'adoration qui ressemblent fort à des invectives; il faut l'entendre parler à saint Janvier, surtout quand le miracle se fait attendre un peu trop[1].

En revanche, quand il se modère, il devient gracieux comme du vénitien, riche comme de l'arabe. Il évoque des images qui lui viennent en foule, et jongle avec ses mots sonores et brillants; quelquefois, il s'émeut et sait pleurer de véritables larmes; plus souvent, il s'émerveille aux récits d'autrefois, il devient splendide comme son ciel. Il se prête avec une souplesse incroyable à l'impression du moment et la rend sans efforts, mais avec une verve, une agitation, une volubilité qui vous étourdit et quelquefois vous gagne. Je m'aperçois que je ne parle plus du dialecte, mais du peuple : c'est qu'en Italie et partout, l'un ne va pas sans l'autre; être, c'est parler.

Une langue ainsi faite ne doit pas manquer de poëtes. Naples est peut-être la ville d'Italie qui en a le plus. Je parle des poëtes sortis du peuple, — et par poëtes sortis du peuple, je n'entends pas des boulangers de Tarente qui se mettraient à imiter Pétrarque, ni des perruquiers de Cosenza qui courraient les châteaux un peu en troubadours et beaucoup en commis voyageurs, — j'entends de pauvres gueux qui ne savent ni lire ni écrire, chantent pour chanter, sans se demander si on les écoute, et, laissant des œuvres immortelles, meurent

1. On sait en quoi consiste ce miracle : le sang caillé du martyr, conservé précieusement dans une fiole, se liquéfie solennellement une fois par an, le jour de la fête de saint Janvier, devant le peuple. Quand la liquéfaction tarde à s'opérer, les lazzarones assemblés dans l'église vocifèrent contre le saint des imprécations grossières et souvent obscènes, que le Français n'oserait pas même paraphraser.

inconnus. On a beaucoup parlé de l'improvisateur du Môle, cet excellent homme que la civilisation a chassé du port aux environs de la douane, et qui maintenant est peut-être mort et enterré : c'est lui qu'on a pris pour le poëte de Naples. Si l'on s'était donné la peine de l'écouter, et si l'on avait fait quelques efforts pour le comprendre, on n'aurait pas commis cette grossière erreur. Cet homme-là n'est pas un poëte, mais un savant populaire. Il sait lire et souvent écrire ; il connaît l'histoire romaine et le moyen âge, la mythologie et le martyrologe; il a même quelques notions du haut italien.

A vrai dire, il brouille un peu tout cela, change les dieux en saints, canonise les césars et arme chevaliers les papes ; quant à son italien, il y ajoute un trésor de consonnes que l'académie de la Crusca n'y a pas mises; mais ces fautes de détail ne lui ôtent rien de son autorité. Sa spécialité est le chant du poëme de l'Arioste, ou, pour parler plus exactement, des parties de ce poëme où il est question de Renaud, car Roland est parfaitement inconnu à Naples, et l'impertinent qui en ferait le héros de l'Arioste serait très-mal vu de ce public mieux renseigné.

Aussi, le savant dont je parle n'est-il pas nommé l'improvisateur, mais le *canta-storie*, le chante-histoires. Il fredonne une strophe du poëme, qu'il commente ensuite en patois, et s'il improvise quelquefois, c'est pour rendre le récit plus dramatique. Je lui ai entendu intercaler dans le texte des strophes de ce goût :

Renaud, soudain, prit son lourd cimeterre,
Qui, déjà fait aux combats hasardeux,
Du premier coup fendit le Maure en deux
Et de trois pieds s'enfonça dans la terre,
Puis rengaîna son arme avec dédain,...
Ainsi frappait Renaud le paladin.

Pauvre Arioste !

Le véritable poëte populaire est bien différent. Il ne vend pas son talent et ses aptitudes comme le cantastorie, et n'exige pas qu'on le nourrisse parce qu'il sait chanter. Sa poésie est souvent narrative, et dit les guerres saintes et les splendeurs de l'Orient; quelquefois elle est religieuse et s'adresse alors à la madone avec la plus naïve familiarité; mais d'ordinaire elle n'est qu'amoureuse, et c'est la véritable chanson populaire.

Il y a deux ou trois cents de ces poésies d'amour qui sont restées, grâce au peuple, qui les avait gardées dans sa mémoire avant qu'on songeât à les publier. Maintenant que les mœurs nationales s'en vont, ces chansons auraient été oubliées sans doute, malgré le peuple, qui n'en retient plus que des fragments, sans un Français, M. Cottrau, qui un beau jour se mit en tête de les rassembler. M. Cottrau, le frère du peintre, habitait Naples depuis longtemps, et savait le napolitain mieux qu'un pêcheur d'*En bas le port.* Il s'en alla donc dans tous les quartiers populaires, où il prenait les gens au collet et les faisait chanter. Il écoutait aux portes, son crayon à la main, écrivait les paroles et notait les airs. Par ce moyen, il entassa dans son portefeuille, comme dans un garde-meubles, des milliers de vers et de mélodies. Puis de ce garde-meubles, il fit un salon; de ces miettes de poésies dispersées aux quatre vents et ramassées au hasard, une ravissante mosaïque. C'est ainsi que s'est formé le poëme d'Homère, à ce que prétendent les Allemands.

J'ai dit comment ces chansons nous ont été conservées. Voyons, maintenant, comment elles ont été composées. Le poëte populaire, je le répète, ne travaillait à Naples ni pour la gloire, ni pour l'argent, et cepen-

dant il avait quelque chose de commun avec nos écrivains modernes, il collaborait. La veille de la fête de Piedigrotta, espèce de procession militaire où toute la ville est sur pied, une sorte d'assemblée poétique se réunissait dans la grotte de Pausilippe. Ces académiciens en chemise se confiaient leurs inspirations récentes. On choisissait la meilleure et on la corrigeait séance tenante, ou, du moins (car la correction n'est pas de rigueur dans ce genre de poésie), on la complétait. Chacun y ajoutait quelque chose, y apportait sa rime, son idée, son image, son amour. Les paroles achevées, on s'occupait de la musique. Ce Métastase collectif appelait son maestro. Le Rossini ne se faisait pas attendre. Il essayait un air, que l'assemblée modifiait à son gré, comme elle avait fait des paroles. En peu de temps, la chanson était arrêtée; il s'agissait maintenant de la répandre. Aucun de ces gens là-ne savait lire ni écrire: où trouver un éditeur? Le lendemain du jour où elle s'était réunie, l'académie populaire se dispersait dans tous les quartiers de la ville, en fredonnant la chanson nouvelle. Les lazzarones s'arrêtaient pour l'écouter ou suivaient le chanteur pour l'apprendre. Or, comme ce jour là Naples était en fêtes et les rues pleines du peuple, au bout de quelques heures des milliers d'oreilles l'avaient entendue, et le soir tout le monde la savait. Cette chanson durait un an, jusqu'à la fête suivante.

Chose étrange! Ce peuple vif, turbulent, bouffon, grimacier, qui a pour masque le Polichinelle d'Altavilla dont nous parlerons plus tard, ce peuple plein de verve et d'entrain, gai jusqu'à la folie, verbeux, railleur, graveleux avec délices, et dont la conversation ressemble aux pages les plus obscènes de Rabelais, ce peuple est, dans ses chansons, le plus triste, le plus ému et le plus

chaste du monde. Les airs qu'il compose sont presque toujours en mineur. Il a de ces sentiments chevaleresques qui nous étonnent dans ce pauvre monde ignorant; il s'écrie, par exemple :

« Oh ! qu'il serait beau d'être tué sous le balcon de sa maîtresse. L'âme s'en irait au ciel et le corps serait baigné des larmes de la délaissée ! »

Quelquefois, il flotte dans la rêverie allemande, et devine cette poésie à la fois intime et idéale que nous cherchons si avidement aujourd'hui.

LE SOUPIR.

Chanson plaintive.

Va, mon soupir, tu sais où je t'envoie;
Suis donc ta voie
Et cours sans louvoyer :
Va caresser la robe fine et blanche
Que le dimanche
Elle aime à déployer.
En arrivant, si tu la vois qui mange,
De son orange
Apporte moi l'odeur !
Si tu la vois endormie en sa couche,
Oh ! dans sa bouche,
Exhale-lui mon cœur !

Le plus souvent, c'est une simple idée qui vient au poëte populaire : il la rend aussi nettement que possible, en une strophe ou deux qu'il n'a jamais l'air de chercher. On connaît en France la *Capuana*, ravissante petite chose traduite par M. Alexandre Dumas. Le traducteur nous permettra bien de le citer, lui qui cite si souvent les autres.

LA CAPOUANE.

En me promenant ce soir au rivage
Où pendant une heure à vous j'ai rêvé,
J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage :
Vous veniez après, vous l'avez trouvé.

Dites-moi comment finir cette affaire :
Les procès sont longs, les juges vendus;
Je perdrai ma cause, et pourtant, que faire?
Vous avez deux cœurs, et je n'en ai plus.

Mais quand on s'entend, bientôt on s'arrange,
Et souvent le mal nous conduit au bien;
De nos cœurs entre eux faisons un échange :
Donnez-moi le vôtre et gardez le mien!

En voici une autre dans le même style : je traduis dorénavant en prose, pour côtoyer de plus près l'original.

CHANSON DE SOMMA [1].

Je levai les yeux au ciel et je vis une étoile;
En les baissant, j'en vis deux.
Dis donc, ta mère n'y est pas,
Descends, ma Ninette [2], j'ai à te parler.

Au milieu de cette rue, il y a deux sœurs;
Avec toutes deux je voudrais faire l'amour.
Dis-donc, ta mère n'y est pas,
Descends, ma Ninette, j'ai à te parler.

1. *Somma*, petite ville des environs de Naples; beaucoup de chansons ont des titres analogues : *Chanson d'Amalfi*, *de Sorrente*, etc., ou bien la *Procidane*, la *Palermitaine*, comme chez nous la *Marseillaise*.

2. *Nennella*, petit nom d'amour : je traduis par une assonnance.

Ah! si le ciel m'avait destiné une des deux
Pour femme, ou au moins pour belle-sœur!
Dis donc, ta mère n'y est pas,
Descends, ma Ninette, j'ai à te parler.

ilà qui est assez élégamment marivaudé; mais la grâce ıst pas la seule qualité des poëtes populaires. Ils ont core une sorte de fantaisie bizarre qu'ils doivent peut-'e aux anciennes incursions des Sarrasins. Ils aiment, ılleurs, follement les contes arabes.

CHANSON DE PÊCHEUR.

Je veux me faire une maison au milieu de la mer
Bâtie avec des plumes de paon;

D'or et d'argent j'en ferai les marches,
Et de pierres précieuses les balcons;

Et quand ma Ninette y paraîtra,
Ils diront tous : « Voici le soleil qui se lève! »

ois strophes de deux vers; les chansons du peuple ne ıt presque jamais plus étendues. Le Napolitain va ıdement en poésie, comme en amour. Voulez-vous songe, maintenant? Nous en avons plusieurs....

LE SONGE.

J'ai rêvé que j'allais en enfer
Et il était si plein, que je n'y trouvais place,
Et je voulais déjà revenir sur mes pas.

Mais j'y vis celle que j'avais aimée
Qui bouillait dans une chaudière,
Et je m'approche d'elle pour la consoler.

Elle se retourne et dit : « Le temps est passé;
J'y suis tombée pour ne point t'avoir entendu,
Et je souffre maintenant parmi les ingrates. »

Mais revenons sur la terre, et tâchons de surprendre le peuple dans sa vie familière. Voici une Ninette qui file à sa fenêtre ; écoutons-la chanter.

L'AMANT HONTEUX.

Passe et repasse sous mon balcon
Un jeune homme gracieux, et avec son cœur
Il me regarde tout passionné ;
Mais son amour s'en tient là.
Je veux voir maintenant ce petit honteux,
Si je ne lui fais pas au moins ôter son chapeau.

Puisqu'il se fait ainsi des scrupules,
Je veux avoir la tête dure, moi;
En me mettant à filer sur mon balcon,
Je lui ferai tomber mon fuseau sur la tête!...
Et, tandis qu'il rattachera le fil, ce mameluck,
Certes, il doit me parler, s'il n'est de stuc.

« Oh! Ninette, me dira-t-il, votre cœur
Ne pourrait-il s'attacher ainsi?
— Pourquoi pas, répondrai-je, vous auriez tort d'en douter,
S'il y a le nœud de sympathie! »
Mais voici qu'il vient, l'imberbe mignon:
Mettons-nous à filer et prenons garde!

Quittons maintenant la rue, je vous prie, et entrons dans une maison napolitaine. N'y entre pas qui veut, la faveur est rare; aussi les scènes d'intérieur ont-elles toujours besoin d'être justifiées, même dans les chansons.

GRAZIELLA.

Cœur à cœur, avec ma Graziella,
J'étais assis là, à cette place;
Le père sortait, et il n'y avait que la tante;
Mais tout bas, tout bas, on pouvait parler.
La tante filait et n'entendait guère,
Car de sommeil la tête lui tombait.
Moi, je prenais la petite main de ma Ninette,
Qui ne voulait pas, mais se la laissait baiser.

Elle chantait de sa belle voix;
Moi, je me mettais à pincer la mandoline.
Elle disait, chantant doucement, doucement:
« Mon Aniello, je dois t'aimer toujours! »
La tante filait et n'entendait guère,
Car de sommeil la tête lui tombait,
Et quand elle se réveillait tout à coup,
Je me tenais roide et sans mot dire.

Graziella, la fileuse surtout, voilà bien des Ninettes de Naples, nées pour l'amour, et ne vivant que pour l'amour. Dans nos pays on tient les jeunes filles en prison, aussi désirent-elles un mari, non pour aimer, mais pour être libres, et l'amour, ce qui n'est pas très-moral, ne se fait qu'avec des femmes mariées ou des lorettes. A Naples, la lorette est inconnue; la femme mariée, peu rigide dans le monde, l'est encore assez dans le peuple, et en tout cas ne joue aucun rôle dans la chanson populaire. L'adultère et la poésie y sont brouillés à mort. Mais la jeune fille y est aimée tout haut, en plein jour et en pleine rue; elle le sait et l'avoue ingénument, sans effroi ni rougeur. Dès qu'elle a ses quinze ans, ne la supposez pas sans amour, ce serait une hypothèse absurde. Ne lui demandez pas si elle a un amoureux, ce serait une impertinence. Autant vaudrait lui dire: « Es-

tu laide, mal faite et sotte, ou ne l'es-tu pas? » Bien plus, ce serait la soupçonner d'antipathie et d'insensibilité. Or, dans ce pays-là, la froideur est un crime. Ainsi, les mœurs y sont plus libres qu'en France ; mais, en revanche, elles semblent avoir quelque chose de plus austère, ou du moins de plus sérieux. Les relations entre jeune homme et jeune fille n'y sont pas un jeu d'esprit, ni un caquetage frivole ; ce qu'on nomme ici faire sa cour, serait regardé là-bas comme une insolence et une trahison ; l'offre d'une fleur y équivaut à une déclaration amoureuse et une déclaration amoureuse à une promesse de mariage, quitte à attendre dix ans la lune de miel.

Revenons à la chanson populaire. Je l'ai montrée tour à tour rêveuse, coquette, fantasque, familière : je voudrais, maintenant, la montrer émue et pleine de larmes.

FENÊTRE QUI BRILLAIS.

Fenêtre qui brillais et maintenant ne brilles plus,
C'est signe que ma Ninette est malade ;
Sa sœur se met à la croisée et me le dit :
Ta Ninette est morte, ils l'ont enterrée.
Elle pleurait toujours de ce qu'elle dormait seule,
Hélas ! elle dort maintenant avec les morts !

Va dans l'église et découvre la bière,
Vois ta Ninette, comme elle est changée !
De cette bouche d'où sortaient des fleurs,
Maintenant sortent des vers. — Oh ! quelle pitié !
Monsieur le curé, aies-en bien soin, dis :
Tiens-lui toujours une lampe allumée !

Je ne sais ce que dit ma traduction, mais je sens dans l'original une véritable poésie, trouvée et non cherchée, un sanglot qui éclate sans se demander quel effet il va

faire et quelle fibre il va remuer. Voici un homme qui va voir sa maîtresse ; le balcon est sombre, il a peur. Est-elle malade ? elle est morte. Et que de regrets d'amour dans la simple réflexion qui termine la première strophe ! Et puis cette visite à l'église, cette peinture repoussante mais si vraie, de la trépassée, et cette recommandation au prêtre, pieuse conclusion de l'idée et du récit : tout cela en douze vers, sans composition apparente, sans liaison visible et sans cliquetis de mots, me semble un petit chef-d'œuvre. On peut dire autrement, mais je doute qu'on puisse dire mieux.

Je ne multiplie pas mes citations, je crois que le lecteur a déjà compris cette poésie. Deux strophes encore cependant, parce qu'elles ont fait fureur, et que le peuple s'y montre bien. Elles sont intitulées : *Fenêtre basse.* Il est très-souvent question de fenêtre dans ces chansons, parce que c'est là qu'on fait l'amour à Naples[1]. C'est le pays du monde où la pantomime est arrivée à son plus haut point de perfection. Debureau y aurait trouvé son maître. J'y ai assisté à de longues conversations, où la rue et le cinquième étage d'une maison se disaient les choses les plus spirituelles et les plus passionnées. Il y a une télégraphie amoureuse que tout le monde comprend au pays napolitain, surtout dans le peuple. La communication électrique s'y établit à merveille et sans le moindre fil de fer. Je reviens à mes deux strophes. Comme elles sont les plus populaires de toutes, je demande la permission de les citer, avec le mot à mot italien en regard, pour ceux qui seraient curieux de comparer la langue au dialecte.

1. C'est peut-être un souvenir de la domination espagnole. Cette manière de faire sa cour s'appelle, en Espagne, *pelar la pava*, plumer le dindon. Les filles s'y livraient, semble-t-il, à cette occupation, tout en écoutant les garçons à la fenêtre.

FENESTA VASCIA.

Fenesta vascia e patrona crudele,
Quante sospire m'aje fatto jettare!
M'arde stu core comm' a na cannela,
Bella, quanno te sent' annomenare.
Oje piglia la sperienza de la neve;
La neve è fredd' e se fa maniare,
E tu commè si tant' aspra e crudele,
Muorte mme vide e nun me vuò ajutare.

Vorria arreventare no picciuotto
Co na lancella a ghi vennenno acqua,
Pemme une ì da chiste palazzuotte:
« Belle femmene meje, a chi vo acqua? »
Se vota na nennella da là' ncoppa:
« Chi è sto ninno che va vennenno acqua? »
E io responno co parole accorte:
« So lagreme d'ammore, e non è acqua. »

FENÊTRE BASSE.

Fenêtre basse et maîtresse cruelle,
Que de soupirs vous m'avez fait jeter!
Le cœur me brûle comme une chandelle,
Belle, quand je t'entends nommer.
Ah! prends l'exemple de la neige,
La neige est froide et se laisse toucher;
Mais toi, tu es avec moi si âpre et cruelle,
Tu me vois mort et tu ne veux pas m'aider.

FINESTRA BASSA.

Finestra bassa e padrona crudele,
Quanti sospiri m' hai fatto *gettare!*
M'arde questo core come una candela,
Bella, quando ti sento nominare.
Ahi! prendi la sperienza della neve :
La neve è fredda e si fa maneggiare.
E tu con me sei tant' aspra e crudele,
Morto mi vedi e non mi vuoi ajutare.

Vorrei diventare un ragazzotto,
Con una brocca a *ire* vendendo acqua,
Per andarmene a questi palazzotti :
« Belle femine mie, chi vuol acqua? »
Si volta una ragazza da là sopra :
« Chi è questo bimbo che va vendendo acqua? »
Ed io rispondo con parole accorte :
« Son lagrime d'amore, non è acqua. »

FENÊTRE BASSE.

Je voudrais devenir un petit garçon,
Avec une cruche à vendre de l'eau,
Pour m'en aller sous ces petits palais :
« Mes belles femmes, qui veut de l'eau? »
De là-haut vers moi se penche une Ninette :
« Quel est ce garçon qui va vendant de l'eau? »
Et moi je réponds en paroles accortes :
« Ce sont des larmes d'amour, ce n'est pas de l'eau. »

Ici, vous reconnaissez bien la muse plébéienne qui ne se demande pas où elle va, ou peut-être l'improvisation collective qui se faisait dans la grotte du Pausilippe. L'histoire de cet amant désespéré qui voudrait être porteur d'eau pour vendre ses pleurs, m'a toujours paru la plus bizarre imagination de ce peuple enfant. Les chansons fourmillent de choses pareilles, et j'en pourrais citer plusieurs qui n'ont pas le sens commun; mais toutes, même les moins littéraires, ont au moins une image ou une larme que nos poëtes de salon seraient bienheureux d'avoir trouvées.

Une chose singulière, c'est que tous les vers sortis du peuple sont hendécasyllabiques, ou, pour mieux me faire comprendre, sont composés dans le mètre de la tragédie et de l'épopée, dans l'alexandrin d'outremont.

Seulement ce vers-là, qui est anglais et allemand, du reste, tout aussi bien qu'italien, n'a pas douze pieds comme le nôtre; il n'en a que dix ou onze, selon la prosodie étrangère, qui compte pour deux les désinences féminines. Voilà pourquoi M. Dumas a traduit en vers de dix pieds une chanson que j'ai citée; je fais observer, cependant, que le rhythme napolitain est beaucoup plus libre que le nôtre, car il a, au lieu de césure, l'accent tonique; au lieu de ceinture qui le sangle, des colliers et des rubans qui le parent à ravir. Les vers de ces chansons sont faciles, mais non de cette facilité littéraire qui est de la négligence ou quelquefois de l'art; on voit qu'ils sont venus tout seuls.

Les règles arbitraires ou conventionnelles de la prosodie y sont violées, mais non les lois de l'euphonie; la rime n'y est souvent qu'une simple assonance, mais l'accent y bat la mesure sans jamais broncher. C'est vraiment la nature qui chante; la nature illettrée qui n'a jamais

mis le pied à l'école, et, faute de talent, n'a que du génie.

Telles paroles, telle musique. Les airs napolitains sont, en général, des cantilènes plaintives et fort simples où courent çà et là des phrases d'une singulière originalité. Il y en a d'impossibles et qui ne ressemblent à rien, mais toutes ont ce don assez rare aujourd'hui, qu'il suffit de les entendre pour les retenir, et de les chanter une fois pour les fredonner sans cesse. Il y a telle de ces mélodies : *Te voglio ben'assaje* par exemple, la *Carolina*, etc., qui a fait le tour du monde. Il y en a beaucoup d'autres qui attendent d'être connues pour défrayer tous les concerts futurs : *Cannetella*, *Michelemmà*, la *Munacella*, la *Romanella*, la *Nuova Riccidella*, la *Verdella*, la *Saracinesca*, la *Padulana*; je les cite pour les désigner aux amateurs. Quelques-unes ont été prises sans façon par les grands compositeurs : la *Ricciolella*, par exemple, dont Rossini a profité dans la Semiramide, et l'air de *Fenesta che lucivi* (la troisième des chansons que j'ai traduites ici) : Bellini l'a copiée littéralement dans le deuxième acte de la *Sonambula*. On vante beaucoup le génie musical des Allemands, et l'on a raison ; je sais qu'ils apprennent leurs gammes en même temps que leur alphabet, et j'ai entendu moi-même, à la fête de Heilbronn, plusieurs centaines d'ouvriers venus de toutes les parties du Wurtemberg, et qui se rencontraient là pour la première fois, entonner en chœur, avec un ensemble parfait, les hymnes religieuses et les chants nationaux des grands maîtres. Et cependant, si l'on veut leur comparer ces pauvres lazzarones qui, sans avoir jamais appris une note, improvisent des mélodies que Bellini et Rossini n'ont pas dédaigné de copier, je crains fort que l'Allemagne, toute grande musicienne qu'elle est, ne doive mettre chapeau bas devant l'Italie.

Mais hélas (cet hélas n'a rien de politique au moins)! le peuple s'en va depuis qu'il est composé de tout le monde. Les paysannes des collines qui entourent Naples, portaient jadis des corsages bleus sur des jupons rouges, ou rouges sur des jupons bleus, et ne rougissaient pas d'être paysannes. Les lazzarones dormaient étendus sur le sable, et n'avaient pour vêtement que la teinte cuivrée dont les drapait le soleil. Maintenant, la paysanne de Naples est vêtue en femme de chambre; quelques années encore, et vous la verrez attiffée en lorette. Le lazzarone porte un caleçon, possède un lit et une fourchette, mange de la viande et se grise quelquefois. Il accepte les chemins de fer et les becs de gaz; il vole beaucoup moins, c'est vrai, mais il va bien plus rarement à la messe. Le lazzaronne fait quelque chose à présent : il est pêcheur, commissionnaire ou valet ambulant; il a des maîtres. Offrez-lui vingt sous pour faire une course, il ne vous répondra plus comme autrefois ce geste dédaigneux qui voulait dire : « J'ai mangé, je n'ai besoin de rien, ôte-toi de mon soleil! » Le lazzarone travaille. Le lazzarone est mort, mais en mourant, il a légué son patois aux gens de lettres.

Les gens de lettres s'en étaient, du reste, emparés de son vivant. Le dialecte avait même été la langue du gouvernement, sous Alphonse d'Aragon. Bien plus : il avait déteint sur l'espagnol officiel; j'ai lu dans une charte un de ses mots espagnolisé : *los guallones* (*i guaglioni*, les gamins). On conserve une chronique napolitaine du XIV[e] siècle, pleine de faits merveilleux; au XVII[e] siècle, le patois fut exploité par des poëtes, et par un conteur, Basile, auteur du *Cunto de li cunti* (le conte des contes), quelque chose d'extravagant : on le surnomma le Boccace de Naples. Il y eut aussi le Dante de Naples : ce fut Cortese, qui fit un poëme en dix chants,

Micco Passaro, histoire de voleurs. Il y eut enfin le Pétrarque de Naples, connu sous le pseudonyme de Sgruttendio : ses *mattinate* (aubades) sont très-pétulantes.

Enfin Capasso vint au XVIIIe siècle et fixa le dialecte par sa traduction d'Homère avec le texte en regard, et par son travestissement, sans parodie, de la *Jérusalem délivrée*. Il fut à la fois le Vaugelas et le Malherbe du patois napolitain. Il en arrêta l'orthographe et la syntaxe, il régla la valeur des expressions et les particularités de la prosodie. Il fit tout seul, et en peu d'années, ce que l'Académie française n'a pu faire en deux siècles avec tous ses immortels, et c'est pourtant quelque chose. Il avait, du reste, beaucoup d'esprit, et il dit plusieurs mots charmants qui sont restés. Ainsi, un rimailleur qui avait composé deux sonnets, étant venu lui demander un jour lequel des deux il devait imprimer, Capasso en prit un au hasard, en lut trois vers et s'écria aussitôt : « Imprimez l'autre ! » Ce mot a été attribué plus tard à bien des personnages célèbres, mais on affirme, à Naples, qu'il est de lui.

Après Nicola, ou Cola Capasso, vinrent plusieurs écrivains de second ordre, qui firent tout leur possible pour râper le dialecte à force de le brosser. Ils n'y réussirent pas. D'autres, mieux doués et plus habiles, surent heureusement approprier la langue du peuple aux exigences du monde. Le napolitain se transforma sous leur plume. Cette transformation était du reste nécessaire, et voici pourquoi. Il ne faut pas croire que le dialecte napolitain n'appartienne qu'au peuple. Tout le monde le parle, surtout le roi ; je l'ai entendu de mes oreilles. Bien plus, le napolitain est le seul italien qui règne à Naples. Adressez-vous dans la langue de Boccace à un lazzarone, il vous répondra : « Je ne sais pas le français. » L'italien est presque une langue d'op-

position dont s'arment aujourd'hui les classes lettrées contre la cour et la rue.

Or donc la cour, comme la rue, réclamait son auteur national, qu'elle ne trouvait pas dans le peuple, trop inélégant pour elle, quelquefois même brutal, témoin ce ver un peu réaliste dont parle la chanson que j'ai traduite. L'auteur ne se fit pas prier. J'en pourrais citer vingt, mais la nomenclature serait fastidieuse au lecteur et inutile aux écrivains, qui n'en resteraient pas moins inconnus. Je veux écrire seulement deux noms à la hâte, Giulio Genoino d'abord, qui vient de mourir octogénaire et qui fit rire et sourire bien des gens ; ce poëte remarquable a trouvé plus d'une fois le trait expressif et pittoresque. C'est lui qui a dit par exemple :

Lu sciummo cu la faccia 'nsaponata,

le fleuve à la face savonneuse; le vers a une sonorité superbe en napolitain. L'autre nom que je cite est Sacco l'improvisateur, vrai bourgeois de Naples, *occhialaro* de son métier, ce qui ne veut pas dire opticien, mais marchand de lunettes. Sacco parle en vers comme fait M. de Lamartine en prose; c'est un flot d'idées, un débordement d'images, un jet de rayons et d'éclairs qu'il a peine à contenir. On l'invite souvent à improviser, comme on nous invite à dîner en France, et il ne s'excuse jamais. Dès qu'on lui donne un sujet et la parole, il part sur-le-champ, comme M. de Pradel; mais il y a cette différence entre M. de Pradel et lui que, pour l'un, l'improvisation est un tour de force ou tout au moins un exercice exceptionnel, tandis que l'autre, en parlant en vers, ne semble pas sortir de ses habitudes. Le langage des dieux, comme on disait un jour, lui est si familier, que s'il s'interrompt dans son improvisation pour demander un verre d'eau, il le fait sans quitter son

rhythme, boit en vers, et reprend son sujet où il l'a laissé. Un jour qu'il chantait quelque chose de très-noble et de très-sérieux, une dame célèbre, invitée à la réunion, entra tout à coup dans la salle. Sacco était au milieu d'un vers, mais loin de s'arrêter, ou seulement de s'interrompre, il continua résolûment:

. . . . . Vi chi trase,
Nè, purtatele na seggia
Acciocch' essa, leggia leggia,
Quaraquacchio pozza fà.

Ces vers ne peuvent pas se traduire; en voici le sens : « Voyez qui entre; allons, portez-lui une chaise, afin que, légère, elle s'y enfonce carrément. »

C'est ainsi que le dialecte du monde, fixé par Nicola Capasso, eut sa poésie et ses poëtes. Mais il voulut avoir aussi sa chanson. Les belles dames avaient grande envie de roucouler au piano ce qu'elles entendaient fredonner sur la guitare dans les rues. Il fallut un musicien qui voulût bien écouter les cantilènes populaires, et prendre au vol les mélodies souvent improvisées que sifflaient, en tirant leurs filets, les pêcheurs des Carmes ou de Mergelline. M. Florimo, grand ami de Bellini, se mit alors en chasse, et l'oreille au guet, épiant tous les gazouillis plébéiens, il en fit des choses ravissantes qui, de salon en salon, se répandirent bientôt dans toute la ville. Un essaim de compositeurs charmants exploitèrent cette mine nouvelle : MM. Labriola, Sarmiento, De Gios, Quercia, Rondinella, Emery Coën; Donizetti lui-même et Mercadante y puisèrent à pleines mains, et l'art, en la volant, tua la nature.

Ce n'était pas tout, cependant. Le musicien étant trouvé, le poëte manquait encore, et le travail du poëte était plus difficile que celui du musicien. Un air, en

effet, peut être banal, mais jamais trivial ni repoussant, et je n'en sache pas qui révolte le cœur ou viole seulement les convenances. Rabelais mettrait plus de femmes en fuite avec un seul mot que ne feraient vingt orgues de Barbarie avec leurs airs les plus immondes. Le poëte devait donc choisir dans la langue et les mœurs des pauvres gens, tout ce qu'il y avait de passion et de poésie, sans choquer la délicatesse littéraire ni la susceptibilité aristocratique du meilleur monde napolitain. En France et au siècle dernier, la chose eût été facile. Il n'est pas malaisé de donner à une grande dame le nom de Philis, — et cependant ce fut là tout le secret de nos grands pères. A Naples et dans notre siècle, c'est bien différent. Il ne s'agit pas de montrer et d'harmonier aux grands salons un monde et des mœurs qu'ils ignorent, mais d'y faire revivre, en l'expurgeant sans le changer, un monde très-vivant et très-connu. Il faut faire parler à ce monde sa propre langue, comme l'essaye Mme Sand avec ses paysans berrichons, mais sans jamais planter là ses personnages pour parler à leur place, comme Mme Sand le fait si souvent et si bien, car, à Naples, le contraste serait trop grand entre ces deux manières de s'exprimer, et l'hiatus trop manifeste. Il faut, en un mot, que ce soit le peuple lui-même, en chair et en os, qui s'émeuve et chante, mais devant un auditoire de grands seigneurs.

Les poëtes ne se firent pas attendre, et la chanson patricienne fleurit à Naples aussi riche et populaire que l'autre. Cette chanson patricienne n'est pas difficile à reconnaître: elle se distingue, à l'œil nu, par la brièveté des vers et l'exactitude des rimes. Le mètre y est aussi varié que dans la langue italienne, et le style moins naïf et plus net. Du reste cette poésie, quant au fond, n'est pas moins originale pour nous que la simple im-

provisation du peuple. Cela vient encore du dialecte, qui est le même à Naples en haut et en bas, et que le roi parle avec son muletier en gravissant les montagnes de Castellamare. Cette conformité de langue entretient une certaine ressemblance d'esprit et de cœur entre tous les Napolitains, qui permet à leur littérature d'être nationale. J'insiste sur ce point, parce qu'il me semble expliquer bien des choses : pourquoi la Suisse, par exemple, qui n'a pas de langue à elle, a produit tant d'écrivains étrangers (Jean-Jacques, J. de Müller, etc), et attend encore son poëte, malgré sa grande nature et ses grands souvenirs.

Nous avons dit que ce fut un Français, M. Cottrau, qui recueillit et conserva, sans les changer, les chansons populaires de Naples. Eh bien! c'est encore un Français, M. Achille de Lauzières, qui a composé les meilleures chansons patriciennes. On voit que Naples nous doit pourtant quelque chose. Nous lui avions donné dans le temps un roi, ce Giacchino qu'elle regrette encore; nous lui donnons, maintenant, des poëtes et des éditeurs. Elle nous a rendu Lablache, mais elle nous a pris Nourrit et nous l'a tué. Nous ne sommes pas quittes.

M. de Lauzières est presque né à Naples, où sa famille s'était transportée, avec tant d'autres, sur les traces du roi Murat. La langue de Pétrarque devint, pour ainsi dire, sa patrie d'adoption. Il ne fit que des vers pendant toute son enfance. Il publia son volume en 1845, et lui donna un nom d'étoile, *Sirius*. Puis, comme presque tous les jeunes gens d'aujourd'hui, il mit un beau jour sa muse à la porte et voulut écrire en prose. Il s'aperçut alors que l'italien n'était pas une langue aussi belle à parler qu'à chanter, et revenant au français, comme l'enfant prodigue au bercail, il fit pour

nous plusieurs livres qui ne seront bientôt plus inédits. Poëte en italien, prosateur en français, — cela semble bien singulier, et pourtant cela s'est vu plusieurs fois depuis Brunetto-Latini, le maître de Dante.

C'est dans le poëte que je viens de présenter au lecteur que je veux étudier le réveil patricien de la chanson napolitaine. Je le fais d'autant plus volontiers, que la poésie de M. de Lauzières est éminemment descriptive, et nous y retrouverons mieux nos propres impressions que dans les refrains populaires. La raison en est fort simple : le peuple dit ce qu'il éprouve et non ce qui nous étonne en lui. Il chante pour lui-même et non pour nous. Mais c'est pour nous que chante le poëte, et sa muse a beau s'identifier avec le peuple au point de devenir peuple à son tour, elle ne le devient qu'au moment voulu, lorsqu'elle le trouve vraiment original et vraiment pittoresque. Ainsi, par exemple, jamais l'idée ne viendrait à un lazzarone d'expliquer dans une chanson le symbole voluptueux de la tarentelle. Cette idée, en revanche, a frappé un beau soir M. de Lauzières. Écoutez ce qu'il en a fait :

LA TARENTELLE.

Aux cieux la lune monte et luit,
Il fait grand jour en plein minuit :
« Viens avec moi, me disait-elle,
Viens sur le sable grésillant
Où saute et glisse en frétillant
La tarentelle. »

Sus, les danseurs ! En voilà deux.
La foule se range autour d'eux :
L'homme est bien fait, la fille est belle.
Mais gare à vous, couple innocent !
On joue à l'amour en dansant
La tarentelle.

L'homme invite, et la fille a peur :
Elle est revêche, il est trompeur;
Elle est jalouse, on se querelle;
Et puis à genoux, tour à tour,
On fait la paix, on fait l'amour
En tarentelle.

J'aime le bruit du tambourin.
Si j'étais fille de marin
« Et toi pêcheur, me disait-elle,
Toutes les nuits joyeusement
Nous danserions, en nous aimant,
La tarentelle ! »

On le voit, ici le chansonnier est spectateur; ce n'est pas lui qui danse. Sa bien-aimée n'est pas fille de marin. D'un autre côté, la rime est meilleure, le vers plus court et plus plein : on sent l'artiste. « Vous avez imprimé le cachet du poëte sur les naïfs sentiments du peuple; Ischia vous doit un charme de plus, » écrivait à M. de Lauzières un juge qui s'y connaît, M. de Lamartine.

Mais notre chansonnier patricien ne se contente pas de décrire, il sait aussi chanter. Un jour, il se fait pêcheur et achète une barque où il peint une madone, belle comme sa bien-aimée, puis lance la barque à la mer, et c'est grand' fête pour lui. Voici une tempête qui éclate, et sa barque chavire, mais sans couler à fond : la madone l'a sauvée. Lui, cependant, il a manqué de se noyer; que fait-il alors ? Il se peint sur le cœur le portrait de sa belle : c'est à elle qu'il criera dans le péril. Maintenant vienne la tempête et que les vagues le couvrent; il y a deux patronnes qui veillent : la madone sur sa barque et sa bien-aimée sur lui.

Une autre fois, notre poëte change de sexe et devient paysanne de Procida. La Procidane vient se marier à

Naples toute couverte de perles et d'or, de rubans et de fleurs, les poches pleines de dragées qu'elle jette autour d'elle au pauvre monde; mais dans son ivresse, elle a un regret qui l'inquiète, c'est de ne pouvoir se mettre à la fenêtre pour se voir passer. Ou bien encore c'est la fiancée du Corallaro, un de ces hardis pêcheurs habitant les côtes qui longent le Vésuve, et partant pour l'Afrique, où ils restent six mois, pour revenir, — quand ils reviennent, — avec leur barque pleine de corail. La pauvre fille va tous les jours au bord de la mer attendre son fiancé. Il devait revenir dans six mois, et voici trois ans qu'elle le pleure. « Tu m'avais promis, s'écrie-t-elle, des bijoux à faire envie à une reine! Ne m'en apporte qu'un, si tu reviens jamais : une croix de corail que tu mettras sur mon tombeau. »

Autant de chansons, autant de tableaux de mœurs.

Encore une dernière, et je ferme le robinet : *sat prata biberunt*. Elle est encore de M. de Lauzières, et je l'ai traduite assez librement :

LE PETIT BAISER.

(O Vasillo.)

Au coin de ta bouche, enfant blanche et rose,
Je veux déposer
Un petit baiser.

Ne me dis pas non, c'est si peu de chose!
Il ne coûte rien,
Et fait tant de bien!

Au coin de ta bouche il murmure et passe :
Dès qu'il a passé,
Il est effacé.

Même le bon Dieu n'en voit pas la trace,
Même le bon Dieu
N'y voit que du feu!

S'il te fait plaisir, tu pourras m'en prendre
Encore un ou deux,
Et vingt si veux....

Si tu n'en veux pas, c'est facile à rendre :
Si tu n'en veux pas,
Tu me le rendras !

Telle est la chanson napolitaine. On le voit, elle est surtout amoureuse; mais de quoi voulez-vous qu'une chanson vous parle, sinon d'amour? Il y a le vin; mais le lazzarone d'autrefois était singulièrement sobre, et si l'on rencontrait un homme ivre par les rues de Naples, ce n'était jamais qu'un soldat suisse ou un gentilhomme anglais. Il y a encore la liberté, mais le lazzarone n'en a jamais senti le besoin, et du reste, comment voulez-vous que les chansonniers napolitains sachent qui est la liberté, puisque dans notre siècle, et après toutes nos révolutions, les chansonniers français la confondent encore avec la gloire. Reste donc l'amour, qui est toute la vie de ce peuple, bien qu'il commence à se faire vieux. Et d'ailleurs, toute l'histoire d'Italie n'est qu'un long récit d'amour ; c'est Balbo qui l'a dit en nous racontant la vie de Dante. Dans la chanson napolitaine, j'ai montré le beau côté du peuple de Naples, la poésie de son caractère et de ses mœurs. Il y a maintenant à étudier le revers de la médaille, le laid, la prose. Nous allons laisser de côté le poëte lyrique, et donner la parole au poëte comique, Pasquale Altavilla.

XV

LE THÉATRE POPULAIRE. — Mort de Brighella, de Gianduja, de Meneghino, du docteur Gratien, de Meo Patacca, de Cassandrino. — Stenterello fait de la politique. — La tragédie populaire à Rome. — Anecdotes sur le public romain. — Filippo Tacconi — Une soirée dans une ostérie du Ghetto. — L'artiste plastique. — Mésaventures d'un souffleur.. — Pulcinella : d'où il vient et ce qu'il est. — Molière à Naples. — San Carlino; la *Comète du* 13 *juin*. — Pasquale Altavilla. — Les enfants de la Madone.

Hâtons-nous seulement, car ce théâtre ne tient plus que sur un pied : les dialectes s'en vont en Italie, parce que l'Italie cesse d'être une poignée de municipes égrenés au hasard, elle devient une nation, une patrie. Les dialectes s'en vont, et avec eux les masques populaires. J'ai lu de bien jolies chansons en vénitien de M. Dall'-Ongaro, que nous connaissons à Paris, mais ce n'est point en vénitien que Manin dictait ses proclamations, et que M. Dall'Ongaro lui-même écrit ses tragédies. Brighella, Pantalon et tous les héros burlesques de Gozzi sont bien morts.

A Turin, j'ai cherché le type piémontais, ce gamin sournois et bon enfant qu'on appelle Gianduja; je l'ai vu relégué au fond d'un cul-de-sac et n'amusant plus que des bébés et leurs nourrices. J'ai bien trouvé à sa place, dans Turin même, au Circo Balbo, le Stenterello de Florence, mais il faisait de la politique et se moquait

des prêtres et du gouvernement absolu. Ce fut pour moi une surprise d'autant plus vive que la satire dialoguée où je rencontrai ce personnage, en entrant tout à coup et par hasard dans un théâtre en plein vent, était une pièce de moi, *le roi Babolein*, traduite en toscan et considérablement augmentée. Il va sans dire qu'on avait changé le titre et omis le nom de l'auteur.

Milan est comme l'enfant grec de Victor Hugo : elle veut de la poudre et des balles. Elle parle de plus en plus et de mieux en mieux la grande et vraie langue, et elle renonce à celle de Maggi, de Balestrieri et de Carlo Porta. Je ne crois pas que depuis Tommaso Grossi, son dialecte flûté, pimpant, ait jamais tintiné en beaux vers. Quant au Meneghino d'autrefois, il n'en est plus question : les Lombards n'applaudissent maintenant que la Giuditta de la tragédie nouvelle, enfonçant un poignard italien dans le sein du tudesque Holopherne.

Bologne elle-même, la docte Bologne, met aujourd'hui des voyelles entre ses consonnes, et ne dit plus *spnzer* au lieu de *spingere*, dans son patois presque polonais. Elle n'a plus de serrurier comme ce Jules César della Croce qui fit quatorze enfants et quatre cents brochures en dialecte. Son docteur Gratien n'amuse plus personne : elle a d'autres pédants plus terribles à flétrir et à chasser, et elle n'en rit pas....

A Rome même, je n'ai retrouvé nulle part le Meo Patacca, le Fier-à-Bras de la ville éternelle. Dans le poëme orthodoxe de Berneri, dédié au pape Clément XI, il mettait le feu au Ghetto, qui est le quartier des juifs, et le saccageait très-chrétiennement. Mais le Transtévérin de notre temps a des idées moins catholiques. Si on lui laissait le choix, il brûlerait plus volontiers le Quirinal.

J'ai aussi cherché, le long du Tibre, cette ancienne

marionnette qu'on appelait Cassandrino, ce vieux garçon vêtu de rouge dont Stendhal nous avait parlé si gaiement. Je n'ai pu le trouver : hélas! on ne se moque plus des cardinaux à Rome. Il y a certains degrés d'opposition où la raillerie ne suffit plus. Il en est même où le rire ferait horreur. Tartufe n'est point amusant, pas même dans Molière.

Ce n'est pas que le dialecte romain ou romanesco, qui tient du toscan et du napolitain (Rome étant située entre Florence et Naples), soit complétement oublié chez les Monteggiani des sept collines, chez les Romani du Corso et de l'ancien Champ de Mars, chez les Popolani de la place du Peuple et des quartiers voisins, et surtout chez les Transtévérins qui règnent au pied du Janicule.

J'allai un soir l'étudier, cet italien redondant et fièrement accentué, dans un petit théâtre qui s'ouvre sur la place Navone. La façade de ce monument ressemble à une porte de remise, et l'intérieur à l'échafaudage d'une future salle de concert. Le public était un peu mêlé; mais je n'hésitai pas à le suivre, et payant mes cinq baïoques au contrôle, j'entendis et je compris sans peine les comédiens ordinaires du peuple romain.

On donnait *la Didone*, de Métastase, traduite en dialecte et augmentée d'un prologue par M. Philippe Tacconi. Ce prologue était la plus amusante des scènes populaires. On y voyait des gens du peuple réunis au cabaret pour préparer la représentation de la tragédie. Toutes les petites vanités des cabotins s'éveillaient tout à coup chez les artistes improvisés, et le pauvre directeur, molesté par les hommes, qui voulaient tous jouer le personnage d'Énée, par l'amoureux, qui ne permettait pas à sa maîtresse de se montrer en public,

et par mille nouveaux venus qui demandaient l'introduction de nouveaux rôles pour eux, était sur le point de les envoyer à tous les diables. Une femme réclamait la préséance sur une autre par la raison que son père tenait boutique, tandis que le frère de sa rivale était un misérable journalier.

Cependant, tout s'arrangeant pour le mieux, nos comédiens montent sur les planches. Mais ici naissent de nouveaux obstacles. Les uns reviennent gris du cabaret, les autres n'en veulent pas bouger, les femmes se font attendre et sont à leur toilette; d'autres ont peur et menacent le souffleur de coups de pied à la tête si la mémoire vient à leur manquer, et tous demandent à grands cris le directeur, qui pour le fard, qui pour le costume, qui pour rien du tout. Enfin tous sont prêts et le rideau se lève.

Énée entre en scène et le public bat déjà des pieds et des mains.

Non, je n'ai jamais rien entendu de plus gai que cette tragédie. Ce n'était point une parodie comme celles que nous pouvons entendre tous les soirs sur nos petits théâtres, mais une belle et bonne traduction en langue populaire du beau style métastasien, et le comique n'était pas dans l'altération du texte, mais dans les *spropositi* des acteurs qui prenaient leurs rôles au sérieux. C'était la langue qui se moquait du dialecte et non le dialecte de la langue. Les Italiens ont cela de bon, qu'ils respectent leurs chefs-d'œuvre et en général toutes leurs gloires, et ne se permettent jamais de rendre ridicule ce qui leur a fait honneur. Loin de là, dans les scènes pathétiques, ces bouffons en guenilles, ayant pour panaches des crins de chevaux, pour ceinturons des bouts de ficelle, ou figurant des héros antiques avec des uniformes de tambours-majors, devenaient sérieux

et si sincèrement émus, que le public entier pleurait à chaudes larmes.

Ce public n'était pas moins curieux à observer que les personnages. Il ne restait pas cloué à sa place, dans l'attitude critique de nos Parisiens, à juger l'auteur, les acteurs et l'œuvre, mais il prenait part à l'action et ne jugeait qu'Énée, Didon et Iarbas; hurlant de plaisir, non pas quand on jouait bien, mais quand le personnage sympathique était heureux, et accompagnant le drame de mille exclamations de joie, de terreur ou de pitié; vous eussiez dit un chœur antique.

On raconte qu'un jour le public fit irruption sur la scène pour arracher des mains à un fils dénaturé le couteau dont il allait frapper sa mère. Une autre fois, au théâtre, les soldats de garde, par pitié pour Desdémone, cassèrent le bras à Othello.

Après le départ du pieux Troyen et les imprécations de la reine abandonnée, j'eus l'idée d'aller serrer la main aux artistes qui m'avaient si énergiquement égayé. Une enfilade de couloirs assez pareils aux catacombes de Saint-Sébastien me conduisit sur la scène. Je fus reçu par M. Filippo Tacconi en personne, qui est à la fois le poëte, le directeur, le régisseur et le premier comique de ce théâtre singulier. C'était un homme petit, pâle et très-blond, avec une tête allemande, des yeux fantasques, un geste italien et un dos passablement courbé : j'indique ce signe particulier parce que Tacconi en a fait une source inépuisable de belle humeur : il exploite sa bosse comme Triboulet et Polichinelle. Le directeur m'accueillit de son mieux, et comme je lui demandai l'histoire de son théâtre, il m'invita à aller trinquer avec lui dans une ostérie du Ghetto.

Nous voilà bien loin du temps de Meo Patacca. Le quartier des juifs est maintenant le plus agréable aux

comédiens parce que le vin y est meilleur et les cigares moins chers d'un demi-baïoque. Nous allâmes donc nous installer dans l'ostérie, meublée d'une table, de quelques bancs et d'une formidable rangée de tonneaux. On y parlait une langue étrange que les Romains eux-mêmes ne comprennent pas, une confusion d'hébreu, d'italien et de romanesque. Tacconi fit apporter plusieurs *fogliette* d'excellent vin, et groupa autour de lui les amis qu'il avait invités à nous suivre. Il y avait un amoureux, un comique, *er soffione* (le souffleur), et un personnage étrange, poëte en ses moments d'exaltation et qui faisait parade et métier de sa beauté, car il avait une tête superbe : il servait de modèle aux peintres français et allemands, et s'intitulait *artiste plastique*. Nous fîmes une *passadella*, sorte de cérémonie bachique qui rappelle un peu les *commerces* d'étudiants dans les *kneipen* allemandes. Au bout d'une heure, nous nous tutoyions tous. L'artiste plastique avait vidé deux bouteilles d'une haleine, et il improvisait des vers sur la décadence de Rome. L'amoureux était à couteau tiré avec le comique pour la violation d'une loi de la passadelle, dont le code est si compliqué qu'il en résulte souvent de mauvais coups. Quant à Tacconi, loin d'interposer son autorité de directeur, il ne quittait pas des yeux la scène et n'en perdait pas un mot. Je parierais qu'elle figure maintenant dans une de ses pièces.

Je le secouai de sa contemplation et lui rappelai qu'il devait me parler du théâtre de Rome.

Il se le fit dire deux fois, ne renonçant qu'à grand peine à son rôle de témoin. Il finit par séparer les combattants : ce fut un grand sacrifice. Puis, avec un soupir de regret, il se donna tout à moi.

C'est depuis peu que le dialecte s'est introduit sur la scène, à Rome. Autrefois le peuple avait la comédie ita-

lienne et la comprenait fort bien. Le premier essai de théâtre romanesque eut lieu en 1834. Un souffleur nommé Annibale Sanzoni eut l'idée de traduire Goldoni dans l'idiome populaire. La tentative obtint un plein succès. Goldoni est un observateur curieux, pénétrant, un peu grave, ne riant que par boutades et par éclats : il gagnait beaucoup dans le costume transtévérin, surtout quant au style, car son italien a toujours l'air mal traduit d'un français qui ne serait pas excellent. Sanzoni rendit donc un grand service au moraliste éminent que les Italiens mettent au-dessus de Molière.

Par malheur, tandis que le traducteur soufflait sa prose, enfermé dans le trou fatal d'où il ne pouvait sortir, sa maîtresse abusait de cette incarcération pour lui jouer des tours abominables. Ce serait une lamentable histoire à raconter que celle de Sanzoni. Il quitta le théâtre ; on ne sait s'il est mort ou vivant.

Après lui un employé, nommé Randanini, continua les traductions en romanesque; mais la comédie ne suffit bientôt plus au dialecte émancipé. Il revêtit le peplum et chaussa le cothurne. Alfieri, ce robuste rhéteur que les Italiens mettent au-dessus de Shakspeare, prit ses entrées sur les tréteaux du petit théâtre romain. Enfin Tacconi vint, et le premier à Rome essaya le drame populaire et local. Il amena en scène de vrais Transtévérins tirant le couteau et faisant l'amour comme cela se pratique au delà du Tibre. Il est maintenant le favori du peuple et, en parcourant avec lui le Transtévère, j'ai vu toutes les notabilités du quartier se prosterner devant nous deux.

Tacconi soutient par son travail une famille d'artistes et réjouit le peuple de Rome. Sans lui tout ce pauvre monde périrait de faim ou d'ennui. Il dépense une activité et une fécondité extraordinaires pour donner au

autres du plaisir et du pain — et il mourra pauvre.

Il a composé entre autres bonnes choses, une tragédie de *Médée* dont j'ai l'original entre les mains : c'est un hommage du poëte. Je la trouve plus originale que celle du duc de Ventignano, la meilleure Médée italienne, et incomparablement plus gaie que celle de M. Legouvé. En me racontant toutes ces choses, à l'ostérie du Ghetto, Tacconi m'avait aussi parlé de la poésie populaire, moins lyrique à Rome que dans les autres villes italiennes, peut-être parce que le peuple romain est plus actif et, il faut le dire, plus bourgeois que le lazzarone ou le gondolier. — Rome a aussi ses improvisateurs, mais ceux-ci montrent plus de bon sens que de fantaisie. Ils sont quelquefois appelés, devinez où ? à l'école de médecine. Il se lit souvent à Rome, en public, d'agréables dissertations chirurgicales, entre lesquelles des poëtes, invités à ces doctes récréations, improvisent des octaves ou des ritournelles. Un certain Giuseppe Benai s'est fait une réputation dans ces intermèdes singuliers.

Ainsi nous causions tranquillement de théâtre et de poésie, quand les soldats du pape, d'ailleurs très-polis, vinrent nous prier d'évacuer la salle. Je suis encore à me demander pourquoi. Nous sortîmes donc, l'oreille basse et la main sur la bouche, comme si nous venions d'échapper au fort Saint-Ange ou aux plombs vénitiens. Mais quand nous eûmes franchi les limites de ce quartier suspect, l'artiste plastique releva fièrement la tête, et, drapé dans son manteau comme le Sophocle du musée de Latran, nous improvisa un second chant sur la décadence de Rome.

Cependant si Cassandrino, Meo Patacca, si les pantins du Transtévère et du Vatican sont allés rejoindre Gianduja, Brighella, Gratien et tous les masques bouf-

fons de l'ancienne comédie, leur aïeul à tous est encore sur le trône de Naples; il se nomme Pulcinella.

D'où vient la longévité de ce personnage? De très-hautes raisons qui mériteraient un long travail. Naples peut-être est la terre la plus féconde et la plus cultivée de l'Italie, mais sur les hauteurs seulement. En bas, croupissent la misère et l'ignorance. La populace du port et de Sainte-Lucie est un ramassis de sanfédistes dévots et pillards qui sortent des égouts les jours d'émeute et mettent le feu à la ville au nom de saint Janvier et au cri de Vive le roi! Ces bandits sont maintenus dans leur sacro-sainte nullité par ceux qui les mènent. Ils n'ont jamais ouvert un livre, ni tenu une plume; ils ne savent que leur catéchisme et leur couteau. Quand vous leur parlez italien, ils vous répondent qu'ils n'entendent pas les langues étrangères. Ils ne comprennent que leur patois, grossier dans leur bouche obscène, et brutal comme eux.

Si bien qu'en fait d'art, ils ne sauraient s'élever plus haut que Polichinelle. Ce masque, le dialecte, l'ignorance, le sanfédisme, le pillage, saint Janvier, tout cela se tient à Naples, et vit pêle-mêle et mourra du même coup.

On a beaucoup écrit sur Polichinelle. On l'a fait descendre du Maccus des farces atellanes : on en dit autant d'ailleurs du Meo Patacca transtévérin. Mais comme le nom de Pulcinella s'obstinait à ne pas ressembler à Maccus, malgré les efforts violents des étymologistes, on s'efforça de l'extraire du bas latin *Pullicenus*, qui veut dire poulet. Pour expliquer cette dérivation, l'on fit remarquer que le nez de l'histrion ressemblait au bec de ce volatile. Et voilà notre masque bien et dûment descendu des Romains et même des Étrusques, d'autant plus qu'on a retrouvé sur des bas-

reliefs ou des vases antiques certaines figures de l'autre monde qui ne lui ressemblaient pas du tout.

La tradition, moins folâtre que l'étymologie, a gardé la mémoire d'un certain Paolo Cinella, natif d'Acerra, vendangeur barbouillé de lie, au nez en bec de corbin, qui amusait très-fort nos Angevins alors maîtres de Naples. Ils l'appelèrent à leur manière Paul Chinel, d'où Polichinelle. Si l'anecdote n'est pas vraie, elle est du moins vraisemblable, et je conseille à mes lecteurs de s'en contenter.

D'où qu'il vienne du reste, il est bienvenu à Naples, ce masque noir aux vêtements de pierrot, qui fait encore la joie de la ville et de la cour.

On ne sait au juste ce qu'il est, ni à quoi il sert dans les comédies; tour à tour stupide ou fourbe, dupeur ou dupe, honnête homme ou filou, ce n'est pas un caractère, ni même un type : c'est le personnage burlesque de la pièce, celui qui fait rire, bon gré mal gré, dès qu'il entre et quoi qu'il fasse, avant même qu'il ait dit un mot : voilà tout.

Le petit théâtre San Carlino, en ce moment, est la résidence officielle de Pulcinella. On le voit bien ailleurs, à travers les mélodrames et les tragi-comédies du théâtre Sebeto, où il joue son rôle dans la guerre de Troie et dans l'histoire romaine. Mais il n'est là qu'en sous-ordre et pour égayer les scènes funèbres, comme les fossoyeurs de Hamlet. A San Carlino, la meilleure place est à lui; il se campe au premier plan, au milieu de la scène. Voulez-vous savoir quel genre de pièces il joue et quel genre de rôles, sur ce théâtre de troisième ordre que les pédants s'obstinent à trouver de mauvais goût? On y donne le *Médecin malgré lui* de notre Molière, et cette comédie est tellement dans les habitudes du public napolitain, qu'elle n'a pas l'air d'être

traduite. Elle est restée au répertoire, et ce peuple, qu comprend fort bien cette gaieté-là, rit et applaudit tout son soûl, sans se douter nullement que la pièce vient de France, qu'elle a deux cents ans, et qu'elle fut écrite par le premier comique des temps modernes. Elle se donne telle quelle à Naples : seulement Sganarelle est remplacé par Pulcinella.

Ce théâtre existe depuis trois quarts de siècle. Vivait alors un Cammarano (famille d'artistes et de poëtes napolitains, comme les Taglioni et tant d'autres) : et ce Cammarano, nommé Vincenzo et surnommé Giancola, divertit si royalement le roi Nasone, qu'il obtint de lui la concession de San Carlino. C'est lui qui fut le prince des Polichinelles. Le masque passa depuis de main en main ou de visage en visage jusqu'au jeune Antonio Petito, qui le porte à présent avec beaucoup de verve, de grâce et de bonne humeur.

Ce n'est pas que Pulcinella soit le seul acteur de San Carlino. Il y en a beaucoup d'autres qui restent comme types avec leurs figures et leurs noms, dans les pièces nouvelles, comme il arrivait du temps de notre Poquelin. Tel était Pancrace le Biscéliais, le bouffe *Tartaglia*, le *Guappo* (matamore), la *Caratterista* (la duègne), le bégayeur, etc. Tel est encore le *Carattere sciocco* (l'imbécile) : un rôle qui appartient de droit à Pasquale Altavilla.

Ce n'est pas non plus que San Carlino soit purement le théâtre de la foire. Parmi les innombrables productions qui ont illustré Filippo Cammarano (fils de Giancola), Orazio Schiano (auteur de soixante-dix pièces, mort en 1837), et l'inépuisable Altavilla, qui règne maintenant, il y a nombre de comédies dignes de ce nom et qu'une semaine de travail rendrait excellentes. J'en connais une entre autres qui est un chef-d'œuvre et dépasse de

beaucoup tous nos vaudevilles; elle a pour titre : *Annella, tavernière à la porte Capouane*, et pour auteur un homme de génie qui ne s'est pas nommé.

En 1857, je crois (l'an de la comète), je passai un soir d'été devant ce petit théâtre, et je lus sur l'affiche les mots suivants :

« M. Pasquale Altavilla, encouragé par l'impresario plein de zèle et de sollicitude, a écrit ces jours passés une comédie nouvelle où il a exploité de son mieux le ridicule récent d'une superstition populaire.... Cette comédie, qui se donnera ce soir pour la première fois, porte pour titre : *Pulcinella e lo patrone sujo appaurati e impazzuti pe la cometa de lo* 13 *giugno*. « Polichinelle et son maître effrayés et timbrés à cause de la comète du 13 juin. »

Je me précipitai, tête baissée (on descend pour entrer à ce théâtre), au parterre de San Carlino. Je tombai dans une étuve où se pressait une foule compacte. La toile se leva, et toute cette foule partit d'un immense éclat de rire qui commença à neuf heures du soir et se prolongea jusqu'à minuit. On ne songeait plus à la salle torride, on ne voyait plus que la scène. Or, il s'y passait ce qui suit :

Un riche propriétaire de province, qui vivait heureux et se nommait Prosdocimo, a fait la sottise d'apprendre à lire à l'âge de 58 ans. Depuis ce moment, il est le plus disgracié des hommes. Il s'est abonné au *Courrier de Paris* et il y a lu la menace de l'astrologue allemand. Aussi vit-il sur des charbons ardents. Il a acheté un lorgnon, un binocle, une lorgnette, une longue-vue et un télescope. Il passe des journées à regarder le ciel. Il ne veut plus ni manger, ni boire, ni faire ses affaires, ni payer ses dettes. Il a posté Polichinelle sur l'astrico (terrasse supérieure) de sa maison, pour que Polichi-

nelle le vînt avertir aussitôt qu'il apercevrait *une idée* de comète. Prosdocimo tient sa montre à côté de lui, et il la consulte de minute en minute pour savoir combien il lui reste de temps à vivre. Il a promis sa fille à un jeune homme de Naples, fils d'un avocat, et lorsque l'avocat, qui ne croit pas à la comète (parce que, dit-il, il vend des blagues et n'en achète pas), arrive avec son fils pour conclure le mariage, l'avant-veille du 13 juin, Prosdocimo se lève furieux et veut le mettre à la porte.

En ce moment Polichinelle tombe comme une bombe du haut de la terrasse. Il vient de voir la comète qui monte et descend dans l'air par des mouvements d'oscillation formidables. Elle a une queue terrible qui s'est déjà brisée en heurtant un tuyau de cheminée. Toute la maison est dans l'épouvante jusqu'à ce que l'avocat, à force de questions, arrive à comprendre ce qu'a vu le pauvre homme. *Cometa*, en napolitain, signifie aussi cerf-volant.

Alors un pédant de village, digne émule des Pancrace et des Marphurius de Molière, se met à donner une leçon à Polichinelle. Non, rien n'est plus bouffon, dans tout le théâtre ancien et moderne, que l'enseignement cosmographique de Don Ciccio Cornacchio. Et rien n'est plus exorbitant dans tout Rabelais que la scène où Polichinelle rend à sa maîtresse (comme M. Jourdain à Nicole) toute la science qu'il vient de recevoir. La salle était ivre et folle : c'étaient des contorsions de rire à épouvanter un homme qui serait entré là de sang-froid.

Polichinelle dit un mot très-profond, lorsque le pédant lui a expliqué très au long, en termes scientifiques, par quelles évolutions la comète devait tomber sur notre globe.

« Mon Dieu! s'écrie-t-il, que de paroles il faut pour mourir! »

Au second acte, il y a une scène qui est un chef-d'œuvre. Le 13 juin est arrivé, un orage éclate, Polichinelle est transi de peur. Tout à coup, surpris par un éclair, il perd la tête et traverse la scène comme un possédé, lorsqu'il rencontre une fort belle personne, entrée là sans qu'il la vît. Il s'interrompt alors dans ses exclamations d'épouvante pour lui demander en souriant : « Es-tu fille ? » Et, comme elle lui répond que oui, il oublie tout à fait la comète, l'orage et la fin du monde, et ne songe plus qu'à l'épouser.

Ah ! les poëtes s'en vont chercher bien loin la poésie : où la trouver pourtant plus belle, plus vivante, plus spontanée, plus passionnée que là ?

Enfin, voici la fin de l'histoire. L'avocat veut profiter de la toquade de Prosdocimo pour se moquer de lui et terminer gaiement l'affaire. Il lui montre un journal, *Verità e Bugie*, espèce de *Figaro* napolitain, quelquefois spirituel, et dans ce journal il est dit qu'après le choc de la comète, les hommes sauteraient dans un astre quelconque : Saturne, Mercure, Mars ou Vénus. Prosdocimo le croit, parce que c'est imprimé. Il se laisse donc emmener à Naples pour mourir en compagnie. Le 13 juin, on le grise de vin de Malaga, on l'achève avec de l'opium, et on le transporte ivre-mort à Capri, dans la grotte bleue. C'est là que se passe le troisième acte. Prosdocimo et Polichinelle se réveillent et se croient morts : imaginez-vous la scène. Puis, regardant autour d'eux et se voyant dans la grotte enchantée, ils se supposent enlevés dans la lune ; plusieurs apparitions merveilleuses viennent confirmer leurs soupçons, et cette erreur de haute fantaisie, et riche en imaginations les plus extravagantes, se prolonge à la grande joie des rieurs jusqu'à ce qu'un couple amoureux aborde, la main dans la main, sur la nue d'azur : c'est la fille de

Prosdocimo et le fils de l'avocat, qui sont déjà mari et femme.

Cette pièce était bien la cent-trentième de Pasquale Altavilla, le poëte contemporain qui ressemble le plus à Molière : au Molière des pièces en prose, bien entendu, car la rime, à mon avis, changeait complétement ce maître souverain. Aussi se passe-t-il maintenant à Naples une chose curieuse : tandis que le théâtre de haute comédie (*les Fiorentini*) n'offre guère que des vaudevilles de M. Scribe ou des mélodrames de M. Dennery, le tréteau populaire de Polichinelle continue les traditions de notre grand siècle, et donne des comédies pareilles, sinon égales, au *Bourgeois gentilhomme* et à *M. de Pourceaugnac.*

C'est maintenant Altavilla qui règne sur ce théâtre; acteur et auteur, comme Molière, et d'une incroyable fécondité. Comme acteur, dans les rôles qu'il se fait, il a le génie de la caricature, de la grimace et de cette exagération qui souvent, plus vraie que nature, est la réalité de l'art. Je n'ai trouvé à Paris qu'un comédien qui pût donner une idée d'Altavilla : Frédérick-Lemaître. Imaginez-vous ce grand artiste jouant Falstaff ou Harpagon.

Comme auteur, Altavilla porte au plus hant point toutes les qualités comiques : fantaisie, observation, gaieté, netteté, franchise, tendresse, variété, vérité. Avec un peu plus d'ordre et de mesure, il aurait pu sortir de Naples, à qui l'Europe l'eût rendu riche comme M. Scribe et célèbre comme la Ristori.

Cet homme extraordinaire gagne une vie misérable en faisant un métier de forçat. Il joue la comédie deux fois par jour, car son théâtre a deux représentations quotidiennes et coup sur coup; il a des répétitions tous les matins, et, dans l'intervalle, il donne des leçons de

guitare, chante comme ténor dans les églises, ne manque pas une messe, car il est fort dévot, dirige des théâtres d'amateurs et descend au besoin à l'office d'écrivain public. Où a-t-il donc composé les cent trente pièces qu'il a faites? Le matin, avant le jour, dans la cuisine où il se sauve pour n'être point dérangé, ou le soir au théâtre, durant les entr'actes et les instants où il n'est pas en scène. Il gagne, dans cette fièvre incessante, quelque deux cents francs par mois, avec lesquels il élève honorablement sept enfants, qu'il doit nourrir....

Un jour il trouva sur son escalier deux petits orphelins abandonnés; il les porta dans les bras de sa femme et leur demanda s'ils s'y trouvaient bien. Ils répondirent que oui.

« Restez-y donc, leur dit-il, je travaillerai un peu plus : vous serez les enfants de la Madone. »

XVI

NAPLES ET LA SICILE. — La censure en Italie. — Bévues des censeurs, petites ruses des écrivains. — Titres postiches. — P. de Virgilii. — Niccola Sole. — Naples exilée à Turin. — Imbriani, Scialoia, Mancini, Laura Mancini, Mariano d'Ayala, Pietro Leopardi, San-Donato, etc.— Les soldats de l'indépendance : le général Ulloa. — Les Siciliens : Perez, Giudici, Ferrara, La Farina. — Michaele Amari : comment fut publiée son histoire des *Vêpres*. — Où sont maintenant les Siciliens.

On voit ce que donne le génie populaire, réduit à ses propres ressources, dans ce pays aimé des dieux. Qu'on se figure maintenant ce qu'il donnerait s'il était protégé par le pouvoir, ou s'il pouvait se développer à son gré dans un pays libre.

Mais le pouvoir le persécute au lieu de le protéger. Jamais, et nulle part, despotisme plus arbitraire et plus minutieusement puéril n'a opprimé ni molesté la pensée humaine avec l'obstination de rigueur et de sottise qu'a montrée la police de Naples avant et après 1848.

Toute feuille de papier qui s'imprimait dans le royaume, en journal, en brochure ou en volume, devait passer sous les yeux d'un réviseur qui était chargé de la lire et de la corriger. Il devait examiner ainsi une quarantaine de journaux qui se publiaient dans la ville, et tout ce qu'il plaisait au premier venu de confier au public par la presse. Il s'exténuait dans ce tra-

vail de maître d'école et de sage mentor, et il en était récompensé par la déconsidération universelle.

Quand je dis le censeur, je me trompe, il y en a deux : l'un appartient au clergé, l'autre à la police. Celui-ci, douanier politique, empêche l'introduction de phrases ou d'idées frauduleuses contre ce qu'on appelle effrontément l'ordre social. L'autre, douanier religieux, prévient la contrebande anti ultramontaine.

Or, c'est déjà là une oppression insupportable pour tout écrivain qui a une cause à défendre ou seulement une idée à exprimer. « Bon gré, mal gré, dit un Italien, la censure collabore avec les auteurs; la censure se retrouve dans toute parole, dans toute expression que vous lirez dans nos livres, car à chaque sentiment, à chaque idée, à chaque libre élan de l'imagination, se mêle inévitablement la pensée du censeur. » On le craint avant d'écrire, on le voit quand on prend la plume; vous le sentez derrière vous lisant par-dessus votre épaule et biffant la phrase que vous venez de commencer. Si bien que, pour échapper à cette observation, vous vous substituez à lui, vous finissez par penser ce qu'il pense et par écrire avec ses ciseaux. Tout écrivain, en Italie, était doublé d'un censeur qui le tenait en laisse. L'écrivain et le censeur étaient soudés l'un à l'autre comme l'âme et la bête dans Xavier de Maistre, et la bête finissait toujours par avoir le dessus.

Voulez-vous savoir maintenant ce qu'était la censure à Naples? Je vais citer quelques traits d'elle : ils en diront assez.

On lui présenta un jour un manuscrit sur le galvanisme : elle le refusa net en croyant qu'il s'agissait de calvinisme.

Vous connaissez *la Dame aux camélias*, de M. Dumas fils? Pour la faire passer à Naples, on a fait de la courtisane une jeune fille honnête, mais d'humble naissance, qu'un fils de famille veut épouser. Si bien que l'intervention du père et tout ce qui s'ensuit n'a d'autre but que d'éviter une mésalliance de condition.

L'amour était défendu, quand il n'avait pas pour objet une jeune fille et qu'il ne se dénouait pas légalement. Si bien que les sonnets de Pétrarque auraient été refusés de notre temps, malgré leur platonisme virginal : vous savez que Laure était mariée.

Le duel était prohibé au théâtre; je laisse à compter le nombre de pièces exclues par cette prohibition.

Luther, Calvin, Campanella, Voltaire, Gioberti, mille autres ne pouvaient pas même être nommés dans un article. En d'autres termes, la philosophie tout entière était défendue, excepté celle du docteur Anselme et de ses adhérents.

J'achetai un jour un livre imprimé à Naples vers 1850 et portant ce titre : *La logique de Hegel*. J'étais curieux de savoir comment cette formidable hérésie avait passé dans le royaume des Deux-Siciles. Mais l'étonnement où j'étais ne dura pas longtemps. L'auteur confessait ingénument, dès les premières pages, qu'il n'avait jamais lu de sa vie une seule ligne de Hegel. Le reste de ce gros volume était consacré à saint Thomas d'Aquin.

Un autre jour je rencontrai à Naples un de mes amis qui riait aux larmes. Il sortait de chez le réviseur. Le réviseur venait de lui biffer un seul mot dans un long article. Ce mot était *eziandio*, qui veut dire *aussi*. Pourquoi cette rature? Parce que *eziandio* se termine en *Dio* et que *Dio* signifie Dieu.

A ce compte, on nous défendrait en France le mot

d'*adieu*, ce qui gênerait beaucoup nos poëtes de romances.

Une autre fois on présenta au censeur une grammaire française « à l'usage des Italiens. » Le censeur coupa ce mot Italien : il le trouvait révolutionnaire.

Encore s'il n'y avait que Naples! Mais M. de Varenne vous a raconté l'anecdote du professeur Astolfi de Milan, qui avait écrit un traité de gnomonique. Les trois censeurs, à ce titre effrayant, tremblèrent de tous leurs membres et demandèrent que l'auteur fût mis en prison sur-le-champ.

Il fallut l'intervention d'un mathématicien officiel pour expliquer à ces braves gens que la gnomonique n'attaquait pas la propriété ni le gouvernement, mais qu'elle se bornait à tracer des cadrans solaires.

On n'était pas plus spirituel à Turin, avant 1848. Le sympathique auteur du *Docteur Antonio*, le comte Ruffini, rapporte dans ses *Mémoires d'un conspirateur* que la censure piémontaise avait substitué le mot *lealtà*, loyauté, au mot plus dangereux de *libertà* dans un chœur fameux de Bellini. Le chanteur Ronconi se le tint pour dit et, dans un air de l'*Élixir d'amour*, au lieu du vers connu :

> *Vendè la libertà, si fè soldato,*
> Il vendit sa liberté et se fit soldat,

il chanta spirituellement : *Vendè la lealtà* (il vendit sa loyauté) : je laisse à penser les éclats de rire.

Je pourrais multiplier à l'infini des traits de ce genre qui se renouvelaient tous les jours.

Il résultait de cette compression que dans toute l'Italie, et surtout à Naples, les hommes qui avaient des idées et du style écrivaient pour eux seuls, insoucieux d'une réputation qui leur aurait coûté trop cher. Honneur à

ces sublimes inconnus dont nous ne lirons jamais les chefs-d'œuvre!

Les autres, les plus nombreux, hélas! se laissaient mutiler par la censure et renonçaient volontairement à leur virilité. Voilà pourquoi, parmi les poëtes italiens de notre temps, il y a tant de voix de femmes.

Je lâche un paradoxe et le relèvera qui voudra. Je pense qu'en Italie et même en d'autres pays, grâce à la révision, l'invention de l'imprimerie a été fatale aux lettres.

Avant Gutenberg, il n'y avait pas de censeurs et la liberté d'écrire était sans limites. Dante avait le droit divin de condamner les papes aux supplices éternels de l'enfer. Des copistes, qui ne craignaient rien, répandirent son poëme. Le public, qui avait peu à lire, l'apprenait par cœur.

Mais aujourd'hui, justes cieux! on mettrait la *Divine comédie* à l'index, et les éditeurs, craignant un procès, n'en voudraient pas pour tout l'or du monde. Or on ne lit plus ce qui n'est pas imprimé. Giusti et Béranger ne seraient pas devenus célèbres sans passer par les mains des typographes, si au lieu de courtes satires, ils avaient écrit des poëmes de douze mille vers. On n'a plus le temps de copier des manuscrits, on ne les retient plus dans sa mémoire, on ne les transmet plus à ses enfants comme un héritage sacré. Dante aujourd'hui serait moins libre et plus exilé qu'il ne le fut dans son moyen âge. Désespérant de se faire entendre, il n'aurait pas écrit sa *Divine comédie*. Et l'eût-il écrite, il n'eût pu la publier; elle passerait inaperçue, elle périrait ignorée comme tant d'œuvres peut-être égales qui pourrissent maintenant, rongées par la vermine, dans les sombres cloisons où l'on a dû les cacher.

Il me prend de subites terreurs quand je songe à tout

ce que nous aurions perdu si tous les grands Italiens avaient écrit de 1815 à 1848. Boccace, Arioste eussent été prohibés comme immoraux ; Pétrarque, prohibé pour ses obscurités, qui sont des allégories ; les philosophes, prohibés parce qu'ils cherchent le vrai; les historiens, prohibés parce qu'ils le disent; Giordano Bruno, Machiavel, Guichardin, Muratori, Parini, Alfieri, Pulci, Vico, tous ceux qui viennent pêle-mêle sous ma plume, prohibés tous !

Comment donc se fait-il que de nos jours tant d'œuvres remarquables aient pu naître et se répandre en Italie ? Demandez-le à Gioberti, à Niccolini, à Massimo d'Azeglio, à Montanelli, à Ranieri, à tous ceux qui ont travaillé à la renaissance de leur pays, quand ce travail était puni comme un crime. Ils envoyaient leurs manuscrits à Lugano, à Bruxelles, à Bastia, même à Paris, d'où la contrebande les ramenait imprimés dans la patrie italienne. Plusieurs s'exilaient avec leurs œuvres, qui rentraient sans eux au pays natal. D'autres affrontaient un danger plus grand ; ils recouraient aux presses clandestines. Des milliers d'ouvrages s'imprimaient dans des caves à l'insu de la police et quelquefois même en plein soleil, trompant à force d'audace la vigilance des argousins. Ce fut ainsi que parurent les *Casi di Romagna* de Massimo d'Azeglio : l'aventure est curieuse, l'auteur me l'a racontée lui-même.

Ce courageux Italien était à Florence après les événements de Romagne. Il voulut donner l'exemple de la résistance ouverte et il publia sa brochure dans la ville même, avec son nom. Les imprimeurs faisaient hardiment leur besogne. Lorsqu'on signalait à la porte un visage suspect, ils cachaient le manuscrit politique et mettaient à la place quelque opuscule de dévotion qu'ils se donnaient l'air de reproduire.

Quand la brochure eut paru, Massimo d'Azeglio fut obligé de quitter Florence; mais il partit en vainqueur, escorté d'ovations.

A Naples, la ruse des écrivains allait plus loin encore. Non-seulement l'opuscule de dévotion cachait la composition de l'œuvre prohibée ; mais quand cette œuvre était publiée, le titre du pieux libelle servait à la couvrir. Ainsi les Napolitains s'arrachaient une brochure intitulée *Il cuore trafitto*, le cœur percé (probablement de Notre-Seigneur ou d'un saint quelconque.) Cette brochure était une protestation contre le roi Ferdinand.

J'ai moi-même acheté à Naples les *Paroles d'un croyant*, de Lamennais, livre archi-défendu et condamné par une bulle spéciale du saint-père. Il y avait sur la couverture : *De immaculato beatæ virginis Mariæ conceptu.*

D'ailleurs la ruse n'est pas neuve. Voltaire s'en était déjà servi à Genève, où il fut molesté, comme on sait, par les protestants. « Il fit imprimer ses plus tristes productions, dit l'excellent M. Gaberel, sous des titres religieux, ou tout au moins de nature à faire illusion au premier abord. Afin de tromper mieux les autorités génevoises, il avait soin de faire débuter la plupart de ses pamphlets par trois ou quatre pages du meilleur aloi et qui servaient d'introduction aux plus indignes blasphèmes contre la doctrine et la personne du Sauveur. Ainsi sous les titres de *Almanach philosophique*, *Pensées sérieuses sur Dieu*, *Sermons du révérend Jacques Rosselet*, *Homélies du pasteur Bourn*, *Évangile du jour*, *Lettres d'un proposant à M. le pasteur de Roches*, *Adresse des pasteurs de Genève à leurs collègues*, *Conseils aux pères de famille*, *Lettre sur la terre sainte*, *établissant la réalité des miracles de Jésus-Christ*, Voltaire vida dans Genève tout l'attirail de son incrédulité. »

Mais revenons à Naples. Tout ce qui s'est imprimé de remarquable dans cette ville, avant 1848 et après 1849, est sorti des presses clandestines, et a paru sous un faux titre ou tout au moins avec une fausse indication de lieu, d'éditeur et d'imprimeur. J'ai sous les yeux un livre étrange, une vaste conception, une synthèse à l'allemande, une comédie *goethique*, passez-moi le mot, qui, ayant pour théâtre l'Occident et l'Orient, résume dans un personnage idéal, et pourtant humain, le mal du siècle. C'est le *Secolo XIX*, de Pasquale de Virgilii. Ce livre est imprimé à Naples, on le reconnaît du premier coup d'œil aux caractères et au papier. Et cependant il porte pour toute indication : « Bruxelles, Société belge de librairie, 1843. »

Curieux poëte que ce de Virgilii : un romantique à tous crins, un libéral à toutes brides, une seconde édition de Child-Harold.

Il s'est proposé pour maître lord Byron ; il l'a suivi pied à pied dans ses aventures, il l'a traduit presque tout entier, en prose ou en vers; il a fait comme lui des poëmes orientaux, des monologues philosophiques, des chants d'ironie et de désespoir; il a écrit, de plus, deux grands drames populaires, dont les titres même étaient défendus à Naples : les *Vêpres siciliennes* et *Masaniello*. Il les a publiés toujours à Bruxelles, et toujours à la Société belge de librairie.

Comme Byron, de Virgilii s'est mis en lutte avec son pays et avec les hommes. Gêné par sa famille dans sa vocation poétique, condamné à l'étude du droit, éperdûment amoureux d'une cantatrice qu'il finit par épouser, mais qui mourut dans ses bras en lui donnant un fils, molesté dès ses débuts par les écoles rivales, repoussé par la défiance que soulèvent les novateurs, et, après le succès, combattu par l'envie, il connut toutes

les tortures du poëte et ne les supporta pas. Comme Achille, il rentra vingt fois sous sa tente, mais il en sortait tôt ou tard, un livre à la main. Un jour il s'enfuit jusqu'en Orient, toujours comme Byron : il en revint avec un poëme étincelant qui vient de paraître.

Ce poëme commence largement :

« J'ai traversé de grandes mers, j'ai parcouru des peuples et des rivages étrangers à la pensée et aux yeux; et maintenant, sur le faîte des Pyramides d'Égypte, je repose. Je vois devant moi le désert et le ricanement de la gloire mourante des Sarrasins que roulent et emportent avec eux les sables. »

Comme poëte, de Virgilii ressemble à lui seul. Il serait des premiers en Italie, s'il avait autant de correction que d'expression, autant d'art que de vie. On peut dire de lui, comme de plusieurs modernes : il a le génie, il lui manque le talent. Le talent, c'est la sobriété du génie (un mot inédit de Georges Sand).

En 1848, il se montra dans le mouvement national, et composa une Marseillaise napolitaine. Ce fut l'hymne officiel de la révolution. Il fonda aussi un journal politique. Il en fut puni par la prison et l'exil; puis, confiné dans sa province, il écrivit pour lui seul de nouvelles traductions (entre autres celle de l'Ahasvérus de Quinet) de nouveaux drames, (*Cola di Rienzo*, etc.) de nouveaux poëmes et la troisième partie de son drame sur le XIX[e] siècle. C'est une œuvre encore inédite, où il résume vigoureusement la grande aventure de 1848. Il est resté dix ans, avec tant d'autres, dans l'ombre et dans le silence. Il vient de reparaître à Naples, avec son poëme sur l'Orient.

Avec tant d'autres, ai-je dit. Voilà en effet le sort des poëtes de Naples. Avant 1848, ils faisaient des sonnets; en 1848 ils firent des hymnes patriotiques; en 1849 ils

furent mis en prison, et ils se sont tus depuis lors. Telle est l'histoire de Niccola Sole, l'un des plus brillants coloristes de l'école napolitaine.

Il eut le malheur, dans l'année où Naples fut italienne, de publier un volume, l'*Arpa Lucana*, qui chantait la patrie et la liberté. Il jeta sur la mort d'Alessandro Poerio l'un des plus beaux cris de guerre qui aient retenti en Italie. Puis, tout à coup, Naples étant redevenue autrichienne, il disparut; ses amis le crurent mort. Il se cachait et se taisait, dans les montagnes de la Basilicata. Il était mis en jugement, puis hors de cause, et il s'abritait dans l'obscurité derrière sa profession d'avocat. Il vient de reparaître comme de Virgilii, après dix ans de silence, avec un volume de vers colorés, pittoresques, descriptifs avec beaucoup d'éclat; il a fait un poëme radieux sur le télégraphe électrique. Il adore les chevaux, les rossignols et la mer. Écoutez ce passage, ou plutôt voyez: il s'agit d'un Arabe qui monte à cheval; le cheval s'appelle Séïd. « A moi, Séïd ! — D'un hennissement le beau coursier arabe lui fait réponse, levant droit le front. Agile, il caracole sur l'herbe et s'approche de lui. Il le caresse avec bonté; le cheval fléchit et lui présente son côté gauche, et, haletant, le lèche et ne peut se tenir en repos sur ses jarrets.

« Le cavalier lui palpe la crinière et rassemble les rênes au premier arçon; il éprouve et arrange le riche harnais, et le pays devient de plus en plus sombre....

« Puis, pour se soustraire à l'assaut renaissant de ses remords, il s'élança de terre, et, d'un bond violent, il retomba sur le dos du cheval, qui se redressa tout épouvanté et se tint haut sur les hanches, secouant son mors, jusqu'à ce qu'enfin, sentant l'éperon dans ses flancs, il se précipita frémissant dans une course orageuse.

« Il courait, il courait, ses cheveux au vent; il courait, le cavalier ténébreux, et un tourbillon soudain mêlait tout, monts, cieux et plaines; il courait, il courait, le cavalier houleux, franchissant ravins, torrents, montagnes, et soulevant à peine du sabot enflammé de son cheval le sable épais du désert.... Dans un battement de pouls et de paupière, ils étaient transportés de l'une à l'autre rive; ils semblaient allumés d'une même fièvre, emportés d'un même désir. Loin, plus loin, au fond des ténèbres, les voilà encore.... Les voilà disparus!... Et sourdement tonnait l'écho de ce galop foudroyant dans les cavernes.... »

J'aurais à citer beaucoup d'autres noms, si j'avais assez de place pour être juste. Naples surabonde en poëtes. Je devrais nommer ce pauvre Cesare Malpica, romantique résolu, mort à la tâche; Saverio Baldacchini, classique obstiné, correct et poli; Arabia, formiste sévère et contenu, les Volpicella, Trevisani, studieux historiographes; Bolognese, Ventignano, Francesco Proto, auteurs dramatiques; Mme Irene Capece Latro, qui a publié des vers fort admirés; ce pauvre Salvatore Cammarano, le meilleur librettiste italien après Felice Romani, qui était un poëte : Cammarano, mort pauvre, a peut-être écrit plus de poëmes que M. Scribe, entre autres celui du *Trovatore* et celui de *Lucie de Lammermoor*. Et puisque je parle des morts, je ne veux pas oublier Basilio Puoti, linguiste et puriste plus rigide que les Toscans, et persécuteur acharné des gallicismes : il refusa une chaire à l'école militaire, parce qu'on ne voulut pas lui permettre de l'occuper gratis. Enfin Naples a plusieurs journalistes distingués, Orgitano entre autres, le plus spirituel enfant du royaume : il écrirait à lui seul notre *Figaro*. Je m'arrête pour ne pas tourner au catalogue.

Voilà bien des noms, et pourtant bien peu d'œuvres.

Ceux qui écrivent encore, dans ce beau pays, doivent se résigner à ne rien dire et à rester au-dessous de leur talent; sinon, briser leur plume, comme Ranieri.

Mais Naples n'est plus dans Naples. Elle est maintenant à Turin avec l'Italie entière. Elle a donné au royaume de Victor-Emmanuel toute une phalange de grands citoyens. C'est en Piémont que vit maintenant le baron Charles Poerio, qui doit toujours être nommé le premier quand on parle de Naples. Il y a retrouvé son beau-frère, un ancien ministre, un jurisconsulte éminent, un écrivain distingué, un honnête homme, Paolo Emilio Imbriani, qui n'en est pas à son premier exil. A Turin réside encore Antonio Scialoia, l'un des économistes les plus écoutés de notre temps; il fut professeur d'université dès sa première jeunesse, ministre à trente ans, puis arrêté sans motif, enfermé deux ans sans procès; puis jugé sans justice et condamné à l'exil. Il occupe maintenant à Turin un rang digne de lui, souvent consulté et utilement employé par le parlement qui se connaît en hommes.

Au barreau de Turin brillent avec éclat plusieurs avocats de Naples, dont l'éloquence s'était montrée à la chambre de leur pays. Raffaele Conforti, qui fut aussi ministre loyal, puis député véhément; Pisanelli, Zuppetta, vingt autres, et le plus heureux de tous, l'ex-député Mancini, qui rédigea dans son pays la fameuse protestation du 15 mai et qui est maintenant professeur à la Faculté de droit, honorent à Turin la ville natale. Un autre Napolitain, Mariano d'Ayala, est bibliothécaire du duc de Gênes. Il s'était illustré dans son pays par ses publications militaires et par sa foi politique. Intendant des Abruzzes, puis réfugié en Toscane, où il devint ministre, il se démit de ses fonctions à la déchéance du grand-duc, bien qu'il fût peut-être plus avancé dans ses opinions

que le gouvernement provisoire. Mais il était avant tout homme de conscience, et il voulut garder au prince déchu la fidélité qu'il avait promise au prince régnant. Il est pauvre.

De Naples est aussi l'historien Piersilvestro Leopardi, que nous avons gardé longtemps à Paris. Exilé dès 1820, rappelé en 1848, il fut envoyé ministre en Piémont, puis, après deux ans de prison, il fut renvoyé proscrit, parce qu'il n'avait pas trahi sa cause. Cette lamentable histoire est racontée dans les *Narrazioni storiche del* 1848, livre curieux et plein de faits, qui a eu du retentissement en France.

Que de noms à citer encore dans l'émigration : Laura Mancini, la généreuse épouse du professeur et n'ayant de son sexe que la beauté — poëte viril, plein de vigueur et d'enthousiasme; Gaetani, Conti, de Meis le naturaliste, le professeur Spaventa, qui écrit maintenant un beau livre sur Gioberti et Rosmini; le duc de San-Donato, fameux par ses duels autant que par son patriotisme, hier directeur de journal, aujourd'hui soldat de l'indépendance et compagnon de Garibaldi; Giuseppe Massari, publiciste infatigable, et vous, mon cher docteur Tommasi, qui, malgré toute la considération dont vous entoure maintenant le pays d'exil, pleurez encore la patrie, son parlement dont vous étiez, sa liberté d'un jour qui fut votre rêve et votre gloire, et le ciel aussi, l'hiver bleu, la mer, le Vésuve, que l'Italie du nord ne vous a pas rendus !

Et ce n'est pas tout, je n'ai pas encore regardé sous les drapeaux où, glorieusement aussi, Naples figure. Les héroïques débris de l'armée de Venise se sont réfugiés en Piémont ; les Mezzacapo, Cosenz, le héros de San'-Antonio ; Boldoni, Virgilio, Carrano, l'historien de Ve-

nise, Diez sont de Naples, et les bulletins de la guerre actuelle auront souvent à répéter leurs noms.

Il est de Naples aussi, ce général Ulloa qui fut le second de Guglielmo Pepe (encore un Napolitain, et le compagnon de Manin.) Il défendit le fort de Malghera jusqu'au dernier moment, avec une poignée d'hommes contre une armée d'Autrichiens, et ne rentra dans Venise sur l'ordre de Guglielmo Pepe, que lorsqu'il n'eut plus à laisser derrière lui qu'un entassement de décombres.

« A onze heures et demie, écrit un Autrichien, le lendemain de cette retraite mémorable, j'entrai dans le fort de Malghera. Sur toute la route à droite et à gauche on suivait la trace des terribles ravages causés par le bombardement. A mesure que j'avançais, la scène devenait de plus en plus horrible. On ne peut se faire une idée de l'état de délabrement auquel le fort a été réduit. Tous les trois ou quatre pas, on tombe dans un trou creusé par une tombe. Le sol est semé de mitraille et il n'est pas une seule construction qui ne soit aujourd'hui un monceau de ruines. Nous avons trouvé tous les canons hors d'état de service. Il faut rendre honneur à l'honneur! La garnison de Malghera s'est vaillamment conduite et tous ici le reconnaissent. Aucune troupe au monde n'aurait pu continuer la résistance plus longtemps qu'elle ne l'a fait. »

Le général Ulloa, Napolitain, commande en chef aujourd'hui l'armée toscane.

On voit que la proscription, en dépeuplant Naples, l'a déplacée seulement, et non pas détrônée; elle règne dans l'exil.

Il en est ainsi du royaume entier et de l'ile féconde qui fut le grenier de l'Italie.

Au commencement de ce siècle, la Sicile se tenait à distance, et ne s'occupait que d'elle-même ou de l'anti-

quité. Scinà, homme de lettres et de science, naturaliste et critique, écrivait une histoire littéraire gréco-sicilienne. Le chanoine Gregorio professait le droit. Palmeri, élève de Balsamo et libéral dans le sens anglais, étudiait l'économie politique; Meli, le plus parfait des poëtes populaires, faisait du sicilien, dans ses poésies, un dialecte pur et lustré comme le grec.

En ce tems-là, la Sicile se croyait étrangère à l'Italie. Mais surgit une jeune école qui voulut rattacher l'ile au continent. Michele Amari, Paolo Emiliano Giudici, Francesco Ferrara, Perez parlèrent l'italien, et le grand italien, aux peuples de la Sicile.

Ils écrivirent sous l'inspiration virile d'Alfieri et de Foscolo; ils se mirent d'eux-mêmes et d'emblée avec les Florentins contre les Lombards. Ils fondèrent en 1834 un *Giornale di statistica,* qui dura six ans, et fut supprimé. Ferrara, statisticien dans l'âme, rédigeait presque tout le journal.

Un autre périodique, *la Ruota*, faisait son chemin, dirigé par B. Castiglia, discuteur un peu paradoxal, mais puissant, très-philosophique : il s'appliquait aux sciences sociales.

Perez était poëte. Il fit de belles traductions de l'Apocalypse et de l'Ecclésiaste. Esthéticien idéaliste, commentateur de la *Divine comédie*, Italien dans l'âme, il combattait l'école des eunuques et suivait la grande tradition, celle qui remonte à Dante et qui reparait de nos jours dans le poëte des *Tombeaux.*

Giudici se préparait aux grands travaux qui ont rendu son nom populaire en Italie. Il a écrit l'histoire de la littérature italienne en deux parties (littérature originale, littérature de perfectionnement); c'est un livre qui est devenu classique. Il a écrit l'histoire politique des républiques ou plutôt des communes italiennes, car

c'était là le vrai nom au moyen âge. Brunetto Latini appelait la république de Rome *comune romano*. Cette histoire très-curieuse est remplie de documents inédits dont quelques-uns sont des textes de langue (*testi di lingua*), c'est-à-dire des modèles de correction et d'élégance. Giudici, toujours au travail avec une ardeur et un courage infatigables, a écrit aussi l'histoire du théâtre italien, au moyen âge, jusqu'à Laurent de Médicis. Il poursuit cette histoire jusqu'à nos jours et prépare son livre capital, où il racontera la *Démocratie florentine*.

D'autres Siciliens appartiennent à ce mouvement; je citerai en tête l'historien Giuseppe La Farina, l'un des plus laborieux ouvriers de l'indépendance italienne, auteur de toute une bibliothèque historique et politique de livres, de brochures, de manifestes, de mémorandums, de volumes illustrés, de journaux pour l'instruction du peuple, écrivant nuit et jour de ses deux mains pour la bonne cause, et vivant dans l'exil du travail de sa plume, après avoir été ministre dans son pays. Son ouvrage capital est une histoire d'Italie de 1815 à 1850: six volumes.

N'oublions pas parmi les Siciliens distingués le baron Vito d'Ondes, le journaliste Carini, ni Cordova, esprit cultivé, mémoire extraordinaire : il fut ministre; ni la poëtesse Giuseppina Turrisi, que je suis le premier peut-être à nommer en France, mais qui sera bientôt connue autant que toutes ses émules, car on va publier à Florence un recueil de ses vers.

N'oublions pas surtout Michele Amari, le plus audacieux écrivain de ces jeunes milices. Fils d'un carbonaro condamné à mort, il lut un jour le *Giovanni da Procida*, de Niccolini. Cette lecture lui donna la fièvre. Il s'enferma dans les bibliothèques, il fouilla dans les archives, et sortit de là comme d'un champ de bataille,

couvert de poussière et ruisselant de sueur. Puis, un beau jour, il présenta à la censure un livre intitulé : *Épisode de l'histoire de Sicile au* XIII

La censure ne se donna pas la peine d'examiner cet ouvrage. Elle supposa que ce devait être une dissertation beaucoup trop longue sur une question locale d'un intérêt douteux. Elle écrivit les yeux fermés son *imprimatur*.

Or, cet épisode était le point le plus important, le plus scabreux de l'histoire de Sicile. Amari avait abordé de front la grande aventure des Vêpres siciliennes, et en tirait des enseignements révolutionnaires qui pouvaient servir encore contre le gouvernement des Bourbons. Il niait que cette insurrection formidable eût été l'œuvre de Jean de Procida. Il prétendait que c'était un mouvement universel et spontané du peuple. Il ajoutait que les révolutions ne se font jamais autrement.

On s'aperçut trop tard des terribles allusions contenues dans ce beau livre. On supprima les censeurs, on appela à Naples l'éditeur Brisolese, qui fut déporté dans l'île de Ponza. On invita l'auteur à se rendre aussi dans la capitale du royaume, au ministère de la police, où M. del Carretto le recevrait en audience particulière.

Amari comprit que s'il répondait à cette invitation, il finirait sa vie au bagne. Il s'embarqua donc pour Naples, mais ne descendit qu'à Marseille et ne s'arrêta qu'à Paris.

Il s'y est fait honneur, on le sait, par de belles publications arabes. Il ne revit son pays qu'un moment, en 1848. Un second exil nous l'a rendu, dépeuplant en même temps la Sicile.

Tous ceux que nous avons nommés sont en fuite ou

proscrits : Giudici à Florence, où son obligeante érudition m'a beaucoup aidé dans ces études ; Perez au chemin de fer de Livourne, où il écrit tristement beaucoup plus de chiffres que de vers ; Ferrara à Turin, où il professe l'économie politique ; La Farina, Cordova, beaucoup d'autres dans cette même ville hospitalière, qui est le refuge de l'Italie en exil ; Castiglia, Carini à Paris, où ce dernier dirige *le Courrier franco-italien* ; à Malte ce vénérable Ruggiero Settimo, qui fut le patriarche ou le Nestor de la révolution ; enfin, cet excellent Bidera, dont je n'ai pas encore parlé, le plus aimable érudit, le plus volumineux historien de notre temps (il a écrit un livre intitulé : *Quarante siècles de l'histoire de Naples*), pauvre, malade, persécuté, mourant.

Quant à Giuseppina Turrisi, elle était, je crois, à Palerme ou à Messine, en couches, le jour du bombardement. Elle en est morte.

XVII

UN TOUR D'ITALIE. — Le Mont-Cassin. — Une improvisation de Niccola Sole. — Rome : le néant. — La Lombardie : l'Autriche. — L'empereur et les savants. — Une proclamation de Radetzki. — Giuseppe Ferrari. — Carlo Cattaneo. — Giuseppe Revere. — Dall'Ongaro. — *Il Crepuscolo*. — Cesare Cantù. — Aleardo Aleardi, un poëte ; son tableau des Maremmes. — Venise en deuil. — Souvenirs de Manin. — Florence, la Genève italienne. — Les jésuites. — Les protestants. — Les petits abbés. — Le sénat de l'Italie. — Les théâtres. — L'historien Atto Vanucci. — Montanelli ; un lyrique.

Mais Naples et la Sicile n'étaient pas seules opprimées. Et si vous aviez fait comme moi, avant l'année où nous sommes, votre tour d'Italie, vous auriez trouvé partout la persécution ou le désert.

Vous quittiez Naples, vous alliez à Rome, vous passiez par le Mont-Cassin. Ce monastère, fondé en 529 par saint Benoît, est le berceau des bénédictins, et dans le moyen âge, pendant les incursions des Sarrasins, il servit de refuge aux rois et aux papes. Il était la forteresse de la science au temps où la science marchait avec la foi. Ce cloître crénelé défendait contre les corsaires et les brigands ses manuscrits et ses moines. Il avait gardé jusqu'à nos jours ses antiques franchises ; il conservait des richesses dont il faisait un noble usage, et sa famille de grands seigneurs, arrachés du monde par la passion de l'étude bien plutôt que par le mépris des hommes, publiaient librement leurs

doctes travaux dans une imprimerie que ne visitait personne, et sans marchander avec des censeurs stupides la valeur d'une pensée ou le poids d'un mot. Le monastère se maintenait ainsi, vaste cabinet de travail où entraient toutes les idées nouvelles, et il montrait avec orgueil aux étrangers ses vieilles chartes avec des autographes d'empereurs et la signature de Hildebrand.

Mais la science conduit à la liberté. En 1848, les religieux du Mont-Cassin devinrent des citoyens de l'Italie. Ils en furent punis brutalement. Ils virent le seuil de leur monastère, où les rois posaient autrefois leur épée, violé maintenant par des baïonnettes, leur imprimerie supprimée, leurs privilèges abolis. L'un d'eux, le père Tosta, historien d'un grand savoir et d'une haute portée, dut se réfugier, pour publier ses livres, sous la protection d'un prince royal. Il ne reste plus au couvent que son passé : quatorze siècles. « Ceux-là, du moins, ils ne nous les ôteront pas ! » me disait l'abbé.

Nous étions sur la terrasse du couvent : nous avions devant nous les Abruzzes montueux, à nos pieds la Campanie féconde, nous dominions toute la plaine, et cette libre parole ne pouvait être entendue que de Dieu.

Ce fut là que je vis le plus curieux prodige d'improvisation qui m'eût jamais frappé dans mes voyages.

On parle beaucoup maintenant contre l'improvisation : n'est-on pas injuste? C'est un don comme un autre, et j'en connais de plus dangereux. L'improvisateur se prive sans doute de la méditation, qui entre au moins pour un quart dans les éléments du génie ; mais la facilité qu'on lui reproche n'est-elle pas une particularité de son tempérament littéraire plutôt qu'une mauvaise habitude de son esprit ou une aberration de son talent? Si vous aviez demandé, par exemple, à Lope

de Vega, qui rimait un drame en vingt-quatre heures, d'imiter la sage lenteur de M. Ponsard, croyez-vous qu'il l'aurait pu faire? Soutiendrez-vous que la manière de M. Ponsard soit la seule bonne, et que les pièces de Lope ne valent rien? L'inspiration n'est-elle pas la première condition de toute poésie, et croyez-vous que les patriarches de l'art, les rapsodes et les oracles, les bardes et les druides aient jamais préparé la cadence de leurs paroles dans le silence laborieux du cabinet? L'improvisation, j'en conviens, n'est point faite pour durer toujours : elle frappe, éblouit et passe; j'aime mieux le soleil, mais j'aime aussi l'éclair. C'est un effet instantané pour la foule présente, c'est le mot qui répond à l'impression du moment, c'est un coup de vent qui vous soulève et vous entraîne; cela ne reste pas, mais cela remue, et c'est assez.

Je sais que Dante n'a jamais improvisé; je sais que Pétrarque couvrait de variantes les marges de ses manuscrits et restait longtemps avant d'écrire sous la forme définitive *Hoc placet;* je sais que le Tasse était heureux lorsqu'il arrivait à faire dix à douze octaves dans sa journée. Mais je sais aussi que ce grand poëte enviait, loin de les mépriser, les muses primesautières, et que, dans son séjour en Pouille, chez son ami Giambattista Manzo, il regardait avec stupéfaction défiler au galop devant lui des escadrons de strophes improvisées. Au commencement de notre siècle, Gianni s'est fait presque une renommée de grand homme avec ses impromptus miraculeux. Dans son duel poétique avec Monti, par la vivacité de son escrime et la souveraineté de ses coups, il mit plus d'une fois de son côté la galerie éperdue. Monti lui-même ne dédaigna pas ce genre de poésie; deux sonnets de lui, dictés d'une haleine, sont restés : *gli Occhi* et *i Capelli*. Giulio Perticari,

son gendre, préluda par des essais analogues (voir ses jolies stances sur *Héro et Léandre*) aux études sérieuses qui devaient l'illustrer plus tard. Tommaso Sgricci d'Arezzo improvisait des tragédies entières (on parle encore de son *Codrus*) et en déclamait tous les rôles avec un talent prodigieux : ceux qui l'ont entendu parlent de lui comme d'une Ristori inspirée. Parmi les improvisateurs contemporains on nomme encore Benedetto Sestini, qui mourut jeune et vécut triste; on dit que le tonnerre, sans l'atteindre lui-même, avait tué sa maîtresse dans ses bras. On nomme Ciccone, Bindocci, Giustiniani, Borghi, la Rosa Taddei, la Giannina Milli, que j'ai entendue à Naples, jeune fille d'un talent facile et d'un grand cœur; on nomme Regaldi, qui se fit entendre à Paris, où il mérita ces vers de Lamartine :

Tes vers jaillissent, les miens coulent :
Dieu leur fit un lit différent;
Les miens dorment et les tiens roulent;
Je suis le lac, toi le torrent.

On nomme enfin Niccola Sole, que j'ai déjà signalé parmi les poëtes de Naples. Je n'arriverais jamais à mon point final, si je voulais citer tous les hauts faits de sa verve toujours prête. Je ne dirai donc que le plus curieux, celui du Mont-Cassin.

Nous descendions à pied du monastère, les yeux encore pleins des beaux marbres et des riches manuscrits que nous avions vus. L'un des nôtres se tenait en arrière; il marchait la tête baissée et les mains derrière le dos. Il était Français et faisait des vers. Au bout d'un quart d'heure il rejoignit la bande et lui récita ce qui suit :

Vieux nid d'aigles et de héros,
Château fort des saints et des sages,

Phare éclairant les matelots
Sur l'océan brumeux des âges;

Rocher qu'ont battu de leurs flots
Quatorze siècles pleins d'orages,
Et dans ton éternel repos,
Seul debout parmi les naufrages;

Humble asile où, sans jeter bas
Son épée, un roi n'entre pas ;
Foyer d'une famille élue;

Autel dressé dans le ciel bleu
Si loin de nous, si près de Dieu :
O Mont-Cassin, je te salue !

Les Italiens crièrent bravo de confiance. Niccola Sole confessa qu'il n'avait rien compris, et il disait vrai, car comme beaucoup d'auteurs, il lit notre langue, mais il ne l'entend pas. Il pria donc le rimeur français de lui écrire sa poésie. Nous nous assîmes sur le parapet de la route, et le sonnet fut écrit séance tenante, au crayon.

« Je le comprends à présent, et je vais vous l'expliquer en italien, dit Sole à ses compatriotes. »

Et sur-le-champ, à première lecture, il traduisit le sonnet vers par vers, sans hésitation ni reprise. J'ai conservé cette traduction, et je la transcris ici telle quelle : on y verra ce que l'ampleur italienne ajoute à la précision un peu sèche de nos vers.

O d'aquile e d'eroi vetusto nido,
O rocca di filosofi e di santi,
Faro che irraggi da securo lido
Le torbide del tempo onde sonanti;

Scoglio battuto dal reflusso infido
Di quattordici età gravi di pianti,
Che del naufragio nel terribil grido

Immoto eccheggi di celesti canti;
Sacro asilo, che ai re mai non si aprio,
Se non ponesser pria l'acciar temuto,
Lare d'un popol benedetto e pio;

O altare per l'azzurra aria perduto,
Si lontano da noi si presso a Dio,
Salve, Monte Cassino, io ti saluto!

Mais ces improvisations nous ont arrêté en route; reprenons le triste voyage que nous avons entrepris. Vous quittiez le Mont-Cassin, vous arriviez à Rome; vous y trouviez le néant : Marchetti mort, Mamiani en exil et devenu Piémontais. Quelques faiseurs de sonnets, des commentateurs de Dante, des académiciens de sacristie : rien de plus. Puis Tacconi, le comique populaire.

Vous quittiez à toutes jambes ce pays de sainteté, pour vous sauver en Lombardie.... Vous y trouviez l'Autriche.

De bons soldats, ceux qui nous font payer cher nos victoires; de vaillants officiers, témoin ce colonel Pattornay qui, en 1848, atteint par un boulet piémontais, quitta les rangs comme dans une revue, conduisit son cheval sans lui faire hâter le pas, vers le général d'Aspre, en disant : « Excellence, je viens d'avoir le bras droit emporté, et j'ai l'honneur de vous informer que je me vois forcé de quitter le champ de bataille. » Voilà ce que vous trouviez en Lombardie, mais les écrivains étaient en prison ou en exil.

François Ier d'Autriche, rentré à Milan en 1816, tourna le dos à l'astronome Oriani, que Napoléon traitait avec une considération marquée, et dit aux membres de l'Institut, un jour de présentation officielle : « Je ne vous demande pas de la science, je ne vous demande que de la religion et de la moralité. »

En même temps, l'empereur retirait à Monti et à

Melchiorre Gioja les pensions qu'ils avaient reçues du roi d'Italie.

Telle fut la protection accordée par l'Autriche restaurée aux lettres italiennes. « Je ne veux pas de lettrés, mais des sujets obéissants, » disait encore François aux professeurs de Pise. Et il envoyait Silvio Pellico, Maroncelli, Confalonieri, Pallavicino composer des vers au Spielberg.

Excellent endroit peut-être pour écrire un livre. Guerrazzi m'a dit qu'il ne travaille bien qu'en prison. Il y a des esprits vigoureux que l'isolement retrempe. Mais je doute que François II ait condamné ses poëtes au *carcere duro* dans l'intention de leur faire du bien.

J'ai déjà parlé de la censure, mais la censure n'était rien encore. L'Autriche exerçait bien d'autres répressions contre les écrivains et même contre les lecteurs. Voici une proclamation adressée aux abonnés des journaux de France et de Sardaigne. Elle est datée de Vérone, 21 février 1851 (deux ans après la guerre) et signée Radetzky.

« Puisqu'on ne cesse pas de répandre dans ces populations des écrits incendiaires et révolutionnaires, je dois, en conséquence, déclarer :

« 1° Que mon décret du 10 mars 1849 est toujours en vigueur, par lequel encourt *la peine de mort* par jugement statuaire, quiconque se trouve convaincu de la diffusion ou de la communication de ces écrits.

« 2° Je juge utile de décider que qui vient à posséder *un seul* desdits écrits incendiaires et révolutionnaires de quelque nature qu'il soit, et qui ne les remettra pas immédiatement à la plus voisine autorité, en indiquant en même temps sa provenance, quand bien même il ne serait pas convaincu de diffusion, pour la seule possession de cet écrit ou pour n'avoir pas dé-

noncé les possesseurs d'écrits semblables qui seraient à sa connaissance, sera puni dorénavant, selon les circonstances aggravantes ou atténuantes de un à cinq ans de travaux forcés »

On conçoit que ce régime n'était guère favorable aux travaux de la pensée. Aussi toute la pléiade romantique dont j'ai parlé au commencement de ce livre, s'est-elle dispersée, puis éteinte dans la persécution, l'exil ou la mort. Un seul homme et, grâce à Dieu, le plus illustre, survit encore, et il y a des puritains qui se demandent par quelle complaisance il a mérité d'être ménagé. Mais les puritains sont injustes. La réputation de Manzoni n'a été souillée par aucune bassesse. Il est resté à l'écart, dans une retraite honorée, où ni les rigueurs ni les caresses du pouvoir n'ont pu l'atteindre, et il y endurait les calamités publiques avec la résignation du chrétien. Peut-être l'innocuité politique et la religieuse sérénité de ses écrits lui ont-elles fait trouver grâce auprès de l'étranger; peut-être l'a-t-il désarmé par l'éclat de son nom et l'autorité de sa gloire; avez-vous-vu ces châteaux dressés si haut dans les montagnes que les nuages ne peuvent que les étreindre, non les couvrir ni les foudroyer?...

Et l'autre jour, après la délivrance de Milan, le commissaire royal de Victor-Emmanuel est allé rendre visite à Manzoni, comme pour reprendre possession du grand poëte au nom de l'Italie.

Mais les autres, où sont-ils maintenant? Réduits au silence depuis longtemps par la violente oppression qui avait bâillonné la Lombardie, ils disparurent lentement, l'un après l'autre, comme si une page de l'histoire s'était retournée sur eux. Confalonieri était mort, en 1846, dans une auberge du Saint-Gothard, et Milan se souvint alors seulement qu'il avait vécu : pour inquiéter

l'Autriche, elle célébra pompeusement ses funérailles. Ceux qui survivaient n'existaient plus. Deux d'entre eux reparurent en 1848 : Tommaso Grossi pour rédiger l'acte d'annexion au Piémont, Berchet pour être un instant ministre; ils étaient déjà oubliés. Et quand plus tard ils moururent, on les croyait déjà morts.

Et les philosophes, les prosateurs lombards qu'étaient-ils devenus? Où était-il alors ce jeune ami du vieux Romagnosi qui, sur la pensée de son maître et sur *l'Esprit de Vico*, avait publié de si beaux livres? Giuseppe Ferrari avait dû se réfugier d'abord en France, et retremper dans notre langue la vigueur de sa plume et l'intrépidité de son esprit. Il avait dû écrire dans nos revues, professer dans nos écoles et se faire destituer comme révolutionnaire par les *spiritualistes* de l'ancien gouvernement. Il avait dû publier en français ses volumes sur Arioste et Platon, sur Machiavel, sur la philosophie de l'histoire, et en français encore son livre récent sur les Guelfes et les Gibelins, où il a dérouté toutes les traditions et entraîné violemment les faits dans l'irrésistible direction de son idée. Il est devenu Français même en politique, et attaquant à la fois le pouvoir du pape et celui de l'empereur, la théorie albertiste de l'indépendance et la théorie mazzinienne de l'unité, il avait déclaré à Londres, en 1851, que l'Italie ne pouvait rien sans la France : il avait justifié presque l'expédition de Rome pour amener son pays à attendre du nôtre la révolution sociale et la « fédération républicaine, » un rêve magnifique; mais un rêve hélas!

Où était-il cet autre élève de Romagnosi (car c'est de Romagnosi que descendent tous les Lombards, et ce Socrate italien est moins célèbre par ses écrits que par ses disciples), où était-il ce Charles Cattaneo qui, en

1848, avait été douze jours (les douze jours les plus terribles), lui philosophe, métaphysicien, esprit abstrait, pensif et calme, président du comité de la guerre et presque dictateur de Milan ? Pendant la guerre féroce entre la ville et la citadelle, Radetzky lui fit demander trois jours de trêve ; le maréchal attendait 1200 bombes qui ne venaient pas. Cattaneo, malgré les Lombards exténués, refusa la trêve. « Mais nous n'avons plus de munitions. — L'ennemi, dit-il, nous fournira des balles. — Mais nous n'avons de vivres que pour vingt-quatre heures. » Il répondit : « Vingt-quatre heures de vivres et vingt-quatre heures de jeûne, c'est plus qu'il ne nous faut pour vaincre. » Et cette héroïque parole avait sauvé Milan.

Quand Milan fut reprise, Cattaneo dut se sauver en Suisse et enseigner la philosophie de l'histoire aux jeunes hommes de ce pays libre, mais étranger.

Et tous les Lombards de cette grande armée : Cernuschi, l'historien Pompeo Litta, l'orateur Cesare Correnti, la princesse de Belgiojoso, qui parcourait l'Italie et en rapportait des légions, et qui plus tard, la plume à la main, défendait noblement la cause vaincue ; la comtesse Pallavicino qui suivait avec son piano les camps en marche et poussait au combat ses soixante chevaliers en leur chantant : *Sul campo della gloria:* tous enfin, les savants, les lettrés, les grands seigneurs, les femmes, où étaient-ils il y a six mois encore ? Les uns égorgés, les autres dévalisés et chassés, tous disparus !

L'Italie autrichienne avait d'autres poëtes encore. Elle possédait à Trieste Giuseppe Revere, qui, pour secouer son pays, avait fait représenter à ses frais quatre grands drames historiques à la manière de Shakspeare, taillés à l'emporte-pièce, en vers souvent dignes d'Alfieri. (M. Alexandre Dumas en a traduit un : *Lorenzo de' Medici.*) De Trieste encore était Dall'Ongaro, poëte

lyrique dont j'ai lu de belles odes et des chansons charmantes en vénitien, patriote ardent qui combattit à Rome à côté de Garibaldi, tragique heureux improvisé récemment par la grande tragédienne.

Du Tyrol, enfin, Giovanni Prati, le plus fécond et le plus brillant des contemporains : nous le retrouverons plus tard. Avant la guerre actuelle, ces trois poëtes étaient en fuite ou en exil : Revere et Prati en Piémont, Dall'Ongaro en France; je l'ai entrevu chez Manin.

Aussi que pouvait-il rester, en fait de littérature, à cette pauvre Lombardie? Un journal, *Il Crepuscolo*, beaucoup plus sérieux, mais non moins restreint que notre *Figaro*, puis un historien et quelques poëtes.

L'historien est connu; il se nomme Cesare Cantù : c'est un Manzoni délayé en quarante ou cinquante volumes. Libéral à peine, mais très-catholique, M. Cantù a pu vivre en Autriche sans courir d'effroyables dangers. Il n'eut qu'un an de prison dans sa jeunesse : ce fut alors qu'il écrivit sa *Margherita Pusterla*. C'est un roman facile, honnête, mais trop comparé aux *Promessi sposi*. Parmi ses innombrables œuvres, on a remarqué, même en France, et traduit partout son *Histoire universelle*, dix-neuf volumes qui ne soulèveront jamais de révolution. C'est un homme studieux, tranquille, un romantique attardé qui est resté au moyen âge, un annaliste érudit et copieux qui peut tenir sa place à côté de Rollin. Avec un peu plus de consistance et de fermeté, il aurait joué peut-être un rôle ou fait un livre.

Parmi ceux qui écrivent en vers à Milan, j'ai distingué M. G. Carcano, le poëte gracieux d'*Anna Maria*. Mais celui qui m'a frappé le plus est un Véronais déjà célèbre en Italie et digne de l'être. Il porte un nom qui

attire et sonne bien, Aleardo Aleardi. Il suit l'école virile de la forme, il est pourtant plus moderne et plus coloré, plus contourné peut-être que ses devanciers. Il a un caractère qui lui est propre : son talent est surtout descriptif (il n'en peut être autrement dans les pays où il est défendu de penser), mais cette description a son idée, si l'on peut ainsi dire, et la fait vivre dans les paysages qu'elle anime en leur donnant un sens. La Nature d'Aleardi n'est pas la nature naïve qui ne sait rien ; elle se connaît, elle se sent vivre, elle n'ignore ni son histoire ni ses lois, et se montre telle que le savoir humain l'a faite ou retrouvée. Il y a à la fin du poëme de *Monte Circello* un long morceau de géologie poétique qui aurait obtenu le prix à toutes les classes de l'Institut. Je ne crains point pour ma part cette adoption de la science par la poésie, et j'aime tout ce qui renouvelle ou agrandit le champ de l'art. Mais je confesse ingénument que j'aime encore mieux, dans la même œuvre et quelques pages plus haut, cette douloureuse description des Maremmes :

« Vois-tu là-bas cette vallée sans bornes qui se déroule le long des ondes toscanes, comme un tapis brodé d'émeraude qui attend les traces odorantes des molles déités de la mer. C'est le cimetière de vingt cités oubliées ; c'est le marais qui a reçu son nom du Pont[1]. Si placide, elle s'allonge et réjouit, par des familles si touffues d'herbes vivaces, que tu dirais une vallée de Tempé à laquelle il ne manque qu'un heureux habitant. Et cependant, parmi les sillons mauvais de la terre morne, pullule incessante et mystérieuse une chose qui

1. Ceci est une manière italienne de dire les Marais-Pontins, expression trop vulgaire en poésie. Nous avons déjà trouvé cette forme dans Niccolini.

s'appelle la mort. Alors que dans les heures d'été, *tristes à force de lumière*, le soleil pèse implacable sur les campagnes, se traînent ici par milliers, conseillés par la dure faim, les moissonneurs. Et ils ont la figure de ceux qui vont douloureusement en exil, et déjà l'air empoisonné attriste leurs pupilles brunes. Ici la note amoureuse d'un oiseau ne console pas ces pauvres cœurs, et nulle chanson des Abruzzes natals ne réjouit ces bandes pathétiques. Taciturnes, ils fauchent les moissons de seigneurs inconnus, et quand l'œuvre pénible est consommée, ils s'en retournent taciturnes, et seulement quelquefois, de ses sons familiers, la cornemuse redouble la passion du retour. Mais, hélas! ils ne reviennent pas tous; il en est plus d'un qui, mourant, s'assoit dans un sillon, et avec son regard suprême cherche un fidèle parent qui porte à sa mère, dont les genoux tremblent, le prix de sa vie et la parole du fils qu'elle ne verra plus. Et tandis qu'il meurt ainsi, seul et *désert*, il entend au loin les voyageurs dont mesure les pas, avec ses sons familiers, la cornemuse. Et plus tard, dans les saisons qui suivent, quand un orphelin descend récolter la moisson et sent trembler sa faux sur une gerbe, il pleure et pense : peut-être cet épi a-t-il germé sur les ossements inensevelis de mon père! »

Je traduis prosaïquement : on ne peut pas s'imaginer tout ce que le vers italien ajoute à ce tableau de beauté large et sévère. Cette tristesse était l'unique sentiment national qu'on pût montrer à Vérone. A défaut de cocarde, on prenait le deuil.

Aleardi est un poëte. J'ai lu de lui peu de chose; son œuvre, disséminée en brochures, est difficile à recueillir. Mais le peu que j'en connais (*Il monte Circello, Un' ora di mia giovinezza, le Antiche marine italiane*)

ressemble à cette description des Maremmes : c'est toujours un sentiment triste rendu par de grands paysages ou de grandes marines, en beaux vers étudiés et réussis.

On me dit que le poëte est jeune, il doit avoir aujourd'hui trente-trois ans. En 1848, il fut jeté en prison par les Autrichiens; ses papiers furent brûlés par sa sœur, qui, en les détruisant, le sauva peut-être. Je me demande encore avec effroi ce que serait devenue la *Divine comédie*, si Dante était né de notre temps.

Au moment où j'écris, Aleardi est emprisonné de nouveau dans Vérone menacée. J'ai dit pourtant qu'il ne portait pas de cocarde. Est-ce peut-être qu'après Solferino, il aurait quitté le deuil?

Voilà ce que vous trouviez en Lombardie. Si vous alliez de Milan à Venise, vous y sentiez encore plus de tristesse et plus de mort. Adieu les folies et les carnavals d'autrefois : c'était une ville tuée! Adieu les charmants poëtes vénitiens qui chantaient tous à peu près ceci : « Si la crainte ne m'en empêchait, je voudrais me détruire; ma maîtresse m'a tout promis, elle m'a pris jusqu'au dernier sou, je suis au désespoir, mais je suis fou d'amour. » Baffo, Grilli, Lamberti, Goldoni, Gozzi, Brighella, Paralaxe, Pantalon, autant de morts. Les gondoliers chantaient tout bas, ou plutôt grommelaient des cris de guerre.

Et pourtant, malgré l'Autriche, peut-être même à cause de l'Autriche, Venise a produit le plus irréprochable grand homme de notre temps, Manin.

Il y a quelques années, j'étais encore enfant et je voyageais pour voir des tableaux, des palais, des images, l'Italie des touristes et non celle des Italiens.

Mais un guide qui me suivait partout, et que je méprisais fort, et qui valait mieux que moi, ne me parlait

que du grand citoyen de Venise. Je me souviens qu'un soir, au théâtre de la Fenice, l'on donnait un opéra de Verdi. Quand on chanta ces vers :

> **La patria tradita — a sorger t'invita,**
> **Fratelli corriamo — la patria a salvar !**

un frémissement courut dans la salle, et mon guide, qui s'appelait Daniele, comme Manin, me dit aussitôt : « En 1847, le lendemain de Noël, on donnait cet opéra sur ce théâtre. Tous se levèrent en battant des pieds et des mains. Un capitaine autrichien était là, dans cette loge et avait l'air de bafouer la foule. Manin était ici, à la place où nous sommes : et, debout, les bras croisés, es yeux sur la loge, il regarda fixement l'Autrichien. Il lui fit baisser la tête. »

Le lendemain, sur la place Saint-Marc, Daniele reprit :

« C'est ici que nous l'avons porté en triomphe, le 17 mars, après l'avoir tiré de la prison, dont les grilles furent brisées par des enfants. Tous criaient : « Vive « l'Italie ! vive la liberté ! vive Manin et Dieu qui nous « l'a envoyé ! — Non, dit-il, vive Pie IX ! » Mais nous reprîmes : « Vive Manin et Dieu qui nous l'a envoyé ! »

« Un jour il vint ici, seul avec son fils. Deux fusils seulement, mais deux hommes. Abandonnés par les gardes civiques qui avaient peur, ils étaient sortis, rien qu'eux deux, un avocat et un enfant, pour s'emparer de Venise. Manin voulait en finir ou se faire tuer. Sa femme lui avait dit : « Tu y laisseras la vie. » Il avait répondu : « Peut-être ! »

« Ici, monsieur, on est souvent plus utile par sa mort que par sa vie. Les Bandiera étaient Vénitiens ; et moins fous que vos sages. Ils allèrent à Naples dans la simple intention d'être égorgés. Ils pensaient qu'on

servait les grandes causes par les grands sacrifices. C'était aussi l'idée de Notre-Seigneur.

« Manin partit donc, seul avec son fils. En chemin, il ordonna aux Vénitiens de le suivre. Tous obéirent. Il marcha droit à l'Arsenal. Il demanda les postes pour y placer des gardes civiques, il se les fit donner. Puis il demanda les armes, puis les munitions, puis les clefs, puis tout. Quand le général autrichien, étourdi de tant d'audace, eut tout cédé, Manin lui dit : « Maintenant, « allez-vous-en, je vous destitue ! »

« Vous voyez ce balcon du palais ducal, c'est de là qu'il parlait au peuple, et tous les jours. Nous étions fous, et, sans lui, nous aurions fait pis que des Suisses. Tantôt nous avions peur, et il devait nous exciter ; tantôt nous étions impatients, et il devait nous contenir. C'est de là haut qu'il a dit, quand Venise, abandonnée par les Sardes, allait périr : « *Comando io* (c'est moi qui commande). » C'est de là-haut qu'il nous répétait, quand nous voulions massacrer les Allemands de Venise : « Si vous êtes Italiens, allez-vous-en ! » — Et nous nous en allions. Un jour, quelques furieux crièrent d'ici : « Mort à Manin ! » — Il descendit sur la place et leur dit : « Tuez-moi ! » — Ils le portèrent en triomphe.

« C'est ici que la république a été proclamée ; c'est ici qu'elle est morte. Un jour, je m'en souviendrai toute ma vie, nous avions l'Autriche à nos portes, nous avions le choléra, nous avions la faim. Les bombes avaient frappé toutes les maisons de la ville. On lisait cette inscription sur des milliers de portes : « Fermée pour cause de mort. » Nous étions tristes. Manin parut au balcon et nous dit : « Avez-vous confiance ? » A ce seul mot, nous nous serions tous jetés, sans armes, sur les canons autrichiens.

« Il nous dit encore qu'il s'était trompé peut-être, mais qu'il n'avait jamais menti ; il nous demanda pardon de nos malheurs en nous jurant qu'il n'était pas coupable, et que jamais, sans espérer lui-même, il ne nous avait dit d'espérer. Il pleurait à chaudes larmes ; on dut l'emporter presque mort.

« Il sortit le dernier de Venise. »

Je l'ai vu, plus tard, à Paris, ce citoyen si grand, qu'on ne peut le vanter sans l'amoindrir. Il vivait modestement dans une maison de la rue Blanche. Il avait montré tous les genres de courage et de sagesse : il avait risqué vingt fois, non-seulement sa vie, mais son influence et sa réputation de patriote, pour sauver son pays. Désintéressé jusqu'à l'abnégation, il refusait les secours de son peuple en disant : « Je ne tendrai jamais la main à la patrie mendiante ! »

Quand Venise s'était donnée à Charles-Albert, il avait accepté cette épreuve, mais refusé le pouvoir, immuable dans ses principes, même alors qu'il devait céder aux événements. Il ne fit que résister toute sa vie, mais légalement, sans insurrection, sans barricades. Il chassa l'Autriche par un trait d'audace, et jamais révolution n'avait coûté si peu de sang.

Il résista jusqu'au dernier jour. En ce temps-là s'étendait un empire immense que j'ai traversé dans toute sa longueur ; il commençait aux frontières de Saxe et finissait à Livourne, occupant, en Italie seulement, la Lombardie, les Duchés, la Toscane et les États romains.

Dans cet empire immense qui triomphait partout, une seule ville, pressée de tous côtés, résistait encore ; cette ville, c'était Venise, et Venise, c'était Manin.

Il ne quitta l'Italie que le 27 août 1849 : il fut le dernier vaincu de la première guerre. Douloureux

voyage ! Le choléra l'attendait à Marseille, pour lui enlever une femme qu'il adorait.

Même alors cependant, il ne se laissa pas abattre. Il continua son œuvre, il prépara les grandes choses qui se font aujourd'hui. De Paris, il dirigeait et contenait dans la légalité la révolution italienne. Du fond de l'exil, il consolait la patrie ; il écrivait à Naples, à Milan, à Florence ; il ralliait les partis en nation, et c'est grandement à lui qu'on doit maintenant l'unanimité de l'Italie.

Mais il n'a pu voir le résultat de son œuvre. Il est mort en prophète, à l'entrée de la terre promise, et ne l'a entrevue que du désert.

Plus que tout autre, il a rendu la France italienne. Il a intéressé à sa cause les gouvernements, les hommes d'État, les politiques de toute opinion, les écrivains de tout grade, et parmi les derniers, l'auteur de ce livre. C'est Manin qui lui a mis la plume à la main en lui disant d'écrire pour l'Italie.

Enfin, si vous quittiez Venise pour descendre à Florence, vous trouviez que Florence auprès de Venise était un paradis. Mais si vous reveniez de Turin, c'était tout au plus un Purgatoire.

Vous rencontriez sans doute en cette ville moins de gêne et de précautions qu'ailleurs ; le gouvernement supprimait le *Giglio*, journal austro-sanfédiste, et laissait imprimer, malgré la cour de Rome, des livres contre les jésuites officiellement expulsés.

Mais les jésuites officiellement expulsés étaient revenus en secret, appelés par les rétrogrades. On les recrutait à Rome, pour éclairer le pays, comme on avait recruté des gendarmes à Naples. Un peu gênés par les lois qui les empêchaient de recueillir des héritages, ils demandèrent à grands cris du renfort. On leur envoya

le P. Franco qui monta bravement en chaire à Florence et prêcha sans façon contre le grand-duc. Il se fit mettre à la porte.

Quant au livre contre les jésuites, le gouvernement le laissait parler, mais ne l'écoutait pas. D'autre part, pour ne pas trop s'aliéner le pape, il persécutait un ouvrage de droit contre les tribunaux du clergé. La persécution fit du bien à cet écrit : il s'en vendit en moins de rien douze cents exemplaires.

Quant au *Giglio*, je crois qu'on le supprima pour lui faire plaisir. C'était un pauvre journal qui avait tout au plus une vingtaine d'abonnés et qui mourait d'inanition. Il succédait à l'*Eco dell'Arno* et au *Corriere dell'Arno*, qui étaient tombés d'eux-mêmes. Florence est naturellement une ville anti-cléricale et le pape la nommait non sans droit la Genève de l'Italie. Outre une vieille rancune contre Rome qui l'avait presque toujours poussée dans le parti gibelin, elle avait contre le clergé les opinions du dernier siècle justifiées chez elle par la conduite des petits abbés. Ce type honteux qui a disparu en France, est encore très en faveur dans un certain monde florentin, et il n'est pas rare de rencontrer au milieu des grandes familles, un méchant petit cuistre en collet graisseux qui, engagé à sept écus par mois, est le précepteur de l'enfant, le secrétaire du mari, l'entremetteur de la femme. Le curé de campagne, si respecté dans nos provinces, est en Toscane ignorant et méprisé.

D'ailleurs, si le gouvernement sévissait d'une main contre les jésuites, il frappait de l'autre sur les protestants. Ils étaient nombreux en Toscane, peut-être vingt mille. Il s'en faisait tous les jours de nouveaux, surtout parmi les ouvriers instruits, les imprimeurs, par exemple. C'était sans doute un esprit d'opposition qui leur

faisait abjurer le catholicisme, mais peut-être était-ce encore un besoin religieux. Evidemment ces hommes ne se réunissaient pas le soir, en cachette, et ne lisaient pas la Bible de Diodati dans l'unique intention d'être désagréables au grand-duc et au pape. Ce ne pouvait être un simple intérêt politique qui faisait étudier à ces artisans, avec une assiduité sans exemple, l'*Histoire de la Réformation* de M. Merle d'Aubigné. Et il y a certes autre chose que de la mutinerie dans la réponse de cet ouvrier arrêté pour avoir eu dans sa maison un exemplaire de la Bible. Le lieutenant de police lui demandait : « Que faites-vous de ce livre? » L'ouvrier répondit: « je le lis parce que c'est un bon livre et j'amasse de l'argent pour en acheter des exemplaires à mes enfants. »

Les protestants étaient fort répandus dans les campagnes; ils avaient à Pontedera, entre Florence et Livourne, des conventicules qui rappelaient assez les anciennes assemblées des huguenots. Et, comme les huguenots d'autrefois, ils étaient souvent persécutés, puis abandonnés de guerre lasse.

Un jour le gouvernement emprisonnait les époux Madiai et leur faisait un procès ridicule. — « Voulez-vous savoir ce que c'est que le protestantisme? demandait le procureur général. C'est une secte de fous inventée par une Anglaise nommée *Giovanna Sucote* (Johanna Southcote, (je suppose) et qui prétend évoquer le Messie! » Cette niaiserie se disait dans une ville où les ouvriers lisaient l'*Histoire de la Réformation!*

Mais après ce procès et l'expulsion du comte Guicciardini, chef reconnu des hérétiques, le grand-duc fermait les yeux et s'endormait sous la couronne de pavots et de laitue dont l'a coiffé Giusti. Puis il arrêtait de nouveau les gens qui lisaient la Bible (la Bible est une peste, avait dit Grégoire XVI). Puis il les relâchait en leur

conseillant de lire plutôt la parole de Dieu dans la version catholique de Martini.

C'étaient là les traditions du pouvoir en Toscane. Il laissait faire, et cédait même au mouvement; il promettait des concessions qu'il donnait pour des réformes, et se disait réformateur. Au fond, même en 1847, il ne fut tout au plus que réformé, comme Charles-Albert, du reste, et Pie IX (Ranalli). Puis, entraîné trop loin comme Pie IX, il se sauvait à Gaëte. On sait comment il vient de tomber — « C'est une révolution de mépris, » disait éloquemment la dépêche de Florence.

Dans ses dernières années de pouvoir, il laissait faire encore. On lisait les journaux à Florence, on parlait politique. Les illustres Toscans que j'ai nommés, Gino Capponi, Ridolfi, Lambruschini, se réunissaient toujours chez Vieusseux : je les ai vus, tranquilles, patients, fidèles. Nobles vieillards, vingt fois vaincus, accablés d'années, d'infirmités même (le marquis Capponi est aveugle), mais toujours debout. C'est le sénat de l'Italie.

Mais le beau mouvement littéraire d'avant 1830 avait cessé. *L'Archivio Storico* ne se soutenait plus que par l'infatigable activité de Vieusseux, déjà septuagénaire. Les autres journaux, la *Rivista di Firenze*, le *Spettatore* vivaient d'aumônes et pleuraient de faim. Quelques jeunes hommes, Celestino Bianchi, Camillo Monzani écrivaient encore par héroïsme. Les poëtes Emilio Frullani, doux et léger, Carlo Jouhaud (qui signait Napoleone Giotti), généreux et patriote, chantaient presque dans le désert.

Je n'ai vu de passion artistique chez les Florentins que pour le théâtre. Ils y courent en foule; pour six sous qu'ils payent à la porte, ils ont un opéra et un ballet. On peut dire qu'ils en sont affolés : c'est une

fureur de plaisir qui fut excitée chez eux par la maison de Médicis au profit de son despotisme, et qui leur est restée, malgré Savonarole et les puritains. Les demi-fêtes, abolies ailleurs par la cour de Rome, persistent encore chez les Florentins, qui restent ainsi dans l'oisiveté quatre mois sur douze.

Aussi ont-ils des écrivains qui réussissent au théâtre. J'ai vu de bonnes choses d'un comique très-fécond, Gherardo della Testa, et une comédie qui obtenait un grand succès, *la Satira e Parini*, de Paolo Ferrari. Ces pièces, en général, sont moins artificielles que les nôtres et plus soucieuses des caractères et des mœurs. Peut-être sont-elles un peu trop sages. Le comique le plus franc de l'Italie contemporaine est encore le Napolitain Pasquale Altavilla.

Hélas ! en ces dernières années, on ne riait plus, pas même au théâtre. Le temps était passé où Sografi mettait en scène le ténor allemand Knolenanhilverdinchs prafchmaester. La comédie boudait, la critique grondait, l'histoire pleurait. Le Florentin Atto Vannucci écrivait l'histoire des martyrs italiens au XIX[e] siècle, un livre de terreur et de pitié.

Je l'ai entrevu dans son modeste cabinet d'études, cet historien qui, en France, aurait la renommée et l'autorité de Michelet. Il n'est pas même nommé dans le *Dictionnaire des Contemporains* où figurent nos moindres journalistes.

Il mériterait pourtant un chapitre entier dans ce livre forcément incomplet. Professeur de littérature au collége de Prato, il avait commencé par annoter les classiques latins. Ces notes étaient de mâles sentences, de hautes leçons de patriotisme. La révolution de 1848 le souleva jusqu'aux premiers rangs (il représenta la Toscane à Rome), puis le rejeta dans l'exil ; il partit pour la

Suisse, et mangea le pain de l'étranger. Il était rentré à Florence en 1854 : il y vivait laborieusement, dans une retraite honorée.

Ses travaux sont nombreux. Il a commenté Tacite, Salluste, Catulle, Tibulle, Properce, Phèdre, Ovide, Cornelius Nepos, et d'autres encore. Il a écrit un livre sur Donato Giannotti, secrétaire de la république florentine; un livre sur Bartolommeo Sestin ; un livre sur Giuseppe Montani; un livre sur les premiers temps de la liberté florentine. Il a écrit le martyrologe politique de l'Italie contemporaine. Il a écrit enfin l'histoire d'Italie depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'invasion des Lombards.

Ce dernier ouvrage, en quatre volumes, est peut-être la meilleure de toutes les histoires romaines. La pensée est nationale, généreuse; le style est simple, vif et vivant, l'érudition étonnante. Certaines notes, modestement cachées, jettent une vive lumière sur les écrivains de Rome : j'en ai lu qui m'ont fait comprendre Cicéron. Le chapitre des Gracques est d'une beauté romaine. Le récit court à toutes brides sur les champs de bataille et ne s'arrête volontiers qu'aux endroits obscurs, inconnus : il dit les mœurs et ne chante pas les armes. C'est un livre tout moderne, et il n'en rend que mieux l'antiquité.

Le gouvernement n'empêchait pas Vannucci d'écrire, mais il prohibait l'étude de l'histoire dans les lycées et même à l'université. Il laissait prononcer à l'Académie de la Crusca l'éloge du Napolitain Carlo Troya, avec des allusions contre le roi de Naples ; mais, au premier bruit de guerre, il accourait encore à la cour du roi Ferdinand. Il ne gouvernait point avec une extrême tyrannie, comme on gouvernait alors à Milan et à Naples; mais s'il ne le faisait pas, m'a dit un Toscan,

c'est qu'il n'aurait pas trouvé assez de misérables pour le servir. Il accordait sa grâce au meurtrier Fabrini, pour ne pas révolter le pays par des exécutions capitales; mais il laissait dans l'exil les hommes les plus éclatants de 1848, Montanelli et Guerrazzi.

Que dire de Montanelli qui ne soit déjà connu? Ce sympathique Italien est presque un citoyen de notre France. Dans son long exil, nous l'avons tous connu. Chez Jules Simon, le philosophe de la Liberté, l'homme du Devoir, Montanelli venait souvent nous faire aimer l'Italie. C'était un salon hospitalier, ouvert à toutes les infortunes. Là venait le Napolitain Petruccelli, poëte autrefois, écrivain remarqué, riche, heureux, maintenant condamné, dépouillé, hors la loi pour ses libres croyances. Là venait Ulloa, le plus modeste des braves. Et avec Ulloa, Manin.

J'ai déjà nommé, cité vingt fois Montanelli dans ces études. Tous ont lu ses Mémoires; on les a traduits, on les a copiés, on en a fait de nouveaux livres. Il est le bien-aimé de la révolution. M. Taine dirait de lui: « C'est un lyrique. » Il le fut en prose, en vers, en paroles en action, au pouvoir, dans l'exil. Il le fut dans cette heureuse tragédie de *Camma* qui a rajeuni sa renommée. Il le fut à Curtatone, il l'est dans la guerre actuelle où il traduit en vaillance la généreuse poésie de son cœur.

Je quitte donc Montanelli, et je cours à celui qui fut son émule au travail, son collègue au pouvoir et son compagnon dans l'infortune. Guerrazzi est à peine connu en France; je resterai donc plus longtemps avec lui.

XVIII

F. D. GUERRAZZI. — Sa poétique, sa pensée, sa forme, son scepticisme. — Sa vie écrite par lui-même. — Un vieux Toscan. — L'université de Pise : premières persécutions. — Le plat de fraises. — Premières prisons, deuxièmes prisons, troisièmes prisons, etc. — Les 40 000 fusils. — Une visite d'espion. — L'île d'Elbe — *Le siége de Florence.* — La morte. — La rue des Tombeaux. — Guerrazzi au pouvoir, sa dictature, sa chute. — Dernières prisons, dernier exil. — Une visite à Guerrazzi.

Pauvre Guerrazzi ! On l'a attaqué partout, même en France, avec un acharnement d'injustice qui me serre le cœur. Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ? Est-il donc écrit que, dans les publiques misères, le crime de tous doive retomber toujours sur un seul ? Oh ! le peuple est illogique et cruel : il faut qu'il se venge de ses propres fautes ; il faut qu'il se trouve une victime ; il regarde alors aussi haut que ses yeux peuvent monter, et s'il découvre alors celui qu'il s'était donné pour chef, et qui presque toujours est poussé en avant par ceux qu'il paraît guider, esclave et martyr d'une erreur séculaire ou d'une folie nationale — alors le peuple s'écrie : Voilà le coupable, il faut qu'il paye pour tous !

Vous vous rappelez les vers du poëte :

Hé bien, pour tous ces jours d'abaissement, de peine,
Pour tous ces outrages sans nom,
Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine....

Et le poëte le maudit, cet être, mais c'est tout au plus

s'il raille le vent populaire qui a soulevé d'un coup cet homme et qui l'a porté vingt ans.

Je connaissais Guerrazzi du jour où j'avais su lire ; j'avais dévoré ses romans de la *Bataille de Bénévent* et du *Siége de Florence ;* j'avais reçu de lui cette ardente piété pour l'Italie, qui, depuis mon enfance, est le plus profond sentiment de mon cœur. Aussi plus tard, lorsque j'entendis insulter ce nom qui m'était si cher, j'en fus révolté comme d'un outrage personnel. Je ne comprenais pas que la nation vaincue attribuât sa défaite au clairon qui avait sonné dans les batailles. Le pays crucifié accusait de son supplice un apôtre fidèle et pardonnait à Rome, et pardonnait à Naples, à Pierre qui l'avait renié, à Judas qui l'avait trahi.

Voilà dix ans que j'attends l'occasion de plaider pour mon poëte. Jusqu'à ce jour, je n'avais pu le faire encore, je ne connaissais que ses livres, et ce n'était pas assez. L'entraînement et la passion d'un esprit tout personnel qui ne s'efface pas dans ses écrits, comme le font Gœthe et Shakspeare, mais qui palpite et frémit à chaque page comme Schiller et comme Byron ; le souffle vivifiant qui ranime le passé pour qu'il renaisse avenir; la rancune implacable qui flétrit dans un autre temps les crimes et les hontes du nôtre et les combat sans relâche, et les refoule en arrière, et, pour les terrasser à tout jamais, les accule, pour ainsi dire, au fond des siècles; c'étaient là des preuves de génie, mais qui ne pouvaient désarmer les juges : mon enthousiasme au contraire eût parlé contre moi.

D'ailleurs ce génie même a été contesté, même en France, et récemment encore. Nous voulons bien qu'un romancier soit un penseur, mais pourvu que l'enseignement reste caché sous l'anecdote. Nous permettons à l'artiste de ciseler une épée, mais pourvu

qu'il en émousse la pointe et qu'il en essuie le sang. Si l'idée ou la cause passent avant tout, nous jetons le livre. Si l'art n'est qu'un prétexte, nous déclarons qu'il n'existe pas. Si le miel n'est qu'au bord du vase, comme dit le Tasse, nous repoussons les sucs amers qui doivent nous donner la vie.

O poëte, endosse si tu veux l'uniforme, mais que ce ne soit pas l'armure d'un citoyen!

Avons-nous raison? Je ne le crois pas. J'ai les systèmes en horreur, dans l'art surtout qu'on dit libre. On fait des lois et des règles, d'après certains chefs-d'œuvre qui ont été faits sans règles ni lois et l'on dit aux poëtes futurs : Voilà la vérité, voilà la vie. Les poëtes obéissent et font des copies parfaites, mais fausses, mais mortes, comme le cheval de Roland.

D'autres s'insurgent, et suivent le précepte unique, infaillible, éternel, celui de Dante :

.... Io mi son un che quando
Amore spira, noto ed a quel modo
Che detta dentro vo significando.

Ils écrivent sous l'inspiration intérieure et sous la dictée de l'amour.

Ainsi font tous les maîtres, ainsi Guerrazzi. Il n'a point accepté, dans l'épopée vulgaire, les règles du genre fixées après Walter Scott et après Manzoni. Dans son livre le plus célèbre, l'*Assedio di Firenze,* son héros n'est pas un homme ni une femme, c'est Florence. Ses épisodes se rattachent à l'unité de son idée et non pas à l'unité de son récit. Pourquoi pas?

Le but du poëte n'était point de faire une œuvre éternelle, mais de réveiller l'Italie. Réveiller l'Italie, comprenez-vous cela? Communiquer à toute une nation l'ardeur de sa propre pensée, allumer un incendie

avec l'étincelle qui vous brûle le cœur ! Voilà ce que Guerrazzi voulait faire et il peut se vanter de l'avoir fait. Trouvez-moi dix hommes qui aient le droit d'en dire autant dans tout un siècle.

Jean Paul a écrit : « La main où bat le pouls de la passion est incapable de tenir la plume. » Guerrazzi le savait bien, il l'a confessé lui-même. « Vraiment, on ne peut le nier, les écrits tissés avec la main de l'art durent plus que ceux créés par la passion. La passion, comme Jupiter qui brûle Sémélé, réduit une œuvre en cendre par le jet enflammé de ses délires ; l'art procède avec la science magistrale des sculpteurs, et ses bas-reliefs, achevés à coups de lime, défient les siècles ; les œuvres de l'une enfin vivent le temps d'une fièvre, les œuvres de l'autre peuvent durer autant qu'un monument en pierre, un système, une forme de beau, souvent même au delà. C'est ainsi que les monnaies étrusques et romaines, en cessant d'avoir cours, sont devenues des médailles.

« Ma conscience fut de réveiller mon pays de sa léthargie, et je crois y avoir aussi contribué pour ma part. Au jour de l'espérance, en se promenant sur les côtes de la Gavinana, la jeunesse italienne a lu mes écrits et s'y est inspirée de magnanime audace. Et cela me suffit. »

Voilà le poëte. Tel je le retrouve dans son *Siége de Florence*, dans sa *Bataille de Bénévent*, dans sa *Beatrice Cenci*, dans ses nouvelles, *Veronica Cybo*, etc.; dans ses drames, *I Bianchi e i Neri*, dans ses écrits politiques et dans l'*Asino*, revue humoristique où l'esprit pétille amèrement. Il est le plus personnel des Italiens; ses livres ne ressemblent à ceux de personne. Il s'écrit lui-même avec l'effusion et la liberté de Michelet. Il s'interrompt dans ses récits pour penser tout haut; il quitte

le siècle où il est pour accourir au nôtre qui l'appelle; il entremêle de sentences et d'allusions, il entrecoupe de sanglots la scène qu'il raconte, et, de narrateur se faisant public, s'émeut tout à coup, s'exalte ou s'indigne, adore ou maudit. Il se répand enfin tout entier, il dit tout ce qu'il a par la tête, et souvent plus écrivain qu'il ne croit l'être, arrêté par une observation grammaticale, il saute au bas de sa page et, dans une note savante, il entame une discussion sur un mot. Son style ressemble à son esprit : il est pittoresque, imagé, tout moderne, historié d'enjolivements, et avec cela très-spirituel, allègre au besoin, plein de ressources, puis tout à coup, par éclats, nerveux jusqu'à la violence et pathétique avec des airs poignants de pitié, d'angoisse et de douleur. Assailli d'images et d'idées, il veut tout dire et le dit sans mesure, en homme entraîné; ce n'est pas un artiste ingénieux, maître de lui, qui cherche son effet et le trouve à force d'huile et de talent : c'est un cœur qui se livre.

Que d'autres blâment ces procédés, je ne suis pas avec eux. Son idée est de soulever les âmes et de les emporter, il les soulève et les emporte. Quand l'Italie se courbait sous l'étranger, sous Rome, et se tordait, Niobé nouvelle, sur les cadavres de ses fils, ah! sans doute, quelques écrivains plus habiles ou plus heureux, s'isolant d'elle, ont pu mieux voir, de leurs yeux secs et froids, le monde et la vie, et les mieux rendre d'une main qui ne tremblait pas. Ceux-là sont les artistes purs qui ne tiennent pas à la terre et s'enivrent d'azur au-dessus des misères humaines. Ils ont la résignation de Manzoni, la sérénité de Gœthe, l'inertie des femmes ou l'indifférence des dieux.

Mais par pitié, même au nom de l'art, ne blâmez pas ceux qui ont froid quand la patrie est nue, ceux

qui saignent quand elle est blessée, qui râlent quand elle agonise, et qui mourraient de sa mort.

« J'ai écrit ce livre, écrit Guerrazzi d'un de ses romans, parce que je n'ai pu livrer une bataille. »

Mais d'autres lui ont fait un reproche plus grave. Il l'ont accusé de scepticisme, et un Italien célèbre lui a même écrit une épître pour le ramener à la foi. Savez-vous quel est cet Italien célèbre ? Un des plus terribles révolutionnaires de ce temps-ci: Mazzini, qui est un croyant.

A ce reproche, Guerrazzi a répondu par une autobiographie que j'ai sous les yeux. Je connais maintenant sa vie, et je peux le défendre. On verra ce qu'il faut d'horribles douleurs pour arriver à ce mépris des hommes. « Ah? dit un Italien, si quelqu'un ne les exècre pas de toute sa haine, c'est qu'il ne les a jamais aimés. »

« Je sors, écrit Guerrazzi, de race antique. Il y eut un Guerrazza qui se distingua dans les croisades. Un autre, sous Côme Ier, fut gouverneur de Livourne, où moi, son descendant, je demeure sans avoir seulement le titre de citoyen. » Un Donato Guerrazzi suivit à Naples le prince Charles et fut oublié de lui après l'avoir aidé à conquérir ce royaume. Donato mourut pauvre en laissant enceinte une femme du peuple qu'il avait épousée; si bien que Francesco Guerrazzi, père de notre poëte; fut un simple artisan.

Mais cet artisan lisait Tite Live et Machiavel et savait par cœur Dante et Plutarque. Il aimait la justice, il haïssait le mensonge et la lâcheté. « Je me rappelle qu'une fois, m'étant battu sous les murs du Moulin-à-vent avec un jeune homme nommé Rustichelli, je l'avais mis en fort mauvais état; mais ce malheureux monta sur un tertre et, ayant pris une très-grosse pierre, me la fit tomber traîtreusement sur la tête. Mon chapeau amor-

tit le choc, mais pas assez pour m'empêcher d'avoir la tête fendue. Effrayé du coup et du sang qui coulait sur mes joues en abondance, je courus à la maison en gémissant. Mon père m'ayant vu pleurer, sans s'informer de la blessure, me frappa au visage en me jetant ces mots : « Quand on craint les coups, on ne va pas à la « guerre. » — Je me le tins pour dit. »

C'est à ce père, un vieux Toscan, et l'on pourrait dire un vieux Romain, que Guerrazzi dut son plus vif sentiment : la haine de toute tyrannie. Dès son enfance, il prenait, même à coup de poing, le parti du faible : il lui en est resté quatre blessures dont il souffre encore aujourd'hui.

Il avait une tante fort riche et qui l'avait pris en grande affection. Elle voulait lui léguer tous ses biens et, se trouvant près de sa fin, elle insistait pour qu'on mandât un notaire : « Faites-le venir bien vite, disait-elle tous les jours; je n'ai pu me traîner jusqu'ici qu'en restant dans mon fauteuil, mais je mourrai si je me lève (elle était hydropique). Cecchino doit être mon héritier. »

Le père de Cecchino répondait : « Otez-vous de l'esprit ces mélancolies, il vous reste encore plus d'un écheveau à dévider ; » et ainsi, tout en plaisantant, il s'excusait de ne pas amener un notaire. Tant, qu'il arriva ce que la tante avait prédit. Une nuit elle voulut quitter son fauteuil pour s'aller mettre au lit; elle tomba morte. Une nuée d'héritiers fondit sur le cadavre, et notre poëte resta pauvre comme devant.

Il demanda à son père avec un mouvement d'humeur : « Pourquoi n'avez vous pas fait venir un notaire chez ma tante ? — Parce que, répondit l'homme de bien, j'ai lu une fois que richesse fait ignorance, ignorance fait présomption, présomption oisiveté, oisiveté misère. C'est

volontairement que je n'ai point appelé de notaire. Si tu rêves une grande fortune, obtiens-la par la vertu. »

Ne croirait-on pas lire une sentence antique?

Guerrazzi dut se suffire à lui-même dès son enfance. Une discussion assez vive avec son père lui fit quitter la maison avec quelques pièces de menue monnaie : il n'avait pas quatorze ans. Le premier jour il médita sur la vie future. Le second, il chercha du travail et en trouva sur-le-champ. Il fut correcteur d'imprimerie, traducteur de livres, précepteur d'élèves plus âgés que lui. Il dormit à la belle étoile, avec des tuiles pour oreiller, il devint herbivore et abstème. Avec ce travail et ce régime, il se trouva bientôt assez riche pour faire des charités.

Ce fut dans ce moment de sa vie qu'il connut Carlo Bini, qui vint un jour à lui, la main tendue, en disant: « Voulez-vous que nous soyons amis? » Et ils le devinrent, non dans le plaisir, mais dans la disgrâce. Ils souffrirent pour la même cause, unis par la conscience et par le cœur. Ce Carlo Bini fut un esprit distingué, rêveur et très-vif, un peu fantasque; il mourut jeune.

Guerrazzi avait fait ses classes chez les barnabites. Pour réparer un peu les ravages de ces pédants, son père lui montra un jour une caisse fermée et lui dit : « Ote le couvercle, tout ce qu'il y a dedans est à toi. »

C'était Voltaire, Montesquieu, Bacon, Arioste, Passavanti, Mme Radcliff, les *Mille et une nuits*, les *Mille et un jours*, l'*Histoire des Flibustiers*, Homère, Ossian, des Voyages, des Histoires naturelles, etc., etc.

L'enfant se jeta à corps perdu dans ce labyrinthe, et ce furent là ses vraies études. Puis il se brouilla avec son père et apprit le monde et la vie. Enfin il alla faire son droit à Pise, qui est l'université des Toscans.

« Le temps s'approchait, écrit-il, où je devais aller à

l'université. Avec mon argent, c'était impossible, et puis, en quittant Livourne, je laissais derrière moi la source du peu que je gagnais. Mon père, avec lequel je ne vivais plus, avait employé la médiation de nos amis pour m'amener à demander ma grâce.... Je répondis obstinément qu'il ne pouvait être question de grâce, puisque je me sentais sans péché. Après les insinuations vinrent les admonitions, les conseils, enfin les prières. Mais tout cela ne servit de rien. Alors mon père prit le parti qu'il savait infaillible, il vint me voir et de loin me tendit les bras. Je m'y précipitai, il me serra sur son cœur et me ramena chez lui sans autres paroles. »

A Pise, Guerrazzi vit lord Byron; il en fut ébloui. Le poëte anglais devint son prophète et son Évangile. « C'était la poésie que j'avais rêvée et que je voyais maintenant, réalité vivante.... Pendant plusieurs années, je n'ai senti qu'à travers Byron. »

Dès lors, contre cet étudiant de quatorze ans, commencèrent les persécutions politiques. Les journaux de Naples, alors constitutionnelle, arrivaient à Pise ; ils se lisaient à haute voix au café des Écoliers, Guerrazzi qui lisait bien, faisait presque toujours la lecture. Il fut banni pour un an de l'Université.

Il alla demander justice à Florence et se présenta devant le président du *Buon Governo*. « Ce fonctionnaire, dit-il, me fit l'effet de Sylla tel que Plutarque l'a décrit : un plat de fraises saupoudré de farine. »

« Il est inutile que vous parliez plus longtemps, répondit le plat de fraises : je ne puis faire autre chose que punir : les grâces appartiennent au roi, notre maître.

— Je vous plains, monsieur, répondit Guerrazzi, si, occupant une place où vous faites du mal, même sans le vouloir, et un mal que vous ne pouvez réparer, même

en le voulant, votre conscience vous permet de rester à cette place. »

Ai-je dit qu'il avait alors quatorze ans?

Il retourna l'année suivante à Pise, où il reprit avec peu de goût ses études de droit et où il entreprit avec plus de ferveur des études médicales. Mais inscrit sur les registres de la police, mal noté chez les potentats de l'école, persécuté par les juges, par les professeurs, par les chanceliers, même par les huissiers, appelé à chaque instant par le proviseur de l'école, admonesté sans relâche par l'auditeur du gouvernement, il connut dès ses premiers pas les misères et les dégoûts de la servitude.

Après avoir quitté Pise, il exerçait à Livourne avec un succès éclatant sa profession d'avocat, lorsqu'en 1828, à l'*Accademia Labronica* dont il était membre, il lut publiquement l'éloge d'un brave soldat livournais, Cosimo del Fante. Cette lecture fut dénoncée et punie comme un crime. On exila le coupable à Montepulciano, à plus de cent milles de sa maison et de sa famille. Mazzini, qui ne le connaissait pas et qui n'était alors qu'un rêveur généreux, partit de Gênes à pied pour aller lui serrer la main dans ce désert.

Guerrazzi avait un oncle qui l'aimait, et qui, en apprenant cet exil, se tua de chagrin et de colère.

On voit que, dès son noviciat, notre poëte avait souffert plus souvent qu'à son tour et méritait déjà de mépriser les hommes. Mais je commence à peine : il n'avait alors que vingt-quatre ans.

Je n'ai pas dit qu'il avait perdu sa mère avant de la connaître.

En 1831, de retour à Livourne, il trouva cette ville en fièvre. Il essaya de la calmer, on l'accusa de l'avoir soulevée. Il fut mis en prison avec des prostituées et des assassins. Il y vit des scènes horribles. Ces misérables,

pris de vin, s'entr'égorgeaient la nuit; le sang roulait de leurs blessures avec le gargouillis de l'huile qui sort du tonneau....

Il sortit de là comme il était entré, sans savoir pourquoi. Sa maison avait été fouillée, ses papiers saisis et dispersés, son crédit ruiné, ses affaires détruites. Il subissait des interrogatoires invraisemblables. On l'accusait d'avoir acheté quarante mille fusils.

« Écrivez au gouvernement, répondit-il au commissaire, que quarante mille fusils coûtent plus de deux cent mille écus, et que, si j'avais acheté quarante mille fusils, je me serais bien réservé deux cent mille autres écus pour les charger, et vous ne seriez plus là maintenant à m'accuser de cette niaiserie. »

Un jour, Guerrazzi vit entrer chez lui un de ses amis de collége, si horriblement changé qu'il ne le reconnut pas. Ce malheureux s'était fait voleur et de voleur espion; il avait été chargé de surveiller notre poëte. Pris de remords, il venait se confesser à lui et le mettre sur ses gardes. Le délateur dénonçait le gouvernement.

Guerrazzi voulut lui donner de l'argent, mais il eut un refus.

« Vous ne me comprenez pas, lui dit l'homme. Le sentiment qui m'a poussé ne se paye pas en monnaie. Laissez-moi la consolation d'avoir fait une bonne action, la seule peut-être que j'aie faite en ma vie. Adieu. »

« Et il s'en alla, me laissant méditer sur cet épouvantable abîme qu'on appelle le cœur. »

En 1834, nouvelle invasion domiciliaire, et perquisition complète : livres effeuillés, meubles vidés, murs visités par la sonde, carreaux arrachés du sol. On ne trouva rien, mais on enferma Guerrazzi dans la forteresse.

Il y retrouva ses amis de Livourne, et entre autres Carlo Bini. Après quelques jours on relégua les plus compromis dans l'île d'Elbe, à Porto Ferraio, qui avait été, vingt ans avant, la prison de l'empereur.

Guerrazzi fut tenu au secret dans un cachot, mais on lui permit de lire et d'écrire. On lui confia les livres qu'avait laissés Napoléon. Et il écrivit le *Siége de Florence*.

Un beau roman où, comme Prométhée, il essaya d'animer l'Italie, en livrant comme lui son foie au vautour. Son foie est le mot, il le dit lui-même. Ce viscère, attaqué chez lui par l'irritation et la fièvre du travail, est resté malade, éternellement dévoré.

Et pendant qu'il écrivait, il perdit ses amis, ses compagnons de prison, son frère qui lui laissa deux enfants à nourrir, son vieux père auquel il put fermer les yeux. Il écrivit sur sa pierre : *Hic intus Francisci Guerratii insontes cineres expectant postremum Dei judicium sine pavore.*

Ce n'est pas tout, il perdit aussi la seule femme qu'il eût jamais aimée. Il ne dit pas son nom; il raconte seulement qu'après l'avoir désirée de toute son âme, il l'avait fuie en l'aimant toujours. Laissons-lui raconter cette histoire douloureuse.

« A la fleur de son âge et de sa beauté vraiment admirable, elle fut brisée d'un coup par la mort. Je l'ignorais. Je rencontrai par hasard un homme que je connaissais; il me demanda si je savais le douloureux accident arrivé dans la matinée, je lui répondis que non, et il me parla aussitôt d'une mort subite, d'un cœur qui s'était rompu, et il me dit le nom de cette femme.

« Je ne sais ce qui se passa alors; je me rappelle seulement que je revins à moi dans un cercle d'amis qui

m'entouraient des soins les plus affectueux, et de temps en temps reprochaient durement sa maladresse au nouvelliste mortifié qui tenait la tête basse. Je me levai, je remerciai et je pris congé d'eux ou plutôt je m'enfuis. Je me sentais tout à fait différent de ce que j'étais avant la nouvelle; il me semblait que là où j'appuyais le pied s'effondrait la terre et, au dedans de moi, je sentais un vide, une inertie de sang, une torpeur de cerveau que nulle parole ne peut exprimer. Cependant, en ce naufrage de facultés, l'âme resta ferme. Elle me poussa vers le lit de mon amie morte et j'y allai. Téméraire défi de la volonté à la nature!

« Elle était couchée dans son lit, comme endormie, son visage était blanc; seulement sous les paupières et aux angles de la bouche des lignes plombées portaient la trace de la mort. Personne ne la gardait, je la trouvai seule et *seul à seule*, tout le jour, je me plaçai debout auprès d'elle, je fixai mes yeux sur son visage et ne les remuai plus. A quoi pensais-je? A rien. Et que fis-je alors? Rien non plus: ni soupirs, ni larmes; muet comme elle et plus malheureux peut-être.

« Passa l'heure de mon repas et je n'y songeai point, le jour baissa et je n'y pris point garde, et comme il y avait des flambeaux allumés sur une commode, je continuai à considérer cette figure morte à la lueur des chandelles sans m'apercevoir que le jour avait disparu. Vint un homme avec la bière; il me pria de lui prêter la main pour y déposer la défunte; je les regardai tous deux, elle et lui, puis je la pris par-dessous les bras tandis qu'il lui tenait les pieds, et nous la déposâmes dans la bière. La tête pendante s'affaissa sur ma main et parut y imprimer un baiser de reconnaissance; la vérité c'est qu'elle y laissa une trace de sang. Quand elle fut couchée dans le cercueil, je pris un coussin et

je le lui mis sous la tête. Cependant survinrent d'autres hommes en chape, les uns avec le couvercle, les autres avec un marteau et des clous. Ils mirent d'abord le couvercle sur la bière et m'enlevèrent pour toujours la vue de mon amie. Ici commença de nouveau pour moi la sensation de la terre s'effondrant sous mes pieds. Mais, quand ils se mirent à planter les clous avec des coups redoublés, je jure par ce Dieu qui doit nous juger tous, que je sentis physiquement ces clous me transpercer le crâne; la lumière s'éteignit dans mes yeux et je m'évanouis de nouveau. En revenant à moi, je me vis entouré de femmes, mais je ne vis plus la bière.... »

Il fut dès lors assailli d'un tic nerveux qui le tortura trois ans de douleurs atroces. Il songea bien des fois au suicide, mais il eut le courage de vivre pour son vieux père, et son vieux père mourut. « Et désormais, dit-il, ma vie m'apparut comme la rue funèbre de Pompéia; en me tournant à droite, en me tournant à gauche, de tous côtés, à chaque pas, je rencontrais une tombe. »

Comprenez-vous maintenant pourquoi son livre est une œuvre de colère et de désespoir?

Il sortit de prison, reprit avec honneur sa profession d'avocat, chargé des enfants de son frère. Mais en 1847, au timide réveil de son pays, il fut renvoyé aux îles. La révolution le ramena à Livourne, puis à Florence où il fut député, puis ministre avec Montanelli, son rival et son contraire, comme il arrive toujours entre deux hommes de talent et d'influence, qui ne peuvent jamais se ressembler : c'est une vieille histoire et toujours nouvelle. Je rencontre partout ce dualisme de l'idée et de l'action, du rêve et de la réalité, de la lyre et du drame, de la douceur et de la force, de l'idéal et du

possible, du beau et du vrai. Rappelez-vous la Gironde et la Montagne et, plus près de nous, Lamartine et Ledru Rollin. Montanelli fut le Lamartine de Florence, Guerrazzi tenait plutôt de Machiavel.

J'ai entendu dire de lui, par des hommes d'État qui l'ont combattu, qu'il était le seul homme politique de Toscane. Si on l'eût laissé faire quand il était ministre, il aurait sauvé le grand-duc. Si on l'eût laissé faire quand il était dictateur, il aurait sauvé la république.

Mais ministre, il eut contre lui la faiblesse et la défiance du souverain. Dictateur, il eut contre lui les vainqueurs et les vaincus de Novare. Or, de nos jours, on ne croit plus qu'à la légitimité du succès. *Væ victis!*

Il fut destitué par les modérés qui passèrent pour les sages après la déroute de l'Italie. Les paysans épouvantés criaient : « Vive l'Autriche ! » et sous les fenêtres de Guerrazzi : « Mort au voleur ! » — « Ils croyaient que le dictateur allait emporter deux millions, dit M. Perrens, et la municipalité était forcée de lui payer son retour à Livourne. »

Ces forcenés, comme les juifs d'il y a huit cents ans, demandaient à grands cris le sang de Guerrazzi. Le nouveau pouvoir montra l'irrésolution de Pilate. Il n'osait pas résister, il ne voulait pas céder à l'émeute. Il ne voulait pas livrer l'homme qu'il trouvait sans péché, mais il n'osait pas le couvrir de son égide. Il tâcha de mettre d'accord sa conscience et sa faiblesse. Il enferma Guerrazzi dans une prison. C'était à la fois contenter et désarmer la populace. Elle demandait un châtiment, elle était obéie, mais sa proie lui échappait.

Guerrazzi subit trois ans cet emprisonnement honteux pour la Toscane. Puis on lui fit son procès : les Autrichiens étaient rentrés et derrière eux le grand-duc.

Le poëte, violemment attaqué, vaillamment défendu, fu condamné aux travaux forcés à perpétuité, mais sa peine commuée en exil; il partit pour la Corse. Il y est rentré dans la vie littéraire avec un redoublement de verve et de vigueur.

L'an dernier j'étais à Gênes. Je m'engageai dans un sentier qui gravit la colline en partant du chemin de fer. Je montai le long d'un ravin coupé d'un filet bleu, au delà duquel, entre le ciel et la mer, la tête et les pieds dans l'azur, s'élève superbement la ville. Je me trouvai bientôt devant une porte verte où je lus sur une plaque de cuivre un nom qui me fit battre le cœur: F. D. Guerrazzi.

J'étais venu là pour voir l'illustre exilé; mais je n'osai pas d'abord sonner à cette porte. Je fus pris de cette inexplicable terreur qui m'avait déjà saisi à Tübingue devant la maison de Uhland. C'était une discrétion qui me retenait sur le seuil, m'empêchant de me jeter, moi étranger et inconnu, dans le chemin du poëte; c'était la crainte de voir un peu de mauvaise humeur répondre à ma curiosité importune, et beaucoup d'indifférence à mon ardente sympathie; c'était la conscience de ma petitesse, la modestie de mon orgueil ou peut-être ce regret qui nous saisit même en face du bonheur, quand nous prenons congé d'une longue espérance : que vous dirai-je, enfin? je brûlais d'entrer et je restais immobile, je reculais presque : j'avais peur. Je tremblais plus encore que je n'avais fait devant la porte de Uhland, car ce n'était pas seulement l'homme illustre que je redoutais, mais l'homme lui-même. Je me représentais Guerrazzi comme un misanthrope sombre, violent, aigri par les désillusions, par les injustices, par les souffrances de la prison, par les nostalgies de l'exil, et naturellement hostile au nouveau venu qui,

selon toute probabilité, devait être à ses yeux un méchant ou un lâche. Mais la porte ouverte, le jardin traversé, quand je me trouvai tout à coup en face du poëte, il me vint à l'esprit ces vers d'un de ses frères de France, qui lui ressemble par le génie et le malheur :

Quand vous vous assemblez, bruyante multitude,
Pour aller le traquer jusqu'en sa solitude,
Vous excitant l'un l'autre, acharnés, furieux,
— Ne le sentez-vous pas? — Le peuple sérieux
Qui rêvait à vos cris un dragon dans son antre
Avec la flamme aux yeux, avec l'écaille au ventre,
S'étonne de ne voir d'autre objet à vos coups
Que cet homme pensif, mystérieux et doux.

Je vis un Toscan dans toute la force du terme, vif, pétulant, ouvert, courtois au possible et parlant, avec la volubilité haletante des Florentins, cette belle langue vulgaire de Giusti, si pleine de couleurs et d'images. Sa toque, sa houppelande et les lunettes qui défendent ses yeux fatigués lui donnaient un air de bonhomie, son visage s'égayait souvent de sourires vifs et joyeux et s'illuminait aussi d'éclairs quand l'entretien devenait politique. Il abordait tous les sujets avec la franchise et la liberté de notre Béranger, et livrait son esprit sans réserve; il me dit son avis sur tout comme à un égal en expérience ou comme à un ami de vingt ans. Il m'a détrompé de toutes les erreurs qu'on m'avait insinuées sur son compte; il m'a parlé de Dieu avec ferveur, de l'Italie avec espérance, de la famille humaine avec amour. Sur lui-même, au rebours des hommes de son pays, et peut-être aussi du nôtre, il m'a dit fort peu de choses; j'ai voulu lui parler de son esthétique, et voici ce qu'il m'a répondu :

« Dans les pays libres et dans les pays calmes, on a le bonheur et le droit de faire de l'art pour l'art. Chez nous, ce serait faiblesse et apathie. Quand j'écris, c'est que j'ai quelque chose à faire; mes livres ne sont pas des ouvrages, mais des actions. Avant tout, ici, nous devons être hommes. Notre devoir est d'agir et de combattre. Quand nous n'avons pas d'épée, nous prenons la plume. Nous amassons des matériaux pour dresser des batteries ou des forteresses, tant pis si nos constructions ne sont pas des œuvres d'art.

« Écrire lentement, froidement, de notre temps et dans notre pays, avec le parti pris de créer un chef-d'œuvre, serait presque une impiété. Quand je compose un livre, je ne songe qu'à livrer mon âme, à communiquer mon idée ou ma foi. Comme cadre, j'ai choisi le roman, forme populaire et très-goûtée de nos jours, mais comme cadre seulement; mon tableau, c'est ma pensée, mes doutes ou mes rêves. Je commence un récit pour attacher la foule; quand je sens qu'elle est prise, je lui dis ce que j'ai à dire; quand je crois que la leçon fatigue, je reprends l'anecdote, et toutes les fois que je peux l'interrompre, je reviens à mon enseignement. Esthétique détestable, je le veux bien; mes travaux de siége seront détruits après la guerre, je n'en ai jamais douté; mais que m'importe? Que mon œuvre passe comme une tempête, si en passant elle a foudroyé les méchants, secoué les lâches, épuré l'air. »

J'ai reçu depuis l'an dernier deux billets de Guerrazzi. Je vais en citer quelques lignes pour montrer avec quelle effusion, dans le moindre de ses écrits, cet homme fervent répand son âme.

« Je me souviens de vous, dit-il dans son premier billet, à cause de l'amour que vous portez à mon pays. Jusqu'à présent, parmi nos défauts, on ne nous attri-

bua jamais celui d'oublier facilement les amours et les haines. »

Voici la fin du second, qui a en tout six lignes :

« Je vous recommande mon pauvre pays plus que je ne saurais recommander mon âme à Dieu.

« F. D. Guerrazzi. »

XIX

GARIBALDI ET MAZZINI. — La légende de Garibaldi. — Une poignée d'anecdotes. — Huit bateaux contre une escadre. — Les gauchos. — La part de la veuve. — Garibaldi en Lombardie, à Rome. — Sa retraite entre quatre armées. — La femme de Garibaldi. — La revue des morts. — Mazzini : le système et l'homme. — Mazzini et Gioberti.

Pour visiter Guerrazzi, nous avons débarqué sur les côtes des pays sardes : ici deux hommes nous apparaissent entourés d'un prestige qui nous arrête bon gré mal gré devant eux : Garibaldi, Mazzini.

Le premier n'appartient pas à mes études, mais comment passer devant lui sans le regarder ! Il est l'homme le plus populaire d'Italie. Il ne ressemble à personne, il échappe à toute analyse, il déconcerte les lois de la vraisemblance et le calcul des probabilités ; il paraît étranger à notre temps et à nos mœurs, on dirait un transfuge des siècles héroïques. Son histoire est une légende, et nul ne la connaît tout entière ; celui qui voudra l'écrire sera traité de Marco-Saint-Hilaire ou d'Alexandre Dumas. Jamais roman de chevalerie, jamais drame espagnol n'a entassé plus d'aventures impossibles sur une scène aussi large et autour d'un homme aussi fantastiquement fabuleux.

Il naît à Nice en 1807, et dès lors se lance à la mer. Vingt ans après il conspire à Gênes, le lendemain on le retrouve officier du bey de Tunis, le surlendemain

en Amérique, d'abord caboteur à Rio-Janeiro, puis chef d'escadre à Montevideo contre Buenos-Ayres, et chef de partisans contre Rosas; aussitôt après, coup sur coup, capitaine en Lombardie et dans le Tyrol, député à Turin, général à Rome, fabricant de chandelles à New-York, chercheur d'or en Californie, puis caboteur encore et transportant d'Amérique en Chine, pour engraisser la terre, des excréments d'oiseaux, puis dans le Pérou commandant supérieur des troupes; hier capitaine d'un navire piémontais, aujourd'hui avec l'Italie, et avec nous, contre l'Autriche, entrant le premier en Lombardie avec une poignée de braves qui chassent des armées devant eux.

Veut-on des annecdotes sur sa vie? Elles foisonnent. Pour qu'on me croie sur parole, j'en emprunte quelques-unes à un livre écrit par un Italien contre l'Italie, par un jésuite contre la révolution. Ce livre est intitulé *Lionello*, c'est la suite d'un roman fameux, *le Juif de Vérone*. L'auteur anonyme (on m'a dit son nom, je ne m'en souviens plus) exècre Garibaldi comme un jésuite seul sait exécrer. Voici pourtant ce qu'il raconte, je n'ajoute rien à son récit, j'en ôte seulement la bave.

Enfant encore, Garibaldi se trouvait un jour sur le rivage entre Nice et Villefranche. Il aperçut une barque, remplie de jeunes gens, assaillie d'une rafale et déjà couchée : elle allait chavirer. Il se jeta seul à la nage, atteignit la barque et abattit la voile. Tous ces jeunes gens furent sauvés.

Plus tard à Marseille, de son bord, il vit à terre une foule de gens qui tendaient les mains en poussant des cris d'angoisse. Un enfant était tombé à la mer et nul n'osait aller le chercher sous l'encombrement de vaisseaux qui obstruaient alors le port unique. Garibaldi, d'un saut, atteignit le bonhomme et le mit à sec,

puis il disparut dans la foule. La famille aisée de cet enfant parvint à grand'peine à retrouver le sauveur et lui offrit une riche récompense. Il n'accepta qu'une poignée de main et disparut de nouveau.

Plus tard à Buenos-Ayres, dans une tempête qui entre-choquait les navires, il alla chercher jusqu'entre les ancres que les vagues arrachaient du sable un pauvre nègre qui se croyait déjà mort.

Mais ce n'étaient là que des hors-d'œuvre. Il fallait le voir au combat sur sa barque, attaquant des vaisseaux et même des vaisseaux anglais qu'il parvenait seul à capturer, ou bien à cheval, à toutes brides, à travers la mêlée, ses yeux pleins d'éclairs, son front empanaché, son corps trapu dans une tunique écarlate, et secouant au vent la crinière fauve qui lui fait une tête de lion; il fallait le voir devant ses braves, sur les remparts de la ville éternelle ou sous les murs de Velletri, où il enferma l'armée battue du roi de Naples qu'il faillit ramener en triomphe au peuple romain.

Au Brésil, après d'affreux combats, une balle lui avait traversé le cou, entrant sous la mâchoire gauche et s'arrêtant sous l'oreille droite. Après deux évasions et huit mois de cachot il recommença la guerre. Avec onze Italiens, il mit un capitaine et cent vingt hommes en fuite. « Un homme libre vaut dix esclaves, » disait-il fièrement. Une autre fois, dans un assaut, il rampa jusqu'aux canonnières d'une forteresse et y serait entré par là, si on l'avait suivi.

On connaît l'un de ses derniers exploits, la victoire de la Tapera di don Venanzio, où avec quatre compagnies et une vingtaine de cavaliers, après douze heures de combats, il mit en fuite 900 chevaux et 1200 hommes.

Mais voici un fait qui est beaucoup moins connu :

A Montevideo, où il nourrit d'abord sa femme et son premier enfant, en donnant des leçons d'algèbre, on lui confia le commandement d'une flottille contre les Argentins. Il s'engagea dans un fleuve où il s'engrava; survint la flotte ennemie; il était pris, mais il ne se rendit pas. Il soutint pendant trois jours une lutte acharnée. Il épuisa d'abord ses munitions; puis il brisa les chaînes de ses ancres et en chargea les pièces, les bourrant de tout le fer et de tout le bronze qui lui tombait sous la main. Enfin n'ayant plus une once de métal, il descendit ses gens dans les canots, laissa derrière lui une traînée de poudre, y mit la mèche et sauta dans une barque pendant que la flottille éclatait dans l'air en faisant le plus grand mal aux Argentins. Il descendit à terre; mais il y trouva une armée qui l'attendait, l'infanterie de Rosas. Comment il put lui échapper, nul ne le sait; on sait seulement que peu de temps après, il avait d'autres vaisseaux et d'autres soldats sous ses ordres. Dans les terribles journées du *Cerro*, de *las tres Cruces*, de la *Bayado* et du *Salto* il fit des miracles effrayants.

On disait de lui ce qu'on dit aujourd'hui de nos turcos : c'était un diable. Il se glissait la nuit, sur des pontons à rames sourdes, entre les vaisseaux ennemis, pour en percer les quilles, ou plongeait jusqu'aux ancres pour en limer les chaînes, ou frottait les poupes de résine et y mettait le feu.

Un jour, Montevideo restant bloqué par l'escadre de l'amiral Brown, il offrit d'aller à Buenos-Ayres avec ses Italiens et d'enlever le général Rosas. On ne lui permit pas cette témérité, craignant de le perdre et l'on eut tort : il l'aurait fait.

« Puisque vous ne me laissez pas enlever Rosas, laissez-moi du moins chasser Brown, » dit-il aux magistrats de la ville.

Tout Montevideo se mit aux fenêtres, sur les murailles et sur les toits, même sur les vergues et les hunes des vaisseaux du port, pour voir ce que Garibaldi voulait faire. Il arma trois petites fustes de huit canons et donna la chasse à l'ennemi qui en avait quarante-quatre; mais il lui courut sus avec tant de rage et d'aplomb, avec des harpons et des grapins qui jetaient tant d'éclairs au soleil, avec une si formidable résolution d'aborder et de se battre à l'arme blanche, combats furieux où ses légionnaires se ruaient comme des lions, que l'amiral Brown refusa la bataille et gagna le large. Garibaldi rentra en triomphe dans le port aux acclamations de la ville. Les pavillons de tous les pays furent arborés en son honneur.

Il n'a jamais eu avec lui que des hommes habitués à regarder la mort : des *toreros*, des contrebandiers, des pirates, des chasseurs de bêtes fauves : l'un d'eux qui s'était battu avec un tigre avait eu, d'un coup de griffe, une joue, une oreille et un œil emportés. Ces héroïques bandits qui faisaient peur et plaisir à voir, n'avaient jamais plié que sous leur chef et tremblaient devant lui comme des femmes.

Aujourd'hui qu'on lui rend justice et qu'il combat pour la sainte cause, avec son pays et sous son roi, il commande une légion de gentilshommes. Mais il les a rendus, en quelques heures, aveuglément soumis, héroïquement terribles comme ses gauchos et ses forbans d'autrefois.

En Amérique, il recevait la paye d'un simple soldat. Le ministre de la guerre, Pacheco y Orbes, eut honte un jour de cette injustice. Il lui envoya cinq cents francs environ.

Garibaldi n'en prit que la moitié et donna le reste à une veuve qui était pauvre.

Un matin, on ne sait comment, il se réveilla dictateur de Montevideo. Un coup de vent l'avait porté au sommet; il eut en sa main tous les pouvoirs et sous sa loi tout un peuple.

Un autre coup de vent lui arracha le sceptre et lui remit à la main la rame et le fusil. Mais ce vent-là venait d'Italie. C'était le souffle de liberté qui se levait à Rome. Garibaldi offrit son épée à Pie IX.

Et il partit avec ses hommes. On connaît son entrevue avec Charles Albert, qui refusa son secours et voulut l'écarter de la Lombardie.

Il n'en marcha pas moins contre les Autrichiens et combattit malgré le roi. La paix conclue, il tint seul la campagne.

Nous l'avons vu à Rome, il en sortit le dernier. Il faut lire dans Luigi Carlo Farini le récit de cette retraite. Notez que Farini est un historien conservateur.

Garibaldi, guidé par Ciceruacchio, l'homme du peuple nous avait échappé. Il était à Tivoli, avec ses bagages, ses munitions et ses armes. Il voulait aller à Spoleto, pour y transporter la république romaine, et résister encore jusqu'aux derniers moments. Mais la république n'osa pas l'y suivre. Il fallait traverser les Autrichiens qui étaient en Toscane, dans les Légations, partout. Garibaldi partit pour Venise.

Il avait devant lui les Allemands, derrière lui les Français, les Napolitains, les Espagnols. Il était enfermé dans un cercle de fer. Mais en disséminant sa petite armée et en tenant partout l'ennemi en éveil, toujours en marche, toujours l'œil ouvert, un pied en Toscane et l'autre dans les États romains, se glissant la nuit par des sentiers impossibles entre quatre armées et essayant encore dans sa fuite de soulever les peuples

abattus, diminué de jour en jour par les fatigues, les défaillances et les défections de ses hommes et blessé lui-même à la tête dans un combat furieux, accompagné de sa femme Anita, qui était enceinte, pressé de tous côtés, poursuivi à outrance et ne voulant pas se rendre vivant ni mourir avant que l'Italie fût morte, il parvint enfin, par des miracles de persistance et d'audace, à se jeter avec les derniers débris de l'armée romaine sur la terre libre de Saint-Marin.

Là, il fit une proclamation où il déliait de tout engagement ses camarades. Cependant l'Autriche n'était pas satisfaite. Elle marchait avec dix mille hommes sur la petite république, et menaçait de l'envahir si les Italiens ne posaient pas les armes. Et s'ils les posaient d'eux mêmes, elle promettait à Garibaldi de le renvoyer libre en Amérique, à ses soldats de les renvoyer libres chez eux.

Trois cents hommes répondirent : à Venise!

Garibaldi leur avait dit : « A qui veut me suivre, j'offre de nouvelles souffrances, de plus grands périls, la mort peut-être ; des pactes avec l'étranger, jamais ! »

Ils partirent.

A Cesenatico, ils prirent treize barques de pêche et entrèrent dans la mer. Pendant ce temps les Autrichiens les cherchaient partout, menaçant de mort tous ceux qui leur auraient donné un verre d'eau ou une botte de paille. Puis il envahirent Saint-Marin et se vengèrent sur ceux qui avaient posé les armes. Aux Romains, la bastonnade ; aux Lombards, la prison.

Les barques arrivèrent en vue de Venise. Mais là, dispersées par le vent contraire et la flotte autrichienne, elles tombèrent huit sur treize, dans les mains de l'ennemi. Garibaldi fut rejeté sur les terres romaines. Là ses compagnons se débandèrent, allant au hasard devant

eux, errant dans les bois, chassés et tués comme des bêtes fauves, abandonnés sans sépulture; ils disparurent tous. Ciceruacchio le Transtévérin était de ces derniers hommes : on ne sait où il est mort.

« Ainsi, dit Farini, finit la république romaine. »

Mais Garibaldi n'est pas de ceux qui tombent. La superstition napolitaine le croit immortel. Il partit avec sa femme enceinte et s'enfonça dans les terres, reconnu, mais accueilli, secouru partout par les autorités, malgré l'Autriche. Il marcha ainsi deux jours, avec un courage qui ne faiblit jamais.

Mais au troisième jour, il eut un affreux malheur: il sentit s'affaisser dans ses bras et mourir sa femme exténuée.

C'était une créole. Il l'avait épousée en Amérique au bruit des canons, au sifflement des boulets. Le jour de ses noces il s'était jeté avec elle sur un esquif et lancé à la mer en faisant sauter derrière lui ses bâtiments. Depuis lors il l'avait toujours eue à ses côtés partageant ses périls et suivant sa fortune. Elle n'était femme que pour l'adorer.

Un jour, dans un combat acharné, les Brésiliens l'avaient prise. On vint lui dire, dans sa prison, que son mari était mort en voulant la sauver. Elle ne pleura pas, mais la nuit, glissant entre ses geôliers, elle courut sur le champ de bataille. Elle y parvint à l'aube et chercha Garibaldi parmi les cadavres. Elle les regarda tous en face et voyant qu'il n'y était pas, elle leva les yeux au ciel et bénit Dieu.

Puis, errant seule, pendant deux jours et deux nuits dans les bois, elle regagna le camp des insurgés et son mari qui la croyait morte.

Elle lui avait donné trois enfants et portait le quatrième dans son sein, lorsqu'elle expira.

Garibaldi survécut à cette femme héroïque. Échappé seul au naufrâge, il traversa l'Italie; puis reparut à Tunis, en Chine, au Pérou, presque toujours caché, comme un demi-dieu, dans les nuages. On ne pouvait le suivre, ni savoir où il était.

Le sait-on beaucoup mieux maintenant que l'Europe entière a les yeux sur lui ? Il marche à quelques pas de nous, et il nous échappe encore. Il disparaît dans la poussière du combat et dans la fumée de la poudre, puis, tout à coup, on apprend qu'il a pris une ville ou chassé une armée avec une poignée de soldats.

Voilà l'homme — et j'avais tort tout à l'heure en disant qu'il n'appartenait pas au livre que j'écris. J'apprends en ce moment qu'il est poëte.

Il serait temps de passer à Mazzini, cet aventurier non moins mystérieux, non moins téméraire; ce Garibaldi théorique dont les actes exorbitants déroutent également l'attention. Je devrais parler de lui longuement, mais je n'ose le faire.

J'oserai dire au moins pourquoi je ne le fais pas. C'est que je ne veux pas me joindre aux injustes et aux ignorants qui l'accablent. Si je parle jamais de lui, ce sera pour le réhabiliter.

Or le réhabiliter en ce moment serait une faute. Il est encore trop puissant pour qu'on puisse le défendre sans péril. Il n'est pas encore assez vaincu pour ne plus faire de mal. Vanter l'homme aujourd'hui, ce serait approuver le système :

Et ce système condamné, mais toujours menaçant, est une formidable erreur. Il sacrifie à la certitude illusoire du succès final tous les intérêts du moment, à l'infaillibilité douteuse d'une opinion toutes les lois humaines.

En suivant les traditions d'une école célèbre, il justi-

fie le chemin par le but et le mal commis par le bien rêvé. Mais pour que cette justification soit possible, il faut que ce bien ne soit pas seulement rêvé, mais atteint. Le succès dans ce cas peut seul légitimer les armes. Et quand le succès vous manque, vos crimes vous restent et vous êtes maudits.

Ah ! sans doute, si nos prévisions ne se trompaient jamais; si d'après nos déductions, s'enchaînaient les choses futures, nous pourrions marcher sur des lois et immoler des hommes pour hâter les triomphes certains de l'avenir; mais nos prévisions sont déçues et nos déductions réfutées chaque jour par l'inconnu qui nous refoule ou nous déborde. Brutus, en tuant César, a fait l'empire. L'avenir est à Dieu !

Ce système a été plus fatal à l'Italie que Rome et l'Autriche. Il a égaré, sacrifié, perdu toute une jeunesse frémissante; il a reculé de dix ans la victoire qui s'annonce aujourd'hui; il l'a rendue impossible sans une intervention étrangère; il menace encore de la compromettre par l'opiniâtreté de son opposition.

Il faut que cette politique mauvaise soit anéantie par l'autorité des faits, la loyauté des princes et la confiance des peuples. Il faut qu'elle soit désarmée par la réalisation même de son rêve et que l'Italie relevée enfin, non par le poignard, mais par l'épée, détrompe et réjouisse à la fois les sectaires qui la tuaient d'amour.

Alors seulement on pourra dégager d'un système fatal l'homme qui fut l'initiateur de la jeune Italie, l'immuable défenseur de l'unité nationale, le soldat de Milan, le triumvir de Rome, partout vaincu, jamais détruit, toujours renaissant, encouragé par les désillusions, multiplié par les défaites, exemple merveilleux d'audace et de constance, et, malgré les épreuves, plus croyant, plus fervent, plus puissant de jour en jour :

soulevant des légions avec une parole et les jetant dans de folles aventures où elles savent qu'elles vont mourir; cet homme qui sans titre, sans patrie, sans maison, chassé de partout, acculé dans une île, a dans sa main des millions, des armées, et seul contre l'Europe entière, la tient en sentinelle et lui fait peur. C'est un corsaire politique plus poétique et plus insensé que celui de Byron. Il écrit des lettres aux souverains pour leur conseiller le suicide ; en ses moments de loisir il lit Goethe et cherche l'Homunculus; il est passionné en amour comme Pétrarque, en amitié comme Pylade ou Pythias; il aime son Dieu, il aime les hommes, il est épris de toute beauté, de toute vérité, de toute grandeur, et il bouleverse le monde. On peut, en deux mots, résumer cet homme et expliquer sa force : Mazzini est une conscience et un caractère, une conviction et une volonté.

Dans quelque temps, Dieu le veuille, je pourrai le défendre; car son système ne sera plus pour l'Italie un danger ni un malheur. Aujourd'hui je salue et je passe.

Et je rencontre en Piémont, du premier regard, celui qui a fait le plus de bruit et le plus de choses en Italie, le prêtre, le philosophe, l'homme d'État Gioberti. S'il y a quelque brusquerie dans ma transition, ce n'est pas le lien qui manque. C'est en partant de Mazzini que l'écrivain catholique aboutit à Pie IX.

Ces deux hommes se donnèrent quelque temps la main au début de leur carrière; on les vit marcher ensemble, et d'accord, et résolûment. C'était en 1833, aux premiers jours de la jeune Italie; Mazzini venait de se sauver à Marseille. Dénoncé par un agent de police il avait passé bien près de l'échafaud. Par bonheur régnait alors un prince qui se piquait de jurisprudence. Charles-Félix était docteur en droit. Il s'aperçut que le sectaire était accusé sur le témoignage d'un seul agent;

or, comme la loi en réclamait deux, une commission de trois magistrats, dont l'un était carbonaro, déclara l'accusation incorrecte. Mazzini ne fut qu'exilé.

Il se rendit à Marseille où il fonda un journal. Ce fut dans cette feuille que débuta Gioberti sous le pseudonyme de Démophile. Et ce fut à cause de ces articles qu'il se vit à son tour expulsé de Piémont.

Mais les deux proscrits s'écartèrent bientôt l'un de l'autre. Le philosophe était moins idéologue que le conspirateur. Désespérant des moyens violents et des systèmes absolus, Gioberti se résigna, dans son rêve plus modeste, à une unité partielle et ne demanda qu'un royaume de la Haute-Italie. Mazzini resta inébranlable dans son idée de l'unité italienne. Il essaya de tous les moyens pour l'obtenir, il s'adressa aux peuples, aux souverains, même au pape : de là les revirements qu'on lui a reprochés. Mais ces revirements n'étaient que des manœuvres pour exploiter le vent. Il ne louvoyait que pour s'approcher du port mille fois signalé : l'Italie une et indivisible.

Le mieux est moins que le bien, quand on sort du mal : Mazzini voulait le bien, Gioberti se contentait du mieux; ils ne pouvaient s'entendre. Ils n'eurent dès lors qu'un point commun : la haine contre la France. Mazzini la professe hautement dans tous ses écrits; Gioberti a dit en 1848, à l'un de ses amis florentins, ce mot violent : « Je voudrais que la république tombât chez les Français, pour le mal qu'ils ont fait au monde. »

Et pourtant, c'est Montanelli qui l'a remarqué, ces deux rêveurs étaient par l'esprit d'origine française. Ils descendaient de Lamennais l'un et l'autre : Gioberti de l'*Essai sur l'Indifférence*, Mazzini des *Paroles d'un croyant*.

XX

LES PHILOSOPHES. — Les spiritualistes officiels en France. — Les catholiques en Italie. — Leur rapport avec les touristes anglais. — Une phrase de M. Quinet. — Pasquale Galluppi. — Les philosophes de la Renaissance. — Rosmini, pourquoi il fut catholique. — Un mot de Pie VIII. — Le système de Rosmini, le saint-simonisme catholique. — Attaques des jésuites, défense des libéraux. — Rosmini en faveur; sa disgrâce. — Son voyage à Gaëte. — Sa statue, par Vela. — Une lettre inédite de Mamiani : son autobiographie philosophique. — Une visite à Ausonio Franchi : souvenirs d'Allemagne. — Le P. Ventura et son homonyme.

Réfugié à Paris, puis à Bruxelles, où il donnait pour vivre des répétitions dans un collége et des leçons d'italien, Gioberti commença par être philosophe. Ses premiers livres sont de spéculation pure, une *Introduction à l'histoire de la philosophie* et un traité *Du Surnaturel.*

En le suivant dans ses écrits, faisons ce qu'il a fait : commençons par être philosophe. Et voyons ce qu'elle chante, cette philosophie, comme demandait M. Jourdain.

Rien n'est plus curieux, à mon avis, que la philosophie italienne, si ce n'est la française depuis Molière jusqu'à nos jours. Chez nous, un philosophe est un homme d'esprit qui veut faire son chemin. Il regarde autour de lui pour savoir où en sont les autres. Il voit que l'un est critique, l'autre historien, celui-ci savant,

celui-là poëte, et que, toutes les places étant prises, il ne lui reste plus qu'à se replier sur lui-même avec un air de méditation. Il en prend bravement son parti et se dit un beau jour : soyons philosophe !

Mais un moment ! Ce n'est pas tout que d'être philosophe, il faut réussir avec ce vilain métier. Réussir en écrivant des livres, mauvais moyen : on ne les lit pas, on les paye mal. On a un succès d'estime, la fumée du pot, et on meurt de faim. Il n'y a en France qu'un philosophe qui soit bien traîté : c'est le philosophe officiel.

Je ne fais pas de personnalité, je trace un caractère. Philosophe officiel n'est pas seulement celui qui occupe la Sorbonne et *la Revue des Deux Mondes;* mais tous ceux qui professent ou écrivent dans les moindres écoles et sur les moindres sujets, brevetés à Paris ou en province avec la garantie du gouvernement; tous ceux, en un mot, qui sont couronnés par l'Institut et nourris par l'Université de France. Les autres restent inconnus ou méconnus, quand ils ne sont pas diffamés.

La grande question est donc d'être un pensionnaire de l'Université, un lauréat de l'Académie. Or, l'Académie et l'Université honorent, jusqu'à un certain point, la religion, la morale, la famille, la liberté modérée, l'ordre social, toutes choses enfermées dans un joli mot à double fond, le spiritualisme. Il faut donc être spiritualiste si l'on veut avoir une médaille et du pain.

Il en résulte que les philosophes officiels ne se plongent pas dans les puits de la science pour y chercher la vérité, mais pour y puiser des notions qu'ils ont déjà, des notions certifiées conformes. Dès qu'ils rencontrent une idée, ils ne lui demandent pas : Es-tu vraie? Mais :

Es-tu spiritualiste? Si elle l'est, elle passe; si elle ne l'est pas et qu'ils y tiennent, elle le devient.

En Italie, c'est à peu près la même chose, avec cette différence pourtant que le pays étant beaucoup plus orthodoxe, les philosophes sont encore plus timorés et que, si timorés qu'ils soient, ils ne sont jamais officiels et passent pour d'affreux démagogues.

La terre qui a produit Gioberti, Rosmini, Galluppi, le père Ventura, est catholique romaine. Elle n'a donc pas besoin, comme nous, de recourir à des demi-mots, tels que spiritualisme, pour se tenir dans un juste milieu entre l'autorité et la liberté, la foi et la raison, et pour faire plaisir à l'archevêque de Paris sans être tout à fait désagréable à Voltaire.

La philosophie italienne se dit franchement catholique. Elle a reçu la vérité d'en haut avant de la chercher dans sa tête, et l'on a le droit de lui demander pourquoi elle se donne la peine de réfléchir.

On a aussi le droit de demander aux Anglais pourquoi ils se donnent la peine de voyager. Ils partent avec leur pocket-book et vont au Vatican. Ils reconnaissent que *le Laocoon*, *le Jugement dernier*, *la Transfiguration* sont bien à la place indiquée dans leur petit livre. Cette conclusion les comble de joie, et ils s'en retournent chez eux avec leur conscience en repos.

Les philosophes italiens font comme les voyageurs anglais, ils constatent.

Il y a deux bien jolis mots dans un livre d'un contemporain, M. Tapparelli (*Saggio teoretico di diritto di natura.*)

Voici le premier : « La philosophie italienne croit d'abord, par la foi, beaucoup de ces vérités qu'avec la raison elle rend ensuite évidentes. »

Voici le second qui est encore plus joli : « La philo-

sophie a des obligations inestimables à la révélation, de laquelle, sur beaucoup de points, elle a reçu la certitude absolue avant même d'en trouver la démonstration. »

Après de pareils aveux, trouvons-nous M. Quinet trop sévère quand il dit dans son livre sur *l'Ultramontanisme* (leçon 9) : « Il restait à l'Italie moderne une seule chose, l'indépendance intérieure de l'esprit. Or, ses écrivains conspirent aujourd'hui à lui ôter ce dernier refuge. De la meilleure foi du monde, les Rosmini, les Gioberti, les Troya (Charles), les Balbo, mettent tout leur talent à détruire par la raison l'empire de la raison. »

Ainsi le Calabrais Galluppi, nageant entre Locke et Kant, restreint la philosophie dans cette définition : science de la pensée humaine. Aimable penseur du reste, parfait galant homme et qui mériterait d'être mieux connu; plus courageux qu'il ne paraît l'être à qui le lit maintenant, car il professait à Naples sous Ferdinand II, et ses timidités étaient pour son temps et son pays de formidables audaces. Il est mort avant 1848, et ce fut un bienfait de la Providence, car, en cette année d'inondations terribles, il eût été débordé sans doute et peut-être englouti.

La philosophie italienne étant ainsi restreinte, enveloppée dans les liens de la théologie (comme le dit d'elle M. Cousin), asservie au dogme, appelée d'office à le défendre, elle qui s'était acquis le droit de le juger, il semble que les philosophes italiens aient dû tous être d'accord et s'entre-croiser les bras dans une inaction fraternelle.

Il n'en est rien cependant : les théologiens aiment la controverse, et ils ont beau partir tous de Rome, pour arriver à Rome en restant à Rome, ils trouvent encore

moyen de ne jamais se rencontrer que pour se prendre aux cheveux. L'un combattait « la perception directe, » de Galluppi, par « l'être possible, » de Rosmini; un autre combattait l'être possible par « la certitude absolue du sens intime, » et saint Anselme, saint Thomas, saint Augustin, se mettaient de la partie en échangeant avec eux, dans la dispute, ces gros mots d'école qui sont encore les jurons des pédants.

Ce n'est pas que les Italiens soient dépourvus du sens philosophique. Au contraire, ils l'ont bien plus développé qu'il ne l'est chez nous, plus pénétrant, plus curieux, plus sincère. La seule philosophie contemporaine, la philosophie allemande, n'est guère entrée chez nous que par bribes, expurgée *ad usum Delphini*. M. Cousin a essayé sur elle le travail de Ducis sur Shakspeare; il nous offre un Hegel arrangé, adouci. Il a mis son eau claire dans ce vin un peu trouble et en a fait de l'eau rougie. C'est seulement depuis quelques années que M. Barni et quelques autres téméraires ont osé aborder de front Kant et Fichte; Schelling et Hegel auront peut-être leur tour.

Mais l'Italie actuelle a partout des hegéliens. J'en ai vu à Turin, j'en connais même à Naples, où j'écris ce livre. Un avocat de mes amis a la *Phénoménologie* dans sa bibliothèque; il la lit chaque jour et il la comprend. N'oublions pas que Vico fut napolitain et qu'il créa la philosophie de l'histoire. N'oublions pas que Giordano Bruno, Bernardino Telesio, Francesco Patrizzi, Tommaso Campanella furent italiens, sans compter les docteurs du moyen âge et Arnauld de Brescia qui prêcha la Réforme, quatre siècles avant Luther.

Et même parmi les contemporains que j'ai nommés, il en est un, Rosmini, qui avait l'étoffe d'un philosophe. Il a écrit de quoi remplir une bibliothèque; j'ai par-

couru ses livres, j'en ai étudié quelques-uns, et j'ai vivement applaudi. C'est une belle dialectique serrée, acharnée, frappant sans relâche au bon endroit : le soldat m'a ravi sans me gagner à sa cause. Beaucoup de conviction et d'autorité, une analyse subtile, pénétrante, allant jusqu'au fond des choses, une minutieuse curiosité psychologique, et ce je ne sais quoi de loyal et de supérieur qui vous impose, vous apaise, vous fait dire de votre adversaire : c'est un juste qui s'abuse, et non : c'est un tartufe qui ment!

Avec de pareilles dispositions, supposez Rosmini laïque, libre d'esprit et de plume, détaché du monde (un prêtre l'est moins qu'un penseur) élevé dans un pays comme l'Allemagne, où la conscience humaine a gardé ses droits, et l'héritage de Hegel eût été recueilli, augmenté peut-être.

Mais il fut instruit par des ecclésiastiques d'une influente érudition et encouragé par eux à l'ascétisme; quoique noble, et malgré ses parents, il se fit prêtre. Riche assez pour vivre, après la mort de son père, il se rendit à Rome avec sa sœur et se lia d'amitié avec le frère Mauro Cappellari qui devait s'appeler Grégoire XVI. Cappellari le présenta à la cour de Pie VII. L'étoffe était admirable, mais le pli déjà pris : Rosmini fut catholique.

On raconte qu'un jour le pape Pie VIII qui n'usa pas, comme on sait, le saint-siége, dit à Rosmini, en signalant un livre anonyme qui venait de paraître : « Voilà les œuvres dont nous avons besoin. Au siècle où nous vivons, il faut s'adresser à la raison humaine et la convaincre. »

Ce livre anonyme, le pape l'ignorait, était de Rosmini.

Outre ces trois papes, notre penseur eut des parti-

sans partout et des plus célèbres. Manzoni lui offrit une amitié qui dura jusqu'au dernier moment; Tommaseo le mit au niveau de Vico et de Dante; le marquis de Cavour, frère aîné de l'homme d'État, fut son disciple; la jeunesse le reconnut pour son oracle et ne jura plus que par lui. Enfin un bref du pape qui sanctionnait une pieuse fondation de Rosmini le déclarait « hautement illustre par sa science des choses divines et humaines. » Sortez-donc d'une église où l'on brûle pour vous tant d'encens!

Son système est facile. Dans *l'Origine des idées* (Rome, 1830) il attaque tour à tour Kant par Locke et Locke par Kant. De ce dernier, il n'admet qu'une idée « l'être possible. » Et avec cette idée première, il refait toute la philosophie, sans se ruiner en frais d'invention.

C'est là son ontologie.

Son idéologie se résume ainsi : l'idée existe. Elle est unique, indestructible, incorruptible. Elle est immuable, parce que le type premier ne souffre pas de changements. L'Un n'augmente pas ni ne diminue. Les chanments ne sont pas des successions d'idées. Les opérations de l'esprit ne sont pas un moyen pour créer l'idée, pour faire que l'idée soit. Elles sont un moyen de la retrouver, de faire que l'idée arrive à l'esprit. La création de l'idée par le moyen de l'esprit humain est absurde. L'idée existe éternellement. Où existe-t-elle? Dans la pensée de Dieu.

Passons à la morale.

Nos affections et nos opérations sont moralement bonnes, quand elles sont raisonnables. Ce qui les rend raisonnables, c'est la conformité de l'estime pratique avec l'estime spéculative que nous faisons des choses. C'est donc dans cette conformité que réside la moralité. Or toute entité et toute estime qu'on en peut faire se rap-

porte à un être absolu. Donc cet être absolu est le fondement de la vertu morale. Et cet être absolu, c'est Dieu.

Ce livre est puissant dans la partie critique, invincible dans sa réfutation de Cousin. Rosmini combat toujours avec une insistance et une habileté remarquables. Les pages contre le paganisme sont d'un ferrailleur consommé ; il lui oppose vaillamment la morale chrétienne. « L'idée de l'absolu manquait à l'antiquité, dit-il, et avec elle, fatalement, le principe de la vertu. »

Passons à la philosophie de l'histoire :

« D'un côté les masses qui se dégradent entraînant les individus dans leur décadence; de l'autre, les individus qui se perfectionnent protégeant les masses contre elles-mêmes; d'un côté la chute du monde ancien, de l'autre la rédemption du monde moderne ; au commencement de l'histoire, le bonheur dans la barbarie primitive; sur la fin des temps, le bonheur dans la contemplation de l'infini ; à l'origine de la création, le mal qui s'empare de l'humanité pour la précipiter d'abîme en abîme ; plus tard, l'Évangile qui la rachète pour l'élever jusqu'à Dieu : telle est la philosophie de l'histoire d'après M. Rosmini. » (J. Ferrari, *Philosophie catholique en Italie.*)

Notre penseur, là comme partout, attaque avec verve et sans pitié la société dégradée. Il estime les peuples d'après leur degré de vertu. Pour juger de la prospérité d'un État, il demande des statistiques morales. Les gouvernements doivent détacher leurs sujets du monde et les tourner vers Dieu.

Et là-dessus, il lance son utopie. Il soutient le *dominio signorile*, le domaine seigneurial non sur les biens seulement, mais sur les individus.

L'homme n'est pas rien qu'une personne, il est une

chose ou plutôt il est une chose avant d'être une personne. Tant qu'il n'est pas maître de sa pensée, il ne se possède pas. Tant qu'il ne se possède pas, il doit être possédé. Il est la propriété d'un autre. Il faut que les enfants soient occupés par les pères, les jeunes par les vieux, les fous par les sages, les illustres par le gouvernement.

La propriété constitue l'empire, l'empire se spiritualise et voilà l'Église : une théocratie universelle, amoureuse, associant toute la famille humaine, tel est le rêve de Rosmini....

C'est tout bonnement du saint-simonisme catholique.

Je viens de parcourir à vol d'oiseau cette philosophie ; vous le voyez, elle n'a rien de dangereux. Elle part de la foi pour aboutir à l'amour. En politique elle reste très-modérée ; elle demande que les droits électoraux soient proportionnés au cens ; elle déclare que le socialisme, c'est l'esclavage ; elle proclame le vicaire du Christ père et dispensateur de toute liberté. La philosophie était catholique, le philosophe était chrétien. Bien qu'il fût, je l'ai dit, d'une haute famille du Tyrol, il s'était fait prêtre. Dès sa jeunesse, on lui offrit un chapeau de cardinal, il préféra la cure de son village. On le voyait sur l'échafaud, assistant des condamnés. Il avait fondé l'ordre des frères de la Charité, pieuse association d'hommes qui priaient, prêchaient, propageaient la foi, ramenaient les hérétiques, fondaient partout des écoles, des bibliothèques, des hospices, distribuaient des aumônes, visitaient des malades et sans beaucoup de bruit, faisaient beaucoup de bien.

Et cependant Rosmini fut persécuté par les jésuites. Il était catholique, mais philosophe et, par conséquent dangereux. On fouilla dans ses livres, on y trouva des

propositions qui, comprises d'une certaine manière, pouvaient contredire les dogmes consacrés. Il fut dénoncé comme suspect et défendu par les patriotes. Il y eut à son sujet des disputes acerbes entre les ultramontains et les libéraux : ceux-ci faisant feu de toutes pièces et charmés de trouver un pays neutre, la théologie, où planter leur drapeau. Rosmini fut très-illustré et très-maltraité par ces conflits tumultueux où il servait de champ de bataille.

La guerre devint si violente que le pape Grégoire imposa silence aux combattants. Puis il mourut et Pie IX monta sur le trône. Le nouveau pape encouragea le philosophe à persévérer *prudemment*.

En 1848, Rosmini parut à Rome, envoyé par Charles Albert pour traiter d'un concordat entre le Piémont et l'Église. Après la mort de Rossi, Pie IX lui offrit ses grandes entrées dans le ministère et Mamiani, le portefeuille de l'instruction publique. Il refusa.

Mais il était en crédit et en faveur à la cour pontificale. Le pape, qui l'aimait, l'avait nommé consulteur du Saint-Office et de l'Index, et lui avait dit de se préparer à recevoir la pourpre romaine. Le philosophe allait passer à l'état d'éminence, et je doute que sa gloire y eût beaucoup gagné.

Par bonheur, le pape se sauva de Rome à Gaëte. A Gaëte, il vit les choses à travers d'autres hommes et il se repentit de tout ce qu'il avait fait. Cette même congrégation de l'Index et du Saint-Office dont Rosmini avait été consulteur condamna deux livres de lui : *La Constitution selon la justice sociale* et *les Cinq plaies de l'Église*. Le pape qui a cédé toute sa vie, d'abord à l'Italie, puis à l'Autriche, puis au roi de Naples, enfin à ses cardinaux, eut la faiblesse de signer le décret (30 mai 1848).

Rosmini se rendit à Gaëte, on dit qu'il n'y put voir le pape. J'ignore si le fait est vrai, mais je sais qu'après des démarches sans fin, des difficultés sans nombre, des vexations de police et des surveillances à irriter un saint, il dut quitter, sans avoir rien obtenu, non-seulement Gaëte, mais le royaume de Naples.

Le décret qui le condamne porte que l'auteur s'est louablement soumis : *Auctor laudabiliter se subjecit.*

Après la restauration du saint-père, les hostilités contre Rosmini furent reprises avec plus de vigueur. Pie fit d'abord comme Grégoire, il ordonna le silence ; puis il fit comme lui-même, il céda. Deux commissions, celle de l'Index, et une autre spéciale présidée par le saint-père en personne examinèrent quatre ans encore les œuvres du philosophe. Elles décidèrent *tandem dimittantur opera Antonii Rosmini.*

Cet illustre Italien, après une vie laborieuse et irréprochable, quelque trente énormes volumes publiés, autant de manuscrits légués à l'Italie, mourut le 1er juillet 1855 entre ses deux amis les plus chers, le comte Stampa et le poëte Manzoni.

Il se vantait d'avoir une constitution physique aussi parfaite que celle d'Adam. J'ai entendu accuser ses ennemis des crampes d'estomac qui l'emportèrent.

Mais les Italiens ont le soupçon facile et le poison a joué un si grand rôle dans leur histoire, qu'ils en voient partout, comme s'ils vivaient encore sous les Borgia.

L'année dernière, à Turin, nous allâmes voir la belle statue de Rosmini, par Vincenzo Vela, le sculpteur vivant de toutes les gloires contemporaines. En chemin, l'un de nos amis qui connaissait cette belle œuvre, nous dit qu'elle représentait le philosophe à genoux.

« La philosophie ne s'agenouille jamais, » s'écria le Napolitain Spaventa, penseur plein de vaillance. Cette parole nous fit plaisir à entendre, en pleine rue, dans ce pays libre où naguère elle eût été punie par la prison.

Mais quelques instants après, quand arrivés devant la statue, nous vîmes cette belle figure, si fière, si distinguée, si lumineuse, si recueillie, montrant le gentilhomme sous l'habit du prêtre et dans son humble attitude une méditation vivante, l'un des nôtres répondit à Spaventa qui lui donna raison :

« Ceci n'est pas un philosophe qui se rend, c'est un penseur qui prie. »

Cependant Rosmini n'a pas eu d'ennemis, rien que par derrière; il en a aussi combattu qui marchaient devant lui. Outre le catholicisme attardé qui n'ayant pu le terrasser autrement, l'a frappé par le Saint-Office, le philosophe catholique a dû repousser les libres penseurs qui l'attaquaient au nom de la science et de la raison [1]. Parmi ces derniers signalons le comte Terenzio Mamiani.

1. Il fut défendu contre eux par Manzoni, qu'il avait proclamé le poëte de l'avenir, le posant en face de Foscolo qu'il peignait comme un démon, restaurateur du paganisme. Manzoni s'était proposé d'exposer la philosophie rosminienne en douze dialogues, un seul de ces dialogues a paru. J'y lis ceci :

« On dit que cette philosophie de Rosmini prétend anéantir la raison et ne laisser à l'intelligence d'autre lumière que la foi.

« Je conçois cette accusation.... Sans doute cette philosophie est *naturaliter christiana*, comme Tertullien le dit avec une haute raison de l'âme humaine.... elle voit dans les enseignements et même dans les mystères de la religion le complément et même le perfectionnement de ses résultats rationnels. Ce n'est pas que la raison puisse jamais arriver d'elle-même à connaître ces mystères; ce n'est pas que même après avoir été élevée à leur hauteur par la révélation elle vienne à bout de les comprendre;

Encore un Italien célèbre : poëte, homme politique, homme d'État, proscrit longtemps, puis ministre à Rome, maintenant député à Turin, et professeur, et philosophe. Ne le saluons aujourd'hui que comme philosophe et offrons à l'Italie une bonne fortune, une lettre de lui, trop courte, mais pleine, où il dit l'histoire de sa pensée : lettre encore inédite, adressée à l'humble auteur de ce livre qui ne méritait pas tant d'honneur :

« .... J'ai cinquante-huit ans accomplis, m'écrit M Mamiani, et je puis dire que dès ma trentième année les études métaphysiques m'ont toujours été *en délices*. Mais heureux qui dans ses études n'a jamais changé de doctrine et d'opinion ! Je confesse, pour ma part, que tout en ayant peu ou point modifié mes principes religieux et politiques, en métaphysique, au contraire, je suis revenu de bien des erreurs et j'ai changé tout à fait ma manière de philosopher.

« Il y a trois moments dans ma vie intellectuelle. Je commençai par être un admirateur de Pasquale Galluppi. Il me semblait que lui seul avait suivi une philosophie positive, en corrigeant toutefois les excès et les bévues de l'école de Locke. Je débutai donc par me dire expérimental ou empirique, selon le terme à la mode aujourd'hui ; mais en ce temps-là je faisais une grande différence entre ces deux mots et tout en me glorifiant d'être expérimental, c'est-à-dire observateur des faits, j'avais la présomption de n'être pas empirique. Romagnosi essayait de réduire en science sévère, démonstrative, le droit pénal et le droit public, bien

mais elle en entendra assez (je me sers d'une belle distinction tirée de cette philosophie même), elle en entendra assez pour voir qu'ils lui sont non pas opposés mais supérieurs, et que dès lors il serait absurde de les nier. »

qu'il leur donnât pour base la seule doctrine de l'intérêt commun et de l'utilité bien entendue. J'essayais ainsi de donner l'évidence de la démonstration et la rigueur de la science à la philosophie première, qui est la science des principes souverains.

« Ce fut l'idée de mon livre sur le *Renouvellement de l'ancienne philosophie italienne*, publié à Paris en 1835. Je voulus montrer que ma philosophie, théorie et méthode, consonnait parfaitement avec l'ancienne philosophie italienne, de saint Thomas à Vico. Je dois rétracter à présent la plus grande partie de ce que je pensais et de ce que j'écrivais alors, excepté pourtant beaucoup d'idées sur la méthode et la bonne intention qui me poussait à ranimer chez mes compatriotes le souvenir et l'amour de leurs grands métaphysiciens.

« Le livre donna peut-être encore l'utile exemple de traiter des matières abstraites dans un style moins inélégant et moins incorrect qu'on ne le faisait dans le temps. En Italie, le livre fut très-applaudi et vraiment au delà de son mérite.

« En revanche, l'abbé Rosmini le blâma rudement. Il écrivit contre moi un gros volume. Je répondis par un opuseule intitulé *Lettre de Mamiani à l'abbé Rosmini*. Le débat n'eut pas d'autres suites.

« Mais l'écrit de Rosmini me fut un grand enseignement. Je restai convaincu de l'impossibilité d'élever une philosophie première sur les seules données de l'expérience. Je tombai du reste dans une sorte de scepticisme quant aux forces de la raison et des études rationnelles. Je m'adonnai avec amour à ce qu'on appelle la philosophie du sens commun. Ce fut le second moment de ma vie spéculative.

« En 1841 je publiai un livre intitulé *De l'Ontologie et de la Méthode*, où, pour la première fois, j'exposais

cette idée que la philosophie peut et doit s'étudier de deux façons bien diverses : *naturellement* et *dogmatiquement*, à la manière socratique, et à la manière rigoureuse et démonstrative, selon le bon plaisir du bon sens ou selon les principes absolus, inflexibles de la philosophie critique dont Kant avait posé les fondements.

« En 1846 parurent mes *Dialogues de science première* dans lesquels je me proposais précisément de traiter *ex-professo* l'un et l'autre genre de philosophie, mais ce premier volume ne contenait que la première partie, c'est-à-dire la philosophie que j'appelais naturelle.

« Une chose est, je pense, à remarquer dans cet écrit, quand même ses doctrines spéculatives paraîtraient fausses ou insuffisantes: c'est le renouvellement de la forme platonique avec toute la pompe et la poésie qu'elle peut comporter. Ceci n'avait jamais été pratiqué en Italie que par le Tasse en deux ou trois de ses dialogues, tels que le *Messaggere*, le *Minturno*, le *Padre di Famiglia*. Je vous prie, monsieur, de parcourir quelques pages de mon volume et de vous arrêter principalement sur *Campanella*, le *Nuovo Timeo*, le *Tasse* et le *Mario Pagano*.

« Le troisième moment a commencé en quelque sorte par la publication de divers articles dans la *Rivista Contemporanea*, où je me suis mis à exposer mon système d'*Ontologie*, qui prétend l'avoir fondée solidement *a priori* et complétement concilié Aristote avec Platon. Il prend d'Aristote les doctrines qui regardent la connaissance des faits; il prend de Platon la grande théorie des idées, et pour vous expliquer bref et net, en ce sujet, ce qui m'est propre et ce qui me sépare de Malebranche, de Rosmini, de Gioberti, trois philosophes qui ont suivi le principe platonicien, je vous noterai en premier

lieu que je n'accorde à aucun des trois la connaissance des sensations et des perceptions au moyen des idées,— en second lieu que je nie à Malebranche et à Gioberti l'intuition directe et pénétrative de l'absolu; mais je déclare cet absolu connu par nous uniquement dans ses représentations mentales,—en troisième lieu que je nie à Rosmini la non-existence des idées hors de l'esprit et leur incompétence à prouver l'existence de leur objet. Je soutiens au contraire que toute idée prouve nécessairement la réalité de son objet absolu, éternel, et par conséquent, qu'on peut donner une vraie démonstration *a priori* de l'existence de Dieu, chose cherchée en vain jusqu'à ce jour par toutes les métaphysiques.

« Je suis forcé de m'en tenir là pour ne pas sortir des bornes d'une lettre.... J'ajoute cependant relativement aux autres philosophies : à celle qui prédominait naguères en Allemagne, et à celle qui n'a pas encore cessé de prévaloir en France, que mon système s'écarte tout à fait du panthéisme allemand et n'accepte en rien les méthodes psychologiques de l'éclectisme. Néanmoins en Italie, mon système a cela de particulier qu'il ne connaît aucune autre autorité que la raison.... »

Voilà cette lettre : on a ici le philosophe décrit par lui-même dans une simple photographie qui, pour être exacte, exigerait un peu de relief et de couleur. Mais n'ajoutons pas d'éloges à cette confession modeste. Elle n'en gagnera que mieux la sympathie et la foi du lecteur.

Il y a encore en Italie des philosophes par centaines ; ce peuple a moins d'exactitude peut-être et moins de netteté, mais plus de recueillement que nous et surtout plus d'imagination : c'est la grande faculté philosophique.

M. Ausonio Franchi, penseur déjà célèbre, en fournit

la preuve. Il est rationaliste dans toute la franchise et la rigueur du mot. Par ses doctrines, il se rapproche de M. Renouvier, l'un de nos libres penseurs qui datent de 1848. Il est kantien et plus kantien que Kant : il marche avec lui dans la raison pure et il y reste en avançant toujours : il ne suit pas l'Allemand dans sa volte-face. Polémiste puissant, il commence à faire école en Italie; il a rempli de son nom les revues anglaises et notre *Revue philosophique*. Deux Allemands qui s'y connaissent, M. Michelet et M. Mittermaier, disent de lui qu'il est le plus grand critique et le premier logicien de notre temps.

Ses ouvrages sont les suivants : *Le Rationalisme* (en français), *la Filosofia delle Scuole Italiane*, avec un appendice où il relève après Mamiani, mais avec plus de chaleur et d'audace, l'étendard excommunié de Giordano-Bruno — *la Religion del secolo XIX*, un beau livre. Il fonda un journal, *la Ragione*, paratonnerre philosophique qui attirait et neutralisait les foudres du Vatican.

J'allai voir à Turin cet homme remarquable ; jamais visite ne m'a laissé dans l'esprit une plus vive et plus profonde impression. C'était la première fois depuis mes étapes aux universités de Heidelberg et de Berlin, que je rencontrais un philosophe.

Ah ! c'est si beau, la science pure, désintéressée, courageuse, qui ne transige ni avec les traditions du passé, ni avec les intérêts du moment ! C'est si rare de ce côté-ci du Rhin et de ce côté-ci des Alpes, un homme qui ne compte ni avec les gloires ni avec les autorités du jour, ni avec les préjugés de son pays, ni avec les frayeurs de son temps, et qui marche droit à la vérité, sans souci du ciel ni du monde ! Celui que j'avais devant moi s'était appelé Francesco Bonavino; il avait été prêtre et entouré

de respect, chef d'instruction et caressé par la fortune. Mais quand surgit en lui le premier doute, il renonça aux occupations qui lui ôtaient le temps de penser, il dépouilla la soutane qui le retenait dans la foi commode et dans la loi facile ; il jeta bas jusqu'à son nom pour devenir « un homme nouveau. » Il s'appela Ausonio Franchi, Italien libre.

Je vis le type idéal du penseur : un homme simple, grave et doux, qui m'accueillit sans étonnement et sans humeur, comme on reçoit une idée qui vous vient, et qui peut être bonne. Sa tête jeune encore (il n'avait pas quarante ans), est déjà fatiguée par le travail ; il porte toute sa barbe qui commence à blanchir; il n'a plus rien du prêtre. J'entrai chez lui au coucher du soleil, il était encore en robe de chambre, il lisait Cicéron. Il avait sur sa table ou dans sa bibliothèque toutes les œuvres sérieuses qui naissaient en France, entr'autres la collection de notre *Revue de Paris* qui venait de mourir. Il me parla dans notre langue qui est aussi la sienne quand il veut que sa parole soit entendue hors de son pays. Il me supporta longtemps sans fatigue et se laissa feuilleter comme un livre ouvert. Sainte hospitalité de la science !

Je me rappelai mon Allemagne, mes visites à Schelling, à Schlosser, à Gervinus, à ce Michelet et à ce Mittermaier qui estiment si fort Ausonio Franchi. C'était le même accueil, les mêmes habitudes, j'allais dire le même cabinet. Allez où règnent ces hommes et, sans lettre qui vous recommande, entrez hardiment chez eux. Si petit que vous soyez, si ignorant même, ils vous reçoivent cordialement, non point avec une courtoisie banale, ni avec un pédantisme empesé, mais avec un affectueux sourire; il semble que nous soyons tous attendus chez eux, et que la place où ils nous font asseoir nous

soit depuis longtemps destinée; nous étions inconnus tout à l'heure , nous voici de la maison; cérémonies de la première visite, phrases banales sur la pluie et le beau temps, on a rayé tout cela du programme; plus de préface, — nous allons droit au livre, nous parlons déjà de science, de poésie et d'art. Quoi? de science, de poésie et d'art? Nous, si ignorants, avec ces puits de science? Nous, si petits, avec ces hommes si grands? Oui sans doute; ils nous parlent, ils nous répondent, ils consentent même à discuter avec nous, et quelquefois ils nous cèdent. Ils descendent à notre hauteur, sans que nous les sentions descendre; puis, peu à peu, nous font monter avec eux, et de temps en temps nous reposent et de nouveau nous élèvent. Guidés par eux, nous montons toujours, et quand nous nous arrêtons, selon la mesure de nos forces, nous nous croyons dans un rêve, tant nous nous sentons plus libres et plus vivants. Une récréation d'un instant nous a poussés plus haut que n'auraient fait les sueurs d'une année.

Et c'est ainsi que le génie est bon à voir. Ce n'est pas la fierté qui lui manque : il connaît sa puissance, et il a le droit de s'en réjouir; mais ce qu'il n'a pas, c'est la vanité française et la morgue d'ailleurs; c'est cette incroyable impertinence d'attitude, de regard et de parole qui vous fait douter du génie même, quand vous le voyez poser si mal. Du reste dans les arts, comme dans le monde, le meilleur gentilhomme est toujours celui qui se laisse le plus aisément aborder. Il n'y a rien de tel que la gloire pour guérir de l'orgueil : le mot est de Dumas, et il est vrai tout de même.

Mais revenons sur nos pas : Ausonio Franchi nous a entraîné à l'extrême horizon de la pensée moderne. Les autres, les catholiques, sont restés bien loin derrière nous : c'est à peine si on les voit du point où nous

sommes. Ils ont fait leur temps, mais, ne l'oublions pas, ils ont eu leur jour.

L'un d'eux entre autres, en 1848, eut un beau mouvement de patriotisme et d'éloquence. Il se nommait le P. Ventura. Né en Sicile, en 1792, il avait beaucoup écrit, prêché, professé, combattu pour les théories de Joseph de Maistre et du premier Lamennais, son ami. Mais secoué plus tard, comme Lamennais lui-même, ou comme saint Pierre en prison, par la soudaine clarté qui fit tomber ses chaînes, il consacra sa parole au peuple et jeta son cri de liberté. Il était en 1848 à Rome, où il représentait, comme légat, la Sicile révolutionnaire. On célébra dans la ville éternelle un service religieux en faveur des victimes tombées à Vienne pour la révolution. Ce fut le P. Ventura qui prononça leur oraison funèbre. Et dans cette oraison funèbre, il s'écria hardiment :

« Quant à l'Église..., je n'aime pas, et même je déteste cette politique amère, rétrograde, fluctueuse, qui se plaît à grandir les maux présents, à verser sur eux des larmes mensongères et à voiler les espérances des biens à venir.... Quant à l'Église, je suis certain que Dieu, qui se sert des mains de tous pour faire son œuvre, fera tourner au bénéfice du peuple, de la liberté et de la religion, les grands faits d'où il semble résulter que la religion ait maintenant déserté la cause de la liberté et du peuple. Je suis certain que cette désertion est seulement apparente et passagère ; que l'Église finira par entendre que comme le peuple, séparé du clergé, ne devient pas plus sage, de même le clergé, séparé du peuple, ne devient pas plus sûr ; que comme le peuple, lorsqu'il ne marche pas avec le clergé, court au précipice, de même le clergé qui ne marche pas avec le peuple, sera écrasé par le peuple ; je suis certain que

nous retrouverons l'Église au moment du besoin, qu'elle marchera avec nous, au milieu de nous, et qu'elle accomplira ce grand avénement dont j'ai eu à vous entretenir précédemment dans ces lieux mêmes; je veux dire que l'Église, avec un tendre amour, se tournera vers la démocratie, comme autrefois elle se tourna vers la barbarie : elle marquera de la croix cette matrone sauvage, elle la fera sainte et glorieuse, et lui dira : Règne! et la démocratie régnera. »

Ainsi parlait à Rome, en 1848, le P. Ventura. Je lis dans le *Journal des Débats* qu'il y a maintenant un théologien de ce nom qui imprime ceci : « la philosophie est une blague; » et encore ceci : « le philosophisme ou rationalisme, ou protestantisme, ou paganisme, produit l'athéisme, qui produit le sensualisme, et l'anarchisme; puis le panthéisme qui produit l'absolutisme, le centralisme et le césarisme: le tout est le satanisme d'où il suit que le philosophisme est la même chose que le satanisme. »

Et encore ceci, contre les protestants :

« En France, disait naguère un lord anglais à l'un de nos amis, s'il arrivait une émeute, un poëte, un avocat pourraient la faire cesser en faisant appel aux sentiments d'honneur, de justice et de générosité, propres à la nation. Mais si une émeute avait lieu chez nous, on n'aurait d'autre moyen de la dissiper que de jeter à la populace de la viande crue. Ces hommes affamés se jetteraient dessus comme des bêtes fauves, et ils nous laisseraient tranquilles. C'est donc aux instincts de la brute que le protestantisme a ravalé un peuple aux instincts nobles et élevés, à l'esprit profondément religieux, aux vertus qui lui avaient valu le surnom de peuple d'anges : *Angli, Angeli* » (saint Grégoire).

Et encore ceci, sur la Révolution :

« Enfant monstrueux de Satan, le paganisme et la révolution, qui en est l'expression la plus complète et le ministre le plus actif, ne sont, à y bien réfléchir, que la haine de Dieu. Cela explique cette rage infernale avec laquelle tout ce qui est révolutionnaire travaille à effacer, partout où il les rencontre, toute trace, tout souvenir, toute idéé de Dieu, à tout séculariser, à tout profaner, et, tranchons le mot, à tout endiabler. »

Et encore ceci sur la *toilette de la femme catholique :*

« La robe de la grâce sanctifiante, blanchie dans le sang de l'agneau, la ceinture de la chasteté, les rubans de la mortification, la chaussure de l'Imitation de Jésus-Christ, l'anneau de la fidélité au devoir, les bracelets de la soumission, le collier de la patience, le camée de l'amour de la croix, le bouquet de la ferveur, le diadème de la sagesse, les roses de la pudeur, le fard de la modestie, les parfums des bons exemples, les pierreries du mérite des saintes œuvres, l'*ampleur* du dévouement.... »

On prétend que l'auteur de ces petits morceaux est le même P. Ventura qui défendait à Rome, en 1848, les Viennois. J'aime à croire qu'on se trompe, car, sans insister sur la différence d'esprit qui existe entre ces passages et celui que j'ai cité plus haut, je ferai remarquer que le P. Ventura de 1848, est aujourd'hui, sinon mort dans l'exil, au moins bien près de sa soixante-dixième année; or de pareilles puérilités ne peuvent être les paroles d'un vieillard.

Et maintenant, à Gioberti!

XXI

VINCENZO GIOBERTI. — Ses systèmes. — L'*u* de Buonaparte. — Invectives contre Byron, Descartes, Pierre Leroux, la France, etc. — Gioberti philosophe : trop pratique pour la spéculation. — mazzinien et anti-mazzinien. — Le *Primato*.— Les *Prolégomènes*. — Cesare Balbo, les *Espérances de l'Italie*. — Une visite à Massimo d'Azeglio, écrivain, homme d'État, soldat et paysagiste. — Gioberti tout puissant, ses triomphes, ses conquêtes : il devient pape. — Gioberti homme d'État : trop spéculatif pour la politique. — Ses désillusions, ses rétractations. — Le chocolat des jésuites.

Mais Gioberti n'est pas un philosophe; il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir un de ses livres, le premier venu. Voici l'Introduction à l'histoire de la philosophie, trois volumes. Parcourons ce gros ouvrage au galop.

Gioberti se déclare d'emblée catholique, et dit qu'on ne saurait trop l'être. Puis il donne ses opinions personnelles sur la modération, la gloire et le progrès. Il malmène à cette occasion lord Byron, la France et ceux qui l'aiment; il parle du style, il adresse des exhortations à la jeunesse italienne et vante la philosophie qui ne doit effrayer ni les bons princes, ni les bons gouvernements. Là-dessus il s'embarque dans la théologie, et aborde à cette conclusion, que le catholicisme est la seule religion qui ait une valeur scientifique. Italiens, évitez les spéculations des nouveaux barbares! Hors de l'Église, point de salut.

Mais ceci n'est qu'un avant-propos, qui tient un demi-volume. Arrivons au livre à présent.

Premier chapitre. Les sciences spéculatives sont en décadence, moins en Allemagne cependant, pays luthérien, qu'en France, pays catholique. D'où vient ce phénomène? Gioberti se le demande, mais ne se l'explique pas.

Deuxième chapitre. L'infériorité spéculative des modernes vient de leur frivolité, cette frivolité de la volonté absente. Deux hommes de nos jours ont eu de la volonté: Alfieri et Napoléon, Italiens tous deux, ce dernier n'étant Français que par le retranchement de l'*u* à son nom de Buonaparte[1]. C'est ainsi, remarque le philosophe, que le bouleversement du monde vient d'un *u* supprimé.

Troisième chapitre. Gioberti parle de l'idée de l'Église et de la philosophie, et du lien qui les unit, la tradition. La tradition a été altérée par la confusion des langues, d'où est né le gentilisme (*il gentilesimo*). Elle ne peut être conservée que par l'Église. Les systèmes traditionnels sont les seuls orthodoxes; la philosophie orthodoxe est la seule qui ne peut mourir. Le psychologisme, c'est l'hétérédoxie moderne (coup de patte à Rosnini). Descartes est un philosophe très-mesquin (*meschinissimo filosofo*), puéril, ridicule; il mérite la bastonnade. Sa manière de parler est digne d'un cheval (*il suo modo di parlare è degno d'un cavallo*).

1. Une petite chicane, en passant, à ce propos. Cet *u* retranché n'a rien changé au nom du grand capitaine. *Bonaparte* est aussi italien que *Buonaparte* et peut-être même plus correct. Les Italiens suppriment cette lettre dans les mots composés et même dans les mots allongés : ils disent, par exemple, *bonaccia*, *bonaccioso*, *bonario*, *bonarietà*, et non *buonaccia*, ni *buonario*. Je note cette méprise, parce qu'elle fut commise aussi par Chateaubriand.

Et le livre continue sur ce ton pendant trois volumes.

Il y a cependant un endroit où, se posant comme ontologiste contre le psycologisme de Rosmini, Gioberti donne sa formule idéale. La voici en quatre mots : L'Être crée les existences. Il prouve sans beaucoup de peine que cette formule ne contredit d'aucune façon le catholicisme romain. Le P. Ventura lui prouverait avec moins de peine encore qu'elle ne contredit en rien le satanisme.

Gioberti dit encore de Lamennais que le plus médiocre sophiste en ferait plus que lui ; de Pierre Leroux, que sa critique et son érudition sont dignes d'un écolier ; des auteurs de l'*Encyclopédie nouvelle* que certains de leurs articles sont d'impies et fâcheuses éjaculations qui tiennent à la fois du comique et de l'infernal, et certains autres une ineptie (*fagiuolata*) très-divertissante ; de nous enfin, en général : « Je crains plus les Français amis que les Tudesques ennemis. » Et ailleurs « Pour avoir du génie en France, il faut être cupide, vil, insolent, bavard, menteur, traître et surtout égoïste. »

Telle est la philosophie de Gioberti. Je ne veux pas chicaner plus longtemps sur ce point sa vénérable mémoire. Je le répète, il n'était pas philosophe. Il avait une véhémence, un entraînement, une mobilité d'esprit qui le détournaient de la spéculation.

Mais ce qui l'en détournait surtout, c'était son esprit pratique. Il était l'homme du moment. Prophète et rêveur d'opportunité, il ne prévoyait que le lendemain, ne rêvait que le possible. Il ne voulait pas la vérité, il poursuivait la réalité. Il préférait un avantage immédiat à une victoire décisive, mais ajournée ; impatient d'arriver vite, il renonçait à arriver loin ; il rapprochait le but pour abréger le chemin, et ne fit que transiger toute sa vie. Toutes ses contradictions viennent de là.

Théologien et philosophe d'occasion, il était avant tout patriote. Il désirait une Italie; il voulut la réaliser, ce fut là son rêve et sa tâche; il y réussit presque et ce fut là sa gloire.

Nous l'avons vu parmi les mazziniens, il fut quelque temps avec eux; il leur écrivait, en 1834, après l'affaire des Polonais : « Vous avez l'amour et les bénédictions de tous les bons citoyens; vous avez l'admiration des étrangers qui, en vous voyant, ou en recevant des nouvelles de vous, ou en lisant vos écrits, apprennent que l'Italie n'est pas morte encore; vous aurez la gloire et la vénération de la postérité. Vous êtes de plus honorés de la haine des lâches et des misérables.... Vous qui écrivez sur le drapeau italien que vous avez arboré, ces belles, sublimes et prodigieuses paroles : *Dieu et le Peuple!* et qui montrez par ces seuls mots quelle cause est la vôtre et quelle réforme civile vous vous proposez, vous repoussez toute calomnie, toute interprétation sinistre. Je vous salue, précurseurs de la nouvelle loi politique, premiers apôtres de l'Évangile renouvelé. »

Mazzini était alors pour l'Italie une espérance. Quand, plus tard, il devint pour elle un danger, Gioberti écrivit :

« Il faut que tout le monde sache que Giuseppe Mazzini est le plus grand ennemi de l'Italie; plus grand que l'Autrichien lui-même, qui, sans lui, serait vaincu, et vaincra par lui. Les angoisses impuissantes de son esprit ne sont pas même compensées par les qualités du cœur : il n'est pas moins lâche qu'inepte. Il serait à désirer, pour un homme aussi vulgaire, que sa mémoire pérît avec lui; mais le mal qu'il a fait, et qui est immense, lui assure un triste privilége de renommée, son nom sera abhorré, exécré par nos enfants. »

Ces passages peignent l'homme. On le voit fantas-

que, nerveux, emporté par son premier mouvement, mobile et violent dans ses amours comme dans ses haines, dans ses affections comme dans ses idées, fidèle pourtant, mais à l'Italie seule.

Il le fut toujours, et dès ses premières pages. On peut dire qu'il ne fut philosophe et théologien que pour faire de la politique. Dans la dédicace de son livre *Du Surnaturel*, il appelle les princes italiens des tyrans domestiques. Dans son *Introduction à l'Histoire de la philosophie*, il applique son système à l'État, et distinguant, dès lors, l'idéal et le possible, il se déclare, en théorie, pour la république; en pratique, pour une monarchie marchant sans faste, sans violence, au pás des réformes, sans révolutions, sans soubresauts. Il admettait pourtant l'expulsion du souverain qui aurait violé la constitution nationale.

Gioberti était fort admiré pour ces deux livres de métaphysique, mais il n'avait pas encore frappé son grand coup. Ce fut en 1843 qu'il remua l'Italie entière. Année mémorable où se posa la question romaine par trois événements qui n'ont pas encore fait tout leur bruit.

Ces trois événements furent une insurrection, une tragédie et un livre : l'insurrection des Romagnols contre le pouvoir temporel, l'*Arnaldo da Brescia*, de Niccolini, contre le despotisme temporel et spirituel, le *Primato*, de Gioberti, pour l'autocratie temporelle et spirituelle du pape.

Tout le monde parle du *Primato*, mais les étrangers ne l'ont pas lu : je le lis pour eux, et je le résume. — De la primauté morale et politique des Italiens. —

Les Italiens ont été, sont et seront le premier peuple du monde. Ils ont eu à la fois la prééminence morale et la prééminence politique sur les autres nations.

Ils ont gardé la prééminence morale, en conservant la papauté. Il faut maintenant, par la papauté, leur rendre la prééminence politique.

Si l'Italie est la première entre les nations, c'est que la Providence a fait trôner dans son sein le chef du catholicisme. Arnauld de Brescia et tous ceux qui l'ont suivi jusqu'au dernier siècle avaient tort. La papauté n'a brisé l'union politique, œuvre des barbares, que pour la reconstituer moralement. La dictature pontificale (surtout depuis Grégoire VII jusqu'à la ligue des Lombards) n'a eu d'autre but que de fonder la nationalité italienne : une confédération de princes et de peuples, assemblés sous le drapeau de la foi que tenait dans ses mains vénérables un prince électif, sans armes, tout-puissant par son âge seul, sa sagesse et sa sainteté.

Les peuples, comme les hommes, ont leur enfance et leur maturité. Leur enfance a besoin d'une tutelle qui les élève et les protége. Cette tutelle appartient au sacerdoce. Les barbares ont détruit l'Empire; l'Église, à son tour, doit détruire la barbarie, car c'est elle qui a recueilli l'héritage des Césars.

Le sacerdoce a donc un rôle politique.

Mais ce rôle doit se modifier selon les temps. Vient un jour où les peuples ont à sortir de tutelle, et passer de l'enfance à la virilité politique, à l'âge civil. C'est, par exemple, quand apparaît hors du sacerdoce un grand génie initiateur; ainsi Dante. Alors le prêtre se dégage des intérêts du monde, et reçoit, sans opposition des laïques, ses disciples, les leçons que, dans l'enfance des peuples, les laïques avaient reçues de lui. De dictateur, il se fait arbitre entre les princes et les nations; il règle leurs différends, il maintient l'équilibre et assure la paix du monde.

Cet arbitrage pontifical, impossible en Europe, est possible en Italie. L'Italie demande trois choses : l'unité nationale, l'indépendance territoriale et la liberté politique. Le pontificat peut répondre à ces trois besoins. Aux deux premiers, en se mettant à la tête d'une confédération politique ; au troisième, en exerçant son influence sur les princes du pays.

Cet arbitrage est possible sans révolution, car le pontificat n'aurait point à s'arroger un droit nouveau ; il ne ferait que rentrer dans ses anciennes prérogatives. Il y aurait des réformes et pas de révoltes : les princes et les peuples, sous la souveraineté spirituelle du pape, seraient réconciliés et satisfaits.

Et l'Italie, qui a gardé son empire moral, reprendrait sa primauté politique.

Tel est ce livre en deux mots, livre habile s'il en fut, et d'une extraordinaire opportunité, bien qu'il fût écrit dans l'exil. Il ménageait, caressait tout le monde : le pape, les princes, les peuples, les prêtres, les libéraux, même les jésuites, même le roi de Naples. C'était un gâteau multicolore et melliflu, dont chacun avait sa part. Gioberti disait au pape : « A vous l'empire du monde. » Et il ajoutait aussitôt pour les laïques : « Cet empire du monde est un arbitrage moral. » Il disait aux patriotes : « J'élève une maison de libéraux. » Il ajoutait aussitôt pour le clergé : « Une maison de libéraux avec les armoiries du pape. » Il disait aux peuples : « Je demande, pour vous, l'indépendance et la liberté. » Et il ajoutait aussitôt pour les princes : « Mais pas de révolutions, pas de républiques, pas même de monarchies constitutionnelles, tout au plus un sénat d'hommes éminents. » Il disait à l'Italie : « Lève-toi et marche ! » Mais il ajoutait aussitôt, pour Charles-Albert et Grégoire XVI : « Marche sous

le drapeau de ton prince et sous la croix de ton Dieu! »

Ce livre fit fureur en Italie, mais scandale en Toscane. Salvagnoli le cribla d'épigrammes; Giusti mit le pape idéal en caricature, et Niccolini dit de Gioberti qu'il était le Jean-Baptiste d'un nouveau Torquemada. Le philosophe eut contre lui pis encore que les censures de Niccolini, il eut les éloges des jésuites. Ces révérends pères, ménagés par lui, le portèrent aux nues. Ils l'adoptèrent comme leur enfant; ils l'opposèrent à Rosmini, qu'ils n'aimaient pas; ils le proclamèrent un des pères du XIX[e] siècle. Je sais même qu'ils préparèrent, à Naples, une édition clandestine du *Primato*.

C'étaient là des éloges mortels. Il y a des hommes dont les baisers crucifient. Gioberti prévint le coup et le para vite. Après le *Primato*, il publia les *Prolégomènes du Primato*. Après le livre conciliant, un livre agressif. Après les négociations, la guerre.

La guerre timide encore au pape, au sujet des tribunaux extraordinaires des États romains. La guerre plus ouverte au roi de Naples, à propos du meurtre juridique des frères Bandiera. La guerre déjà violente aux jésuites, dans un discours éclatant qui retentit encore entre les deux mers.

Il disait que le pape les avait protégés quand ils répandaient le christianisme chez les infidèles; tolérés par prudence à l'avénement de leur puissance; abolis quand, malgré conseils et menaces, ils n'avaient pas voulu rentrer dans leur premier chemin; rétablis après, pour s'armer de leur pouvoir contre la révolution; mais qu'ils s'étaient écartés toujours plus du but de leur institution pour s'accroître et s'enrichir, troubler les royaumes et pressurer les peuples.

Gioberti avait touché la note juste. Après les *Prolégomènes*, l'Italie presque entière fut pour lui.

Et les meilleurs suivirent aussitôt son exemple.

L'année suivante (1844) parurent le *Speranze d'Italia*, de Cesare Balbo.

Encore un des beaux noms de notre époque. D'abord historien de l'Italie, puis découragé par Carto Troya de ce grand travail, et résigné au rôle modeste de biographe de Dante, Balbo fut l'un des précurseurs du mouvement italien. Il eut le courage de parler le premier, non du fond de l'exil, mais dans Turin même; il eut l'habileté de parler haut sans faire peur aux souverains. Il dit résolûment dans son livre, en 1844, que la plaie de l'Italie, c'était l'étranger, et qu'il devait sortir de Milan. Il conseillait aux jeunes Lombards d'apprendre le métier des armes. Pour tempérer l'audace de ces idées, il disait la guerre impossible. Il s'adressait à l'étranger en personne et lui donnait des conseils d'ami. Il lui insinuait, qu'on me passe l'expression, de déshabiller saint Pierre pour habiller saint Paul, et de rendre la Lombardie aux Italiens en se rattrapant sur la Turquie.

Malgré l'étrangeté de cette solution, et le ton un peu timide et résigné du livre (Enrico Mayer, de Livourne, l'intitulait *les Espérances d'un désespéré*) cette publication eut un succès éclatant, rapide. Gioberti lui-même en fut ébloui et de primesaut, faisant volte-face, avec cette mobile impétuosité d'adhésion qui le poussait d'emblée à tout essai possible, il accepta l'idée de Balbo. Il écrivit ou à peu près : « Nous sommes d'accord. J'ai une idée, Balbo l'applique. Mon but est spéculatif et le sien pratique; je vois la fin et lui l'obstacle, l'Autriche, dont je n'ai point eu à parler : Balbo l'a fait pour moi, avec modération, avec sagesse. Rome idéale-

ment, doit être à la tête du mouvement, mais c'est impossible aujourd'hui (régnait alors Grégoire XVI). L'idée doit donc plier sous le faix. » Au lieu du pape qui est l'expression spirituelle de l'idée catholique, prenons un prince qui en soit l'expression virile : quel sera ce prince? Charles-Albert.

Le roi piémontais n'était pas nommé, mais désigné. Il se montrait déjà italien malgré les deux menaces qui l'avaient retenu si longtemps : « le couteau des carbonari et le chocolat des jésuites. » Il aimait Balbo, l'invitait à dîner; il lisait son livre, et même il en avait permis l'impression à Paris.

En même temps, pour la même cause, un homme plus jeune, plus vivant, plus vivace et qui, toujours au feu, combat encore, Massimo d'Azeglio, marchait résolûment avec Balbo et Gioberti (ces trois noms piémontais sont toujours cités ensemble) devant l'Italie réveillée d'un long sommeil.

« Venez avec moi, me dit un jour à Turin le docteur Tommasi, je veux vous présenter à l'un de nos paysagistes. »

J'entrai avec Tommasi dans un atelier presque nu, où un seul tableau posé sur un chevalet se tournait inachevé vers la lumière. C'était un beau paysage où une maison, enfoncée dans un admirable fouillis de verdure, se doublait dans la limpidité calme du lac Majeur.

Le peintre vint à nous, la main tendue; mais, à une certaine élégance martiale qui ne pouvait se cacher, on reconnaissait du premier abord que ce peintre était un soldat, et ce soldat un gentilhomme. Il se nommait Massimo d'Azeglio.

Homme étrange, sympathique, et qui ne vieillira jamais. A quatorze ans, il était déjà excommunié pour avoir battu son pédagogue, un ecclésiastique.

Il suivit son père, ambassadeur à Rome, il y devint peintre et musicien. Plus tard il épousa une fille de Manzoni, il se fit romancier et catholique. Catholique un peu à la diable, en artiste plutôt qu'en ascète, à ses heures; d'ailleurs homme du monde et homme de plaisir, mais romancier de la grande école. Ses deux livres sont de l'histoire vivante et en même temps des coups de fusil. Ses écrits sentent la poudre. Il me disait sans affectation : « Je ne me suis jamais piqué de littérature : j'ai pris la plume un jour, parce que je ne pouvais pas encore prendre l'épée, et je n'ai écrit que pour exciter mon pays. »

Et en effet, il ranima le sens italien chez les dormeurs de 1830 et de 1840. Son premier roman, *Ettore Fieramosca,* leur apprit comment on se battait pour l'honneur national. Son second roman, *Niccolò de' Lapi,* leur apprit comment on mourait pour la liberté.

Plus tard, quand le temps fut venu de parler à découvert, il suivit de près Gioberti et Balbo dans leur vaillante entreprise. Il venait derrière eux, mais ne tarda pas à les dépasser. Il n'envoya pas, comme le premier, de Bruxelles, une théorie pleine de ménagements; il n'imprima pas, comme le second, à Paris, un livre d'espérances timides et lointaines; mais au cœur de l'Italie, à Florence, j'ai dit comment, jetant bas tous les masques, il fit paraître au grand jour, signée de son nom, une brochure sur l'événement du jour, *les Affaires de Romagne.*

Brochure doublement courageuse, contre l'insurrection et contre la répression. Azeglio déclarait l'insurrection coupable (Montanelli lui fit effacer l'épithète et mettre à la place *intempestive et funeste*) coupable, dis-je, contre les princes du pays, légitime seulement contre l'étranger. Il reconnaissait aux Italiens le courage

des conspirations et des séditions, le courage physique; il leur refusait le courage moral, celui du citoyen. « Nous devons avant tout, nous Italiens, user du courage civique, pour obtenir de nos gouvernements toutes les améliorations et les institutions libérales compatibles avec l'ordre public. Viendra plus tard le courage militaire, pour conquérir l'indépendance. » Il demandait des protestations de tout genre contre les injustices, pour arriver sans secousses à la régénération (Montanelli).

Cette brochure eut un succès immense. Expulsé de Florence, Azeglio fut vengé par les Toscans qui se pressèrent en foule sur son chemin. On lui offrait des banquets, on le haranguait aux stations du chemin de fer, on l'escortait d'acclamations dans sa retraite triomphale. On lui avait préparé des ovations à Pise, et comme un ordre souverain l'empêcha de les aller recevoir, les Pisans lui envoyèrent à Livourne leur peintre Martini pour avoir son portrait.

Plus tard, nous retrouvons Azeglio missionnaire exalté, courant de ville en ville avec des brochures, avec des médailles, et annonçant la venue de Charles-Albert. Sur ces médailles était gravé le lion de Savoie étouffant l'aigle impérial, et le revers portait ces mots : « J'attends mon étoile! » Et lorsque tous ces livres, tous ces voyages, toutes ces audaces, tous ces efforts eurent soulevé l'Italie et allumé la guerre, Azeglio reparaît soldat à Vicence, debout au milieu des plus braves et frappé d'une balle, tombant devant eux.

Poëte, écrivain, missionnaire, soldat, gentilhomme, au besoin diplomate, ministre même et premier ministre sous Victor-Emmanuel, un roi digne de lui, Massimo d'Azeglio est toujours à l'œuvre, jamais en place. Quand une mission honorable réclame le prestige ou

l'autorité d'un beau nom, c'est à lui qu'on s'adresse. Puis, au retour de son ambassade, il rentre dans l'atelier modeste où j'ai eu l'honneur de serrer sa main. Et le grand seigneur reprend alors le pinceau qui subvient à l'insuffisance de sa fortune. Car on ne le sait guère, et ce n'est pas la moindre gloire de ce gentilhomme : il vit largement et noblement de son travail.

Avec Balbo à sa droite et Azeglio à sa gauche, le *Primato* et les *Prolégomènes* dans ses deux mains, Gioberti eut pour lui l'Italie. Jamais parole écrite n'a été entendue si vite et si loin, n'a produit un effet si grand, n'a soulevé tant de milliers d'hommes. Ne l'oublions pas, ce furent des livres avant tout qui provoquèrent la révolution d'Italie, et l'on vit se réaliser sur la terre, il y a douze ans, la transformation dont parle l'Évangile : un Verbe qui se faisait chair, une pensée qui se faisait nation. C'était la pensée de Gioberti. Pensée mauvaise, je le veux bien, mais opportune; il fallait peut-être ce rêve insensé pour secouer l'Italie.

Gioberti se trompait sans doute, et il avait la conscience de son erreur. Mais il la croyait nécessaire, et la propageait hardiment pour gagner Rome. « Le pape, je n'y crois pas, disait-il, à un ami, mais je me sers de lui comme de la lance d'Achille, qui blessait et guérissait en même temps. » Et, je l'ai dit, il gagna Rome. Grégoire XVI, malgré les jésuites, n'osa pas mettre à l'index les écrits du novateur. Quand plus tard le cardinal Mastai entra au conclave, d'où il devait sortir Pie IX, il avait le *Primato* dans ses livres. Et ce fut du *Primato* que naquit la fameuse amnistie du Vatican.

Le clergé devint libéral, et le clergé entraînait les foules; on voyait des curés et des moines monter en chaire et courir de poste en poste en annonçant la bonne nouvelle du salut italien. On criait partout :

« Vive Pie IX, » et c'était un cri politique. Le roi de Naples se raillait alors du pontife et l'appelait Jacobin. Le roi Louis-Philippe laissait échapper cette prophétie : « Voilà un pape qui m'enlèvera mon trône. » Le maréchal Radetzki faisait afficher cet ordre du jour :

« Comme le clergé italien, à peu d'exceptions près, fait cause commune avec nos ennemis les plus audacieux et les plus redoutables, le général investi du haut commandement militaire devra veiller, au moyen d'ordres secrets adressés à tous les commandants de régiments, à ce que les troupes, pour leur confession pascale, ne s'adressent à aucun autre prêtre que leur aumônier respectif, afin de les soustraire aux dangers d'être séduits par leurs confesseurs. La même surveillance devra avoir lieu sur les sermons du carême, qui se font à cette occasion. Il vaut mieux que le soldat s'abstienne d'aller au prêche que d'entendre des paroles qui le poussent à la trahison. » (*Archives triennales des affaires d'Italie.*)

On le voit, ce mouvement fut redoutable assez pour faire peur même à l'Autriche. Pour en comprendre l'importance (nous laissons parler Montanelli), il faut considérer qu'en Italie, depuis la ruine de toutes les autres constitutions sociales, le peuple n'avait pas conservé d'autre synthèse que celle de l'Église. La parole du prêtre était la seule règle des multitudes, en qui le nom seul d'Italie n'éveillait aucun souvenir de grandeur commune; c'était au point que le sentiment national n'aurait pu pénétrer jusqu'au peuple, si le prêtre, au moins momentanément, ne s'était pas fait médiateur. Sans ce concours nous aurions pu avoir les libertés apportées de l'étranger comme en 99, des coups de main libéraux comme en 1821 et en 1831; mais une révolution

jaillissant des entrailles de la nation comme celle de 1848, jamais !

Et ce qui augmente la valeur et le renom de Gioberti, c'est qu'il fut le premier, le seul promoteur de ce mouvement catholique. D'autres ont voulu récemment en attribuer l'honneur au P. Ventura : c'est une injustice. Le fameux théatin ne fut pas même de moitié dans cette œuvre de résurrection. Avant 1848, il avait bien voulu des réformes, mais purement religieuses, une simple abolition de l'antiquité. Il s'était élevé contre le catholicisme païen et même contre les études classiques ; il avait proposé, malgré les jésuites, de substituer, dans les écoles, des lectures sacrées aux lectures profanes et avait choisi à cet effet, dans les saints Pères, une série de morceaux élégants et gracieux qu'il réunit en recueil en 1839. (*Bibliotheca parva, seu graciosa et elegantiora opera veterum S. S. Ecclesiæ patrum.*) Le P. Ventura était un réformateur qui descendait de Savonarole.

Gioberti continuait au contraire le travail de la Renaissance, la conciliation du christianisme avec la tradition païenne, l'œuvre de Dante, de Pétrarque, de Michel-Ange et de Raphaël. « Pour les classiques grecs et latins, dit Montanelli, il se serait fait écorcher vif. »

Autre point qui n'a pas encore été noté : Ventura fut avant tout catholique, Gioberti fut patriote avant tout : le premier en 1848, appela la démocratie au secours de l'Église, le second appela l'Église au secours de la démocratie : et voilà comment il se fit qu'après la ruine de l'Italie, Gioberti mourut hérétique, tandis que Ventura suivit Rome dans sa défection.

A Gioberti revient donc tout l'honneur de ce court triomphe. Il réussit pleinement, il devint pape avec

Pie IX. Il eut partout des sectateurs ardents, même en Toscane, et Luigi Masi mandait de Rome à Montanelli qui, entraîné par le courant, fut aussi giobertien : « nous écrirons à Gioberti pour lui faire tous nos remercîments, et toi, qui sais quelle est notre vie, prie-le de nous envoyer, quand il le pourra, ne fût-ce que quelques lignes. Ses paroles ont par elles-mêmes un pouvoir immense. Imprimées à Rome, lues et approuvées par le pape, elles feront un bien prodigieux. »

Et que d'ovations obtenues à son retour du pays d'exil, quelle fête à Turin où il fut accueilli comme un roi; quel triomphe à Milan où il alla combattre Mazzini, quelles démonstrations partout, dans son voyage de conquérant à travers la patrie reconquise! La moindre bourgade où il passait lui envoyait sa députation qui le portait aux nues, et il répondait dans le même style, éclatant en cris d'admiration. Il disait aux habitants de Milan : « Je devrais parcourir à genoux votre ville. » A ceux de Florence : « Vous êtes les princes de la politique moderne. » A ceux de Pise : « Vous êtes la province élue. » A ceux de Carrare : « Votre ville est la première de l'Italie, et même du monde, parce que nulle autre ne peut vanter un triumvirat illustre comme celui de Tenerani, de Finelli et de Rossi. » (Mauro Macchi, *le Contradizioni di Vincenzo Gioberti.*)

M. Perrens raconte qu'en Toscane « on disait aux paysans, en leur montrant l'hôte illustre : C'est le maître de Pie IX. Rome enfin lui rendit plus d'hommages encore que les autres villes : le droit de cité, une garde d'honneur à sa porte, et la rue où il habitait fut désormais appelée de son nom.

Enfin, il revint à Turin où il s'écria : « Héroïque Turin, je t'admire et je me glorifie d'être un de tes

enfants, et s'il m'est cher au-dessus de tout d'être Italien, je me réjouis particulièrement de devoir à toi cet honneur. »

Il monta enfin aussi haut qu'il pouvait monter dans son pays, il devint ministre. Je n'ai point à juger sa conduite au pouvoir, ceci n'est pas un livre politique. Je note seulement un point qui a passé inaperçu : cet esprit si pratique dans l'idéologie devint idéologue en pratique, et le philosophe trop politique fut un homme d'État trop nuageux. Dans ses livres, il avait voulu se mettre d'accord avec les faits; dans ses actes, il voulut rester d'accord avec ses livres. Et cette fois-ci la transaction ne réussit pas.

En quittant le pouvoir, il reçut comme consolation l'ambassade de Paris, mais ce n'était qu'une sinécure. Il n'avait que le titre, un autre avait le crédit. Il envoya sa démission, et voulut rester en France, comme en exil. On lui offrit des pensions, des honneurs, il refusa tout. Il reprit sa vie de travail et d'étude, mais aigri par sa chute et par la chute de son pays, déçu de son rêve et détrompé de sa longue erreur, sentant l'impuissance de cette chimère papale que le réveil de la nation avait un moment animée de sa vie, mais qui, renversée au premier bruit de foudre, avait entraîné la révolution et l'Italie dans son irrésistible écroulement, il écrivit contre lui-même. Sa nouvelle œuvre : *De la Rénovation politique;* ses dernières pensées sur la Réforme de l'Église, recueillies par Giuseppe Massari après sa mort, ne sont plus d'un croyant, encore moins d'un fidèle; elles crient à la décadence et pleurent dans le désert. Avis aux diplomates qui maintenant voudraient relever les débris et la poussière de son œuvre. Celui qui avait rêvé l'autocratie politique de l'Église, écrivait dans ses derniers moments :

« La domination temporelle du pape fut utile dans le passé, durant le règne de la force. Elle est préjudiciable aujourd'hui que l'ère commence du vrai droit international. » Et ailleurs, encore plus haut : « Il est manifeste que le pape, inerte et impuissant, ne peut être prince ! »

Je pourrais multiplier les passages, j'ai choisi les plus nets, non les plus violents. Gioberti désabusé devint un fougueux ennemi de l'Église. Cette brouille qui éclata dans ses derniers livres, s'était annoncée depuis longtemps. Le pape vieilli n'avait pu suivre Gioberti dans ses marches forcées. Il s'était arrêté au *Primato*, il n'était pas même allé jusqu'aux *Prolégomènes*. Quand parut le *Gesuita moderno*, pamphlet d'une éloquence un peu délayée contre la Compagnie de Jésus, il murmurait déjà : « Ce livre n'a rien d'un chrétien, ni d'un homme, encore moins d'un prêtre. » Quand parut le *Rinnovamento*, il fit mettre à l'index toutes les œuvres de Gioberti, même celles approuvées par Grégoire XVI : *Vincentii Gioberti opera omnia, quocumque idiomate exarata.* « C'est ce que les tribunaux ecclésiastiques romains, dans un langage peu évangélique, appellent censure en haine de l'auteur, *censura in odium auctoris.* » (Perrens.)

Avis à ceux qui voudraient encore consacrer leur vie entière à rendre un corps aux fantômes !

Gioberti fut un homme simple et doux dans la vie privée ; il n'avait de violence que lorsqu'il prenait la plume, son épée de combat. Il fut le champion d'une erreur fatale, mais expiée, rétractée dans la calme dignité de ses derniers jours. Erreur d'autant plus excusable, qu'elle lui a survécu, même en France, et les hommes d'État qui doivent compter avec Rome et chercher des transactions possibles, retournent de nos jours

encore aux premières idées de Gioberti. (*Napoléon III et l'Italie.*)

Un soir ce grand Italien s'endormit, après une lecture de Manzoni et de la Bible. Le lendemain entre ces deux livres ouverts sur son lit, on le trouva mort. Fut-ce de maladie? On ne l'a jamais su. Rappelez-vous la terreur de Charles-Albert, le chocolat des jésuites.

XXII

LE PIÉMONT. — Ce qu'il fut et ce qu'il est. — Anecdotes des anciens règnes. — Victor-Emmanuel et Charles-Albert. — L'hospitalité piémontaise. — Terenzio Mamiani, philosophe, jurisconsulte, homme d'État et poëte. — Une visite à Tommaseo. — L'écrivain, le catholique, le citoyen. — Tommaseo et Manin: — Un prisonnier du Spielberg, le marquis Giorgio Pallavicino. — Souvenirs du *carcere duro*, les loisirs du bagne. — La faim, mort de Villa et d'Oroboni. — Le moineau de Bachiega. — Le marquis et le voleur, compagnons de bagne. — Une prédiction de Metternich.

D'ailleurs, je l'ai déjà dit, l'œuvre entière de Gioberti n'est pas abolie. Le souffle puissant de ce rêveur n'avait pu ranimer l'empire romain en mettant saint Pierre à la place de César, mais il avait soulevé l'Italie. Et de l'Italie soulevée, ce qui était mourant retomba mort, mais ce qui était vivant est resté debout.

Le Piémont s'est levé sur les débris de Rome.

Heureux pays, le plus heureux du monde! Il faudrait de formidables antithèses pour faire comprendre la transformation qui, en si peu de temps, l'a tiré de l'ombre et mis en pleine lumière, attirant sur lui l'anxieuse attention de toutes les puissances et les sympathies ardentes de toutes les nations.

Montrons sans phrases, par quelques faits seulement, ce qu'il fut et ce qu'il est, et laissons juger ceux qui nous lisent.

En 1814, Victor de Savoie rentre dans ses États,

suffisamment escorté de nobles et de moines. Il n'a rien oublié, rien appris, et rétablit tout dans le premier état : le droit d'aînesse, les fidéi-commis, même la torture. Il se vante d'avoir dormi quinze ans.

Une révolution éclate en 1820, il abdique et Charles-Félix lui succède, un épicurien qui ne veut pas qu'on l'attriste au théâtre par de sombres tragédies et qui en fait jouer de réelles, de sanglantes, à épouvanter l'imagination de Shakspeare et d'Alfieri.

Puis vient Charles-Albert, cette incertitude incarnée, cette hésitation couronnée, qui un jour veut donner à ses sujets la constitution d'Espagne et le lendemain va la combattre au Trocadéro, qui rêve l'indépendance et qui déteste la liberté, hait l'Autriche et la France, craint le peuple et les prêtres, adore la guerre et a peur du diable; et, flottant entre toutes ces contradictions, règne quinze ans les bras croisés, les mains jointes, dans une capucinière d'où il sortira tout armé, soldat, héros, martyr.

Trente ans de réaction et de stagnation. Après 1815, on voulut faire sauter un pont, parce qu'il avait été jeté par Bonaparte. On nomma une commission pour voir s'il ne serait pas possible d'effacer l'effigie de Napoléon sur les monnaies, sans diminuer leur valeur. Un employé du trésor fut destitué parce qu'il écrivait ses *r* à la française.

Dans une de ses comédies, *la Costanza rara*, Alberto Nota avait fait dire à un Français que les glaces du nord étaient au moins pour moitié la cause de nos désastres en Russie. Sur la plainte de l'ambassade russe, la pièce fut supprimée, l'auteur réprimandé, et ce comique estimable faillit être enfermé dans une forteresse.

Des tortures étranges étaient infligées aux prisonniers : on les exténuait, dit Brofferio; on affaiblissait

leur intelligence, on épouvantait leur imagination par un appareil judiciaire odieux, on les confessait comme au Saint-Office.

A l'Université, dit Ruffini, les commissaires proposèrent un double but, réduire le nombre des étudiants et leur rendre la vie aussi dure que possible. On exigeait d'eux, pour les admettre dans les Facultés, un certificat de la police et un certificat du curé de leur paroisse. Le premier devait constater qu'ils n'avaient pris aucune part aux mouvements de 1821. Le second, que leur conduite était chaste, qu'ils allaient à l'église tous les jours de fête, s'étaient confessés six fois au moins dans les derniers six mois, avaient communié à Pâques solennellement, et que leur famille possédait une propriété foncière.

Un jour, à Mondovi, un prisonnier voulut se faire raser. On en demanda la permission au gouverneur de la province, qui répondit : « Le prisonnier aura les mains, les bras et les jambes liés à une chaise. Deux sentinelles seront placées, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, et derrière lui un soldat, le sabre nu. En face se tiendra le commandant avec le major de la forteresse d'un côté et son aide de camp de l'autre. Dans cette attitude, il est permis au prisonnier de se faire raser tout à son aise (*con tutto il suo comodo*). »

En 1830, Mazzini, fort jeune encore, fut arrêté et enfermé dans la forteresse de Savone. Son père, professeur de médecine à Gênes, demanda le motif de cette arrestation. Le gouverneur répondit : « Votre fils se promène seul hors de la ville, plongé dans ses réflexions : ce n'est pas de son âge. »

Voici un mot cité par Ferrari et qui peint fort bien cette période cauteleuse : « Mon fils est sérieux et prudent, disait un Italien, il n'a pas un ami ! »

Tel était le Piémont de 1815 à 1845. Maintenant la conscience, la pensée, la parole, la presse y sont libres.

Maintenant un roi y règne qui, résistant à la fois aux séductions de l'Autriche, aux menaces de Rome, aux suggestions de ses courtisans, a maintenu le pacte qu'il avait juré et entraîné la nation en avant, en marchant devant elle.

Ce roi est le plus brave de ses soldats. On l'avait vu à Goïto décider la victoire, à Novare, reculer la défaite, qu'il rendit glorieuse; à sa villa de Pollenzo, refuser un détachement pour sa défense personnelle; et, dans la nuit, sa carabine à la main, courir au secours de la maréchaussée et faire le coup de feu avec les bandits. On l'a vu l'autre jour, à Palestro, devant les bersaglieri, au milieu de nos zouaves, qui l'ont nommé leur caporal sur le champ de bataille. « Et vous pouvez être fier, Sire, lui ont dit ces braves, qui se connaissent en vaillance : on vous a élu à l'unanimité. »

Mais ce qu'on sait moins, c'est que Victor-Emmanuel, l'un des rares souverains qu'une plume libre puisse vanter sans fausse honte, a autant de bons sens que de courage, et autant d'esprit que de bons sens.

« Quand l'impératrice de Russie vint à Turin, le roi, n'ayant plus sa mère ni sa femme, chargea la comtesse de Robilant, dame très-distinguée, de faire les honneurs de son hospitalité à l'auguste visiteuse. — La marquise d'Arvillars, première dame du palais, mais qui est regardée comme l'âme du parti *noir-autrichien*, entra dans un violent courroux de ce choix, et elle en écrivit au roi, qui lui répondit sur-le-champ « qu'il ne manquerait pas assurément de se souvenir d'elle, si jamais une impératrice d'Autriche passait par Turin. »

« Ami sûr, bon père, souverain charitable, il n'y a

peut-être pas au monde un prince aussi apprécié de son peuple, que celui-là. — Les uns, ceux de la droite, aiment en lui l'héritier de la maison de Savoie, le descendant de tant de glorieux princes; les autres, les hommes de l'indépendance, joignent à ce respect traditionnel l'admiration et la reconnaissance pour le soldat intrépide de l'idée italienne. — Tous portent dans leur cœur ce brave roi qui est la force et l'orgueil de l'Italie. — Chose rare dans ce siècle, ses six millions de sujets sont autant d'amis dévoués, sur le corps desquels il faudrait passer pour l'atteindre. »

J'ai laissé parler M. de La Varenne; il dit ce que j'ai à dire, et bien mieux que je ne l'aurais dit. Et il ajoute, en racontant la vie de Victor-Emmanuel jusqu'à l'an dernier, avant la guerre :

« Depuis les cruelles pertes qui l'ont frappé dans ses plus chères affections, le roi vit très-retiré. Il passe toute la belle saison dans ses maisons de plaisance, à Pollenzo et à Racconigi, et il habite actuellement Sommariva Perno, terre qu'il a achetée depuis peu de la famille Saint-Thomas. — L'hiver, il revient au palais royal de Turin et donne quelques belles fêtes, plutôt pour contribuer à l'animation de la capitale que pour son propre plaisir. Sa liste civile de quatre millions passe en grande partie en pensions et bienfaits, car le roi est très-généreux et donne beaucoup. Son seul luxe consiste dans ses chevaux, pour lesquels il a établi un haras modèle. Quant à la représentation officielle, à l'état de maison dont Charles-Albert aimait à vivre entouré, non pour lui-même, mais pour le plus grand éclat de la majesté royale, son fils en a supprimé considérablement; l'étiquette lui pèse comme un esclavage, et il mènerait bien plus volontiers l'existence d'un simple officier que celle consacrée par l'usage des cours.

« Aussi, chez ce peuple grave, sensé, plutôt suisse ou flamand qu'italien par le caractère, la simplicité des goûts, la franchise toute militaire du roi, l'absence de barrières entre lui et ses sujets, dont le dernier peut l'aborder et lui parler sans crainte, font-elles une profonde impression. Dans la bourgeoisie et dans le peuple surtout, cette impression se traduit par un respect, par un amour point bruyant, mais extraordinaire. Il n'est point de chose qu'un tel roi, avec une telle nation, ne puisse entreprendre, sûrs à ce point l'un de l'autre. »

On sait maintenant ce qu'ils ont entrepris.

Et voici un fait qui est un enseignement : Notre Victor (les Piémontais l'appellent tous ainsi) n'a pas seulement illustré son propre règne à force de bravoure et de loyauté : il a réhabilité le règne de son père. Je ne sais si d'autres l'ont remarqué : les détracteurs les plus acharnés de Charles-Albert se sont tus depuis Victor-Emmanuel. On a oublié les violences contre les mazziniens, les sympathies légitimistes, les sommes envoyées au Sunderbund, l'armistice de Salasco, que sais-je encore? toutes les médisances et les calomnies répandues contre le *roi Tentenna*. L'on ne s'est souvenu que d'un héroïque vieillard, intrépide, impassible, immobile et pâle comme une statue de marbre au milieu des balles et des boulets. Il disait à ses soldats, d'une voix mourante : « En avant, mes amis! » Et il entrait froidement dans la mêlée....

« Il fut un des derniers qui abandonnèrent les hauteurs de la Bicoque (c'est un général autrichien qui raconte ceci dans ses souvenirs). Plusieurs fois, en se retirant, il se retourna vers nous, arrêtant son cheval au milieu du feu, puis, comme les balles semblaient ne vouloir pas l'atteindre, il mit son cheval au pas et regagna la ville....

« A chaque instant ceux qui l'accompagnaient s'attendaient à le voir tomber et, comme le général Giacomo Durando tâchait de l'entraîner par le bras : Laissez-moi, général, s'écria-t-il, laissez-moi, c'est mon dernier jour; il faut que je meure, je le veux! »

On ne se souvient plus que de cela maintenant et au rebours de la loi juive qui punissait sur l'enfant l'iniquité du père, une vénération plus chrétienne aujourd'hui fait remonter au père la gloire du fils.

Et, sous ce roi quelle nation, fidèle, confiante et libre, et digne de l'être! Quand on avait parcouru Florence mécontente, Venise en deuil, Naples torturée, Rome éteinte, l'Italie entière navrante et navrée, en brouille avec ses maîtres et couchée sur le lit de Procuste ou sur le fumier de Job, quelle joie d'entrer à Turin, la ville en fête, où le roi aimait son peuple, où le peuple aimait son roi! Partout une gaieté tranquille, constante, qui n'était ni la fièvre du plaisir, ni la folie de la tristesse, mais l'expression du bonheur. Partout le triomphe de la liberté conquise et mieux encore, le calme de la liberté installée chez elle, dans la maison qu'elle s'est faite et qui lui convient. Une maison flamande, avec un air de cordialité et de bien-être, les fenêtres ouvertes à l'air libre, la porte à l'exilé qui cherche une patrie et, sur le seuil l'inscription antique : Ave!

Là sont reçus les proscrits de l'Italie entière. J'ai déjà nommé ceux de Naples, les meilleurs dans l'ensemble et les plus nombreux : leur pays est riche en hommes et les sacrifie largement; ils *repoussent*, comme les zouaves. Mais ce n'est pas Naples seulement qui s'est dépeuplée pour Turin, c'est aussi Milan, Venise et Rome. Pas de naufrage et de reflux qui n'ait laissé là ses épaves. Je remplirais un chapitre rien qu'en nommant les Italiens des autres provinces qui sont accueillis dans le Piémont.

Parmi eux, je retrouve le philosophe que j'ai nommé, le comte Terenzio Mamiani. Il a fondé à Gênes une Académie philosophique pour laquelle il a rédigé d'importants mémoires. Et il occupe la chaire de philosophie de l'histoire à l'Académie de Turin.

Mais il n'est pas seulement philosophe, il est aussi jurisconsulte : Il a publié un volume sur les *Principes du droit*, un livre sur le *Droit de propriété*, et plusieurs autres travaux sur l'économie sociale.

Comme tant d'autres, il fut patriote, et après avoir pris part à l'insurrection de la Romagne, il vint à Paris, où il connut longtemps les nostalgies de l'exil. Il y fonda avec Pier-Silvestro Leopardi, de Naples, un comité de propagande, et il ramena sur l'Italie oubliée l'attention de nos hommes politiques et de nos écrivains. Quand plus tard Pie IX, à son avénement, proclama son amnistie en offrant l'absolution plénière aux politiques pénitents et convertis, Mamiani ne voulant pas désavouer son passé, refusa de rentrer à Rome.

Il fut homme d'État, ministre même, aux plus mauvais jours, et dans la ville la plus tourmentée d'Italie, à Rome, avant et après la fuite de Pie IX. Plus sincère et plus avancé que le prince, moins violent et moins excessif que le peuple, il ne put ni contenir la révolution ni entraîner le pouvoir et, rejeté des deux côtés, il se trouva seul de son parti, comme Dante. Mais il accomplit d'utiles réformes qui sont restées et qui lui ont gardé sa notoriété politique. Il siégeait hier encore au parlement de Turin.

Ancien proscrit, ancien ministre, député, professeur jurisconsulte, philosophe, écrivain, ce devrait-être assez pour remplir la vie d'un seul homme. Mais Mamiani est plus encore, il est poëte, il l'est dans l'âme, il l'a été dans tous ses livres et dans tous ses actes, en philosophie et au pouvoir.

Il le fut dès l'enfance. Il débuta par des hymnes catholiques où il tâchait de mettre d'accord Homère et la Bible. Il habillait la madone en Diane, et en nymphes, les jolies nonnes des couvents : c'était une innovation qui s'en retournait tout benoîtement à la Renaissance, restaurée vers le même temps chez nous, par un vers assez extravagant d'André Chénier.

Mais après ses hymnes, écrits du reste avec soin, dans un *verso sciolto* plus travaillé peut-être, sinon plus réussi, que ceux d'Annibal Caro, il fit brusquement volte-face avec cette souplesse et cette mobilité d'esprit qui lui ont permis de tout embrasser. Il essaya des *Idylles* où il voulait, en dépit de Virgile, poétiser les bois sans les anoblir et leur laisser les grandes lignes antiques sans les tailler en charmilles pour les rendre « dignes d'un consul. » La tentative fut heureuse, surtout dans les sujets modernes, je signale une poignante élégie, *Una madre* qui m'a fort ému, et une poésie d'amour qui m'a ravi, pleine de saveur locale et de grâce populaire : *Rispetti di un Trasteverino*.

Le comte Mamiani a longtemps vécu en France et dans un bon moment, il en a rapporté, j'allais dire emporté cette courtoisie indulgente et modeste qui n'est plus dans nos mœurs. Son premier accueil ressemble à un discours de réception à l'Académie française. Mais quand l'ancien proscrit raconte ses souvenirs, il attache comme un livre de mémoires finement écrit. Dans son salon de la place Carlo Felice, à Turin, j'ai pu me croire un instant à Paris, chez quelque ancien ministre de Louis-Philippe. M. Mamiani parlait notre langue, avec une élégante facilité. J'étais venu l'interroger sur l'Italie, il me renseigna sur la France de 1830 et de 1840 : il en a suivi tous les événements et connu tous les hommes ; il sait sur le bout du doigt son histoire de dix ans.

Il devrait l'écrire; notre génération ne la connaît que par le réquisitoire de Louis Blanc; l'opposition plus calme de M. Mamiani m'a paru plus juste.

En quittant ce poëte-gentilhomme, j'entrai chez un écrivain non moins illustre et plus cruellement éprouvé. J'eus, pour l'atteindre, à gravir quatre étages d'un escalier qui s'était fait petit pour tenir peu de place. Une chambre plus que modeste, une table et quelques chaises de paille; puis quelques rangées de livres sur des casiers de bois blanc : voilà tout ce que je découvris à première vue. Une porte s'ouvrit et un homme qui en remplissait tout l'encadrement me montra sa tête ravagée par la souffrance et plus qu'à demi cachée par une barbe grise et des lunettes bleues qui défendaient ses yeux affaiblis. Cet homme était un Italien, qu'il suffit de nommer, Niccolò Tommaseo.

Né en 1803 à Sebenico en Dalmatie, il avait étudié dans son pays, puis à Padoue. Sa famille voulut qu'il fût avocat, il se sentait poëte et, comme tant d'autres, pour suivre sa carrière, il renonça volontiers à l'aisance de sa maison. Il vécut en Lombardie, puis à Florence, où nous l'avons rencontré. Vous vous rappelez sa belle conduite avec Vieusseux : il se déclara l'auteur de l'article qui avait fait supprimer l'*Antologie*. Et il ne l'était pas.

Exilé en 1831, il se rendit à Paris, où il enseigna l'italien, on pourrait dire l'Italie à la jeunesse française. En 1839, il profita de l'amnistie accordée par l'Autriche aux prisonniers politiques, amnistie bien plus large (notez le fait : je le tiens de Tommaseo lui-même) que la fameuse absolution octroyée sept ans plus tard au Vatican. L'Autriche n'exigeait aucun aveu, mais un simple engagement à se soumettre aux lois de l'empire. Tommaseo revint donc en Italie et reprit sa plume de patriote, de poëte et d'érudit.

Il publia un dictionnaire des synonymes, plein de sentences libérales; cette philologie d'opposition fit plus de bruit que n'en auraient fait des coups de feu. Écrivain prodigieux, d'une verve et d'une vigueur à tout rompre, Tommaseo écrivait sur tout, de ses deux mains, avec une sorte de fureur. Il publia des vers, des romans, des traités d'esthétique, des collections de ocuments historiques, des collections de chants populaires, des articles de critique, de philosophie, de philologie, de religion. Il n'a pu lui-même me donner tous les titres de ses livres.

Son œuvre, comme écrivain, fut la vulgarisation de la langue écrite. J'ai déjà insisté bien des fois sur le nombre d'idiomes divers qui se parlent dans la péninsule. Le peuple a presque partout ses patois qui se retirent, en quelque sorte, à mesure que l'Italie s'étend. La langue nationale envahit les dialectes et n'en garde qu'une diversité d'accent, ici plus sonore, et là plus vif, et quelques locutions locales, certains mots pittoresques. Tel est, presque partout, le langage des classes lettrées. Mais en prenant la plume, au nord comme au midi, l'Italien met de côté ces termes du crû, revêt son peplum ou ses manchettes et sue sang et eau pour écrire autrement qu'il ne parle, dans sa conversation de tous les jours. Tommaseo voulut combattre cette singulière habitude. Il était de l'école de Manzoni, romantique et catholique, ennemi des idées et des formes païennes et rêvant pour les nouveaux dogmes un art nouveau. Il préférait la couleur populaire à la ligne savante et, dès sa jeunesse, il combattit Ugo Foscolo, Leopardi même qu'il appela spirituellement (il excelle dans ces définitions ingénieuses) un « poëte élégamment désespéré. » Ce fut-là son rôle comme critique.

En même temps, catholique sincère, acharné, il tâ-

chait de relever l'Église de saint Pierre. Il la défendait à outrance, contre les étrangers et les Toscans. Il voulait concilier la raison et la foi, ou du moins l'intelligence et le sentiment : en les séparant, disait-il, on n'a que de la folie ou de l'algèbre.

J'ai déjà dit qu'il convertit Alessandro Poerio de Naples, et qu'il fit de l'abbé Rosmini un égal de Vico. Il fut de ce grand mouvement qui ressuscita l'idée guelfe et lui rendit l'empire du monde. Il écrivit à Paris, dans un journal du P. Lacordaire « qu'une seule larme de Pie IX valait plus pour la liberté de l'Italie que tout le sang versé de ses enfants. »

Ah! c'est que Pie IX avait dit, en étendant sa main sur les drapeaux vénitiens : « Dieu bénisse Venise en la délivrant des maux qu'elle craint et que, dans les ressources infinies de sa toute-puissance, il daigne conserver à son peuple le bonheur qu'il mérite! »

Mais Tommaseo fut déçu, comme beaucoup d'autres. D'ailleurs, quoique très-catholique et très-fervent, il a souvent fait la guerre aux papes, en prose et en vers. Dès 1835, il avait publié à Paris un livre, l'*Italia,* où les souverains pontifes étaient très-mal menés. On a prétendu qu'il avait renié cet ouvrage et l'on a mal fait : « Il est de moi, m'écrit-il, et je ne l'ai jamais renié, au contraire : j'en ai réimprimé quelques fragments à Florence, avec mon nom. Et je ne le renierais pas, d'abord parce que ce n'est pas ma coutume de le faire, et si j'avais quelque chose à rétracter, j'avouerais franchement l'erreur; puis parce que ce travail, si imparfait qu'il soit et appliqué expressément aux événements d'alors a gardé même à présent une opportunité douloureuse et je crains qu'il ne la garde encore longtemps. » — Ainsi Tommaseo n'eut pas à se contredire en publiant récemment à Paris un livre français contre le

gouvernement temporel du pape. Il n'y a plus maintenant une seule pensée italienne qui rêve encore de donner à saint Pierre l'héritage de César.

Mais Tommaseo ne combattit pas seulement comme catholique, il combattit aussi comme citoyen. Dès les premiers jours, à Venise, on le vit à côté de Manin, aux avant-postes. Dans cette fameuse question des voies ferrées qui commença la lutte entre Venise et l'Autriche, il entra en lice et publia dans *la Favilla*, journal de Trieste, un article véhément qui fut appelé la Marseillaise des chemins de fer.

Et dès lors il ne quitta plus l'attaque. Un de ses livres sur l'instruction publique le fit condamner à une amende de cent florins. Le 30 décembre 1847, il lisait à l'Athénée de Venise un discours contre la censure ; peu après il écrivait à l'évêque d'Udine une lettre publique où il demandait justice et pitié pour la nation.

Il lui peignait les malheurs des Italiens, les persécutions, les provocations, les outrages, les sévices, le sang versé, le droit violé. Il lui disait : « Vous, prêtre et Italien qui avez parlé au peuple en lui recommandant la soumission, vous devez maintenant parler au prince en lui conseillant la justice.... Vous avez rendu à César beaucoup plus que ce qui est à César, rendez maintenant à l'humanité et à l'honneur ce qui est à l'humanité et à l'honneur.

« J'écris ces paroles avec l'âme affligée, humiliée, mais sans rancune et sans colère, avec une confiance secrète, invincible, et Dieu en voit la raison. Par charité, ne dédaignez pas ma voix qui n'est point une voix ennemie. Parlez, non pour exciter, mais pour prévenir des tumultes; parlez par compassion pour la nation et pour le prince, parlez pendant qu'il en est temps, pour n'avoir pas à vous écrier un jour : Malheur à celui qui s'est tu ! »

« Je suis légiste, disait Manin à Tommaseo, et le chemin que nous avons pris nous mène tout droit en prison.

— Je le sais, répondit Tommaseo ; pour moi, ce n'est rien, je suis seul ; mais pour vous qui avez une femme et un enfant à garder, prenez garde ! »

Ils furent arrêtés le même jour, en janvier 1848. Les deux chefs de Venise ne ressemblaient guère l'un à l'autre, on le vit dès leur arrestation. Manin reçut poliment l'officier de police qui s'excusait de sa mission.

« Elle est plus désagréable pour vous que pour moi, » lui dit-il, puis il l'aida dans sa perquisition et lui mit à la main le papier que cherchait la police. Enfin, comme de lui-même, il le suivit à la prison.

Tommaseo jetait feux et flammes.

Le contraste fut plus éclatant encore, à cette fameuse séance du 3 juillet où s'ouvrit l'assemblée nationale de Venise et où la jeune république, trop faible pour lutter seule, se donna au roi Charles-Albert. Les duumvirs, Manin et Tommaseo, républicains l'un et l'autre, ne voulaient pas la fusion avec la Sardaigne. Mais, je l'ai déjà raconté, Manin sacrifia noblement sa conviction, son pouvoir et même sa renommée à l'opinion du plus grand nombre et aux nécessités du moment. Tommaseo fut inflexible.

Il bondit à la tribune et dit à ceux qui proposaient l'annexion :

« Pourquoi nous jeter dans les bras de Charles-Albert qui ne nous demande pas d'être à lui ? Nous le calomnions en croyant sa protection intéressée. Si une femme, se trouvant en danger de mort, disait spontanément à celui qui, sans mot dire, lui tendrait la main pour la sauver : — je vous donne mon honneur, le libé-

rateur indigné pourrait lui répondre : Malheureuse, qui te l'a demandé? » Et il insiste sur cette idée qu'on calomnie le roi en lui supposant cette ambition impie : « Songez à votre défense, dit-il en terminant, comme si Charles-Albert ni d'autres ne pouvaient vous secourir, ou bien vous péririez.... Il reste encore beaucoup à faire, il faut raviver les esprits, combattre l'inertie. Ne croyez donc pas qu'en tranchant aujourd'hui la question de votre sort, vous feriez disparaître le danger. Vous aurez un poids sur la conscience et une humiliation de plus, mais pas un devoir ni une douleur de moins. Voyez la Lombardie : malgré sa fusion avec la Sardaigne, ne recommence-t-elle pas ses sacrifices, comme si elle était seule et non pas à l'ombre d'un roi? Croyez-le, si cette ombre d'un roi devait unir et rendre heureuse l'Italie, moi le premier je le proclamerais seigneur de Venise et j'écrirais son titre avec mon sang. Que Dieu accomplisse mes souhaits envers cette terre chérie et éloigne mes pressentiments douloureux! »

Tommaseo fut membre du gouvernement provisoire de Venise, puis ambassadeur de sa République à la nôtre, encore trop menacée et déjà trop divisée pour tenter la grande entreprise qui promet de s'accomplir aujourd'hui. Tommaseo n'obtint aucun secours et rentra seul dans sa ville assiégée. Il n'en sortit que le dernier jour avec Manin.

Exilé deux fois, déçu, vaincu, trahi toujours, épuisé par tant de disgrâces, Tommaseo n'a jamais bronché ni plié. Il travaille encore pour vivre, il dicte un dictionnaire italien, où cinquante mille locutions qui ont échappé aux académiciens de Florence, seront ajoutées à leur dictionnaire de la Crusca. Dicter, en italien, s'emploie pour écrire, mais Tommaseo dicte et n'écrit pas : il est presqu'aveugle.

Il est resté républicain malgré Mazzini, comme il est resté catholique malgré Pie IX. Il est immuable dans ses convictions et dans sa probité. Il résiste aux caresses du Piémont, comme il avait résisté aux menaces de l'Autriche : il ne veut ni pensions, ni faveurs; il est pauvre.

J'aurais beaucoup d'autres émigrés à nommer, si je ne craignais de lasser l'admiration de mes lecteurs. Je les renvoie, s'ils veulent connaître tous ces grands caractères et tous ces grands malheurs, au beau livre d'Atto Vannucci, « les Martyrs italiens du XIXe siècle. » Place encore ici pour un seul : il est revenu du Spielberg.

C'est le marquis Giorgio Pallavicino, gentilhomme lombard, patriote italien. J'ai eu l'honneur, à Turin, de m'asseoir auprès de lui, dans la somptueuse demeure qu'il habite. Et quittant tout à coup notre encadrement de dorures, nous sommes retournés ensemble à sa prison d'autrefois.

Entretien plein d'émotions et de ressouvenirs, plus beau que le sermon de Pellico, plus attachant que le roman d'Andryane. Je voyais le prisonnier devant moi : c'était bien lui qui avait tant souffert.

Par une fatale erreur, après les événements de 1820, un de ses amis, Gaetano Castillia, avait été arrêté à sa place. Il s'en alla droit à la police et se constitua prisonnier en disant : « Gaetano Castillia fut entraîné par moi dans la cause; s'il y a crime, c'est moi qui suis coupable et c'est moi qu'il faut punir. »

Après deux ans d'inquisition, il s'entendit condamner à mort, puis à vingt ans de *carcere duro*, par grâce. On a lu dans Pellico ce que c'est que le *carcere duro* : le travail forcé, une chaîne aux pieds, une planche pour lit, une nourriture à dégoûter la misère. Il fut enchaîné et attaché, tête nue, sur un tréteau, devant le peuple,

qui frémissait d'horreur. Ce fut là qu'il entendit sa sentence. Puis on le traîna au Spielberg.

Ses quatre compagnons étaient enfermés deux à deux, les premiers jours il resta seul. Seul, comprenez-vous l horreur de cette entrée au cachot : quatre murs blanchis de frais, une fenêtre à double grille, et sur une mauvaise table, des hardes grossières, le vêtement des forçats. Là, pour vingt ans, et seul!

Ce fut le mardi gras qu'il entra au Spielberg. En voyant le masque qu'il allait prendre, il lui vint un rire amer à la bouche et il chanta ce refrain de lui :

Siam trecento — il gran cimento
Ma spartano — abbiamo il cor.

(Nous sommes trois cents dans la grande épreuve, mais spartiate est notre cœur.)

Comme la nourriture du bagne répugnait aux prisonniers, on les mit au régime des malades : trois petites soupes par jour, et une bouchée de viande, avec une tasse de café bourbeux ou un verre de vin au choix, mais pas les deux ensemble : deux cordiaux c'est trop, un suffit, avait dit l'oracle impérial.

Un prisonnier en mourut de faim! Il se nommait Villa : il était taillé en athlète. La veille de sa mort arriva de Vienne l'ordre de lui donner des gélatines, de la volaille et du gibier.

Avant lui était mort Antonio Oroboni, l'ami de Silvio Pellico. « En automne, à la chute des feuilles, il se flétrit; vinrent les gelées de l'hiver, et il se sentit courir dans les veines le frisson de la mort; revint le printemps, et son âme toute jeune se tut et ne s'unit pas comme d'habitude aux harmonies de la nature; le jour de sa fête, le 13 juin, il ferma les yeux, innocent

et chaste comme à sa première aube, et ne les ouvrit plus. » (*Spilbergo e Gradisca*[1].)

Ces malheureux, épiés par leurs geôliers (l'un d'eux comprenait tous les dialectes de la Lombardie), épiés par leurs confesseurs (l'un d'eux disait qu'il fallait obéir à l'empereur, dût-on même, en le faisant, désobéir à Dieu), ne pouvaient murmurer un mot qui ne fût entendu à Vienne. On ne leur accordait, en fait de livres, que *la Manne de Dieu*, méchant volume ascétique. « J'en lis un chapitre quand je veux dormir, et deux quand je veux suer, » disait Pallavicino.

En revanche, si on leur défendait la lecture, on leur ordonnait le travail. Les uns tricotaient, les autres faisaient de la charpie avec des haillons fétides qui leur étaient envoyés des hôpitaux. Pallavicino dit qu'il en fit assez à lui seul pour panser toutes les plaies de l'empire.

Tels étaient les cachots du Spielberg : « Privations et vexations de toute sorte, oisiveté insupportable et travail nauséabond : torture de l'esprit et torture du cœur. On n'accordait pas au prisonnier de nouvelles de sa famille. C'était un sépulcre; mais sans la paix des morts. »

Le marquis Pallavicino faisait de la charpie ou écrivait sur les murs, avec une épingle, un vers, une date, un souvenir, ou apprenait l'allemand et l'anglais dans deux petits dictionnaires de poche qu'il avait reçus de contrebande. Pour les dérober aux inspecteurs, il en avait détaché les feuilles, et il les cachait les jours d'inspection (deux fois par semaine) dans les fentes du plancher et sous une couche de poussière. Il transcrivit après sur le mur les deux vocabulaires, avec son

(1) Ce livre est un extrait des Mémoires de Giorgio Pallavicino, imprimé à Turin en 1856. Je le citerai en plusieurs endroits.

épingle, et les apprit par cœur avec une patience de moine ou de forçat.

Puis il écrivait sans plume, sans encre, sans papier, car tout cela était prohibé au Spielberg. Il se laissait croître un ongle qu'il fixait dans un morceau de bois et noircissait ou jaunissait avec la rhubarbe ou la suie qu'il se faisait prescrire par le médecin; puis, trempant dans du lait et cylindrant avec un verre les chiffons de gros papier buvard que la prison fournissait aux condamnés, il parvint à écrire une satire ménippée, des recueils de logogriphes et même des billets à ses compagnons de malheur.

Mais tout cela ne suffisait pas pour tuer la vie. Les jours se traînaient avec une lenteur implacable, toujours les mêmes, inertes, mornes, toujours! Puis venaient les nuits sans sommeil, agitées de minute en minute par le *Qui va là!* des sentinelles. Il eut, l'un après l'autre, deux camarades de chambre qui, l'un après l'autre, lui furent enlevés. Ainsi tous les malheurs à la fois, la faim, le froid, l'exil, la captivité, l'isolement.... Et pas un mot de sa mère!

Il en devint malade, on le dit fou; Pellico l'a même écrit dans son livre. Il n'était qu'horriblement secoué par la douleur. L'empereur le sut : l'empereur avait un fond de justice. Il lui envoya le Tasse et Klopstock.

Puis il ordonna qu'on cherchât une prison plus saine. L'ordre était vague, on le laissa tomber. Puis tout à coup, un an après, l'empereur se ressouvint du malade. « A propos, demanda-t-il, où est Pallavicino? » Le courtisan interrogé répondit qu'il n'en savait rien, et courut avertir le ministre. Le ministre envoya sur-le-champ un commissaire au Spielberg afin de pouvoir répondre à l'empereur, si l'empereur renouvelait la question : Sire, Pallavicino est en route pour Gradiska.

Étrange condition d'un pays où la vie et la mort de tant d'infortunés dépendent de la mémoire ou du bon plaisir d'un seul homme!

« Un prisonnier d'État, l'ex-lieutenant Bachiega, cachait dans sa cellule un moineau qu'il aimait. Un jour de visite, le moineau fut surpris : grande indignation de l'inspecteur et confiscation du volatile. Bachiega pria, supplia qu'on lui laissât ce compagnon de captivité. « Impossible, répondait M. Muth, impossible! « Tout ce que je peux faire, c'est de transmettre votre « demande au gouverneur. »

« M. Muth tint parole; mais le comte Mitrowski, gouverneur de Moravie et de Silésie, branla la tête en disant : « Le cas est grave, et je n'en veux point assu« mer la responsabilité : j'écrirai au ministre. » Le ministre, ayant lu le rapport du gouverneur, branla la tête à son tour : « Mes pouvoirs ne vont pas jusque-là, dit« il, j'en ferai mon rapport à l'empereur. » Et l'empereur, par un acte sous seing privé, décréta qu'on accordât un moineau au prisonnier Bachiega.

« Peu avant, par un autre acte sous seing privé, Sa Majesté avait décrété qu'on octroyât une perruque à Villa. La perruque était une méchante fourrure en poils de chien. » (*Spilbergo e Gradisca.*)

A Gradiska, le marquis Giorgio Pallavicino fut enfermé avec un voleur presque fou qui voulut le dévaliser. Le marquis avait avec lui quelque argent et deux livres (un roman de Cooper et un roman de Gœthe). Dénoncé pour ces crimes par le voleur, il fut astreint au régime le plus sévère : sans la charité de deux femmes (dont l'une en fut punie à coup de verges) il serait mort de faim. Le directeur du bagne disait à qui voulait l'entendre : « La mort d'un galérien, c'est un profit pour l'État. »

En sortant de là, le gentilhomme lombard dut subir la honteuse visite qu'on inflige aux forçats : je renonce à la décrire.

Quand je l'ai vu à Turin, l'an dernier, il combattait encore. Il présidait une association politique en faveur du Piémont et de l'Italie. Plus que tout autre, avec le docteur Tommasi, de Naples, et l'historien La Farina, de Sicile, il a préparé ce grand travail qu'achève maintenant l'Italie avec tant d'accord, de sagesse et de vaillance. Et cette fois, on peut le prédire à coup sûr, il n'en sera point puni par le bagne. Les Italiens n'iront plus au Spielberg.

J'ai lu dans Andryane que le prince de Metternich fit un jour une visite officieuse à Confalonieri pour obtenir de lui des confessions.

« Vous avez fait, lui dit-il, tout ce que vous avez pu faire pour votre cause, et vous l'avez servie jusqu'au dernier moment avec une singulière abnégation, bien que vous eussiez dû peut-être douter du succès de l'entreprise. Mais ce qui n'était alors que supposition est maintenant certitude. Non-seulement en Italie, mais dans l'Europe entière, les deux principes se sont pris aux cheveux, et partout le fait nous a donné raison. Vous êtes restés les plus faibles, et quelques mesures énergiques des grandes puissances ont suffi pour prouver que les idées révolutionnaires ne pouvaient lutter dans le cœur des peuples contre la légitimité : c'est une cause jugée. »

Étranges croyants, chimériques rêveurs que les diplomates! Depuis cette prédiction, la cause jugée a été deux fois reprise : elle se plaide maintenant au tribunal de Dieu. L'année glorieuse où nous sommes a, d'un seul coup de vent, emporté la prophétie et le prophète. L'Italie se relève, et M. de Metternich vient de mourir.

XXIII

LES PIÉMONTAIS. — Caractère national. — Littérature politique. — Les journaux, l'*Unione*, Bianchi Giovini. — *La Rivista contemporanea.* — Modena, le tragédien. — Une réclame piémontaise. — Le *poeta cesareo*, Giovanni Prati. — Ses vers à son futur biographe. — La musique révolutionnaire. — Aspect de Turin, les statues de Vela.— Histoire de Dix ans (1849-1859). — L'exposition piémontaise : l'étage des pauvres. — Les politiques. — Une visite à M. de Cavour.

J'ai parlé des émigrés, mais je n'ai rien dit des Piémontais qui survivent. Ils sont nombreux, ils sont remarquables, mais n'appartiennent pas à mes études; ils ne sont guère écrivains, ou, s'ils écrivent, ce n'est pas pour bien dire. Ce grand pays n'est donc point encore un terrain propice aux lettres. La liberté y porte ses fruits avant de donner ses fleurs.

Le Piémontais, par ses facultés, est un peuple moins italien que nous-mêmes. Il y a du Belge et du Hollandais dans son caractère. Il est calme, sensé, réfléchi. Sa bravoure même est plutôt de la fidélité que de l'enthousiasme. Il ne se ferait pas tuer pour l'Italie si ce n'était pas son devoir d'aimer et de suivre son roi. L'imagination n'est pas son fort, ni son faible. Il ne se pique pas de poésie, et s'il a produit Alfieri et Silvio Pellico, ce fut sans le vouloir et par miracle. D'ailleurs, la vraie patrie du premier fut Florence, et celle du second Milan.

Aussi le mouvement littéraire est-il resté fort au-

dessous, depuis dix ans, du mouvement politique. Balbo, Gioberti, Azeglio appartiennent au règne de Charles-Albert. L'avocat Brofferio, écrivain et poëte heureux, surtout dans le dialecte piémontais, faisait autrefois, sous la censure, une vive et fine opposition au gouvernement. Il n'a plus rien imprimé, je crois, depuis que la presse est libre. Il s'en venge à la tribune nationale, où il parle avec beaucoup de verve et de chaleur.

La littérature est toute politique. Une cinquantaine de journaux se publiaient l'an dernier à Turin, et ils vivaient tant bien que mal, bien qu'ils n'eussent d'abonnés qu'en Piémont; car l'an dernier, l'Italie entière, de Palerme à Milan, végétait plus ou moins sous la censure autrichienne. Maintenant encore, à Naples, les feuilles piémontaises sont défendues; il n'y a guère qu'une trentaine de numéros de l'*Opinione* qui pénètrent dans le royaume, adressés à des étrangers : chacun d'eux, il est vrai, a son millier de lecteurs.

Parmi les journaux de Turin, un surtout m'a frappé par la verve et l'originalité de ses articles. C'était l'*Unione* de M. Bianchi-Giovini. Ce publiciste est un Girardin un peu diffus, mais très-logique et très-franc, d'une prodigieuse érudition, pensant pour lui seul, et ne représentant que lui-même. Il est né avec notre siècle, à Côme; il a été réfugié en Suisse, où il s'est un peu trop occupé des petites affaires du pays. Il a écrit une *Histoire des Hébreux*, une *Histoire des papes*, une *Critique des Évangiles*, un livre très-connu sur l'*Autriche en Italie*, des monographies estimées, des volumes de controverse, d'histoire et de statistique à n'en plus finir. Il avait deux ennemis, l'Autriche et Rome, et leur faisait une guerre à mort, dont elles s'effrayaient l'une et l'autre, aucuns disent à bon

droit. Les menaces du cabinet de Vienne et les foudres du Vatican tombaient dru comme grêle sur le journal de Bianchi-Giovani. Suspendue, supprimée plusieurs fois, la feuille intrépide reparaissait toujours. Les périodiques italiens montrent une vitalité inconcevable. Ils n'ont souvent ni argent, ni rédaction, ni administration, ni abonnés, ni sang, ni souffle, et ils n'en meurent pas.

Il y a cependant à Turin une grande revue littéraire, la *Rivista contemporanea*, fort bien faite, excellemment dirigée par M. Cesari, soutenue par des noms éminents, et pourtant, l'an dernier, cette revue était une mauvaise affaire. J'y ai lu d'excellents articles d'un professeur exilé à Zurich, M. de Sanctis, un Napolitain (je n'en finirai jamais avec Naples), c'était de la haute critique littéraire, comme nous n'en avons plus en France depuis Alexandre Vinet.

Le Mondo letterario, feuille hebdomadaire de littérature moins sérieuse, dirigée par M. Stefani, le Havas italien, ne se soutenait qu'à grand'peine. J'y ai remarqué cependant de beaux vers venus de Venise et signés Jacopo Cabianca, mais les Piémontais ne veulent que de la politique.

Ils en veulent partout, même au théâtre. Je ne vous dirai pas tous les drames libéraux que j'ai entendus à Turin, mais je vous citerai un petit fait qui a bien sa couleur locale.

J'étais allé au théâtre ou j'avais vu Modena, le grand tragédien, enlever violemment le Louis XI de notre Delavigne. J'allais quitter la salle avec une profonde émotion, et je me retournais pour rappeler encore une fois cet homme extraordinaire qui fut avocat, patriote, député à la Constituante, et acteur dans les intervalles, aussi vrai que Frédérick Lemaître et presque aussi

beau que Talma. On me remit à la porte un chiffon de papier : c'était le programme du spectacle du lendemain, une réclame.

Je suppose, ami Marc-Fournier, que vous ayez un jour l'étrange idée et la permission de jouer sur votre théâtre de la Porte-Saint-Martin le *Mahomet* de Voltaire. Que feriez-vous pour attirer la foule à ce spectacle exorbitant? Vous annonceriez, n'est-ce pas, des décors peints par Decamps, des costumes d'Eugène Delacroix, des musiques de Félicien David, une exhibition d'odalisques, une reproduction exacte du simoun, avec de vraies montagnes de sable engloutissant les caravanes et, dans les intermèdes, l'intervention de Kharagueuz entre des combats de zouaves et de turcos?

Modena ne promettait rien de pareil en annonçant qu'il allait jouer *Mahomet;* les cinq actes devaient tourner sur eux-mêmes dans le vestibule classique. Mais, pour allécher le public, il faisait une réclame anticléricale. Après avoir rappelé dans le programme que la tragédie avait été composée contre tous les fanatismes, il la pointait sur le parti prêtre et sur les menées récentes dans les colléges électoraux. L'affiche était un commentaire politique du drame, elle le rajeunissait en l'appliquant aux choses du jour. Modena faisait la leçon à son parterre et le traitait en société choisie dont il faut affriander l'esprit, non les yeux. Le lendemain la salle était comble.

Et quelques jours après, en Lombardie, le comédien-patriote refusait de monter sur la scène pour amuser les archiducs.

Avec de pareilles dispositions chez les Piémontais, faut-il s'étonner que leurs poëtes Scolari et Bellini aient encore si peu de renommée, et que ce dernier, barde

parlementaire, ait évertué la souplesse de son talent ingénieux à chanter « le Statut constitutionnel? »

Et ne doit-on pas admirer hautement M. Costantino Nigra qui s'occupait l'autre jour encore à recueillir les chants populaires en patois piémontais (quelques-uns sont fort remarquables) et M. Bersezio, conteur attachant qui se faisait écouter, la veille de la guerre, de cette nation tout armée essayant déjà ses fusils?

Ce n'est pas que le gouvernement piémontais soit hostile aux lettrés, au contraire. Il a son *poeta cesareo :* c'est un luxe que s'accordent aujourd'hui fort peu de princes. Voulez-vous connaître le poëte ordinaire de S. M. Sarde? Remontez tout simplemement la grande rue du Pô, sous les arcades, à gauche, autour du café Florio qui est le centre de Turin. Si vous rencontrez un grand garçon de quarante ans, à cheveux bruns, aux yeux flâneurs, au visage long et allongé par l'impériale, au nez proéminent et diminué par la moustache, bonne tête en somme, et annonçant un artiste au premier regard, dites-vous à part que c'est lui et tendez-lui votre main, il vous tendra la sienne. C'est l'Italien le plus ouvert et le meilleur fils du monde : il se nomme Giovanni Prati.

C'est là qu'il vit : sous les arcades. Ne cherchez pas sa demeure : il ne demeure pas. Il se promène. La vie pour lui n'est pas un combat, ni un voyage ; c'est une flânerie, le cigare à la bouche, et les yeux au vent ; un camarade qu'on rencontre et à qui l'on dit une parole joyeuse ; un groupe d'hommes qui parlent politique et qui vous dispensent de lire un journal ; puis çà et là, par hasard, une bonne fortune : une femme ou un artiste qui vous comprennent et qui vous écoutent causer d'art et dire des vers.

Prati vit ainsi toute l'année. De temps en temps il

disparaît pendant une semaine ou deux; où est-il? on l'ignore. On s'inquiète, on demande son adresse, il n'en a pas. Les uns le disent malade, les autres mort; mais un matin, joyeux comme toujours, il reparaît sous les arcades. Il revient du fond d'un bois ou du haut d'une montagne où il a fait deux mille vers.

Voulez-vous le connaître mieux? Écoutez ceci : c'est une poésie adressée à son futur biographe.

« Je naquis dans les plaines désertes de ma Davindo (dans le Tyrol italien), au chant matinal des passereaux de la montagne.

« Je naquis enfant du Pinde dans l'année où Louis porta en France la charte et l'étranger.

« La chasse à l'aube était ma joie. Oh! que d'alouettes je détachai de l'air au vol!

« Et quand eut passé le temps de ces jeux querelleurs, enfant lunatique, je vécus à l'écart et seul.

« Puis, quand je fus las du latin barbare, le chant de Métastase et du Tasse vint à moi.

« Et le marmot tout neuf, assis parmi les roses, composa des strophes d'amour et rêva des héros pleins de beauté.

« Dans ces poétiques flâneries, le gamin apprit l'histoire de la pomme qui enleva le ciel à nos premiers parents.

« O biographe courtois, ce doux fruit affriande. Celui qui en picora la feuille en veut goûter le miel.

« Si tu as aimé ce fruit-là de tout ton cœur, je suis sûr que tu couvriras de fleurs ma fosse.

« Mais si tu traverses notre boue avec des pieds chastes, cherche pour ton encre sainte un cadavre meilleur....

« J'avoue mes peccadilles en rougissant avec toi, et je le jure, sans porter de froc : j'en ai du remords au cœur.

« Je suis pur des six autres péchés, ou je les ai commis de telle manière que j'en ai presque de l'orgueil, heureux pécheur !

« Superbe, mais en face des lâchetés puissantes. Cupide, mais des joies de toute perpétuelle vérité.

« Avare, mais de paroles avec le vulgaire des sots. Irascible, mais contre la vermine de ce siècle banquier.

« Jaloux, mais de la gloire des merveilleuses entreprises, en homme qui les admire et les aime, s'il ne sait les accomplir.

« Et si parfois me prit le nonchaloir de la vie, quelque vertu cachée la fit bientôt refleurir.

« Biographe, écris ceci sur tes tablettes. Peu m'importe le reste, pourtant je ne m'en tairai pas.

« Si tu t'avises de juger mes papiers noircis d'encre, sache d'abord que l'art du cœur les a créés.

« Il les a créés dans les bons et les mauvais jours, sur les fleuves, par les vallées sombres, dans les bois, sur les monts, dans les villes.

« Et jusqu'à ce que son feu céleste le consume, il aura en tout temps, en tout lieu, des autels pour ses chants.

« Franc et pensif, il a voulu son propre manteau. Et jamais il n'eut aux yeux de larmes menteuses, ni de rires vils.

« Il a jeté bas les triangles et les galons dont le style le surcharge. Il a méprisé les gobelets et la baguette des jongleurs.

« Biographe, ne me donne pas un renom d'esprit altier. Je te laisse corriger les vers incorrects.

« Mais si la vérité est ta loi, si tu ès l'ami de la muse, que ce ne soit pas l'ortie *amère* qui croisse à mes pieds.

« Descends, ô censeur, sur la feuillée trop touffue et mets-y le feu, je ne m'en troublerai pas....

« Dans la maison où les enfants surabondent, ils ne peuvent tous être forts, élégants et beaux....

« C'est là ton droit, biographe!... »

Puis le poëte ajoute :

« Je ne veux pas de tombeaux, je ne veux pas de monuments quand je serai mort.

« Biographe, si tu m'aimes, traite ces folies de bassesses. Mais là, parmi les épaisses ramées, qu'il te plaise d'ouvrir les yeux.

« Ne vois-tu pas une suave créature, qui, solitaire, sous le saule, recouvre de roses mon funèbre sillon?

« Elle est la douce fille de mon amour heureux, et, de toute ma maison, c'est tout ce qui me reste.

« C'est le fruit solitaire d'un rameau charmant, et comme elle est tout pour moi, je ne suis rien pour le monde. »

Et le poëte conclut ainsi :

« Biographe, un dernier conseil. Quand j'aurai mis bas le faisceau de mes os foulés,

« Pour un pauvre grain de mil, n'écris pas ma nécrologie! Et sans entendre de mensonges, je mourrai plus tranquillement. »

Vous connaissez déjà Giovanni Prati. Si vous voulez le connaître mieux encore, ne me demandez ni critiques qui n'apprennent rien, ni traductions qui gâtent tout. Lisez ses livres, ou faites mieux encore, allez à Turin, sous les arcades, prenez le poëte au passage; entraînez-le n'importe où et fermez bien les portes. Si vous aimez la poésie, il vous dira de ses vers : il les dit à charmer.

Il a quarante-quatre ans à peine, et il a déjà produit un million de vers. J'ai lu de lui sept volumes, et je

n'ai pas tout lu. Enfant gâté dès sa naissance, il débuta par une histoire d'amour, *Edmenegarda*, qui fit pleurer toutes les femmes. Il étudiait encore à Padoue quand il publia cette nouvelle exquise, et il était déjà célèbre avant de quitter l'université.

Plus tard, il donna des ballades. Né dans les montagnes du Tyrol, il avait été bercé de légendes rêveuses ; il les redit aux Italiens, qui les aimaient déjà dans les poésies de Carrer. Les ballades de Prati, pleines de grâce et d'entrain lyrique, ont continué les succès de ce poëte heureux.

Au jour du réveil, il fut à son poste et chanta l'Italie. Charles-Albert fut son pieux Énée; il composa pour lui des chants guerriers qui, accompagnés par les clairons et les tambours, furent, de 1848 à 1849, les *Marseillaises* de l'indépendance italienne. Il devint dès lors le poëte officiel de la maison de Savoie, et ses chants de triomphe ont retenti sans doute l'autre jour encore sur les hauteurs reconquises de San Martino.

Enfin, une dernière transformation de son talent l'a conduit aux grandes aventures philosophiques. Ses poëmes plus récents de *Rodolfo* et du *Comte Riga* sont des excursions sonores dans les aspirations de la jeune humanité. — Et Prati est à l'âge où l'on n'a pas encore donné la moitié de son œuvre !

Il appartient à l'école romantique de la couleur et se soucie beaucoup moins de l'eurhythmie correcte des formistes. Il a l'ampleur, l'abondance, la richesse, l'expression, l'effusion; il lui manque un peu de cette sobriété dont parle George Sand, et cette demi-heure de réflexion que Béranger conseillait à ses disciples. Les Italiens de notre temps chantent un peu trop pour chanter, comme les rossignols.

Mais ils ont cela de bon, qu'à défaut d'idées fortes et

neuves ils conservent du moins certains sentiments tenaces et vigoureux qui les inspirent et les élèvent toujours. Le premier de ces sentiments est celui de la patrie. On le sent partout, même dans les poésies sans pensées, même dans les musiques sans paroles....

Chose incroyable! On m'apporte au moment où j'écris ceci un numéro de la *Presse* (8 juillet 1859), où M. Paul de Saint-Victor a écrit ce que j'allais dire, et l'a écrit magnifiquement :

« Le *Miserere* de Verdi a été, dans ces derniers temps, la grande lamentation de l'Italie.... Les plaintes qu'il lui était interdit de faire éclater, elle les exprimait par ce chant tragique, que ses maîtres applaudissaient sans en comprendre le sens. — Voilà trente ans que l'Italie conspire en musique. Les passions, les ressentiments, les vengeances que l'espionnage refoulait dans son cœur et étouffait sur ses lèvres se réfugiaient dans ses opéras ; elle y entonnait librement les hymnes de l'espoir et de la menace. Chacune des grandes figures, chacun des grands airs créés par ses génies lyriques personnifiait une idée de haine ou de délivrance. La note voilait la parole, le poignard s'enveloppait de fleurs. L'allusion vengeresse s'attachait à tout ; son rire même était sardonique. — Lorsque vous entendiez au théâtre des huées moqueuses saluer l'apparition de Basile dans le *Barbiere*, ce n'était pas au virtuose fripon de Beaumarchais et de Rossini que s'adressait cet enthousiasme ironique. — Non; Basile s'élevait à la hauteur d'un symbole; il grandissait, ombre fantastique, et son long chapeau aux ailes flasques de chauve-souris laissait entrevoir, en s'ouvrant, la face jaune aux yeux bistrés qui pèse depuis trois siècles sur l'Italie, comme un cauchemar. Ce n'était plus un homme, c'était une Légion : sous le noir manteau qui bat ses talons, grouillaient et

grimaçaient mille figures grotesques et sinistres, d'espions, de rüffiens, de tartufes et d'énergumènes. — « Si le monde n'avait pas le soupir, le monde étoufferait, » dit un proverbe africain. La musique était pour l'Italie ce soupir qui dégonfle les seins oppressés. Le secret qu'elle ne pouvait crier à haute voix, elle le confiait aux instruments et aux mélodies, comme ce personnage antique qui disait les siens aux roseaux sonores. — « L'expression souffrante de la figure,—dit Henri Heine, dans ses *Reisebilder*, — est surtout visible chez les Italiens, quand on parle avec eux des malheurs de leur patrie, et l'on trouve assez d'occasions de ce genre à Milan. C'est la blessure la plus douloureuse au cœur des Italiens, et ils sont pris de mouvements convulsifs quand on la touche même légèrement. Ils ont alors un certain mouvement des épaules qui vous émeut d'une singulière pitié. Un de mes Anglais regardait les Italiens comme indifférents en politique, parce qu'ils semblaient nous écouter avec insouciance, quand nous causions, nous autres étrangers, de la politique sur la guerre de Turquie ou sur l'émancipation des Irlandais : et il fut assez injuste pour s'en exprimer avec ironie vis-à-vis d'un de ces Italiens pâles, à barbe noire. Nous avions vu la veille représenter un opéra nouveau à la Scala, e entendu le tapage furieux qui se fait d'ordinaire en pareille solennité. — Vous autres Italiens, disait le Breton à l'homme pâle, paraissez être morts pour tout, excepté pour la musique, qui a seule encore le privilége de vous inspirer. — Vous nous faites tort, dit l'homme pâle en haussant les épaules. — Hélas ! continua-t-il avec un soupir, l'Italie rêve assise sur ses ruines, et si quelquefois elle s'éveille et bondit à la mélodie de quelque chant, ce n'est pas pour le chant en lui-même, mais pour les sentiments que l'Italie a toujours portés dans

son sein, et qui débordent alors avec fureur.... et telle est la raison du vacarme que vous avez entendu à la Scala. »

Ce sentiment italien anime et remplit les odes les plus vides; et celles de Prati en sont toutes frémissantes, du premier au dernier vers. On a donc mal fait de malmener récemment, dans la *Revue des Deux-Mondes*, ce poëte d'une verve si abondante et d'une si riche imagination. J'ai beau examiner tous nos rimeurs de France, y compris M. de Laprade, qu'on vient de faire académicien, et je ne vois pas que la pensée les étouffe. Ceux qui disent quelque chose (Laurent Pichat, par exemple, ou Maxime du Camp) sont traités de *démagogues* ou d'*idéologues* : horribles désinences qui injurient de grands mots.

Le Tyrolien Prati est donc le barde officiel du Piémont : cela prouve que le Piémont n'est pas riche en poëtes. C'est une gloire dont il peut se passer pour le moment. Il en a d'autres qui lui font assez d'honneur.

Hier encore on disait à l'Italie : « Tu es une nation brisée à laquelle il ne reste que des hommes extrêmes : des révolutionnaires ou des tyrans. Tu ne te rallieras jamais, tu n'existes plus. » Le Piémont a répondu : « Je suis le lien et l'entre-deux, j'ai rallié la nation, elle existe ! » Et le Piémont a réhabilité l'Italie, comme Victor-Emmanuel avait réhabilité Charles-Albert.

On n'a qu'à faire un pas dans Turin pour voir ce fait singulier : la satisfaction de la conscience nationale, la gaieté tranquille d'un pays qui fait sa tâche et son devoir. C'est une ville en fête et qui se réjouit de ce qu'elle est. L'armée est chérie par le peuple : la Piémontaise ne veut pas épouser l'homme qui n'a pas été soldat; c'était, encore l'an dernier, tout le contraire

en Toscane[1]. Les jardins publics sont remplis de statues qui apprennent au peuple les gloires d'hier : Cesare Balbo, pensif et grave, y revit en marbre, méditant sur les espérances de l'Italie, qui sont aujourd'hui des réalités; plus loin, le général Guglielmo Pepe paraît s'élancer de son piédestal pour bondir au delà du Pô, en foulant aux pieds l'ordre du roi qui le rappelle. Et l'on a l'autre jour encore élevé sur une place publique la statue colossale que j'avais vue en plâtre dans l'atelier de Vela; ce magnifique soldat piémontais qui entre à Milan, en tenant à la main le drapeau de l'Italie.

Ah ! certes, l'Italie n'est plus la matrone éplorée, chef-d'œuvre de ce vigoureux statuaire, qui se tient accroupie, écrasée....

« Les cheveux dénoués, la robe tombante, les bras ployés sur les genoux qui les soutiennent, et retenant la tête qui se porte en avant, les yeux fixes et tendus vers une seule pensée ;

« Pensée de désespoir qui, tyran de l'esprit, en chasse violemment toute autre et y domine seule, et enlace toutes les autres puissances de la tête et du cœur;

« Qui es-tu ?... quelle douleur sublime, immense, te pétrifie si profondémen, ô délaissée, que tu n'as plus ni larmes, ni sens ?

« De ta blessure aussi j'ai l'âme frappée, car en te

1. Les jeunes Toscans faisaient alors tout leur possible pour échapper à la conscription. De tout temps, ils ont peu estimé le métier des armes. « Les Florentins, dit Sismondi, accoutumés à laisser le soin de leur défense aux mercenaires qu'ils trouvaient toujours prêts à trafiquer de leur valeur, faisaient peu de cas du courage militaire qu'ils trouvaient si commun parmi des hommes qu'ils méprisaient. D'un autre côté, personne ne poussait plus loin qu'eux le courage civil et la constance dans les revers. » (*Histoire de la liberté en Italie.*)

voyant je pense à ma patrie, comme toi misérable, belle et affligée comme toi[1] ! »

Et si l'Italie n'est plus cette douloureuse statue du *Désespoir*, c'est grâce à Turin qui l'a sauvée, qui l'a gardée, contenue dix ans, et qui maintenant la relève et la venge.

Quel prodigieux travail que celui de ces dix années! Quel enfantement incroyable, quel déploiement inattendu de puissance, de richesse et de grandeur! Faire d'une province inconnue, plus arriérée que Naples et que Rome elle-même, un royaume souverain, qui règne moralement sur trente millions d'hommes et siége dans les conseils de l'Europe au même rang que l'Angleterre, la Prusse et les quatre empires du continent! Couvrir le pays de chemins de fer, y improviser des armées et des citadelles, l'entraîner en avant bien qu'il soit retardataire, et le retenir en même temps dans la sagesse ; l'affranchir du clergé, bien qu'il soit profondément catholique [2], et lui conserver en même temps toutes ses vertus ; le pousser enfin de toutes manières, dans toutes les voies, quel rêve !... et il fut réalisé.

Pour se donner une idée de ce développement inouï, il suffisait d'entrer l'an dernier à l'Exposition piémon-

1. Ce sonnet sur la statue de Vela, *la Désolation*, est de Maffei, encore un poëte contemporain, traducteur excellent de Schiller et de Milton.

2. Un médecin piémontais de mes amis, très-instruit pourtant, très-cultivé, très-libéral et qui avait étudié avec moi en Allemagne, voulait se défaire d'un livre de Guerrazzi qu'il trouvait impie. Je lui offris un jour de le lui acheter; il me promit de me le donner le lendemain. Mais, dans la nuit, il lui vint des scrupules. Il se demanda s'il n'aurait pas tort, lui catholique, de mettre ce poison dans les mains d'un philosophe. Après de mûres réflexions, il décida qu'il aurait tort. Et il m'envoya en place les fables de Calvi, écrites en dialecte piémontais, salées au gros sel, mais d'une franche bonhomie et d'une moralité irréprochable.

taise, et de regarder en courant tout ce qu'avait pu produire l'industrie naissante, dans ce pays fécondé par la liberté. L'utile et le frivole, les machines puissantes et les tissus légers, les instruments de labour et les fanfreluches, il y avait de tout : il savait tout faire, ce jeune Piémont qui touchait à peine à ses dix ans. J'ai vu à son Exposition des soies et même des soieries à défier presque les nôtres, et des meubles qui m'ont fait regretter de n'être pas le marquis Ala Ponzoni. Ce gentilhomme était le marquis de Carabas de l'Exposition : il l'avait achetée presque tout entière. Pas de splendide étoffe en velours, pas de chêne sculpté, pas de curiosités, pas de folies où on ne lût cette phrase sacramentelle : « Acquis par le marquis Ala Ponzoni. » Ce généreux accapareur avait tout pris, sauf, pourtant, un magnifique bahut, œuvre de Bertolotti de Savone : il avait bien voulu le laisser au roi Victor-Emmanuel.

J'ai remarqué parmi ces merveilles un lit à colonnes en noyer d'Inde sculpté, garni en bois de rose, avec des ornements insérés en ébène : il ne coûtait que douze mille francs.

Mais j'ai remarqué surtout l'étage inférieur du palais de l'exposition, consacré à ceux qui, comme moi, avaient d'excellentes raisons pour renoncer au noyer d'Inde. C'était un corridor modeste où le beau monde ne s'arrêtait pas. Je l'ai trouvé cependant bien plus intéressant que les grandes salles peinturlurées et dorées du premier étage. C'était l'exposition du peuple, où régnait l'émulation du bon marché. J'y ai vu des châles tartans à vingt-cinq sous le mètre : ils avaient été achetés par la princesse de Savoie, probablement pas pour elle. J'y ai vu des chapeaux de feutre à vingt sous, et des chaises de paille solides et point disgracieuses à trente-

deux sous, acquises, comme tout le reste, par le marquis Ala Ponzoni. Enfin du papier peint, à quatre-vingts centimes le rouleau; pour quelques francs, l'ouvrier avait de quoi égayer sa mansarde. Égayer est le mot : c'était une joie pour les yeux que ces fraîches et modestes peintures qui tapisseront demain des greniers. Heureux pays qui résout tranquillement le grand problème social, le luxe du pauvre !

Ainsi dans sa bourgeoisie, moins éclairée et moins distinguée, en général, que celle des autres provinces italiennes (a-t-on remarqué que presque tous les Piémontais supérieurs ont appartenu à la noblesse, depuis Alfieri jusqu'au comte de Cavour) ; dans sa bourgeoisie, disons-nous, le Piémont compte déjà des industriels, en attendant des poëtes et des artistes. Des artistes, d'ailleurs, il en a déjà. Je n'en veux signaler que deux, parce qu'ils commencent à peine et que je serai le premier peut-être à les nommer. Ils sont élèves de Vela, qui n'est à l'Académie de Turin que depuis deux ans, et qui ne l'était que depuis un an quand j'ai vu les coups d'essai de ses deux disciples. C'étaient deux statues pleines de crânerie et d'entraînement; l'une représentait Pietro Micca, le jeune soldat italien qui, en 1706, dans la guerre contre nous, mit le feu à une poudrière. On le voit s'élancer en avant la mèche à la main. L'autre figure cet héroïque gamin de Gênes, nommé Balilla, qui jeta en 1740 la première pierre contre les Autrichiens et commença la révolution. Il est pris sur le fait au moment où il va lancer son caillou; l'expression et le mouvement de ce David en haillons sont rendus avec une vérité vivante. Voilà deux jeunes patriotes illustrés par deux jeunes sculpteurs : Giuseppe Cassalo, Piémontais, et Vincenzo Giani, de Côme. Lors de mon séjour à Turin, l'Académie venait de couronner ces œu-

vres de jeunesse, et le Parlement avait ordonné qu'elles fussent coulées en bronze aux frais de l'État.

Ainsi déjà des artistes, improvisés en moins d'un an, et déjà surtout des hommes politiques! Ces habitudes parlementaires si difficiles à prendre qu'elles nous manquaient encore en 1848, après trente ans et plus de noviciat, le Piémont les a adoptées du premier jour, avec une modération, une dignité sans exemple. On dirait maintenant que ce pays a été constitutionnel depuis sa naissance, et qu'on nous raconte aujourd'hui des fables de l'autre monde en nous redisant les faits et gestes encore si récents du roi Charles-Félix.

J'ai suivi ces hommes à l'œuvre; j'ai vu dans leurs maisons, dans le monde ou au Parlement quelques-uns de ceux qui, à divers titres et dans les camps opposés, ont fait le plus parler d'eux : La Marmora, Azeglio, Lanza, Deforesta, Mamiani, Solaro della Margarita, Farini, Rattazzi[1], Buffa, Tecchio, Correnti, Callori, Valerio, Robecchi, Brofferio, Sineo, l'ancien ministre, dont le nom revient souvent dans les discussions; et je regrette de ne pas écrire un livre politique. J'aurais beaucoup à dire sur les capacités des uns, sur l'éloquence des autres, sur l'attitude du peuple qui les écoute et qui déjà plusieurs fois (à propos des couvents, par exemple, et à propos des mesures sur l'assassinat politique) a traversé des crises violentes avec un sens politique, un calme et un aplomb de vieux citoyens.

1. M. Rattazzi, jurisconsulte et homme d'État d'une valeur éprouvée, est l'auteur du Code commercial du Piémont. On lui doit aussi la loi sur la suppression des couvents (pour laquelle il a soutenu victorieusement vingt-deux jours de discussion au parlement et quinze au sénat du royaume), et la loi sur le mariage civil qui a été repoussée par l'influence encore toute-puissante de la tradition. Je parlerai longuement de M. Rattazzi quand j'étudierai plus spécialement l'Italie politique.

Je veux seulement inviter le lecteur à l'audience que j'ai obtenue la veille de la guerre, chez le plus habile et le plus heureux de ces hommes éminents. Nous allons aborder M. Camille de Cavour.

Je me rappellerai toute ma vie ce quart d'heure d'attente, dans un salon du ministère. Il y a des gens bien heureux ; ils seraient entrés chez Gœthe ou chez Washington avec cet air libre et dégagé dont on accoste un gentilhomme ou un millionnaire quelconque. Il semble qu'à leurs yeux rien ne soit plus commun qu'un grand homme; ils font de lui leur camarade après les premiers compliments, et se regarderaient comme fort humiliés s'ils croyaient avoir affaire à un être supérieur. A leur avis, il suffit de linge frais et d'une paire de gants pour être l'égal de tout le monde. J'ai toujours envié ces Français-là.

Pour moi, j'ai une déplorable habitude. Avant d'aborder un homme célèbre, je résume à part moi ce qu'il est et ce qu'il a fait. Ce résumé finit infailliblement par me donner une frayeur extraordinaire. Il est rare qu'aux moments où j'ai entendu mon nom jeté pour la première fois de l'antichambre au salon ou du salon au cabinet de travail d'un homme illustre, je n'aie pas formé dans le plus profond de mon cœur le vœu très-sincère de n'être pas reçu.

Imaginez-vous donc cet affreux quart d'heure au palais du ministère, quand je me fus assuré, d'après le bruit particulier de la salle voisine, qu'il n'y avait plus qu'une cloison fort mince entre M. de Cavour et moi. Je repassais toute la vie si pleine de cet Italien tout-puissant; je le voyais d'abord publiciste en France, où ses premiers articles dans la *Revue nouvelle* appelèrent déjà l'attention des esprits sérieux; puis, en 1847, publiciste à Turin, où il fonda le *Risorgimento* (la Résur-

rection), l'un des premiers journaux de l'Italie nouvelle. J'avais cette feuille devant les yeux; j'y relisais ce fameux article où, pour la première fois, avec un tact exquis, on demandait au roi Charles-Albert de quitter la dangereuse arène des commotions irrégulières pour ouvrir la pacifique enceinte des discussions légales. Puis, après 1848, je retrouvais le même homme contenant la révolution qu'il avait soulevée et compromettant sans peur sa réputation de libéralisme, pour sauver la nation de ses propres excès. Je le voyais préparer ainsi, du premier moment, dans un temps de crise et de fièvre, les jours de calme et de santé qui devaient venir après la guerre et qu'il a fait durer si longtemps. Encore un pas (la pensée marche vite), et je le retrouvais orateur au Parlement et plaidant pour les réformes et les progrès qu'il fallait désormais provoquer et soutenir. Puis plus haut, ministre du commerce arborant le drapeau du libre échange, restaurant les finances perdues, et faisant sortir par enchantement des caisses vides assez d argent pour couvrir le pays de chemins de fer. Je le voyais enfin ce qu'il était l'an dernier, à la tête de deux ministères, président du conseil, on aurait pu dire premier ministre. Et tout ce qu'il avait fait de merveilleux depuis six ans qu'il était au pouvoir me revenait à la fois à l'esprit : les partis maintenus en balance, les uns excités, les autres calmés, l'industrie en progrès, les libertés conservées, le pouvoir clérical atténué, moralement vaincu ; la guerre d'Orient, cette magnifique idée si hardiment conçue : vous rappelez-vous le commentaire immédiat de notre *Moniteur* : « L'armée sarde a pris sa part des périls ; elle partagera l'honneur et la gloire des succès. Associés dans la guerre, les gouvernements anglais, français et piémontais le seront encore dans les négociations, lorsque la

paix sera conquise par leurs armes. Dangers, honneurs, avantages, tout sera partagé. » La guerre d'Orient, disais-je, qui mit le Piémont au rang des grandes puissances; puis le congrès de Paris, cette première réponse au congrès de Vienne, cette assemblée de monarchies où la question italienne fut nettement posée pour la première fois et l'alliance avec la France, avec la Russie, resserrées dès lors contre l'Autriche, les sacrifices demandés et obtenus pour s'assurer l'appui de nos armées, la propagande italienne, la propagande universelle, l'attention du monde soulevée, concentrée sur cette province de rien qui était déjà l'Italie; enfin le voyage récent de Compiègne, que l'Europe venait de suivre avec angoisse, pressentant dès lors la revanche de Novare et la résurrection de Marengo; et tout cela, en moins de six ans, rêvé, présagé, accompli par un seul homme!

Aussi, quand je me fus rappelé toutes ces choses et demandé de quel droit j'allais entrer, moi chétif, dans cette existence si vaste et si pleine, et qui suffisait à peine à tous ses devoirs en consacrant, chaque jour, quatorze heures au travail, je reculai malgré moi vers l'antichambre, derrière le Mincio, comme l'Autriche, quand un huissier quelconque vint me chercher jusqu'à la porte, en me disant que M. de Cavour serait enchanté de me recevoir.

Je repassai le Mincio, toujours comme l'Autriche. Je suis sûr que, l'empereur François-Joseph, en opérant cette manœuvre, dans la nuit qui précéda Solferino, n'était pas si troublé que moi.

Eh bien! je fus vite rassuré, et tout à fait; et si j'avais, comme M. Taine, le talent et le besoin de formuler en un mot mon impression, j'écrirais ceci, non sans m'en étonner moi-même un peu :

« M. de Cavour, c'est un sourire. »

Sourire de bonne humeur et de bon accueil, vous mettant à l'aise au premier abord, très-fin et très-gai dans l'entretien et entrant volontiers dans les sujets les plus graves, qu'il éclaircissait tout à coup, très-vif et très-net, partant comme un éclair pour vous faire ouvrir les yeux et tout voir : un de ces sourires pleins d'esprit et qui vous en donnent.

Nous avons beaucoup causé du présent livre, qui était encore à faire, et naturellement des hommes et des choses dont je serais appelé à parler. J'aurais voulu pouvoir sténographier cet entretien et noter tous les mots ingénieux que j'ai recueillis sur la bouche de M. de Cavour. J'en ai gardé cependant quelques-uns qui m'ont frappé, celui-ci, par exemple, qui est pourtant bien simple :

« Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Manzoni, et, n'étant pas écrivain moi-même, je ne me reconnais aucun droit de le juger; mais j'ai lu ses livres, et il est, à mon sens, le premier poëte contemporain de l'Italie. »

Je cherche l'homme d'État, en France, qui parlerait de M. Victor Hugo ou de M. de Lamartine avec autant de discrétion et de respect.

Sur la question romaine, voici ce que m'a dit M. de Cavour : « Je ne vous conseille pas d'attaquer les dogmes catholiques; vous feriez de la peine et vous vous rendriez suspect à beaucoup d'Italiens qui les croient très-sincèrement. Quant au gouvernement temporel, c'est autre chose. Ce n'est plus une question religieuse, mais une question politique, et je l'ai posée moi-même au Congrès de Paris. Un gouvernement qui, pour se soutenir, a besoin de deux armées étrangères, ne peut être qu'un danger permanent pour l'indépendance de l'Italie. »

Sur le Piémont : « C'est un pays, avant tout, dévoué à son roi, et plutôt stationnaire. Il nous a fallu quelque peine pour lui faire accepter la Constitution ; si on la lui retirait demain, il ne se révolterait pas pour la reprendre. Vous ne savez pas ce qui a rendu nos succès si faciles et si rapides? C'est que le ministère est plus avancé que le pays. »

Sur l'opposition avancée : « Elle est beaucoup plus sage et plus dévouée au gouvernement qu'on ne le croit en France. Nous sommes très-heureux d'avoir une gauche au Parlement : elle nous gêne beaucoup moins que la droite. Elle nous est même utile au besoin ; elle nous stimule et nous empêche de nous endormir. Le roi, dans ses affaires particulières, appelle volontiers, consulte et emploie l'avocat Brofferio, qui est quelquefois républicain. Si je voulais donner ma démission, mon adversaire le plus fidèle, M. Valerio, viendrait me supplier de n'en rien faire. »

Enfin, sur les sectaires : « Sans les ménagements que j'ai à garder envers les gouvernements étrangers, voici ce que je ferais contre ces ennemis de l'Italie. Je les rappellerais à Turin et je les condamnerais à exposer librement leurs idées, en plein jour, en pleine rue du Pô, sous les arcades. Au bout d'un mois, convaincus de leur impuissance, ils seraient morts de colère, ou convertis. »

Que dites-vous du pouvoir qui peut tenir ce langage et montrer cette indulgence impunément? N'est ce pas vrai que le gouvernement le plus fort est celui qui a le moins besoin de l'être?

Les ennemis de M. de Cavour, — il en a beaucoup, surtout en Autriche, — ont cherché quel reproche ils pourraient lui faire, et ils n'en ont pas trouvé de meilleur que celui-ci, c'est un ambitieux.

« L'ambition est de toutes les âmes, a dit Chateaubriand, elle mène les petites, les grandes la mènent. » Il paraît bien que M. de Cavour a mené la sienne, puisqu'elle ne se déclare qu'à cette heure, après sept ans de pouvoir.

Discutons pourtant : ambitieux de quoi ? Ce n'est pas d'argent : ceux qui veulent s'enrichir, à Turin, ne se font pas ministres. Ce n'est pas de crédit ni de faveur : voilà sept ans que M. de Cavour est arrivé aussi haut qu'il pouvait monter. Ce n'est pas de plaisir : il travaille quatorze heures. De quelle ambition peut-on l'accuser ?

Le voici : d'avoir voulu accroître son pays qui n'a pas cinq millions d'habitants, lui conquérir nos armes, le venger et le sauver de l'Autriche, le mettre au rang des grandes nations. Son ambition, la voilà : j'en connais de moins belles.

Et il l'a réalisée. La guerre, nécessité fatale, a éclaté. La moitié de l'Italie est déjà libre et réunie sous la dictature du roi Victor-Emmanuel. Comparez ce mouvement avec celui de 1848 ; rappelez-vous la première guerre italienne, héroïque et glorieuse autant que la nôtre, mais lancée au hasard et sans frein, comme un cheval emporté. Rappelez-vous les divisions, les rancunes et les défiances qui l'ont perdue ; l'obstination du roi, qui repoussait nos secours et répétait le mot du poëte : *l'Italia farà da se !* — l'hostilité des paysans qui regrettaient l'Autriche, l'hésitation des Milanais qui redoutaient Charles-Albert ; les glorioles municipales qui mettaient leur clocher au-dessus de l'Italie ; la défection des sectaires qui voulaient la démocratie avant l'indépendance et qui brisaient l'union au nom de l'unité, sans parler des coups d'État, des désertions et des trahisons qui aboutirent au Congrès

de Gaëte. Maintenant ces conspirations sont désarmées; les défiances, les rancunes, les divisions n'existent plus. La France a tendu son bras par-dessus les Alpes à sa noble sœur italienne. Turin ne dit plus comme autrefois : « Je suis la première, parce que j'ai la liberté. » Milan ne dit plus : « J'ai la couronne de fer et le trône des rois antiques. » Naples ne dit plus : « Je suis la plus peuplée et la plus riche. » Ni Florence : « Je suis Athènes! » Ni Rome : « Je suis Rome! » — Mais les villes qui ne peuvent se lever ont donné des secours et des hommes, ou tout au moins des proscrits; mais celles qui pouvaient se lever ont pris les armes, sans s'inquiéter de la place à conquérir; elles combattent pour descendre au second rang, pourvu que la patrie commune existe! On ne demande plus ni la république, ni la constituante, ni la primauté, ni l'unité; mais chacun ajourne ou sacrifie son rêve ou son droit, et vingt millions d'hommes au moins n'ont maintenant qu'un seul cri : l'Italie!

Voilà ce qu'a fait le Piémont, en dix ans à peine, par la sagesse de son peuple, le génie de son ministre [1] et la loyauté de son roi.

1. C'est, on le voit, avant la démission de M. de Cavour qu'a été écrit ce chapitre. L'auteur n'en retranche pas un mot.

XXIV

POST-SCRIPTUM.

Ce livre, conçu depuis longtemps, préparé par de studieux voyages et par vingt ans de séjour en Italie, est né pendant la guerre, entre le discours de Victor-Emmanuel et la victoire de Solferino. Les derniers chapitres, écrits au bruit des triomphes, sont pleins d'espérances et d'illusions. Depuis lors, les déceptions sont venues. Cependant l'auteur n'a rien à modifier dans cette étude. Il n'a pas posé une seule question qui ait changé de face; il n'a pas dit un mot qui ne soit resté vrai.

Il a essayé, avant tout de répondre aux préjugés de la foule. Les pathétiques lamentations de certains écrivains, les mensonges intéressés de certains diplomates avaient répandu l'opinion que l'Italie n'existait plus. L'auteur a voulu prouver qu'elle existe. Ce qui fait les grands siècles, ce sont les grands écrivains; l'auteur s'est efforcé d'établir que, depuis Foscolo jusqu'à ce jour, les grands écrivains surabondent. Et, en les étudiant dans leurs actions, plus encore que dans leurs œuvres, il a tâché de démontrer qu'en Italie, de notre temps, les modèles de style ont été des exemples d'honneur; les poëtes, des citoyens; les penseurs, des hommes. Tous, plus ou moins, depuis quarante ans, ont souffert pour

leur cause en ce pays fidèle où, pour un apostat, vous comptez cent martyrs.

Et ici encore, les événements de cette année sont venus confirmer notre thèse. Le mouvement spontané de l'Italie unanime, son courage pendant la guerre et sa sagesse après la paix : la fidélité de sa reconnaissance après une désillusion qui aurait pu tourner en ingratitude, la dignité tranquille et patiente de ses délibérations, la conduite des duchés, de la Toscane, où l'on ne distingue plus les patriotes des patriciens; la magnifique attitude de cette nation qui convertit l'Europe à sa cause et qui déconcerte la diplomatie à force de modération, de persistance et de loyauté : tout cela prouve hautement que l'auteur a raison et que l'Italie existe.

Un dernier mot aux Italiens.

Ce livre manque sans doute un peu de justice et d'harmonie; il n'en dit assez sur personne et beaucoup trop peu sur quelques-uns : plusieurs y sont déplacés ou négligés, oubliés peut-être, mais ce n'est pas la faute de l'auteur. Il vient d'essayer un travail qui n'avait jamais été fait, même en Italie. Il s'est aventuré le premier dans cette étude, en parcourant sans guide un pays qui s'ignore lui-même, car Venise ne sait pas ce qui s'écrit à Naples, et Naples n'ose lire ce qui s'imprime à Turin. L'auteur a dû recevoir ses matériaux de toutes mains, pêle-mêle, au hasard de ses rencontres : de là quelques bonnes fortunes peut-être, mais une inévitable disproportion dans ses renseignements. De plus, écrivant pour la France, il a dû songer à son public autant qu'à son sujet, et renoncer à dire tout ce qu'il savait pour ne pas fatiguer l'attention ni provoquer l'impatience. « L'essentiel pour vous et pour nous est que vous soyez lu, » lui a dit M. de Cavour.

Qu'on veuille donc bien lui pardonner ce qui manque

à cette étude et qu'on ne prenne pas toujours sa réserve pour de l'ignorance et sa précision pour de la légèreté. Il n'a jamais eu la prétention d'offrir au monde une œuvre complète, achevée. Ceci n'est qu'un livre de bonne foi qui ne sera peut-être pas tout à fait inutile si quelques esprits sérieux, après l'avoir lu, confessent que l'ITALIE N'EST PAS LA TERRE DES MORTS.

Paris, 20 septembre 1859.

TABLE DES MATIÈRES.

I

LA TERRE DES MORTS.

II

GIUSEPPE GIUSTI.

III

GIUSEPPE GIUSTI.

IV

LES LOMBARDS.

V

LES FLORENTINS.

VI

LES FLORENTINS.

VII

ARNALDO DA BRESCIA.

VIII

GIACOMO LEOPARDI.

IX

GIACOMO LEOPARDI.

X

GIACOMO LEOPARDI.

XI

L'HISTOIRE GUELFE.

XII

L'HISTOIRE ITALIENNE.

XIII

LES POERIO.

XIV

LA POÉSIE POPULAIRE.

XV

LE THÉATRE POPULAIRE.

XVI

NAPLES ET LA SICILE.

XVII

UN TOUR D'ITALIE.

XVIII

F. D. GUERRAZZI.

XIX

GARIBALDI ET MAZZINI.

XX

LES PHILOSOPHES.

XXI

VINCENZO GIOBERTI.

XXII

LE PIÉMONT.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

NOUVELLE COLLECTION IN-18 JÉSUS.

On peut se procurer chaque volume de cette collection relié; le prix de la demi-reliure, dos en chagrin, est de 1 franc 50 centimes; tranches dorées, 1 fr. 75 c.; avec plats dorés, 2 fr. 10 c.

I. LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

(A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.)

About (Ed.) : *La Grèce contemporaine.* 3e édition. 1 vol.
— *Nos artistes au salon de* 1857. 1 vol.

Balzac (H. de) : *Théâtre*, contenant *Vautrin, les ressources de Quinola, Paméla Giraud, la Marâtre.* 1 vol.

Barrau (Th. H.) : *Histoire de la Révolution française* (1789-1799). 1 vol.

Bautain (l'abbé) : *La belle saison à la campagne.* 3e édition. 1 vol.
— *La chrétienne de nos jours.* 2 vol.

Bayard (J. F.) : *Théâtre*, avec une Notice de M. Eugène Scribe, de l'Académie française. 12 vol.
Chaque volume se vend séparément.

Belloy (marquis de) : *Le chevalier d'Aï*, ses aventures et ses poésies. 1 vol.
— *Légendes fleuries.* 1 vol.

Brizeux (A.) : *Histoires poétiques*, suivies de *l'Inspiration*, ou poétique nouvelle. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Busquet (A.) : *Le poëme des heures.* 1 vol.

Caro (E.) : *Études morales sur le temps présent.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Castellane (comte P. de) : *Souvenirs de la vie militaire en Afrique.* 3e édition. 1 vol.

Champfleury : *Contes d'été.* 1 vol.

Charpentier : *Les écrivains latins de l'empire.* 1 vol.

Dargaud (J. M.) : *Histoire de Marie Stuart.* 2e édition. 1 vol.
— *Voyages aux Alpes.* 1 vol.

Daumas (général E.) : *Mœurs et coutumes de l'Algérie* (Tell, Kabylie, Sahara). 3e édition. 1 vol.

Didier (Ch.) : *Les Amours d'Italie.* 1 vol.

Énault (L.) : *Constantinople et la Turquie*, tableau historique, pittoresque, statistique et moral de l'empire ottoman. 1 vol.
— *La Norvége.* 1 vol.
— *La terre sainte*, voyage des quarante pèlerins de 1853, avec la carte de la Palestine et le panorama de Jérusalem. 1 vol.

Eyma (X.) : *Les deux Amériques*, histoire, mœurs et voyages. 1 vol.
— *Les femmes du nouveau monde.* 1 vol.
— *Les Peaux-Rouges*, scènes de la vie indienne. 1 vol.

Fétis : *La musique mise à la portée de tout le monde ;* exposé succinct de tout ce qui est nécessaire pour juger de cet art, et pour en parler sans en avoir fait une étude approfondie. Deuxième édition, suivie d'un dictionnaire des termes de musique, et d'une bibliographie de la musique. 1 vol.

Figuier (L.) : *Histoire du merveilleux dans les temps modernes.* 3 vol.

— *L'alchimie et les alchimistes*, ou essai historique et critique sur la philosophie hermétique. 2e édit. 1 vol.

— *L'Année scientifique et industrielle*, 1re année (1856). 1 vol.; 2e année (1857). 1 vol.; 3e année (1858). 2 vol.; 4e année (1859). 1 vol.

Gautier (Th.) : *Un trio de romans.* 1 vol.

Gérard de Nerval : *Le rêve et la vie.* 1 vol.

— *Les illuminés*, ou les précurseurs du socialisme. 1 vol.

Gotthelf (J.) : *Nouvelles bernoises*, traduites par M. Max Buchon. 2e édit. 1 v.

Houssaye (A.) : *Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française.* 4e édition. 1 vol.

— *Le violon de Franjolé.* 6e édit. 1 vol.

— *Philosophes et comédiennes.* 3e édition. 1 vol.

— *Poésies complètes.* 4e édition. 1 vol.

— *Voyages humoristiques* 1 vol.

Hugo (Victor) : *Théâtre.* 3 volumes :

Tome I : Lucrèce Borgia, Marion Delorme, Marie Tudor, la Esméralda, Ruy-Blas.

Tome II : Hernani, le Roi s'amuse, les Burgraves.

Tome III : Angelo, procès d'Angelo et d'Hernani, Cromwell.

— *Les Contemplations.* 2 vol.

— *Les Enfants*, livre des mères, extrait des œuvres poétiques de l'auteur. 1 v.

Jouffroy (Th.) : *Cours de droit naturel.* 3e édition. 2 vol.

Jourdan (L.) : *Contes industriels.* 1 vol.

Lamartine (Alph. de) : *Œuvres.* 9 vol.

Méditations poétiques. 2 vol.

Harmonies poétiques. 1 vol.

Recueillements poétiques. 1 vol.

Jocelyn. 1 vol.

La chute d'un ange. 1 vol.

Voyage en Orient. 2 vol.

Lectures pour tous. 1 vol.

— *Histoire de la Restauration.* 8 vol.

Lanoye (Ferd. de) : *L'Inde contemporaine.* 2e édition. 1 volume contenant une carte.

— *Le Niger* et les explorations de l'Afrique centrale, depuis Mungo-Park jusqu'au docteur Barth. 1 vol.

Laugel : *Études scientifiques.* 1 vol.

Lenient : *La Satire en France au moyen âge.* 1 vol.

Libert : *Histoire de la chevalerie.* 1 vol.

Lutfullah : Mémoires traduits de l'anglais et annotés par l'auteur de l'*Inde contemporaine.* 1 vol.

Marmier (X.) : *En Amérique et en Europe.* 1 vol.

— *Les fiancés du Spitzberg.* 1 vol. Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Lettres sur le Nord.* 5e édition. 1 vol.

— *Un été au bord de la Baltique et de la mer du Nord* (Dantzig; Oliva; Marienbourg; la côte de Poméranie; l'île de Rugen; Hambourg; l'embouchure de l'Elbe; Helgoland). 1 vol.

Méry : *Mélodies poétiques.* 1 vol.

Michelet : *L'Amour.* 4e édition. 1 vol.

— *L'Insecte.* 3e édition. 1 vol.

— *L'Oiseau.* 6e édition. 1 vol.

Milne (W. C.) : *La vie réelle en Chine*, traduite de l'anglais par M. Tasset, et annotée par G. Pauthier. 1 vol.

Molé-Gentilhomme et **Saint-Germain Leduc** : *Catherine II*, ou la Russie au XVIIIe siècle; scènes historiques. 1 vol.

Monnier (Marc) : *L'Italie est-elle la terre des morts?* 1 vol.

Montaigne (M.) : *Essais*, précédés d'une lettre à M. Villemain sur l'éloge de Montaigne, par E. Christian. 1 vol.

Montfort (le capitaine) : *Voyage en Chine*, avec un appendice historique sur les derniers événements, par *George Bell.* 1 vol.

Mornand (F.) : *La vie des eaux*, contenant les bains de mer et les eaux thermales, avec des notes sur la vertu curative des eaux, par le Dr *Roubaud.* 2e édition. 1 vol.

Mortemart-Boisse (baron de) : *La vie élégante à Paris.* 2e édition. 1 vol.

Nodier (Ch.) : *Les sept châteaux du roi de Bohême ; les quatre talismans.* Édition illustrée. 1 vol.

Nourrisson (J. F.) : *Les Pères de l'église latine*, leur vie, leurs écrits, leur temps. 2 vol.

Orsay (comtesse d') : *L'ombre du bonheur.* 1 vol.

Patin (Th.) : *Études sur les tragiques grecs.* 2e édition. 4 vol.

Perrens (F. T.) : *Jérôme Savonarole* d'après les documents originaux et avec des pièces justificatives en grande partie inédites. 3e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Deux ans de révolution en Italie* (1848-1850). 1 vol.

Pfeiffer (Mme Ida) : *Voyage d'une femme autour du monde*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par *W. de Suckau*. 1 vol.
— *Mon second voyage autour du monde*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par *W. de Suckau*. 1 vol.

Rougebief (Eug.) : *Un fleuron de la France*. 1 vol.

Saint-Félix (J. de) : *Les nuits de Rome*. 1 vol.

Saintine (X.-B.) : *Picciola*. 1 vol.
— *Seul!* 1 vol.

Sand (George) : *L'homme de neige*. 2 vol.
— *Elle et lui*. 1 vol.

Scudo (P.) : *Critique et littérature musicales* 2 vol.
— *Le chevalier Sarti*. 1 vol.

Simon (Jules) : *La liberté*. 2e édit. 2 vol.
— *La liberté de conscience*. 4e édition. 1 vol.
— *La religion naturelle*. 4e édition. 1 vol.
— *Le devoir*. 5e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Taine (H.) : *Essai sur Tite Live*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Essais de critique et d'histoire*. 1 vol.
— *Les Philosophes contemporains*. 1 vol.
— *Voyage aux Pyrénées*. 2e édit. 1 vol.

Texier (Edmond) : *La chronique de la guerre d'Italie*. 1 vol.

Théry : *Conseils aux mères*. 2 vol.

Töpffer (R.) : *Nouvelles genevoises*. 1 vol.
— *Rosa et Gertrude*. 1 vol.
— *Le presbytère*. 1 vol.
— *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, ou Essai sur le beau dans les arts. 1 vol.

Troplong : *De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains*. 1 vol.

Ulliac-Trémadeure (Mlle) : *La maîtresse de maison*. 1 vol.

Vapereau : *L'année littéraire*, 1re année (1858). 1 v ; 2e année (1859). 1 v.

Warren (comte Édouard de) : *L'Inde anglaise avant et après l'insurrection de 1857*. 3e édition, revue et considérablement augmentée. 2 vol.

Zeller (J.) : *Épisodes dramatiques de l'histoire d'Italie*. 1 vol.

II. ŒUVRES COMPLÈTES DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS.

(A 2 FRANCS LE VOLUME.)

Boileau : *Œuvres complètes*. 1 vol.
Notice sur Boileau, — Satires, — Épîtres, — Art poétique, — Le Lutrin, — Poésies diverses, — Œuvres diverses en prose, — Réflexions sur Longin, — Traité du sublime, — Lettres.

Corneille : *Œuvres complètes*. 5 vol.
Tome I : Notice sur P. Corneille, — Mélite, — Clitandre, — la Veuve, — les Galeries du palais, — la Suivante, — la Place royale, — Médée, — l'Illusion, — le Cid.
Tome II : Horace, — Cinna, — Polyeucte, — Pompée, — le Menteur, — la suite du Menteur, — Théodore, — Rodogune, — Héraclius, — Andromède.
Tome III : Don Sanche d'Aragon, — Nicomède, — Pertharite, — Œdipe, — la Conquête de la Toison d'or — Sertorius, — Sophonisbe, —

Othon, — Agésilas, — Attila, — Tite et Bérénice.

Tome IV : Psyché, — Pulchérie, — Suréna, — l'Imitation de Jésus-Christ, — l'Office de la sainte Vierge.

Tome V : Psaumes, — Hymnes, — Prières, — Poésies diverses, — Poëmes sur les victoires du roi, — Poésies latines, — Discours, Lettres, — Œuvres choisies de Thomas Corneille.

La Fontaine : *Œuvres complètes*. 2 vol.

Tome I : Notice sur La Fontaine, — Fables, — Contes.

Tome II : Théâtre, — Poésies diverses, — Opuscules en prose, — Lettres.

Molière : *Œuvres complètes*. 3 vol.

Tome I : Notice sur Molière, — la Jalousie de Barbouillé, — le Médecin volant, — l'Étourdi, — le Dépit amoureux, — les Précieuses ridicules, — Sganarelle, — Don Garcie de Navarre, — l'École des maris, — les Fâcheux, — l'École des femmes, — la Critique de l'École des femmes, — l'Impromptu de Versailles, — le Mariage forcé.

Tome II : La princesse d'Elide, — les Plaisirs de l'île enchantée, — Don Juan, — l'Amour médecin, — le Misanthrope, — le Médecin malgré lui, — Mélicerte, — le Sicilien, — le Tartufe, — Amphitryon, — l'Avare, — George Dandin.

Tome III : Relation de la fête de Versailles, — M. de Pourceaugnac, — les Amants magnifiques, — le Bourgeois gentilhomme, — Psyché, — les Fourberies de Scapin, — la Comtesse d'Escarbagnas, — les Femmes savantes, — le Malade imaginaire, — Poésies diverses.

Montesquieu : *Œuvres complètes*. 2 vol.

Tome I : Notice sur Montesquieu, — Esprit des lois.

Tome II : Grandeur et décadence des Romains, — Lettres persanes, — le Temple de Gnide, — Dialogue de Sylla et d'Eucrate, — Essai sur le goût, — Œuvres diverses, — Lettres, — Table analytique.

Pascal (B.) : *Œuvres complètes*. 2 vol.

Tome I : Notice sur Pascal, — Vie de Pascal par Mme Périer, — Lettres à un Provincial, — Pensées, — Opuscules.

Tome II : Œuvres attribuées, — Traités divers de physique et de mathématiques, — Table analytique.

Racine (J.) : *Œuvres complètes*. 2 vol.

Tome I : Notice sur Racine, — Théâtre.

Tome II : Histoire de Port-Royal, — Fragments historiques, — Œuvres diverses, — Remarques sur l'Odyssée et sur Pindare, — Lettres.

Rousseau (J. J.) : *Œuvres complètes*. 8 vol.

Tome I : Notice sur J. J. Rousseau, — Discours, — les quatre premiers livres d'Émile.

Tome II : Fin d'Émile, — Économie politique, — Contrat social.

Tome III : Considérations sur le gouvernement de Pologne, — Lettres à Butta-Foco, — Projet de paix perpétuelle, — Polysynodie, — Julie ou la nouvelle Héloïse.

Tome IV : Mélanges, — Théâtre, — Poésies, — Botanique, — Musique.

Tome V : Dictionnaire de musique, — les Confessions.

Tome VI : Dialogues, — Rêveries, — Correspondance.

Tome VII et VIII, fin de la Correspondance, — Table analytique.

Saint-Simon (le duc de) : *Mémoires complets et authentiques* sur le siècle de Louis XIV et la Régence, collationnés sur le manuscrit original par M. Chéruel, et précédés d'une notice de M. Sainte-Beuve de l'Académie française. 13 vol.

Voltaire : *Œuvres complètes*.

Les premiers volumes sont en vente et la publication sera promptement achevée.

III. CHEFS-D'ŒUVRE DES LITTÉRATURES MODERNES ÉTRANGÈRES

(A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.)

Byron (lord) : *Œuvres complètes*, traduites de l'anglais par *Benjamin Laroche*, quatre séries :
1re série : *Child-Harold*. 1 vol.
2e série : *Poëmes*, 1 vol.
3e série : *Drames*, 1 vol.
4e série : *Don Juan*, 1 vol.

Dante : *La divine comédie*, traduite de l'italien par *P. A. Fiorentino*. 1 vol.

Ossian : Poëmes gaéliques recueillis par *Mac-Pherson*, traduits de l'anglais par *P. Christian*, et précédés de recherches sur Ossian et les Calédoniens. 1 vol.

Des traductions de Schiller, de Gœthe et de Shakspeare sont en préparation.

IV. BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS.

(A 2 FRANCS LE VOLUME.)

Ainsworth (W. Harrisson) : *Abigail*, ou la cour de la reine Anne, roman historique traduit de l'anglais par M. Révoil. 1 vol.
— *Crichton*, roman traduit par Ch. Romey. 1 vol.
— *La Tour de Londres*, roman traduit par Éd. Scheffler. 1 vol.

Anonymes : *Whitefriars*, traduit de l'anglais par M. Éd. Scheffter. 1 vol.
— *Whitehall*, traduit de l'anglais, par M. Éd. Scheffter. 1 vol.
— *Paul Ferroll*, traduit de l'anglais par Mme H. Loreau. 2 vol.
— *Les pilleurs d'épaves*, traduits de l'anglais par Louis Sténio. 1 vol.
— *Violette*; — *Éléanor Raymond*. Imité de l'anglais par Old-Nick. 1 vol.

Beecher-Stowe (Mrs) : *La case de l'oncle Tom*, traduit de l'anglais par Louis Énault. 1 vol.

Bersezio (V.) : *Nouvelles piémontaises*, traduites avec l'autorisation de l'auteur, par Amédée Roux. 1 vol.

Bulwer Litton (sir Edward) : *Œuvres*, traduites de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, sous la direction de P. Lorain.

En vente :

— *Devereux*, traduit par William L. Hughes. 1 vol.
— *Ernest Maltravers*, traduit par Mlle Collinet. 1 vol.
— *Le dernier des barons*, traduit par Mme Bressant. 2 vol.
— *Le Désavoué*, traduit par M. Corréard. 2 vol.
— *Les derniers jours de Pompéi*, traduits par M. Hippolyte Lucas. 1 vol.
— *Mémoires de Pisistrate Caxton*, traduits par Éd. Scheffter. 1 vol.
— *Paul Clifford*, traduit par M. Virgile Boileau. 2 vol.
— *Rienzi*, traduit sous la direction de M. Lorain. 2 vol.
— *Zanoni*, traduit par M. Sheldon. 1 vol.

Caballero (Fernan) : *Nouvelles andalouses*, traduites de l'espagnol par A. Germond de Lavigne. 1 vol.

Cervantès : *Don Quichotte*, traduit de l'espagnol par L. Viardot. 2 vol.
— *Nouvelles*, traduites par le même. 1 v.

Cummins (miss) : *L'allumeur de réverbères*, traduit de l'anglais par MM. Belin de Launay et Éd. Scheffter. 1 vol.
— *Mabel Vaughan*, traduite de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme H. Loreau. 1 vol.

Currer-Bell (Mrs Brontë) : *Jane Eyre*, ou les Mémoires d'une institutrice, roman traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme Lesbazeilles-Souvestre. 1 vol.
— *Le professeur*, trad. avec l'autorisation de l'auteur, par Mme H. Loreau. 2 vol.
— *Shirley*, traduit par M. Ch. Romey. 1 v.

Dickens (Charles) : *Œuvres*, traduites

XI

L'HISTOIRE GUELFE.

XII

L'HISTOIRE ITALIENNE.

XIII

LES POERIO.

XIV

LA POÉSIE POPULAIRE.

XV

LE THÉATRE POPULAIRE.

XVI

NAPLES ET LA SICILE.

XVII

UN TOUR D'ITALIE.

XVIII

F. D. GUERRAZZI.

XIX

GARIBALDI ET MAZZINI.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

